



A TRAVERS

L'ARMÉNIE RUSSE

25417. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

MADAME B. CHANTRE

A TRAVERS

L'ARMÉNIE RUSSE

OUVRAGE CONTENANT

CENT CINQUANTE ET UNE ILLUSTRATIONS

GRAVÉES D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES PRISES PAR M. CHANTRE

ET DEUX CARTES



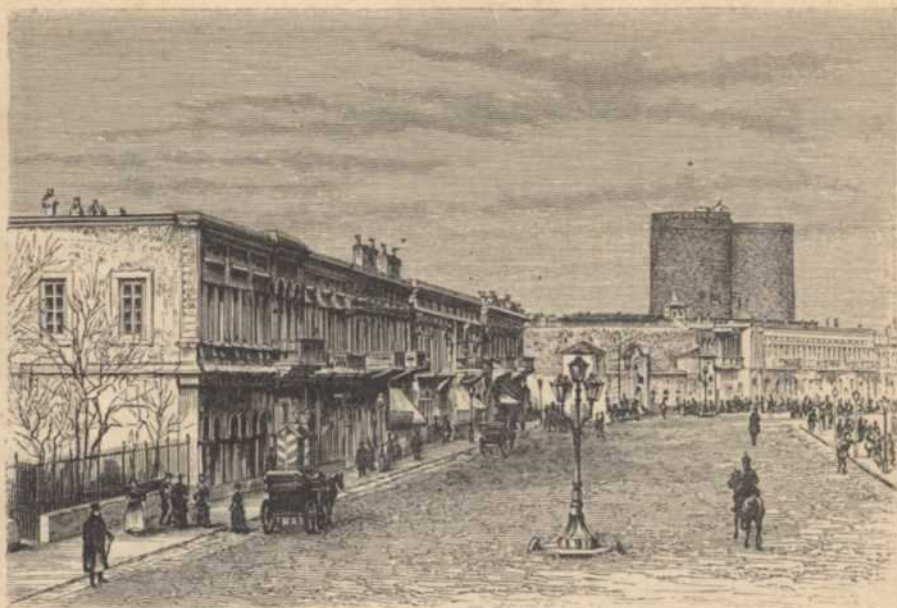
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1893

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE DE BAKOU.

CHAPITRE PREMIER

De Marseille à Batoum. — Tiflis. — Préparatifs de départ. — Élisabethpol : aspect de la ville ; sa population ; son climat. — Excursion à l'imam-zaddeh. — Bakou.

LA TRANSCAUCASIE, fréquemment traversée par les voyageurs qui vont en Perse, en suivant la route de poste de Tiflis-Érivan-Djoulfa, ou en Asie centrale par la ligne de chemin de fer de Batoum-Tiflis-Bakou, n'a presque jamais été parcourue pour elle-même. Peu de voyageurs, depuis Dubois de Montpéroux (1839-1845), en ont fait l'objet d'une visite spéciale. Ses routes et ses villes principales seules sont connues, bien que toujours vues au galop des chevaux de poste. Et pourtant, les acquisitions de l'empire russe en Transcaucasie, pendant les campagnes de 1828-1830 et de 1877-78, ne sont pas les moins beaux fleurons de sa couronne. Elles comprennent en entier le bassin de la Koura, le massif de l'Ararat et la plus grosse moitié du bassin de l'Araxe, dont les sources se trouvent en pays turc, tandis que sa rive droite et tout le versant méridional sont à la Perse. Ces divers morceaux de territoire, enlevés soit à cette dernière puis-

sance, soit à la Turquie, constituent en majeure partie ce qu'on appelle aujourd'hui l'Arménie russe.

On sait que sous cette dénomination assez vague d'Arménie ou Hayasdan (pays des Haïks) on désigne en général toute la région de hauts plateaux que domine l'Ararat. A la suite des vicissitudes politiques qui vinrent tant de fois accabler la nation arménienne, les limites de cette contrée furent souvent déplacées. Actuellement, telle qu'elle apparaît, divisée entre trois puissances, la Russie, la Turquie et la Perse, l'Arménie comprend : un morceau important du bassin de la Koura ; la plus grande partie de la vallée de l'Araxe ; le bassin du haut Euphrate jusqu'à la jonction des deux branches supérieures ; quelques lambeaux du territoire perse dans le bassin du lac d'Ourmiah et enfin les bords du lac Van (Reclus). C'est dans la vallée de l'Araxe, aux alentours du Massis (Ararat), leur montagne sainte, que les Arméniens se sont rassemblés en plus grand nombre. Nulle part on ne les trouve en masse aussi pure de tous mélanges et aussi homogène. Mais, outre les Arméniens qui constituent la nation principale de la vallée de l'Araxe, l'Arménie russe renferme encore une nombreuse population composée de Tatars de l'Aderbaïdjan, de Kurdes, de Juifs, de Chaldéens ou Aïssores, de Tsiganes, etc.

Cette variété de peuples établis dans cette contrée que l'on a considérée comme le berceau du genre humain, offrait à M. Chantre un champ d'observations anthropologiques absolument nouvelles. Dans des voyages précédents en Asie occidentale, il avait déjà parcouru une partie du Caucase, de l'Arménie turque et du Kurdistan, aussi la mission en Arménie russe dont il fut chargé en 1890 par M. le Ministre de l'instruction publique, avait-elle pour but de compléter des études commencées depuis plus de dix ans.

Une excursion de ce genre nécessitait un gros bagage : tentes, literie, provisions de bouche, pharmacie, sellerie, et enfin un outillage photographique des plus sérieux, la photographie devant jouer un des rôles principaux durant ce voyage. Les provisions de bouche sont utiles pour varier la nourriture, notamment les légumes, car ceux-ci manquent complètement dans la plus grande partie de la Transcaucasie, où le voyageur a pour menu invariable de la chair d'agneau grillée, du pilau, des poulets étiqués, des œufs et du laitage. Hors des grandes villes, un interprète et un cuisinier sont indispensables. Quant à la nécessité d'aller à cheval, elle s'impose à peu près partout.

Chargée spécialement de la partie pittoresque du voyage, je me suis efforcée, par des notes prises sur le vif, d'enregistrer mes impressions en face de la nature et des gens. Ce simple récit n'est donc autre chose qu'un journal de voyage dans lequel je me suis abstenue de tout commentaire relatif à l'administration et à la politique, laissant ce soin à de plus autorisés que moi. Je serai très heureuse si, tout en me tenant dans ce cadre modeste, j'ai su inspirer à quelques-uns de mes lecteurs le désir de visiter aussi la Transcaucasie, et notamment l'Arménie russe. Nous avons contracté dans ce pays une véritable dette de reconnaissance vis-à-vis de ses administrateurs et de ses habitants, dont l'accueil cordial et la large hospitalité figurent au premier rang de nos meilleurs souvenirs.

Batoum, 2 avril. — Nous voici au terme de notre navigation, qui depuis Marseille n'a pas été troublée par une minute de mauvais temps : ni vent, ni pluie, ni brouillard. C'est avec un grand regret que nous quittons le *Tigre*, des Messageries maritimes, sur lequel s'est effectuée notre traversée, et notre bon commandant M. Niel; toutefois nous ne nous séparons qu'après avoir pris rendez-vous à cinq mois de là, pour le retour.

C'est la troisième fois que M. Chantre vient sur le territoire russe étudier au point de vue anthropologique les intéressantes populations du Caucase. Grâce à l'aimable intervention de M. Esinger, l'agent des Messageries, et à un officier de douane intelligent et courtois, la visite de notre énorme bagage se fait assez vite, sans nous causer le moindre ennui.

A Batoum règnent la pluie et le brouillard. Les rues sont pleines d'une boue liquide, dans laquelle les Caucasiens promènent leurs longues *tcherkeska* et leurs épaisses *bourka*. Ils ont l'air d'avoir froid sous leurs bonnets d'astrakan et leur manteau à long poil. Quel contraste avec l'aspect ensoleillé et coloré des villes entrevues dans les escales le long de la Méditerranée et de la mer Noire : Syra, Constantinople, Trébizonde, dont j'ai encore les brillantes images devant les yeux ! Il est vrai que la masse imposante des monts aux cimes neigeuses placée à l'entrée de l'isthme caucasien indique un changement de climat. La vue presque lugubre de Batoum me serre le cœur ; mais à peine dans le wagon qui va nous emporter à Tiflis, cette mauvaise impression s'efface pour faire place à une vive admiration, en présence de la beauté du paysage qui s'offre à mes yeux. Jusqu'à la nuit je contemple ces hautes montagnes blanches de neige, que traverse la ligne du chemin de fer, en ce moment en voie de grande transfor-

mation. Des pluies récentes ont gonflé les torrents dont les eaux écumeuses tombent de toutes parts avec fracas. La rampe de Souram escaladée, la descente sur Tiflis commence : on y arrive à onze heures et demie du soir.

A Tiflis mon mari se trouve en pays de connaissance. Il y a de nombreux amis, qui nous font le plus aimable accueil.

On est ici en pleines fêtes de Pâques : aussi la ville, déjà si animée en temps ordinaire, offre-t-elle un coup d'œil particulier de mouvement et d'activité. Le bazar est encombré d'agneaux et de moutons, de pains et de gâteaux aux formes et aux dimensions variées, car au jeûne qui a précédé la grande fête succède une semaine de festins. Russes et Arméniens tiennent table ouverte, et sur celle-ci figurent des volailles superbes, des agneaux entiers, des cochons de lait, des poissons délicieux. J'ai pu me faire, durant ces jours de fête, une idée exacte de leur appétit phénoménal !

Tout en parcourant cette ville si intéressante et si bigarrée, nous faisons nos préparatifs de départ, et engageons un interprète, Ohannès Agopiantz, de Noukha. Des Arméniens notables de Tiflis nous donnent des recommandations pour ceux de leurs compatriotes que nous allons visiter ; enfin, grâce à la haute protection du gouvernement russe, M. le général Chéré-métiéff, gouverneur du Caucase, nous accorde un *otkrytyï-list*, faveur dont nous lui sommes très reconnaissants.

Notre désir est de parcourir, avant d'entrer dans l'intérieur de la Transcaucasie, la ligne de Batoum-Bakou, puis de visiter les pêcheries de la Koura, et de remonter cette rivière depuis son embouchure dans la mer Caspienne jusqu'à son confluent avec l'Araxe. Cette dernière excursion nous avait été suggérée par M. Wahram Moutaffian, l'un des actionnaires de ces pêcheries, qui avait mis à notre disposition un bateau à vapeur devant remonter la Koura jusqu'à Djevat, précisément à l'époque de notre passage. La nouveauté et l'intérêt de ce voyage par voie d'eau avaient vite décidé M. Chantre.

Après un séjour de trois semaines dans la capitale du Caucase, le lundi 21 avril, par un temps de pluie et de boue, nous prenons à minuit le train pour Élisabethpol, accompagnés de quelques-uns de nos excellents amis de Tiflis. Les bagages ont été expédiés à la station d'Evlakh, où nous les rejoindrons après cette excursion. Arrivés à Élisabethpol à six heures du matin, nous descendons à l'hôtel d'Europe, qui n'est autre chose qu'un misérable *doukhan* (auberge) malpropre.

Élisabethpol, la Gandja ou Gandje des Arméniens, est le chef-lieu du gouvernement du même nom, et se trouve à 170 kilomètres sud-est de Tiflis, sur le Gandja-tchaï, affluent de la Koura. Cette ville existait déjà au xi^e siècle, mais à une distance de quelques kilomètres de l'emplacement actuel. Une légende a attribué à tort sa fondation à Alexandre : le conquérant macédonien ne visita jamais le bassin de la Koura. Les Mongols s'emparèrent de Gandja en 1255 ; puis elle tomba aux mains des Persans, qui la conservèrent jusqu'en 1804, époque à laquelle elle fut prise par les Russes sous la conduite du général Tsitsianoff. C'est à partir de ce moment qu'on l'appela Élisabethpol, en l'honneur de l'impératrice Élisabeth, épouse d'Alexandre I^{er}.

A part le nouveau quartier russe, Élisabethpol a conservé son ancienne physionomie persane. Les maisons en petites briques et en terre, enfouies dans la verdure des jardins, ont un aspect tout à fait asiatique. Malheureusement les ruines sont nombreuses, à l'intérieur et partout aussi dans les environs. La population dépasse 20 000 habitants, et est principalement tatare.

La ville se divise en trois quartiers : le quartier asiatique proprement dit, où sont établis les Persans et les Tatars, le quartier arménien, peu différent d'aspect, et le quartier européen. Les alentours immédiats d'Élisabethpol possèdent des vergers, des vignes. Ils produisent en outre du blé, du coton, du tabac et beaucoup de fourrage, qui permettent un grand élevage de chevaux et de bestiaux.

Ce qui frappe particulièrement dans cette ville, ce sont ses magnifiques platanes. Il y a également beaucoup de saules, et les uns et les autres sont peuplés en ce moment de nuées de merles et de corbeaux. Ces derniers s'occupent activement de la construction de leurs gros nids, dont quelques-uns, déjà achevés, se balancent au sommet des hautes branches. Très vénérés, très choyés par les habitants, ils ne sont point timides, et travaillent presque sous nos yeux.

La belle mosquée persane construite par Chah Abbas en 1620 attire tout d'abord les regards. Son entrée, située sur la grande place du marché ou Maïdan, est flanquée de deux minarets élancés. Lorsqu'on a franchi cette porte, on se trouve dans une jolie cour plantée de beaux platanes, au milieu de laquelle s'élève la mosquée. Tout autour de la cour sont rangées les écoles musulmanes. L'une d'elles est fréquentée par de jeunes Tatars qui

paraissent très studieux, et annoncent leurs leçons en se balançant d'avant en arrière, sous l'œil de leur vénérable professeur à turban et à lunettes.

Dans les rues avoisinant le Maïdan, les Tatars et les Persans, littéralement barbouillés de henné, flânent le nez au vent, tout en égrenant leur éternel chapelet. Les femmes vont et viennent, hermétiquement closes dans leurs disgracieux *feradji*. Une étoffe noire ou de couleur sombre, percée de deux trous pour les yeux, cache entièrement leur visage.

Le bazar n'offre rien de remarquable. Il est fourni seulement en produits de consommation locale, et là, comme à Tiflis, les marchandises allemandes prennent la place des produits du pays.

La place du marché présente seule un coup d'œil vraiment pittoresque, avec ses arbres aux proportions gigantesques, à l'ombre desquels est établi un petit bazar en plein vent, d'une vie et d'une couleur étonnantes. Enfin quelques vieux caravansérails encombrés de marchandises, de chevaux, de chameaux, offrent à profusion ces scènes si goûtées du voyageur européen.

L'eau court partout dans les rues d'Élisabethpol, mais partout elle est sale, du moins en ce moment ; dans tous les cas, elle est renommée pour son insalubrité. Quant au jardin public, il serait très agréable, s'il était entretenu.

On rencontre dans cette ville un certain nombre de Lesghiens Kasikoumouks. Ils exercent ici le métier de maçons. C'est aussi parmi ces rudes montagnards que l'on recrute les hommes de police ; seuls ces derniers se prêtent aux mensurations et à la photographie. Les autres, peu disposés pour la plupart au service militaire, croient voir dans les opérations de mon mari quelque manœuvre pour les enrôler, et ils déguerpissent à toutes jambes.

On nous a dit qu'à une heure de la ville existe un sanctuaire persan en ruine, qu'on appelle imam-zaddeh Mahomet Ibrahim. Désireux de le visiter, nous louons un bon phaéton, et partons dans la direction nord-est d'Élisabethpol, en suivant le Gandja-tchaï, que l'on traverse trois fois à gué. Après une course de 6 kilomètres à travers un terrain défoncé par les pluies, on atteint l'imam-zaddeh, appelé aussi quelquefois « mosquée bleue », à cause du revêtement en faïences bleues des coupoles et des portes. La garde en est confiée à quelques mollahs, qui la laissent visiter sans difficulté. Cet édifice s'élève au milieu d'une plaine couverte de ruines,

qu'on dit être les restes d'une ancienne ville persane appelée *Gezil-Astalan*, dont le vaste cimetière entoure le sanctuaire. La chapelle est très petite; au centre est le tombeau d'un saint. Des chiffons sont accrochés autour des ouvertures, portes et fenêtres, tandis que sur le sol se voient des tas de petites pierres, modestes offrandes des pieux musulmans.

L'imam-zaddeh est une construction en argile sans aucune architecture. Elle se dresse solitaire au milieu d'une plaine d'alluvions extrêmement caillouteuse, dernière épave de l'antique cité, dont on voit çà et là les restes.

La visite du cimetière qui l'entoure ne manque pas d'intérêt. Il n'est point abandonné, car on y enterre encore. Les stèles sont généralement encastrées dans une niche tournée vers le levant. La plupart sont peintes, et portent de belles inscriptions; on y voit aussi des sujets allégoriques. La tombe d'une jeune fille ou d'une jeune femme se reconnaît aux ciseaux, miroir, aiguïères, vases à parfums et autres accessoires féminins; celle d'un guerrier, aux armes et au cheval sculptés sur son monument. Parmi ces tombes s'en distingue une, unique en son genre: la stèle manque, mais elle est remplacée par un cheval en pierre tout sellé et bridé.

Enfin nous nous décidons à remonter en voiture, et revenons par le même chemin à toute vitesse, malgré les inégalités du sol détrempé, que ne sentent pas les pieds ailés de nos excellents chevaux de Karabagh.

Le sol d'Élisabethpol est formé d'une alluvion boueuse renfermant d'innombrables cailloux roulés de granit, de grès, de quartzite, etc. Parmi ces pierres se voient des blocs erratiques d'un demi-mètre cube en moyenne. C'est d'ailleurs ce qui constitue toute la plaine d'Élisabethpol à une très grande distance.

25 avril. — Il pleut, et les rues sont pleines d'une boue liquide affreuse. On a toutes les peines du monde à circuler; de profonds cloaques se rencontrent çà et là; à moins d'être en voiture ou en bateau, on ne peut les traverser.

Tandis que je fais ma toilette, mes oreilles sont soudain charmées par les modulations d'un oiseau étrange qui me semble d'abord être un rossignol, puis un merle et ensuite une alouette. Très intriguée, je sors pour m'informer d'où viennent ces sons mélodieux. Il se trouve que l'oiseau en question est une sorte de vagabond tzigane qui éclate de rire à ma vue, et s'empresse de me mendier quelques kopeks.

Nous déjeunons chez le docteur Begliaroff, le médecin militaire d'Élisabethpol. Mme Begliaroff est la fille de la très aimable princesse Béboutoff, avec qui nous avons aussi l'honneur de nous rencontrer; enfin mon mari est heureux de retrouver, chez le docteur, M. Khoktchaïeff, qu'il avait connu autrefois à Igdir.

Une partie de l'après-midi est consacrée à une promenade dans le quartier arménien, lequel n'est guère mieux entretenu que le quartier persan. Le soleil se couche à l'horizon, et notre voiture se fraye avec peine un passage à travers les troupeaux de buffles, de vaches et de moutons qui rentrent à l'étable. Beaucoup d'Arméniennes au costume de couleurs vives, et le bas du visage caché par un mouchoir, s'en vont remplir leurs cruches de forme antique. Mais ce n'est pas précisément à une source limpide que s'arrêtent ces Rébeccas; elles se contentent de puiser, à même le ruisseau qui court à droite et à gauche de la chaussée, une eau souillée de détritits de toutes sortes. On s'étonne, après cela, que tous les habitants soient frappés de maladies telles que la fièvre typhoïde et une certaine lèpre ou bouton, appelé ici *godovik*, très analogue à celui d'Alep et de Diarbékir. Cette ville seule, dans la Caucasic, a le triste monopole de cette maladie. Peut-être faut-il l'attribuer à la multitude des cimetières qui entourent Élisabethpol, et que traversent les eaux d'irrigation.

25 avril. — A cinq heures et demie du matin, nous quittons sans regret Élisabethpol; quoiqu'un voyageur l'ait comparée au paradis terrestre, cette ville ne sera jamais un lieu de séjour agréable, parce qu'elle est trop malsaine, et ses habitants trop malpropres. Quant à l'hôtel d'Europe, il ne vaut pas une station de poste! Le train pour Bakou part à six heures, et la distance de la ville à la station est de 5 kilomètres: merveilleuse idée pour en faciliter l'accès! La route longe un des innombrables cimetières de la ville, sur lequel planent de nombreux vautours en quête d'un déjeuner. Arrivés à la station, nous prenons nos billets, et en route pour Bakou, la ville du naphte et du feu éternel!

La voie ferrée traverse une steppe monotone dans laquelle on voit çà et là des troupeaux de chevaux et de moutons. Il fait toujours un froid de loup, et le soleil ne se décide pas à se montrer.

A la station d'Evlakh nous avalons un verre de thé brûlant, quelques sandwiches au caviar, et nous regagnons vite notre bonne voiture; il faut convenir que les wagons russes sont infiniment supérieurs aux nôtres,



MOSQUÉE D'ÉLISABETHPOL.

sauf toutefois l'éclairage à la bougie, qui me paraît bien primitif. Sur cette ligne si fréquentée de Batoum-Bakou, outre les Russes, les Arméniens, les Géorgiens, et tous les Caucasiens en général qui sont ici chez eux, on voit et l'on entend des Allemands, beaucoup d'Allemands; en petit nombre, des Anglais et des Français; de braves négociants de l'Asie centrale au costume ample et bariolé qui semblent satisfaits de regagner leurs pénates; des Juifs de toutes nationalités; beaucoup de Tatars et de Persans. Ces derniers viennent chercher du travail dans les grands centres comme Bakou. Parmi les Européens, il y a des voyageurs de commerce; ils viennent vendre, sous des étiquettes françaises, des produits qui n'ont jamais passé nos frontières.

Si, à une station, on jette un coup d'œil dans les voitures, il n'est pas rare de voir à côté d'une belle Géorgienne grande, mince, blanche comme un lis sous ses bandeaux noirs et lustrés, une bonne grosse *khanoum* tatare bien empaquetée. Mais la troisième cloche a sonné: en voiture! On reprend sa place près de la capote grise d'un officier russe qui fume cigarette sur cigarette. Une jeune dame russe, dans le même compartiment, fume avec non moins d'entrain, tout en dévorant le dernier roman français, tandis que son voisin, un beau Mingrélien, dédaigneux des plaisirs de l'esprit, s'oublie dans sa propre contemplation.

A partir de Kurdamir les habitations sont pourvues d'une sorte de pavillon, appelé en russe *vychka*, et élevé sur de hauts pilotis, soit à côté, soit sur le toit même de la maison. C'est là que les habitants viennent se réfugier pour se garantir des moustiques qui leur font une guerre terrible.

En approchant de Hadji-Kaboul, les troupeaux sont de plus en plus fréquents, et les chameaux apparaissent. A une heure on déjeune à la station, laquelle possède un très bon buffet. Après cet arrêt, la steppe, un instant couverte de beaux coquelicots, devient de plus en plus stérile et dénudée, à mesure que l'on avance vers la Caspienne. Puis la voie court le long de la mer, et à cinq heures on entre à Bakou. La ville du pétrole s'annonce par d'innombrables cheminées dont la fumée épaisse assombrit l'atmosphère.

A Bakou nous passons deux jours. La description de cette ville a été trop souvent faite pour que j'aie rien à y ajouter. Je dirai seulement que si la ville neuve m'a peu enchantée, j'ai trouvé du moins un grand dédomma-



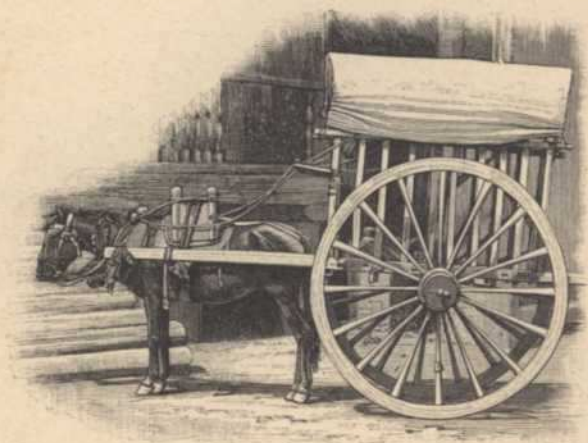
LE MAÏDAN A ÉLISABETHPOL.

gement dans la visite de la vieille cité persane. On se sent plus près de la vraie, de la grande Asie, lorsqu'on parcourt ses rues étroites.

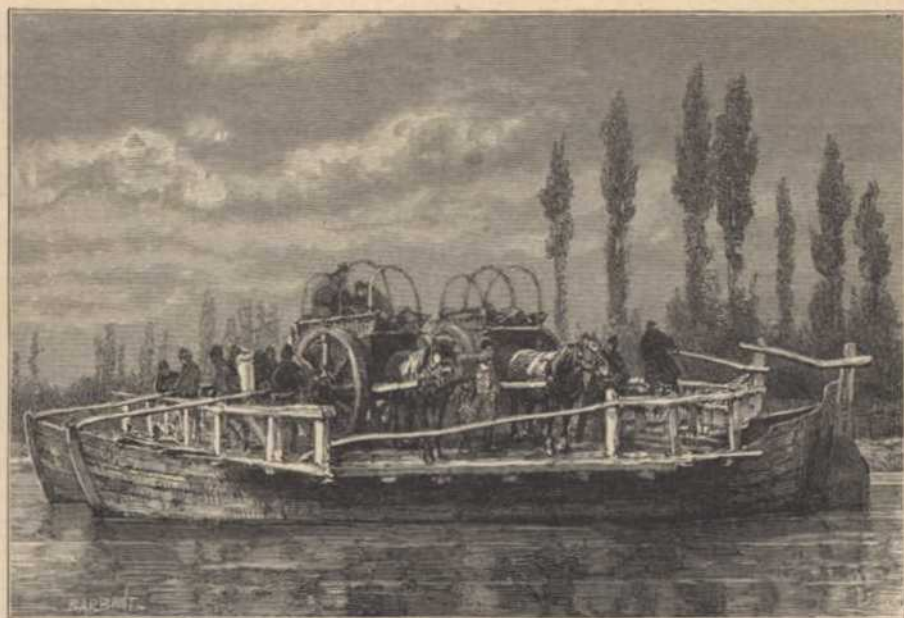
Au vieux bazar, si plein de couleur locale, nous avons pu faire des acquisitions hors ligne. Il est des mieux fournis en produits de l'Asie centrale, et notamment en tapis tékiés et en cuivres de Boukhara.

Grâce à une recommandation qu'on nous a donnée auprès du comptoir Rothschild, nous visitons quelques usines et quelques-uns des puits de naphte les plus intéressants. Mais à part cette richesse merveilleuse du sol, tout semble fait dans cette ville pour en rendre le séjour difficile à ses habitants : l'eau est mauvaise et salée, la vie chère, et il ne pleut qu'en hiver ! Je dois dire toutefois que, malgré ces inconvénients, le climat de Bakou n'est pas insalubre. Seule la poussière fine qui y règne constamment détermine des ophtalmies.

Après une charmante promenade en mer sur un petit remorqueur à vapeur, en compagnie de M. F..., du comptoir Rothschild, de Mme F... et de quelques autres personnes de leur famille, promenade pendant laquelle on a essayé en vain, à cause du vent, d'enflammer les gaz, et de nous offrir le spectacle de la mer en feu, nous revenons, par une nuit d'une limpidité admirable, à Bakou, dont les usines jettent au loin leurs feux électriques.



VOITURE TATARE A BAKOU.



BAC SUR LA KOURA.

CHAPITRE II

Départ de Bakou. — De Hadji-Kaboul à Salyan. — Voyage en *perekladnaïa* dans la steppe. — Insalubrité de Salyan. — Tats. — Arrivée à Norachaine. — Pêcheries. — Promenade jusqu'à la mer. — Visite à un village tat. — Arrivée du bateau à vapeur l'*Araxe*. — Départ de Norachaine. — Voyage sur la Koura. — Le village d'Arab-Hadji-Kasoumli. — Notre capitaine Baba Hussein Oglî. — Arrivée à Djevat.

CE MATIN 27 avril nous avons quitté Bakou de bonne heure et nous voici à Hadji-Kaboul, d'où nous partirons demain pour les pêcheries de la Koura. En attendant, et après avoir commandé des chevaux et des voitures, nous allons passer ici notre première nuit de station de poste.

28 avril. — A sept heures du matin nous montons en *perekladnaïa*, genre de voiture dont j'ignorais encore les douceurs. La route longe un lac au bord duquel passent quelques caravanes de chameaux. La steppe exhale une bonne odeur d'herbes parfumées ; çà et là quelques troupeaux de chevaux et d'ânes et quelques rustiques huttes de bergers l'animent un peu. Arrivés à l'extrémité du lac, on suit la rive gauche de la Koura. Bientôt apparaît un village auquel ses nombreuses cabanes sur pilotis donnent de loin l'aspect d'une cité lacustre. Quelques minutes encore, et l'on atteint la première

station. Chevaux et troïka changés, on se met de nouveau en route dans cette steppe monotone, où le grand air et le tintement des clochettes du véhicule endormiraient, si des heurts violents ne venaient à chaque instant vous arracher des gémissements. Seuls d'innombrables oiseaux, corbeaux, merles, alouettes, rolliers, charment cette solitude.

Nous espérons apaiser la faim qui nous talonne à la deuxième station. Hélas ! cette *stantsiia* est des plus misérables, et, chose incroyable, le *smotritel* (chef de la poste) affirme qu'il n'a rien à mettre à notre disposition, pas même du pain ni des œufs, malgré sa basse-cour bien peuplée.

On change avec lenteur les chevaux et les affreuses voitures pour la station suivante. Il y en a encore deux avant Salyan, où nous comptons nous arrêter.

L'air est vif, le ciel est gris, et le soleil ne perce que difficilement les nuages. La Koura aux nombreux lacets roule des eaux jaunes et grosses. C'est au milieu de ce paysage mélancolique que s'achève la dernière étape. Nous voici en face de Salyan (ou *Saliany*). Sur ce point un bac relie les deux rives du fleuve. On s'embarque : chevaux, voitures, voyageurs, troupeaux, pêle-mêle, et cinq minutes après nous débarquons dans un village de boue. Les maisons sont en boue ; les rues ne sont qu'un vaste chaos de boue, sèche en ce moment. Enfin, il est difficile de rêver un aspect plus horrible que celui de Salyan.

Après avoir déposé nos bagages à la station de poste, dont le *smotritel* est un jeune Tat du nom d'Ali, très intelligent et très serviable, nous parcourons ce village ou plutôt cette ville, car c'est un chef-lieu de district.

Le bazar est découvert et installé à droite et à gauche de la rue principale. Il est approvisionné en denrées locales. Lorsque nous le traversons, les marchands font leurs ablutions et leur prière. C'est l'heure du coucher du soleil ; des gamins, espiègles comme les nôtres, perchés sur les toits plats des maisons, imitent à la perfection le mollah qui appelle les fidèles du haut de la misérable *matched*. Cela m'amuse fort d'écouter cet assaut où chacun, tirant le plus grand parti de sa jeune voix, chante avec justesse, ou singe avec exactitude la pauvre voix nasillarde et tremblotante du vieux mollah.

Il y a dans ce bazar une partie assez intéressante, c'est celle où l'on vend le blé, le charbon de bois, le naphte noir, le sel, les céréales, etc. Les boutiques, disposées autour d'un grand espace qui représente la place du

marché, sont coniques et faites en nattes de jonc et de roseaux. D'ailleurs on se sert beaucoup ici de ces derniers. Certains villages et hameaux en sont entièrement couverts et clos, et ont l'air de villages nègres.

M. Chantre parvient, avec l'aide du chef de la police, à mesurer quelques individus; mais les femmes, une seule exceptée, sont des plus farouches et se cachent obstinément la figure. Celles qui se montrent à visage découvert nous traitent avec mépris de « fils de chiens » et autres douceurs analogues. La présence d'étrangers est si rare ici, qu'elle explique la grande sauvagerie des habitants.

Le climat de Salyan est célèbre par son insalubrité. La température y atteint en été, au soleil, 50 degrés centigrades, et davantage encore. Le sol est des plus humides, et la malpropreté des habitants révoltante. Aussi cette ville est-elle un foyer de fièvres pernicieuses et de maladies, telles que l'hydropisie, le développement anormal du foie, l'anémie, les entérites et les ophtalmies; toutes les fièvres éruptives, la variole, etc. Dans



FEMME DE SALYAN.

ces dernières années, le nombre des décès a dépassé de beaucoup celui des naissances. En dépit de tout cela, les hommes, quoique très éprouvés par la fièvre, et malgré l'excessive pâleur de leur visage, n'en n'offrent pas moins une belle stature et un beau type caractérisé. Ces Tadschiks sont considérés comme des Tadjiks; ils parlent un patois persan.

29 avril. — Nous avons passé la nuit sur les lits en planches de la stantsia, adoucis il est vrai, grâce à l'obligeance du jeune et charmant Ali,

qui nous a prêté des couvertures et des coussins. Levés avec le soleil, nous partons armés de nos appareils photographiques; mais nos opérations sont rendues très difficiles par l'avidité des curieux qui nous entourent de toutes parts. La chose est si nouvelle pour eux!

Nous désirons quitter au plus vite ce lieu malsain, où nous souffrons déjà cruellement de la fièvre, et gagner les pêcheries. La distance de Salyan à Bojii-Promyssel est de 24 kilomètres. Il fait un temps assez froid lorsqu'on se met en route. Nous traversons la steppe, bien emmitoufflés, sans rien voir d'intéressant autre que des campements tats et de nombreux troupeaux.

Le trajet est effectué en deux heures, mais Dieu sait dans quelles conditions! Les ingénieurs chargés des routes de poste dans cette région-ci, et dans beaucoup d'autres encore, ne se fatiguent pas l'esprit en combinaisons de plans et de tracés : une ligne droite brutalement jetée sur un terrain accidenté, voilà leur conception invariable! Enfin, nous arrivons à Bojii-Promyssel, puis à Norachaine, à 5 kilomètres de cette dernière, où sont établies les pêcheries de la compagnie Nazarbekoff. C'est là que nous sommes attendus. Grâce à la recommandation de notre excellent ami de Tiflis, M. Moutaffian, l'accueil le plus cordial nous est fait par MM. les directeurs de la pêcherie, et l'hospitalité la plus large nous y est offerte.

Le remorqueur à vapeur qui doit nous emmener n'arrivera que dans deux ou trois jours, aussi avons-nous beaucoup de temps pour parcourir ces intéressantes exploitations, louées par l'État à des prix énormes. Celle de Norachaine paye 100 000 roubles par an, et les baux sont renouvelables tous les trois ans. Elle n'est pas pourtant la plus importante, car à Bojii-Promyssel même, existent d'autres établissements de pêche, dont la location est bien autrement élevée.

Norachaine, de création toute récente, est entre les mains d'une compagnie arménienne. Les pêcheurs sont recrutés parmi les Tats et les Persans Hadjemis, tous aptes, à des degrés différents, aux travaux de la pêche, et chaque année la compagnie fait en outre venir d'Astrakan, à grands frais, vingt-cinq Kalmouks, réputés comme les plus habiles pêcheurs. Le personnel de bureau et d'administration se compose d'un certain nombre d'Arméniens et de Russes. Les travailleurs sont au nombre de deux cents, et les barques au nombre de trente.

La pêche se fait jour et nuit; elle dure trois mois. En ce moment elle



PÊCHERIES SUR LA KOURA.

touche à sa fin, car dans treize jours Norachaine sera abandonné pour Djevat, où l'on suit le poisson. Chaque barque est montée par quatre ou cinq hommes. Le filet, fixé sur la berge, est jeté en travers de la rivière, puis ramené sur la rive, chargé de quelques esturgeons et de gros silures. Les trois meilleurs mois de l'année sont mars, avril et mai, époque pendant laquelle les esturgeons sont pleins d'œufs ou caviar (*ikra*), l'un des plus grands rapports de ces exploitations. On pêche aussi les mois suivants, mais moins fructueusement.

Les pêcheries sont échelonnées le long de la Koura depuis la mer jusqu'à une très grande hauteur. Il faut dire toutefois que le gouvernement n'autorise la pêche qu'à partir de 5 kilomètres du point où la Koura se jette dans la mer. Sans cette précaution, le poisson serait arrêté dès son entrée dans le fleuve, et seuls les établissements de l'embouchure s'en empareraient, au détriment de ceux placés plus haut.

Tous les poissons ne remontent pas en même temps : ils se succèdent généralement. Ceux que l'on trouve ici sont principalement le silure, divers esturgeons : l'*Acipenser huso*, l'*Acipenser sturio*, l'*Acipenser stellifer* (la *sevriouga*), l'*Acipenser rhutenus* ou sterlet et plusieurs *barbus*. Le plus renommé, nous dit-on, est la *bielouga*, esturgeon gigantesque qui contient jusqu'à 8 *pouds* (environ 150 kilogrammes) de caviar.

Le poisson est amené par les barques dans les hangars établis au bord de la Koura. Des hommes armés de grands harpons les trient d'abord par espèces et les alignent. Ceci fait, l'un d'eux, à l'aide d'une hache, leur coupe la tête. L'installation plus que primitive de ces pêcheries, et l'ignorance des procédés scientifiques modernes, causent une perte considérable, car une foule de matières sont complètement sacrifiées faute de savoir les utiliser. Bref, ce massacre colossal de poissons donne un déchet énorme, et les directeurs de Norachaine, hommes fort intelligents, regrettent amèrement leur organisation rudimentaire.

Mais revenons au dépeçage du poisson. Après que la tête a été tranchée, on ouvre un à un chacun d'eux, et le caviar, d'une belle couleur gris laiteux, est arraché de leurs entrailles et placé dans un baquet. Lorsque celui-ci est plein, on le vide dans une cuve contenant de l'eau salée et couverte d'un tamis qui ne laisse passer que les œufs, et retient les peaux minces, et les fibres qui les enveloppent. Après un séjour dans l'eau salée, variable suivant qu'il doit être mangé frais ou qu'il est destiné à l'exporta-

tion, on le retire, et dans ce dernier cas il est mis en sacs, pressé et séché. C'est principalement à Astrakhan qu'il est expédié.

La chair des poissons, savamment découpée en quartiers, en lanières, suivant sa valeur, est empilée dans de grandes cuves et salée en même temps. Au bout de huit à dix jours, elle est lavée, puis séchée sur de grands étendages alignés symétriquement, que ces messieurs appellent plaisamment « leur jardin », sans doute parce qu'ils peuvent s'y promener à l'ombre de leurs salaisons.

Le soir même de notre arrivée, nous faisons une agréable promenade le long de la Koura avec l'un des directeurs, M. Sourgounoff. Entraînés par la fraîcheur du soir, qui succède si heureusement à la chaleur étouffante du jour, nous allons toujours devant nous jusqu'au moment où, la fatigue se faisant sentir, nous songeons au retour. Une barque accostée non loin de là est aussitôt hélée, et l'on retourne au logis par voie d'eau, non sans être incommodés : la Koura à partir de cinq heures du soir devient extrêmement houleuse. C'est la marée de la mer Caspienne qui se fait sentir, et la pauvre petite barque est cruellement ballottée. Pour ma part, j'éprouve une certaine angoisse : les eaux de ce fleuve sont en ce moment très grosses, et roulent avec un bruit sinistre.

Ces promenades nocturnes ont de terribles effets sur la santé : dans ce pays au plus haut point marécageux et fiévreux, les sorties après le coucher du soleil devraient être évitées. Nous sommes depuis quelque temps déjà en proie à cette fièvre paludéenne, mais ici elle devient plus violente, et nous fait énormément souffrir.

Il est inutile de dire qu'à Norachaine chacun des repas est fourni abondamment du caviar le plus frais et du poisson le plus exquis ; mais je ne puis m'empêcher de déplorer la coutume si incommode des Arméniens de dîner à dix ou onze heures du soir.

30 avril. — Au réveil, nous trouvons un temps lourd, et bientôt se fait sentir une chaleur accablante (52 degrés). La matinée est consacrée à la photographie et aux mensurations anthropométriques. Les Kalmouks se prêtent en tremblant aux opérations de mon mari ; leur figure exprime une telle terreur lorsque j'écris sous sa dictée les chiffres des mesures, qu'au bout de quelques instants une hilarité folle me saisit, et met le comble à leur intimidation.

Vers le soir, nous faisons une promenade sur la rive opposée du fleuve,

que nous traversons en barque au moment de la marée, enlevés par deux vigoureux rameurs hadjemis. Nous allons voir les Kalmouks pêcher. Lorsque nous sautons à terre, ils retirent leurs filets en chantant un air monotone destiné à leur donner de la force. C'est une variation sur trois notes qui me rendrait folle s'il fallait l'écouter longtemps. M. Sourgounoff nous dit que leur récolte est toujours double de celle des Tats et des Persans.

Le spectacle de cette pêche à la



NORACHAINE.

nuit tombante ne manque pas de pittoresque. Les derniers rayons du soleil couchant rougissent encore l'horizon, et déjà le croissant de la lune brille sur nos têtes, à travers le feuillage des saules, très beaux, très nombreux sur ce point, et sous lesquels se dessinent confusément les huttes des Kalmouks. Les eaux grosses et rouges de la Koura roulant avec un bruit sourd; le calme de la nature, troublé seulement par le chant monotone, presque lugubre à cette heure, de ces hommes retirant leurs filets :

le frémissement des saules d'où sortent les cris des corbeaux ; enfin, de loin en loin dans la brume crépusculaire, la silhouette d'un cheval, d'un buffle ; tout cela, éclairé par une lune plus brillante à mesure que se fait la nuit, produit une sensation de mélancolie pleine de charme.

Le campement kalmouk se compose de quelques huttes, creusées en partie dans le sol, de 2 à 3 mètres de largeur sur 3 ou 4 de longueur, et faites en branchages et en boue. Une petite fenêtre s'ouvre à ras du sol du côté de la rivière, et de l'autre se trouve l'entrée. Désireuse de jeter un coup



PÊCHEURS PERSANS.

d'œil sur l'intérieur, j'entre, et je vois, dans un véritable fouillis, des malles, une couchette en bois, une petite lampe fumeuse, divers ustensiles de cuisine. Mais ce qui me frappe surtout, et me met en fuite, c'est une odeur spéciale : il faut être Kalmouk pour vivre dans cet antre enfumé et nauséabond. Un grand feu est allumé devant la porte, et les habitants de céans se disposent à faire leur thé, qu'ils prennent toujours avec du suif, en guise de sucre et de citron.

Nous assistons avec intérêt à l'examen des filets que l'on ramène sur le rivage, et dans lesquels s'agitent des poissons de taille quelquefois gigantesque. Jetés sur le sol encore vivants, ils exécutent une véritable sarabande,

jusqu'au moment où on leur administre le coup de grâce. Mais ils ont la vie dure. Nous ramenons au retour dans la barque, pour le repas du soir, un gros *barbus* qui saute de telle façon, que nous sommes obligés de le bourrer de coups de pied pour le tenir à distance!

1^{er} mai. — Après une nuit très mauvaise, et toujours dans l'attente du bateau, nous décidons une promenade jusqu'à la mer. La Koura, qui grossit de jour en jour, par suite des pluies et de la fonte des neiges, roule des eaux de plus en plus boueuses. Le courant est si violent que je ne suis pas sans inquiétude à l'égard de notre voyage fluvial.

On part dans de bons phaétons, attelés en troïka. La steppe est encore revêtue de sa verte parure printanière, et présente à profusion des plantes d'absinthe et de fenouil. Arrivés au bord de la mer, nous descendons dans une autre pêcherie de la compagnie Nazarbekoff, mais moins importante que celle de Norachaine. On y vend le poisson et le caviar au fur et à mesure qu'on les reçoit. Les bâtiments d'exploitation se composent d'une série de grands hangars sur pilotis et d'estacades.

La mer est très belle; de petites barques aux blanches voiles la sillonnent en tous sens. Après une récolte de coquillages dans le sable de la plage, nous revenons à Norachaine par un soleil ardent. De nombreux moustiques nous harcèlent, prélude de ces hôtes inévitables et terribles de la saison chaude.

Nous désirerions photographier quelques femmes tates et, si possible, prendre sur elles des mensurations. Cela n'est point facile, car, auprès des hommes les plus intelligents, on se heurte toujours à un silence qui équivaut à un refus. J'ai beau leur dire que j'opérerai moi-même, ils secouent la tête négativement. Enfin aujourd'hui — Allah soit loué! — un pêcheur tat s'est chargé de nous montrer quelques femmes de ses parentes. Dans ce but, nous nous sommes embarqués à destination d'un des villages qui bordent la Koura. La course se fait un peu longue à notre avis. Plusieurs villages se succèdent, et nous filons toujours au gré des rameurs persans. Ohannès ne paraît rien moins que rassuré. Excessivement dur et intolérant à l'égard des musulmans en général, il a, dans la solitude, une grande défiance vis-à-vis d'eux. Je finis aussi par être très intriguée, et je me demande dans quelle terre mystérieuse on nous conduit, lorsqu'enfin la barque accoste devant un pauvre hameau caché dans la verdure.

Le pêcheur qui nous guide est le *starchina*, c'est-à-dire le maire de

l'endroit, et jouit par conséquent d'une certaine autorité. Il nous conduit à sa demeure, entourée d'une vaste cour dans laquelle vont et viennent, effarées, les femmes sans doute convoquées par lui le matin.

Après d'interminables pourparlers, dans lesquels nous épuisons tout notre répertoire persuasif, je parviens à grouper quelques-unes de ces femmes. Ce premier pas fait, on obtient des plus hardies de les faire poser seules et à visage découvert. Sans être jolies, elles ont un type assez caractérisé.

Le pêcheur nous offre ensuite de prendre le thé chez lui, et nous entrons dans l'unique pièce de la maison, couverte de nattes et de coussins sales. En m'asseyant par terre, je ne me fais guère d'illusions sur la provision d'insectes que je vais emporter. Il faut bien pourtant entrer chez ces Tates, puisqu'on veut prendre leurs mensurations anthropométriques, et qu'elles se feraient plutôt couper la tête que de la découvrir dehors. Le thé pris, je fais demander par Ohannès si elles veulent me permettre de leur mesurer la tête, et je leur montre en même temps sur celle de l'interprète en quoi consistent mes opérations. Série de refus, de prières. Enfin celles que l'on a déjà photographiées se décident, mais à condition que les hommes se retireront. Ohannès leur pose les différentes questions relatives à leur âge, nom, etc., et, restée seule avec elles, je commence à manœuvrer mes compas. Malheureusement je suis obligée d'abrégier mes opérations devant leur attitude brutale et hostile.

2 mai. — Le petit bateau à vapeur qui doit nous emmener est arrivé cette nuit, et chauffe en ce moment. Après avoir pris un dernier repas à la table hospitalière des maîtres de Norachaine, dont le souvenir restera toujours dans nos cœurs, nous montons à bord de l'*Araxe*, charmant bateau, très bien aménagé. Comme il fait une chaleur torride, nous descendons immédiatement dans le petit salon de l'avant, entouré d'un divan tout à fait confortable.

L'*Araxe* remorque un grand bateau chargé de matériel de pêche et plusieurs barques. L'équipage est composé uniquement de Tats et de Persans. On stoppe devant le village de Karalou-Kasbinlou pour prendre le second capitaine, qui se fait attendre quelque peu. Pendant ce temps la population accourt sur la rive pour voir de près le bateau à vapeur, ainsi que les propriétaires des casques blancs.

Les individus des deux sexes et les enfants présentent presque tous des

traces de variole, et plusieurs semblent en avoir été frappés tout récemment. C'est le plus grand fléau chez ces populations qui n'ont pas encore voulu admettre la vaccination. Enfin le capitaine arrive, et l'on se remet en route pour Salyan. Malgré la force du courant et les grosses eaux, notre petit bateau aux couleurs russes marche fort allègrement. A quatre heures on prend le thé sur le rouf, en regardant défiler les rives absolument plates de la Koura, couvertes de végétation dans les parties convexes, stériles dans les parties concaves, et le long desquelles s'échelonnent, çà et là, quelques misérables hameaux.

Vers le milieu du jour on rencontre le bateau à vapeur du gouvernement chargé de la surveillance des pêcheries; il nous a bientôt dépassés. Deux bateaux à vapeur à la fois sur la Koura, voilà un spectacle inusité! L'*Araxe* étant chargé ne peut lutter de vitesse, et reprendre sa place, mais le capitaine fait déployer les voiles pour activer la marche.

Sur les berges se promènent d'innombrables tortues. Nous passons devant le village d'Arab-Babir-Khanlou. La Koura est extrêmement sinueuse; ses lacets se succèdent sans interruption, tournant et retournant sur eux-mêmes, vous ramenant au même point que vous croyez avoir quitté depuis longtemps, et vous offrant toujours le même paysage d'une monotonie fatigante. Le long des berges se voient à chaque instant des norias rudimentaires, puisant l'eau du fleuve pour l'irrigation des champs. Les habitants n'ayant pas d'autre eau potable que celle de la Koura, qui est le plus souvent boueuse, ils la conservent dans de grandes cruches où elle se dépose, et pour qu'elle ne s'échauffe pas trop sous les rayons du soleil, ils la recouvrent de roseaux.

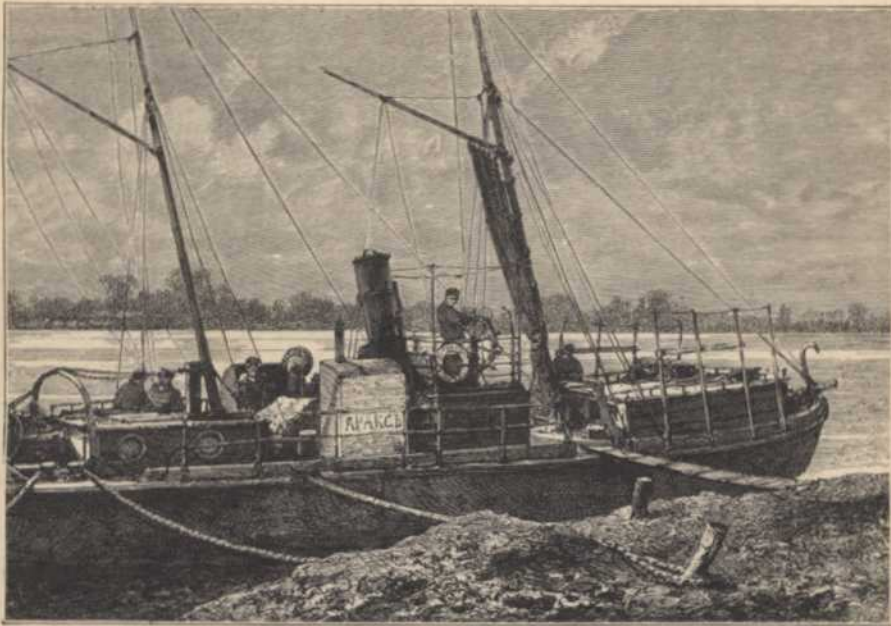
De nombreuses pêcheries s'offrent alors, et après un beau coucher de soleil qui teint pendant quelques minutes l'occident du rouge le plus vif, on stoppe devant Salyan, non loin d'une maison brillamment illuminée en l'honneur d'un mariage. Nous envoyons du bord nos souhaits aux nouveaux époux, et l'on nous répond par un vigoureux : *Allah sarlacen!* (en tatar « Dieu vous garde! »).

Pendant ce temps, les hommes de l'équipage font leur prière et leurs ablutions sur le pont. Le bateau se remet bientôt en marche, et nous nous disposons à passer la nuit dans le salon, placé sous la protection d'une sainte russe dont l'image dorée est accrochée dans un coin.

Contrairement à nos prévisions, car il faut bien convenir que ce n'est pas

sur un service ordinaire et régulier que nous faisons ce voyage, la nuit se passe sans inquiétude. Nous sommes réveillés seulement vers deux heures du matin par nos chiites qui mangent le pilau. Ils observent en ce moment le Ramazan, et jeûnent durant le jour. A trois heures, la brume étant tombée, le capitaine arrête la marche du bateau.

5 mai. — Pendant la nuit la rivière a baissé considérablement. Le temps est magnifique; le soleil se lève superbe. L'air vif aiguise notre appétit,



« ARAKLI », NOTRE BATEAU, SUR LA KOURA.

et nous déjeunons avec plaisir. Le samovar chante en permanence sur le pont : c'est effrayant ce que, passagers et équipage, nous buvons de thé!

Ces messieurs de Norachaine ont eu l'amabilité d'approvisionner largement le bateau en vivres de toutes sortes, et de nous donner pour compagnon M. Moïse Soukiaçoff, un jeune employé de la pêche, qui nous entoure des plus délicates prévenances.

Après avoir vu défilé une quantité de pauvres villages, on stoppe devant celui d'Arab-Hadji-Kasoumli, habité par des sunnites originaires de Chemakha. Nous allons immédiatement à terre, car nous désirons vivement voir de près ce village, rarement, sinon jamais visité par des étrangers. Le capitaine nous accompagne, car sans lui la population et les chiens nous

auraient bientôt mis en fuite. A peine a-t-on fait quelques pas dans la direction des habitations, que çà et là surgissent des hommes à mine inquiète; ils s'avancent lentement vers nous, armés de gros gourdins avec lesquels ils tiennent en respect, à grand'peine, leurs énormes chiens-loups.

Le capitaine Hussein Baba Oglı s'approche d'eux, et leur explique en quelques mots notre présence. Leur mauvaise humeur tombe immédiatement, et ils s'empressent de nous conduire dans le village, situé à quelques minutes de là.

Quoique sédentaires, ces mahométans vivent en grande partie sous des kubitka. Aussi l'aspect de ce village est-il assez singulier. Chaque kubitka, chaque maison, a sa *vychka* sur pilotis, où les habitants se mettent à l'abri des moustiques.

La foudre tombant au milieu de la population féminine et des enfants ne causerait pas un effet plus terrifiant que notre soudaine apparition. Les femmes se précipitent, celles-ci dans leurs maisons, celles-là dans leurs tentes rondes, et en ferment toutes les ouvertures. Rien n'est plus comique que l'étonnement peint sur le visage de quelques-unes d'entre elles, si occupées à tisser des tapis, qu'elles ne se sont pas encore aperçues de notre arrivée, lorsque nous passons nos têtes dans l'ouverture, fermée à mi-hauteur, de leur kubitka. Lâcher le métier à tisser, se cacher la tête et se précipiter dans le coin le plus obscur est l'affaire d'une minute. Mais, le premier effroi passé, quelques paroles de leurs maris les ramènent vite devant leur travail, qu'elles reprennent sans lever les yeux. Nulle curiosité ne paraît les agiter. Je pense que la crainte du seigneur et maître parle plus fort chez elles que tout autre sentiment.

Cela semble assez curieux d'être introduits dans ce village sunnite par notre capitaine, chiite fanatique. Nous lui en demandons l'explication, et il répond que l'antipathie entre chiïtes et sunnites est beaucoup plus marquée dans les villes que dans les villages ou hameaux. Il ajoute qu'il donnerait volontiers sa fille à un de ces sunnites, de même que celui-ci ne lui refuserait pas la sienne.

Le hameau, extrêmement pauvre et insalubre, n'offre, en somme, rien de bien particulier. Ses habitants sont des pasteurs qui possèdent de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. Les femmes tissent des tapis; nous en marchandons quelques-uns, mais le prix qu'on nous en fait est si

exagéré que nous renonçons à en acheter. Nous regagnons alors le bateau, et glissons de nouveau sur la paresseuse Koura.

Allongée sur le rouf, je contemple le capitaine Hussein Baba Ogli, flamboyant de henné; il balance ses pieds déchaussés, et égrène son chapelet, tout en manœuvrant bâbord et tribord. Tantôt il abandonne son chapelet pour fumer une cigarette en chantonnant quelque mélodie nasillarde.



PÊCHERIES SUR LA MER CASPIENNE.

Tantôt, lorsqu'on est assez près du bord, et que les femmes venues là pour remplir leur cruche, étonnées, nous regardent passer (la présence d'un bateau à vapeur étant un événement fort rare), le loustic fait soudain manœuvrer le sifflet de la machine, dont le bruit aigu met en fuite toutes les curieuses.

Le bateau suit les immenses et interminables lacets de la Koura, et longe les villages de Hoverat et de Méliman. A mesure que l'on remonte, les rives sont de plus en plus peuplées, et les maisons, au lieu d'être en roseaux, sont faites en torchis et en planches : c'est que le peuplier a remplacé le saule. La présence du mûrier indique aussi la culture des vers à soie.

Des cigognes au blanc plumage et des hérons cendrés se promènent gravement sur les rives marécageuses, dont les roseaux doivent être peuplés de leurs nids. Des vols de rolliers et d'étourneaux traversent sans cesse la

rivière. Enfin le soleil disparaît à l'horizon : nous allons passer notre seconde nuit à bord. De bonne heure l'*Araxe* stoppe devant Djevat; mais, comme tout dort encore, nous en faisons autant.

Lorsque nous débarquons, la pluie tombe, et le ciel menaçant ne fait pas prévoir un séjour très gai dans cette région, où d'ailleurs rien d'agréable ne s'offre à la vue, sinon la bonne grâce des directeurs de la pêcherie, où nous recevons l'hospitalité. On sent bien que seul l'attrait du gain peut retenir des hommes dans ces pays, où le climat et la fièvre empoisonnent l'existence. Malgré notre désir de quitter au plus vite ce lieu détestable, nos hôtes insistent pour nous retenir au moins un jour, afin de laisser passer la pluie qui tombe à torrents.



AU BAZAR DE SALVAN.



TATS NOMADES.

CHAPITRE III

Djevat. — Confluent de l'Araxe et de la Koura. — Climat. — Pêcheries. — Arrivée à Saghiri. — Campement de Tsiganes. — Départ pour Evlakh. — Adieu à la steppe. — Départ pour le Karabagh. — Village de Terter. — Départ de Terter. — Plateau de Terter. — Station de Chah-Boulak. — Vallée du Karkar. — Station de Chah-Boulak. — Orage dans la montagne.

C'EST A DJEVAT que se termine notre voyage en bateau. La Koura, au delà de ce point, où elle reçoit l'impétueux Araxe, est peu navigable, à cause du charriage des arbres et des racines, et aussi à cause des rapides.

Reclus compare à deux frères jumeaux la Koura et l'Araxe. Mais bien que ces deux rivières soient à peu près d'égale longueur, et qu'elles reçoivent les eaux de bassins d'une même étendue, elles ne restent pas moins indépendantes l'une de l'autre jusqu'à Djevat. Autrefois même, du temps de Strabon, leurs embouchures étaient aussi indépendantes. Le cours de l'Araxe est treize fois plus rapide que celui de la Koura. Ses eaux sont plus troubles, et font refluer celles de cette dernière sur une certaine longueur.

Ici la pêche n'est pas encore très fructueuse. C'est à partir du 15 mai

seulement que commenceront les coups de filet sérieux. Dans quelques jours tous les ouvriers de Norachaine viendront à Djevat, le personnel s'élèvera alors à près de trois cents hommes.

En ce moment on prend d'énormes silures; en mai on pêchera de 15 à 20 000 poissons par jour! On dit que dans le monde entier il n'y a peut-être pas de cours d'eau où l'on extermine plus de poissons que dans la Koura; cela paraît très vraisemblable.

La fièvre qui règne sur tout le parcours de ce fleuve du 15 mai au 15 septembre, pendant que les eaux sont basses, sévit avec une intensité particulière à Djevat.

La pêcherie où nous sommes descendus est établie sur la rive gauche de la Koura, juste en face de l'embouchure de l'Araxe : un bac relie les deux rives, et le village proprement dit de Djevat s'élève sur la rive opposée.

4 mai. — La pluie ayant cessé, nous traversons en barque le fleuve pour faire une promenade dans Djevat; mais, à peine débarquée, j'enfonce jusqu'à mi-jambe dans une boue horrible. Devant la maison du juge de paix se presse une masse de plaignants. Presque tous sont à cheval, et, sur dix de ces chevaux, neuf sont des juments escortées de leurs poulains. Arrivés à la maison du starchina, à qui mon mari désirait demander divers renseignements, on lui apprend qu'il est absent, et force nous est de rebrousser chemin.

Comme chef-lieu de district, Djevat possède des bâtiments d'administration : bureaux, prisons, etc. La population s'élève à plus de 500 habitants, dont une partie est une colonie de Russes dits *Khokhol*. Les autres habitants viennent de Salyan et de Chemakha.

Il y a bien une église russe à Djevat, mais point de prêtre. A l'occasion des grandes fêtes, c'est-à-dire deux ou trois fois par an, celui de Bojii-Propmyssel vient officier et bénir aussi les mariages. Le reste du temps, l'église est fermée, et la clef remise à l'un des habitants; celui-ci la tient à la disposition de ceux qui désirent faire leurs dévotions dans la maison du Seigneur.

On voit à l'embouchure de l'Araxe de frêles embarcations creusées dans de gros peupliers qui n'ont pas plus de 50 à 60 centimètres de largeur sur 5 à 4 mètres de longueur. Les Tats s'en servent pour la pêche à deux hommes.

Mais l'heure est venue de dire adieu aux bords inhospitaliers de la Koura. Les accès de fièvre ne nous laissent plus ni trêve, ni repos, et nous

avons hâte, mon mari et moi, de respirer un air plus pur, de boire un peu de vraie eau, et de fouler un sol plus sain. Nous allons rejoindre le bagage qui a été déposé dans la station d'Evlakh. Nos hôtes nous installent dans un de leurs bons *tarantass*, auquel ils ont fait atteler en troïka leurs trois meilleurs chevaux, qui piétinent et se cabrent d'impatience pendant que nous faisons nos adieux. A peine avons-nous pris place dans le fond de la voiture, que déjà elle disparaît dans un nuage de poussière.

Durant cette course rapide défilent devant nos yeux les villages tats de Raemli et de Zanganah. On voit partout de nombreuses traces de villages détruits par les inondations de la Koura, il y a un an.

Enfin, nous voici arrivés à la station de Saghiri, où l'on prend le train pour Evlakh. En attendant l'heure de son passage, nous faisons une excursion aux alentours de cette station, dépourvue de tout et sans eau potable.

Les grands roseaux d'un marais situé à une centaine de mètres de là nous attirent, car ils paraissent habités. En avançant lentement, nous découvrons en effet, à travers les tiges flexibles, un certain nombre de femmes et d'enfants venus pour puiser l'eau du marais, la seule que ces malheureux aient à leur disposition.

La scène est aussi jolie qu'imprévue, car ces femmes, dont on aperçoit les tentes à deux cents mètres de là, sont des Tsiganes. Elles nous ont vus, elles aussi, et, toutes de rouge vêtues, la cruche de cuivre sur l'épaule, prêtes à s'enfuir, elles nous regardent du coin de l'œil. Des individus accroupis au bord de l'eau, dans laquelle ils feignent de faire leurs ablutions, suivent d'un mauvais regard la direction de nos pas. Ces nomades tsiganes, dont la réputation de coquins n'est pas à faire, ont une physionomie des moins rassurantes. Ils font signe aux femmes de partir, mais, enhardies par ma présence, elles résistent, et gardent leur attitude, ployées sous la lourde cruche.

Je m'avance seule alors, et m'arrête pour regarder l'une d'elles qui emplit en hâte sa grande jarre, à l'aide d'une sébile ronde en métal dont elle se coiffe ensuite comme d'une calotte. Des guenilles rouges couvrent à peine leur corps qui se dessine vigoureusement ; les reins, cambrés sous leur charge, annoncent une robustesse et une musculature hors ligne. Elles ont le teint doré, les cheveux noirs et les yeux étincelants.

Je caresse, en passant, les cheveux d'une petite fille ; mon geste est immédiatement aperçu, et toutes ces sauvagesses ne tardent pas à m'en-

tourer, et à me témoigner à leur tour mille amitiés. L'une me prend la main, l'autre me tire les cheveux; les petites se frôlent contre moi comme des chattes. Nous échangeons de nombreux *Allah sarlacen*; nous nous disons réciproquement que nous sommes « gentilles » (*iakchi khanoum*); et voilà la connaissance faite. Elles me montrent leurs tentes, et me font signe d'y venir. Doit-on jamais laisser échapper l'occasion de faire une étude de mœurs, lorsqu'on ne voyage que pour ça?

Il reste quelques minutes avant le passage du train, et, accompagnés d'Ohannès, qui nous suit en rechignant, nous marchons rapidement dans la direction du campement, précédés des individus à mauvaise mine. Jeunes et vieilles, les pauvres femmes règlent leur marche sur la nôtre, sans trace d'essoufflement, malgré leur fardeau, coiffées de leur pittoresque coupe de métal, et toutes sonnantes et tintinnabulantes, grâce aux piécettes de monnaie qui garnissent leur chemise rouge et leur poitrine nue.

Notre arrivée près des kibitkas est saluée par un formidable concert de hurlements féroces qui valent à deux ou trois énormes chiens des volées de coups de bâton et de coups de pierre. Cet entourage de crocs me fait frémir, et je vois le moment où nous pourrions bien ne pas rejoindre entiers notre bagage à Evlakh. Ohannès, qui qualifie de folie notre équipée, fait appel à tous les saints du paradis, et nous conjure de nous en aller au plus vite.

Le fumier et les immondices recouvrent le sol autour des tentes, dégageant une odeur pestilentielle, augmentée encore par la décomposition de cadavres de poulains et de moutons, morts depuis peu de temps, sans doute, car les vautours ne tarderont pas à faire leur service de voirie. Plusieurs jeunes garçons viennent me prendre la main, qu'ils appuient très gracieusement sur leur front, en manière de salut. Ils ne sont point timides, et babillent avec vivacité.

Après un examen rapide de ce misérable campement, nous rejoignons au pas accéléré la station, où nous prenons le train, et débarquons bientôt à Evlakh.

Tout notre matériel de voyage est là; mais ce que je retrouve avec le plus de plaisir, ce sont nos couchettes. Grâce à elles, je ne connaîtrai plus la dureté cruelle des lits en planches et la nécessité de rester des semaines sans me déshabiller pour dormir, vu l'absence ou l'extrême rareté de

la literie dans les stations russes et, il faut bien le dire, même dans les maisons arméniennes.

Le lit, comme on le comprend en France, est chose inconnue chez ce peuple, bien asiatique en cela. La volupté des draps blancs bordés avec soin et d'un bon matelas sous les reins n'est pas goûtée d'eux. C'est une preuve de grand raffinement, ou bien d'un séjour en Europe, que de rencontrer des lits dans quelques bonnes maisons arméniennes. Encore est-ce, le plus souvent, l'apanage des chambres d'amis.

Depuis Bakou je n'ai pas dormi une seule nuit dans un lit : c'est dire quel besoin j'en éprouve. Notre pharmacie, nos accessoires de toilette, tout est là. On va voyager à présent en vrais sybarites !

Après une excellente nuit passée dans cette station, nous plions bagage, et expédions en France nos premières acquisitions et collections d'histoire naturelle, entre autres une belle série de poissons de la Koura et de l'Araxe. Et maintenant je tourne mes regards vers le massif du Karabagh, que nous allons parcourir en commençant par la ville de Choucha. A cet effet on a loué un phaéton pour nous, et une *perekladnaïa* pour le menu bagage ; le gros bagage, tentes, provisions diverses, sellerie, matériel photographique, ayant été expédié en avant dans un fourgon. Le phaéton, excellente voiture, viendra jusqu'à Choucha ; quant à la *perekladnaïa*, elle devra subir les relais de poste.

Pendant qu'Ohannès procède au chargement du bagage, ce qui se fait avec lenteur, j'achève ma toilette dans la pièce de la station à l'usage des dames. A ce moment le train de Tiflis amène un *bek* ou prince tatar et deux femmes strictement voilées qui font irruption dans la chambre. Ma vue leur produit une impression désagréable, car le *bek*, en tenue d'officier, fait une grimace, qui ne me gêne guère d'ailleurs. Les dames, la femme du *bek* et sa suivante, ôtent leur voile, et s'accroupissent sur le sol, en dépit des sièges présents.

Mon intention n'est pas de les gêner, mais elle n'est pas non plus de me laisser intimider par leur attitude hostile. Le mari, ou tout au moins l'officier qui les accompagne, me demande arrogamment en russe où nous allons, ce que nous faisons, et je ne sais quoi encore, questions auxquelles je réponds par un invariable *nié ponimaïou* (je ne comprends pas) qui l'agace au suprême degré. Enfin, ma toilette terminée, je passe dédaigneusement devant les deux matrones et je leur abandonne la place.

Le temps est magnifique. Pas un nuage; dans le ciel bleu et pur surgissent d'un côté les montagnes du Daghestan couvertes de neiges éblouissantes de blancheur sous les rayons du soleil levant. Elles se dégagent si nettes que l'œil peut en sonder, en fouiller toute la crénelure à une très grande distance, car il n'y a pas trace de la plus légère brume. C'est un coup d'œil magnifique, et aussi digne d'admiration que la vue de nos belles



BAZAR DE TERTER.

Alpes. D'un autre côté, les monts du Karabagh rivalisent de blancheur et de beauté avec ceux du Daghestan. C'est vers eux que nous allons diriger nos pas. « L'homme ira à la montagne, puisqu'elle ne peut venir à lui », suivant l'expression populaire des Arméniens. Cette idée-là m'enchanté plus que je ne saurais le dire, et j'ai hâte de me mettre en route.

Après un déjeuner servi avec une lenteur toute géorgienne, nous montons dans le phaéton à quatre chevaux richement harnachés. Le phaéton des Russes n'est autre chose qu'une victoria. La perekladnaïa suit, et lorsque les chevaux s'élancent dans la plaine, toutes leurs clochettes font entendre un joyeux carillon.

La chaleur est déjà forte. Les chemins sont si mauvais qu'on ne va pas vite. Un seul *tchapar* (cavalier de la milice indigène) galope à nos côtés. Le



NOTRE ÉQUIPAGE.

sol est semé de marais dans lesquels s'ébattent de braves buffles, dont on n'aperçoit que les cornes et le bout de leur muffle noir. Ils se sont creusé des lits dans la vase, et jouissent béatement de cette fraîcheur. Nous sommes en pleine steppe du Karabagh, séparée de celle du Moughan par l'Araxe. Des serpents et des tortues terrestres se montrent en assez grand nombre, surtout ces dernières. Comme toujours, le fenouil tapisse le sol de ses fleurs jaunes et remplit l'air de son odeur âcre.

On arrive au village de Karamanli, qui possède une station de poste, de beaux jardins et une végétation variée : chênes, charmilles, saules, mûriers, peupliers, etc. L'aubépine en fleur embaume l'air ; l'eau court partout, et les propriétés sont soigneusement closes avec des haies d'épines.

Après avoir franchi d'innombrables ruisseaux, notre équipage traverse le Terter-tchaï, laissant à gauche trois grands tertres qui sont peut-être des tumulus, et l'on entre, à la nuit tombante, dans le village de Terter, situé à 500 mètres de la rivière, sur une de ses terrasses. Nous nous installons à la station, mais comme elle est dépourvue de tout, je vais immédiatement au bazar faire des emplettes pour le dîner.

Ce n'est pas tout, hélas ! d'acheter son dîner, il faut encore le faire

cuire, et c'est dès à présent que nous constatons la valeur de notre interprète. Trop grand seigneur, bien qu'il ne sache ni lire ni écrire, et qu'il soit payé à raison de cinq roubles par jour, il ne s'abaisserait jamais à cuisiner, même dans des cas exceptionnels. Nous avons une *otkrytyĭ-list*, une lettre ouverte, dont la présentation aux maîtres de poste, doit les mettre à notre service, en payant, du reste ; eh bien, messire Ohannès la garde dans sa poche, et il fait si bien que personne ne bouge dans la station, et que nous nous morfondons à attendre notre dîner.

Ce n'est qu'après avoir mis le passeport officiel sous le nez du chef de la *stantsiia* que celui-ci commence à sortir de sa torpeur, s'excuse mollement, et daigne donner des ordres pour qu'on nous fasse du feu. Après un repas péniblement obtenu, nos matelas sont étalés sur les lits en planches de la station, et nous ne tardons pas à dormir d'un profond sommeil.

7 mai. — Une belle matinée de printemps s'annonce ; nous partons avec les appareils photographiques pendant qu'on charge le bagage. C'est jour de marché à Terter, et le village offre un aspect des plus animés. De tous côtés arrivent des cavaliers, des bêtes de somme : ânes, chevaux, mulets, bœufs, moutons, etc. Des chars pittoresques aux roues gémissantes s'avancent, lentement trainés par de superbes buffles, et chargés de marchandises, de femmes et d'enfants. Ce jour-là est principalement consacré au marché aux chevaux ; aussi ces derniers sont-ils en très grand nombre, et parmi eux figurent quelques beaux spécimens du Karabagh.

Après avoir fait une jolie promenade, nous rencontrons, en revenant à la station, quelques misérables tentes établies à la lisière du village. Elles appartiennent à des Tats en route pour la montagne, et qui ont campé là pour reprendre haleine. Ils viennent du Zangueזור. Quelques vieilles femmes sont occupées à tisser des tapis, accroupies devant le métier primitif posé à terre. D'ailleurs la population de Terter est principalement tate. Des enfants nus et des femmes aux seins découverts se pressent devant leurs huttes de branchages et de boue ; ils ont grand'peine à contenir la fureur de leurs chiens pendant que nous faisons quelques photographies.

A sept heures et demie, notre fringant équipage vient nous prendre pour nous emmener à Choucha.

Après Terter, la route monte toujours, jusqu'à ce qu'on atteigne un plateau, sillonné de ravines profondes et de canaux d'irrigation. Les pâturages de ce plateau sont couverts de magnifiques troupeaux. A droite, à moins de 18 kilomètres, commencent les montagnes du Karabagh. Beaucoup de cavaliers rapides nous croisent ; mais sitôt vus, sitôt disparus ! Nous respirons avec délices un air pur et vif, au milieu de cette belle nature, où l'on se sent heureux de vivre.

La flore est des plus intéressantes : en dehors du fenouil et de l'absinthe elle ne présente à la fois qu'une ou deux sortes de fleurs, mais à l'état de véritables champs : c'est ainsi qu'à un superbe tapis de coquelicots succède un champ de chardons gigantesques, et à ceux-ci la charmante fleur de l'*Adonis aestivalis*. Une multitude de corneilles cendrées s'ébattent sur la route. On voit aussi de gros vautours planer sans cesse au-dessus des troupeaux.

On rencontre très fréquemment, dans les parties de ce vaste plateau défrichées et utilisées par l'agriculture, des escouades de travailleurs, envoyés du chef-lieu de district et qui, sous la surveillance de quelques hommes de police, détruisent les jeunes sauterelles dont la contrée est infestée.

Une centaine d'individus armés de balais en jonc s'avancent, chassant devant eux les insectes qui couvrent le sol par légions. Des tranchées creusées de distance en distance reçoivent les sauterelles ainsi poussées en avant, puis elles sont remplies immédiatement de terre. L'administration russe déploie beaucoup d'énergie pour combattre ce fléau des agriculteurs, mais il faut voir avec quelle nonchalance et quelle insouciance la plupart des travailleurs s'acquittent de leur besogne : aussi le but est-il loin d'être atteint.

On arrive bientôt devant un large ruisseau, au moment où un immense troupeau de bœufs et de buffles vient s'y désaltérer. Sur la rive opposée, des centaines de chevaux paissent sur une surélévation du plateau. L'aspect de ces animaux qui, tant bœufs, buffles que chevaux, représentent plusieurs milliers de têtes, tous groupés à cette heure aux abords de leur abreuvoir, produit une impression grandiose. C'est le plus beau spectacle pastoral qui se puisse voir, au milieu de cette nature sauvage et solitaire, où l'on n'entend pas autre chose que les mugissements puissants des taureaux et les hennissements des étalons.

A peu de distance de la station de Gulludja s'élève un arbre isolé, aux branches duquel sont accrochés des chiffons multicolores, tandis qu'à son pied est amoncelé un tas de cailloux : c'est la chapelle du plateau. Les passants s'y arrêtent pour y accrocher un lambeau de leur vêtement, ou jeter une pierre dans le tas. C'est le premier de ces arbres vénérés que nous ayons rencontré.

Depuis longtemps des tiraillements d'estomac nous annoncent qu'il est temps de s'alimenter de quelque chose de plus substantiel que l'admiration de la nature ; cette idée absorbante ne nous quitte plus jusqu'au moment où nous mettons pied à terre à Chah-Boulak (Fontaine du Chah). Là nous entrons tous ensemble dans la salle de la misérable stantsiia, et nous complétons par des gestes expressifs le discours d'Ohannès. Conclusion : on nous apporte une galette de *lavach* (pain du pays) et un gros morceau de fromage par-dessus. Maigre, très maigre repas pour trois personnes affamées !

Cette station tire son nom d'une source superbe et abondante qui prend naissance dans un ravin boisé, tout à côté d'un joli édifice en ruine, d'une architecture élégante, et devant lequel règne un portique à trois arcades en plein cintre. Près de cet édifice, sous un buisson de ronces couvert de chiffons votifs, se trouve un vieux tombeau, celui de quelque santon, sans doute.

Chah-Boulak a été la résidence d'été de Panakhan, gouverneur du Karabagh. Mais à quoi servait ce pavillon ? Était-ce une mosquée ou une habitation ? L'intérieur est voûté et sans jour. A demi enfouie sous une végétation luxuriante, cette ruine offre un aspect ravissant.

A quelque distance de là s'élève un château fort très ancien. Il a été restauré au xviii^e siècle par Nadir-Chah. Je vais faire mes ablutions à la source, qui s'échappe d'une colline crayeuse, et dont les eaux donnent naissance à un ruisseau limpide, dans le lit caillouteux duquel se voient de nombreux poissons.

A en juger d'après les ruines qu'on trouve dans les alentours de Chah-Boulak, tout porte à croire que ce point a eu autrefois une certaine importance, et a joué peut-être un rôle dans l'histoire de l'Arménie, malheureusement si confuse en ce qui regarde la topographie.

Des églantiers, des buissons ardents, des fenouils à fleurs jaunes, de beaux figuiers, des grenadiers, et d'autres arbustes encore, tapissent le

ravin d'où sort la source, et au milieu de cette belle végétation s'ébattent de nombreux rolliers.

Après avoir parcouru en tous sens cette intéressante station, nous remontons en voiture et entrons peu à peu dans la belle et sauvage vallée du Karkar. La route passe devant un cimetière persan abandonné, d'une très grande importance, à en juger par son étendue et la richesse de ses monuments. Un caravansérail ruiné se trouve sur le même point.

La vallée du Karkar se resserre à mesure qu'on avance vers Choucha. Les collines en calcaire qui la bordent sont semées çà et là, et comme arrachées du sein de la terre. La route se peuple d'une quantité de familles nomades : troupeaux, femmes, enfants, tentes ; tout le monde se rend à la montagne. Les femmes sont à cheval ; elles portent fréquemment un enfant dans le dos et un dans les bras. En travers de la selle d'une jeune et jolie cavalière est couché un poulain malade ou bien un veau. C'est d'un pittoresque achevé, avec les haillons multicolores dont sont vêtus ces gens, et quels tableaux tout trouvés pour un artiste amoureux de vie et de couleur ! Les hommes, la courbache à la main, dirigent avec les chiens la marche du troupeau. Çà et là, quelques-unes de ces bandes, sans doute plus fatiguées, se sont installées pour la nuit dans un coin abrité de la vallée, et, groupés autour d'un grand feu de bivouac, les nomades apprêtent le repas du soir.

Un deuxième caravansérail se présente alors, et l'on passe devant le haras de Kodjalé. La route, tantôt bonne, tantôt mauvaise, est coupée continuellement par les innombrables affluents de la rivière. On quitte un ruisseau pour entrer dans le lit du Karkar, et ainsi de suite, toujours emportés au galop régulier de nos excellents chevaux. La voiture, des mieux suspendues, se prête à toutes les fantaisies de cette route capricieuse. En ce moment les eaux ne sont pas très hautes, mais en temps de pluie ce doit être affreux. Bientôt se présentent les ruines des deux châteaux d'Askeran, situés l'un à droite et l'autre à gauche de la rivière. Une muraille flanquée de tours, dont on voit encore les vestiges, devait jadis fermer le défilé ; elle remonte à l'époque perse. A partir de ces ruines, ce sont des porphyres mêlés à du schiste noir qui remplissent seuls la vallée.

Toujours des troupeaux, des chars à buffles, des cavaliers tats, in-

terminable et solennelle procession qui ne doit pas différer beaucoup de celles des pasteurs des temps bibliques. Enfin, à quatre heures de l'après-midi, on entre dans le caravansérail malpropre et bourbeux de Khan-Baré, où sont laissés chevaux et voiture, tandis que nous allons essayer de prendre un repas quelconque. Le bagage était resté en arrière, à Chah-Boulak, où il n'y avait pas, paraît-il, de chevaux frais. Mais, le chef de la stantsiia ayant donné sa parole, sur la présentation de notre *otkrytyi-list*, que dans deux heures la *troïka* arriverait à Khan-Baré, nous nous étions décidés à partir en avant, contre notre habitude.

Quelques marchands tatars et arméniens, installés autour du caravansérail à demi ruiné, étalent un vieux tapis sous de magnifiques ormes, et nous servent une collation dont le menu est ainsi varié : 1° *chichlik* de mouton ; 2° *chichlik* de mouton, 5° *chichlik* de mouton ! Avec cela un délicieux fromage, fait avec du lait de buffine, et une quantité de ces herbes si aimées des Asiatiques : persil, poireaux, estragon, fenouil, etc. Pour terminer ce splendide festin, on apporte un vieux samovar dans lequel chante l'eau bouillante.

Depuis longtemps nous sommes prêts à partir, mais le bagage n'arrive pas. Il est sept heures, la nuit tombe, et il faut faire une douzaine de verstes dans la montagne pour grimper jusqu'à Choucha. On se demande avec inquiétude la cause de ce retard prolongé, car dans aucune des deux stations à parcourir ne se trouvaient de voyageurs attendant des chevaux. A sept heures et demie, les clochettes d'une voiture se font entendre, c'est la nôtre ! Enfin, on pourra donc partir ! Hélas ! ce devrait être la nôtre, mais elle est occupée par un petit fonctionnaire qui, sans vergogne et sans souci de notre droit de premiers arrivants, et de la faveur que doit nous accorder l'*otkryty-list*, s'est emparé des chevaux. Afin d'échapper à des réclamations, le cocher a soin, à notre approche, de bien cingler ses bêtes, qui passent comme le vent.

Nous rageons sur place ; la nuit est venue, et le temps se fait tout à coup menaçant. A ce moment la *perekladnaïa* contenant le bagage paraît enfin ; le postillon nous explique que les chevaux frais ont été donnés au fonctionnaire arrivé après nous.

A peine en route depuis une heure, la nuit devient complètement noire, et la pluie commence à tomber à torrents. Impossible de voir le chemin,



L'ABREUVOIR.

et ni le phaéton ni la perekladnaïa n'ont de lanternes ! Les cochers s'arrêtent consternés. Qui peut prévoir la durée d'un tel orage ? L'obscurité est si complète qu'on ne se reconnaît qu'à la voix, et le moindre déplacement, car la route court le long d'un précipice, peut nous conduire à une mort certaine. Les postillons se désolent : « Que Dieu nous garde ! » gémissent tous ces malheureux.

Le spectacle de cette vallée du Karkar que l'on aperçoit à la lueur des éclairs n'est certes pas ordinaire, d'autant plus que d'innombrables familles en train d'émigrer dans la montagne se sont arrêtées, elles aussi, et que les feux de leurs campements brillent dans le fond de la vallée.

Je me rappelle alors que dans une de nos valises se trouve une lanterne de poche en parchemin et une bougie. Mon mari cherche à tâtons, dans l'obscurité, sous la pluie battante, et il est assez heureux pour découvrir ces précieux objets. Car il faut dire que nous n'avions précisément pas les malles contenant le matériel de campement, dans lesquelles on aurait trouvé une grosse lanterne, des bougies et tout ce qui manquait. Nous voici donc à la tête d'une petite lanterne vénitienne et d'un morceau de bougie. Il s'agirait avec cela d'avancer encore d'une verste et demie, pour se rapprocher du poste de tchapars qui se trouve à quelque distance de la route.

Pour la seule fois où une escorte eût pu nous être utile, nous n'en n'avions pas : il fallait donc nous tirer de là tout seuls. Peu à peu, avec la lumière, le calme revient dans les esprits. Un postillon prend le petit falot, et marche devant en sondant le terrain, tandis que les deux voitures le suivent au pas, les chevaux tenus à la main. Crac ! un coup de vent éteint la lanterne, *stoi !* (halte !) : immobilité complète est ordonnée. On rallume le falot, on se remet en marche, jusqu'à ce qu'un nouveau coup de vent éteigne encore la bougie. Tous les cent ou deux cents mètres il y a ainsi une halte, et à ce moment les cris des postillons, les *yavach ! yavach !* (doucement ! doucement !), mêlés à l'orage, font un vacarme indescriptible. Enfin on aperçoit la lumière de la maison des tchapars. Encore un coup de collier ; il est temps d'arriver, car la lanterne en papier se déchire, et ne sert plus à rien. Nous avons compté sur les tchapars, mais nous avons compté sans les tchapars. Appels, cris, sifflets, coups de revolver, rien n'y fait : ils restent sourds, et comme on ne distingue pas dans l'obscurité le moyen de se rendre à leur maudite mesure, il faut attendre que la Providence nous envoie un autre secours. Bientôt s'an-

nonce un convoi de chars à buffles, que l'on n'a pas entendu venir. Il faut se garer, ce n'est pas facile. Ces gens du moins disent que nous tenons le bon chemin. Survient une éclaircie; la marche continue, et après toutes nos misères elle s'achève à la lueur de la lune et des étoiles, qui brillent à présent dans le ciel brusquement découvert.

Mais un dernier obstacle devait encore se dresser devant nous. Arrivés presque en haut de cette grande montée qui mène à Choucha, la route se trouve barrée par une voiture de roulage dételée. Il est impossible de passer sans la ranger de côté. Nous voici encore une fois tous à terre.

A l'intérieur de la voiture le postillon dort d'un profond sommeil. On lui crie dans les oreilles, on le secoue énergiquement pour le réveiller,

mais en vain. Comme il pleut encore, nos postillons imaginent de découvrir la grande capote en toile de la charrette, et attendent que les gouttes de pluie tombant sur le nez du bonhomme le réveillent. Mais il est encore insensible à ce traitement-là. Les hommes sont obligés de soulever voiture et conducteur, et de ranger le tout de côté pour faire passer notre phaéton à quelques centimètres du précipice.

Après tant de tribulations, où le danger se mêlait au comique, on atteint enfin Choucha, et notre calvaire s'achève sur le pavé des rues en pente de



CAVALIÈRE TATE.

cette ville, où nous roulons cahin-caha jusqu'à la maison qui doit nous donner asile. Dieu merci ! nous sommes arrivés ! Notre chambre est grande et assez confortable. Vite un bon feu et du thé ! Deux heures après, c'est-à-dire au chant du coq, nous nous endormions réchauffés et réconfortés. Côté comique : Ohannès ne cesse de rendre grâces à Dieu. Le pauvre homme s'était cru perdu, et il attendra le jour avec impatience pour faire écrire à sa femme le danger couru et les émotions affreuses de cette nuit mémorable....



CONFLUENT DE LA KOURA ET DE L'ARAXE, A DJEVAT.



CHOUCHA.

CHAPITRE IV

Arrivée à Choucha. — Le Karabagh. — Choucha : la ville, les habitants, les costumes. — Les ânes porteurs d'eau et de bois. — L'église arménienne. — Mehemet et le marchand de tapis. — Le docteur Atabekoff. — Organisation de la caravane. — Visite au prince Riza Kouli Mirza. — Réception au gymnase. — Excursion dans le vallon de Kalifarli. — Le Vallon du Trésor. — Un *adjare*. — La destruction des sauterelles. — Industrie et commerce de Choucha.

LA VILLE DE CHOUCHA est une forteresse naturelle presque inexpugnable. Elle s'élève à 1 100 mètres d'altitude sur un plateau de calcaire blanc compact reposant sur des mélaphyres, et au milieu d'un amphithéâtre de montagnes. Ce plateau est entouré sur tout son pourtour d'une muraille à pic inabordable, excepté sur deux points défendus par deux portes, celle d'Érivan et celle d'Élisabethpol. C'est actuellement la plus grande ville du gouvernement d'Élisabethpol ; elle est distante de 120 kilomètres sud-sud-est du chef-lieu ; elle était autrefois la capitale du khanat de Karabagh.

Le Karabagh, en ture « jardin noir », est l'ancien *Iran* ou *Arhan* des

Persans et des Juifs ; le *Ran* des Arabes, le *Rani* des Grousiens, l'*Aériano* des livres zends. Il fut compris très anciennement, sous le nom d'Artsakh, dans la province arménienne de *Siounik* ou *Sissagan*.

Après la chute des Arsacides, les Aghovans incorporèrent cette province à leur royaume. Mais l'influence des rois arméniens ne se fit jamais beaucoup sentir dans le Karabagh, qui, par sa position, était ouvert, à l'orient, à tous les peuples de la Perse, de la mer Caspienne et du Caucase. Les Persans seuls avaient alors la suprématie sur ce pays. Cependant, quelque temps avant l'avènement de Nadir-Chah, les Turcs s'en emparèrent, mais cette conquête ne fut pas de longue durée, car Nadir-Chah reprit bientôt le Karabagh, et força ensuite une partie des envahisseurs de retourner dans le Khorassan, d'où ils étaient venus. Mais ceux-ci, improprement appelés Tatars, aimaient ce pays, aussi ne s'en allèrent-ils qu'à regret, guettant une occasion d'y revenir : elle se présenta à la mort de Nadir-Chah. Lorsqu'ils reparurent, ils avaient à leur tête un Turkoman du Khorassan, de la race des Djevanchir, nommé Pana-Khan. Celui-ci ne tarda pas à exercer un pouvoir absolu sur toute la région. Il établit d'abord sa résidence à Baïat, près de Berda, puis il la transporta à Chah-Boulak. Une fois maître du Karabagh, Pana-Khan transféra son siège dans la ville actuelle de Choucha, qui n'était à cette époque qu'une citadelle. Elle fut appelée *Panabad*, jusqu'au moment où les habitants d'un bourg arménien voisin, appelé *Chouchi-Kend*, étant venus s'y établir, l'appelèrent Chouchi ou Choucha. Pana-Khan mourut en 1790 ; son fils Ibrahim lui succéda en 1794 ; il fut assiégé dans Choucha par l'eunuque Agha Mohammed-Khan, chah de Perse. Les attaques de ce dernier étant restées vaines, il fit ravager le pays. Deux fois il revint à la charge, en 1795 et en 1796, mais il commanda cette fois aux khans de Khoï, d'Érivan et de Nakhitchevan d'entrer avec de grandes troupes dans ce malheureux pays, et de le ravager de fond en comble. Ses ordres furent exécutés ; la contrée fut mise à feu et à sang, et beaucoup de prisonniers furent vendus aux Turcs. Le Karabagh devint alors la proie de la famine et de toutes ses horreurs. Les habitants durent se nourrir d'herbes ; beaucoup s'expatrièrent.

L'eunuque Agha Mohammed revint encore à la tête d'une nombreuse armée, pour assiéger une troisième fois Choucha. Ibrahim s'était enfui ; la ville fut prise ; pendant vingt-cinq jours elle fut livrée au pillage, et le chah put se repaître de vengeance. Mais tant de crimes ne pouvaient



CHOUCHA.

rester impunis : il tomba lui-même, assassiné par un de ses serviteurs.

En 1804 les Russes s'étaient emparés du khanat de Gandjah, dépendance de la Perse. Ibrahim, se sentant trop faible pour résister au puissant empire, vint trouver en 1805 le général Tsitsianof, dont l'armée était campée au bord du Kourak-tchaï, et le supplia de recevoir le Karabagh sous la protection de la Russie, en même temps qu'il renonçait à la suzeraineté de la Perse. Un traité fut signé le 14 mai 1800, après quoi les Russes prirent possession de la forteresse de Choucha. Mais, quelques années plus tard, Ibrahim et son fils Mekhti-Kouli-Khan ayant tenté de se révolter, les Russes les déposèrent et occupèrent définitivement le pays (1822).

En 1826 Abbas-Mirza fit irruption sans déclaration de guerre, et vint mettre le siège devant Choucha. La garnison, qui ne se composait que de quelques centaines d'hommes, sous l'ordre du colonel Reut, soutint vaillamment un siège de quarante-cinq jours, malgré le peu de vivres qu'elle avait à sa disposition, et repoussa l'assaut.

8 mai. — La pluie tombe à torrents lorsque nous sortons pour voir les personnes à qui nous sommes recommandés, et jeter un premier coup d'œil sur la ville. C'est à Choucha que nous devons organiser notre caravane, aussi comptons-nous y passer plusieurs jours.

Les maisons, à cause de l'altitude élevée et de la neige, sont à toits très inclinés, comme dans nos montagnes, et recouverts de planches ou de tôle peinte. Elles sont toutes solidement bâties ; ce qui frappe particulièrement en elles, c'est le luxe de grillages en bois et en fer qui garnissent presque toutes les fenêtres, et dont les dessins sont fort élégants, ainsi que les beaux balcons couverts qui règnent le long des façades. Ceux-ci sont décorés parfois de peintures dans le style persan.

La majeure partie des habitants de Choucha se compose de Tatars, groupés dans la partie basse de la ville, tandis que les Arméniens occupent la partie haute, avec la colonie russe, peu nombreuse d'ailleurs.

On ne peut se faire aucune idée exacte de l'ensemble de cette ville, car elle est bâtie sur les flancs de quatre collines. Quant à son aspect, il est européen, et non asiatique, à cause de l'inclinaison des toits et des matériaux en pierre employés à la construction des maisons.

La rudesse du climat de Choucha est célèbre dans toute la Caucasic. L'hiver dure six mois ; la neige atteint jusqu'à un mètre d'épaisseur, et

on circule en traîneau dans les rues. Sur certains points celles-ci sont inclinées de telle façon, qu'elles forment, paraît-il, des montagnes russes naturelles. Il neige quelquefois en mai. Choucha n'a jamais de grandes chaleurs, et les seuls fruits qui y mûrissent sont les cerises, les prunes, les pommes et les poires.

Les rues en pente, dallées du plus exécrable pavé, sont sans cesse lavées



CARAVANE D'ANES.

par les eaux de pluie, et ressemblent à autant de lits de torrents. La bonne pierre ne manque pas pourtant dans les environs de cette ville; le transport seul est difficile. C'est une des raisons qui rendent si coûteux l'établissement d'un bon pavé. Il en est de même pour le bois de chauffage, dont le transport à dos d'âne est des plus dispendieux.

On nous fait faire un tour insensé à travers des ruelles pierreuses et

glissantes pour arriver au grand bazar. Je marche avec beaucoup de peine, et je me demande par quel miracle d'équilibre les femmes tatares, strictement voilées, peuvent trotter sur ces pavés, chaussées, comme elles le sont, de sandales qui ne tiennent qu'à la pointe du pied, et dont le talon s'arrête juste sous la plante.

Quelques-unes annoncent une certaine aisance, à en juger par ce que je peux voir de leur pantalon bouffant en cachemire ou en soie bleue, rose, jaune, étroitement serré à la cheville, sur un bas bien tiré et de couleurs vives, et par quelques ornements d'argent que j'aperçois, ou plutôt que je devine au tintement musical qu'elles font entendre en marchant. J'espère toujours que les plus rigides écarteront un peu leur voile en ma faveur, et pour cela je me tiens en arrière de mon mari et des personnes qui nous accompagnent; malheureusement les inhumaines restent drapées dans leur mystère farouche; seuls leurs yeux brillants m'annoncent que je suis leur point de mire.

Mais ce qui frappe surtout ici, c'est le costume des Arméniennes, original et étrange en même temps. En cette saison, elles portent encore leurs vêtements d'hiver. Sur un pantalon disgracieux et une jupe en soie verte, jaune ou bleue, serrée à la taille par une large ceinture en cachemire ou en soie, elles sont affublées d'une sorte de longue pelisse en velours grenat ou brun bordée de martre, et quelquefois doublée aussi de fourrure. C'est confortable et chaud, mais peu élégant.

La coiffure est particulièrement remarquable. Outre un certain nombre de mouchoirs, dont je n'ai jamais pu savoir exactement le nombre, elles portent un bandeau placé en couronne sur la tête, et orné de monnaies qui retombent sur le front. Une étoffe recouvre le tout, et s'enroule autour du cou. Enfin le bas du visage disparaît sous un épais bandeau blanc qui s'arrête sous le nez; cette compression permanente des muscles inférieurs du visage finit à la longue par les atrophier.

Pour les sorties dans la rue, elles jettent sur leur tête et leurs épaules un grand voile d'étoffe blanche, retenu par des agrafes originales. Ce costume est porté surtout par les femmes âgées. La nouvelle génération tend manifestement à rejeter ces lourds et disgracieux vêtements pour adopter l'élégante mode tiflisienne. Quant aux vieux Arméniens de Choucha, ils ont un haut bonnet de fourrure conique qui les distingue des jeunes, au *papakh* plus élégant et plus bas.

Parmi les attractions de cette ville figurent les nombreuses caravanes de petits ânes porteurs de bois et de fagots de broussailles qui y circulent



FEMMES DE CHOUGHA.

sans cesse. Les véhicules à roues ne pouvant pas être employés, à cause de la grande pente des rues et de leur affreux pavé, tous les transports se

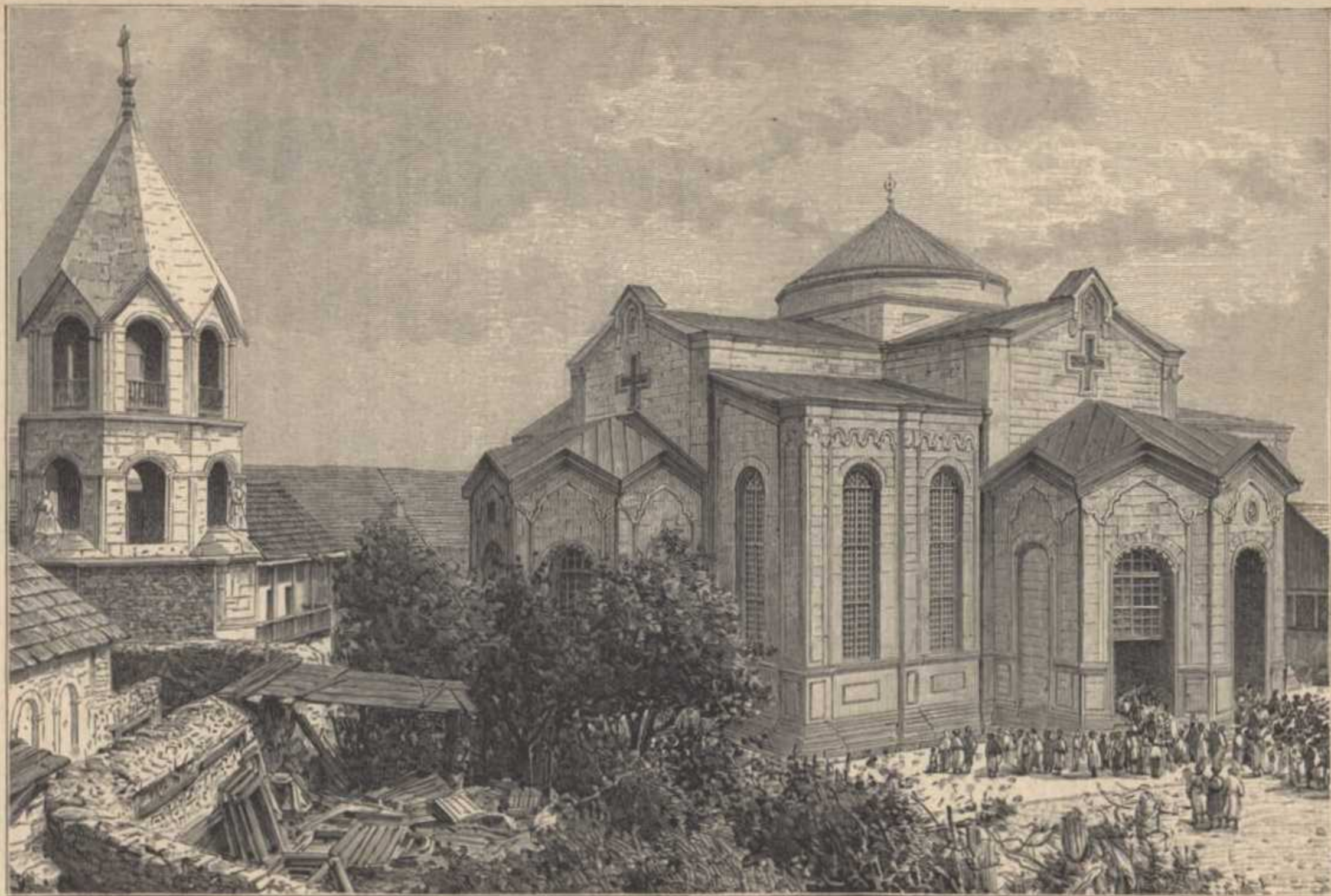
font à dos d'âne, de mulet ou de cheval. Ces ânes sont quelquefois si chargés que leur pauvre corps chétif disparaît complètement sous le volumineux paquet de broussailles encore garnies de feuilles. Et ils sont vraiment comiques, ces baudets qui s'en vont trotinant dans les rues, distraits d'un côté, battus d'un autre, véritables buissons marchants. A Choucha, le chauffage se fait exclusivement au bois.

L'eau est vendue et portée à domicile par de non moins ravissants petits ânes, chargés de deux tonnelets plats en forme de tambourins. Le tonnelet coûte 10 kopeks, et ne contient que 50 litres; aussi, pour une maison nombreuse, cette dépense seule est-elle considérable. Choucha a peu d'eau potable; elle est fournie par des fontaines qui ne sont qu'au nombre de trois ou quatre pour toute la ville. Il n'y a que les Tatars qui boivent l'eau des puits : aussi la fièvre typhoïde ne fait-elle de ravages sérieux que dans leurs quartiers.

En passant sur le Maïdan, j'aperçois une gentille petite chienne, tenue en laisse par un gamin qui vient la vendre. Je glisse à l'oreille d'Ohannès de me l'acheter, et celui-ci conclut l'affaire au prix exorbitant de 25 kopeks (environ soixante-quinze centimes). Quelques minutes après, notre nouvelle acquisition était portée à l'auberge. Quoique très jeune et petite, elle promet d'être une excellente gardienne, car elle est de la race de ces terribles chiens de berger, pire que les loups en férocité. Je l'appelle *Chouchette*, en souvenir de son lieu d'origine.

Il y a près du Maïdan une église arménienne, de construction récente, bâtie en beaux matériaux, sur le modèle des églises byzantines d'Ani. A l'intérieur, le sol est couvert de beaux tapis; on y voit quelques images saintes, des reliques et de vieux évangiles que les fidèles viennent pieusement baiser en entrant et en sortant. Dans les églises arméniennes, les femmes et les hommes ont leurs places distinctes. Le clocher est presque toujours isolé de l'église, et s'élève en face ou à côté.

La sortie des femmes vers la fin de l'office ne manque pas d'intérêt. Les unes portent l'ancien costume, lourd et disgracieux, tandis que les jeunes filles et les jeunes femmes sont vêtues élégamment à l'européenne, sauf la coiffure, composée d'un petit diadème de velours orné de pierreries ou de broderies, posé sur le front, et sur lequel voltige un léger voile de tulle brodé. Beaucoup aussi mettent sur ce diadème un foulard de nuance claire, noué sous le menton, et qui leur enveloppe la tête sans grande



CHOUCHA : L'ÉGLISE ARMÉNIENNE.

coquetterie. Celles-ci, du moins, ne s'atrophient pas le bas du visage par l'application des bandeaux.

La plupart de ces Arméniennes sont fort jolies et très piquantes, car, loin d'avoir l'apathie des Géorgiennes, elles possèdent, le plus souvent, un esprit très vif; leurs yeux brillants et leurs lèvres moqueuses indiquent en outre une finesse et un enjouement des plus séduisants. Elles portent leurs cheveux en longues tresses, et leurs grands yeux bruns, bien fendus en amande, sont les plus beaux du monde.

L'absence de domestiques femelles se fait encore plus sentir ici qu'à Tiflis. C'est vraiment curieux, pour une Française habituée à la vue des belles nourrices et des bonnes d'enfants, de voir les jeunes mères escortées d'un pauvre domestique qui berce dans ses bras un bébé pleurant!

Nous n'avions pas mis le pied hors de l'auberge, qu'un individu, un Tatar, s'était attaché à nos pas, et ne nous quittait plus d'une semelle. Il fit dire à M. Chantre qu'il se chargeait de lui montrer tous les beaux bibelots et tapis anciens que Choucha pouvait renfermer, et de lui en faire acheter à bon prix. Harcelés par cet âpre commissionnaire, du nom de Mehemet, nous finissons par céder. Il nous dirige alors à travers un interminable dédale de ruelles, toutes plus raides les unes que les autres, et s'arrête enfin devant une élégante petite maison persane, où habite un marchand de tapis anciens.

Le maître de céans, un Tatar à mine fine et astucieuse, nous introduit très gracieusement dans un petit salon à fenêtres grillées, à plafond bas et peint, et dont tout le mobilier consiste en tapis, en coussins et en glaces persanes. La pièce attenante est occupée par les femmes, et les enfants, que nous entendons babiller. Mais toutes les politesses de cet aimable commerçant ont pour but final de nous vendre des tapis; aussi nous fait-il descendre dans un beau sous-sol bien voûté, éclairé par un jour habilement ménagé, très favorable à ses tapis, qu'il se met en devoir de déplier en faisant valoir la finesse du tissu, ses chatoyements soyeux, ses coloris superbes. Quelques-uns sont très beaux, mais les prix en sont exorbitants. Nous nous efforçons de les regarder tous du même air impassible, car le vendeur est flanqué de Mehemet, dont l'œil scrutateur fouille nos physiologies. Après avoir mis de côté quelques pièces, on revient au petit salon discuter les prix.

Un jeune serviteur apporte sur un plateau des verres de thé qu'on nous fait circuler. La discussion suit son cours, tranquille, froide, sur un ton tout à fait paisible.

Le prix élevé d'un tapis proposé tout d'abord par le marchand baisse peu à peu. De cinquante roubles il est descendu à trente; quelques minutes encore de mimique expressive : bras levés au ciel, main sur le cœur, plaintes, et le voilà à vingt. Mais que de temps, que de patience!...

Enfin nous regagnons l'auberge, ou plutôt ce qui en tient lieu dans cette ville, qui ne possède pas d'hôtel proprement dit. C'est une maison située non loin de la grande place, dont le propriétaire, un intelligent Arménien, a réservé quelques cham-

bres qu'il met à la disposition des voyageurs de passage; il prépare aussi les repas, et nous n'y sommes pas trop mal, grâce à nos nombreux accessoires de voyage.

A neuf heures on sonne le couvre-feu. La ville n'est presque pas



ARMÉNIENNE DE CHOUCHA.

éclairée ; les habitants en promenade nocturne ont à la main un falot, et c'est d'un effet bizarre que ces rues noires dans lesquelles vont et viennent ces lumières fantasmagoriques ! Les petits domestiques, armés d'une grosse lanterne, marchent en avant de leur *barynia* (maîtresse) allant en soirée ou en visite.

9 mai. — Depuis notre arrivée nous nous chauffons à l'aide d'un gros poêle. On est loin de la chaleur suffocante des rives de la Koura ! Cette nuit a été particulièrement froide, et nous avons grelotté sous nos couvertures. Cependant, au réveil, un clair soleil inonde la chambre par ses sept fenêtres !

Notre première visite est pour le *natchalnik*. Mais il est absent en ce moment, et nous sommes reçus par un *pristaf* tatar, extrêmement aimable en paroles, quoique assez peu en actions. Aux plaintes qu'on lui adresse au sujet des tchapars de la nuit précédente, il répond par le classique *nitchévo* des Russes (« ça ne fait rien ! », et tous les équivalents possibles). Ce que ce nitchévo m'agace !...

Nous avons la bonne fortune de faire la connaissance de l'excellent docteur Atabekoff, qui nous donne avec infiniment de complaisance une foule d'utiles renseignements sur l'état sanitaire de cette ville.

Les épidémies sont très rares à Choucha. Seule la variole sévit avec violence parmi les Tatars, qui considèrent cette maladie comme envoyée de Dieu, et ne veulent à aucun prix s'en garantir. Dès qu'un cas de variole se déclare, les mères se hâtent de porter leurs enfants dans la maison du malade pour qu'ils contractent l'affreuse maladie. Cette funeste superstition explique la quantité énorme de gens défigurés, et même devenus tout à fait aveugles à la suite de la variole. Mais, depuis peu, le docteur Atabekoff, qui est Arménien, possède un collègue, dans la personne d'un jeune Tatar, le premier qui ait fait ses études de médecine. Avec lui la vaccination s'introduira, peut-être, chez ses compatriotes, pour le plus grand bien de la santé générale.

10 mai. — Grâce à l'intervention d'un aimable commerçant arménien, M. Tamiriantz, notre correspondant, d'interminables pourparlers sont entamés au sujet de l'engagement de la caravane. On tombe à la fin d'accord pour les bêtes de charge. Ce sont des Arméniens de Ghiroussi qui les fourniront. Reste à arrêter les chevaux de selle et un cuisinier.

Une journée de beau temps a séché en partie l'eau qui courait par-

tout hier ; nous gravissons et descendons les ruelles pierreuses et défoncées en maints endroits, en quête d'une vue d'ensemble de la ville. Mais c'est chose impossible, elle est si éparpillée que l'on doit y renoncer, et se contenter de fragments de vues.

A Choucha, presque chaque maison comporte un jardin, malheureusement si soigneusement clos de murs que l'on n'a aucune vue sur l'intérieur. En ce moment, tous les arbres fruitiers émergeant de ces innombrables jardinets sont en fleur, et dans leurs branches roses et blanches folâtaient de nombreux oiseaux.

Chemin faisant, nous obtenons d'une Arménienne l'autorisation de la photographeur, en l'absence de son mari, qu'elle paraît redouter beaucoup, et nous entrons à l'intérieur de sa demeure, qui est des plus agréables. Elle est seule au logis avec



PETITE FILLE PERSANE.

son enfant et un vénérable aïeul aveugle, plus que centenaire. Pendant que mon mari fait son portrait, j'ai toutes les peines du monde à rassurer ce vieillard qui se lamente parce qu'il croit que nous sommes des voleurs !

11 mai. — Le docteur Atabekoff désirait vivement nous faire faire la connaissance du prince de Perse Riza Kouli Mirza, son ami. Il nous conduit dans la ville haute, à la charmante villa qu'habitent le prince et sa famille. Nous le trouvons installé dans un pavillon au milieu de son

jardin, dont il s'occupe beaucoup lui-même, et sommes confondus de sa réception extrêmement aimable.

Le prince Riza Kouli Mirza est un homme d'une soixantaine d'années, de haute stature, et qui porte avec une allure très militaire l'uniforme de général russe. Il parle français comme un fin boulevardier, et est le



LE PRINCE RIZA KOULI MIRZA.

type accompli d'un gentilhomme. Son père, Behmen Mirza, le frère du chah Nasr-Eddine, était gouverneur de Tauris. Grâce à une admirable entente des affaires, il mit la province de l'Aderbeïdjan dans un état des plus florissants. Mais ses succès ayant excité l'envie d'un premier ministre, celui-ci persuada au chah de destituer son frère, en lui insinuant qu'il avait les bonnes grâces du peuple, et pourrait bien se faire proclamer chah de Perse au premier jour. Les deux frères s'aimaient très sincèrement, aussi le

chah assura-t-il à Behmen Mirza qu'il pouvait rester à sa place, pourvu que son ministre y consentît. Mais celui-ci tramait de noirs complots, et Behmen Mirza, ayant été prévenu qu'il courait des dangers, s'enfuit à Tauris, où il réunit à la hâte ses richesses et sa famille, et se réfugia sur le territoire russe, dont il devint l'hôte, puis le sujet.

Le prince nous présente ses fils, Feth Ali Mirza et Agber Mirza, tous deux officiers de l'armée russe; puis il nous conduit dans son salon à l'européenne, où il nous offre le café. Sa grande simplicité, ses manières

avenantes et ouvertes, en font un homme au plus haut point sympathique.

A grands frais, le prince Riza Kouli Mirza a fait instruire ses enfants, garçons et filles, dans la connaissance des langues vivantes, des sciences physiques et naturelles, de la littérature, de la musique, etc. Aujourd'hui encore, habite chez lui un ancien précepteur des enfants, un Français,



MOULIN ATABEKOFF.

M. ***, dont la vieillesse s'écoule tranquille au milieu des bons soins de cette aimable famille.

Nous quittons le prince, enchantés d'avoir fait sa connaissance, et allons au gymnase, où une réception doit être donnée en notre honneur. Le directeur, M. Taraçoff, nous offre en effet une audition musicale tout à fait réussie. Le concert a lieu dans une grande salle de réception dont les murs sont tapissés de vitrines, remplies d'instruments de physique et de collections d'histoire naturelle.

La création de cette musique ne date que de six mois à peine, et les résultats obtenus sont vraiment étonnants; ils font le plus grand honneur au professeur et au tempérament artistique des élèves, qui sont des Arméniens et des Tatars. Le programme est varié. On entend tour à tour l'hymne national russe avec chants; un pas redoublé bien enlevé; diffé-

rents morceaux d'ensemble exécutés par des violons, basses, flûtes, etc. Pour terminer, des chœurs à trois voix, inférieurs aux instruments. Quelques jeunes gens de bonne volonté exécutent ensuite la classique *lesghinka*.

Le français, enseigné par un compatriote, est parlé presque couramment par plusieurs des élèves, qui ont d'ailleurs une facilité prodigieuse pour les langues, et apprennent à peu près tout ce qu'ils veulent.

Un déjeuner nous est offert, après ce charmant concert, par M. le directeur du gymnase et Mme Taraçoff. Ils ont réuni à cette occasion les professeurs de l'école et les notables de la ville. Tout le monde parle plus ou moins le français, quelques personnes même aussi couramment que nous.

12 mai. — Nous partons en excursion à un moulin que possède le docteur Atabekoff dans les environs de Choucha, et où il nous a invités à passer une journée. A cette occasion nous allons essayer les chevaux de selle qu'on nous propose pour le voyage. Le prince et ses fils, et quelques amis du docteur étant aussi de la partie, on part les uns à cheval, les autres en voiture.

Le moulin est situé à 7 kilomètres de Choucha, dans le ravissant vallon du Kalifarli, non loin du village de Khan-Kend, où il existe une filature de soie et une garnison composée d'un bataillon d'infanterie et d'une batterie d'artillerie. Après un excellent déjeuner, pendant lequel de nombreux toasts sont portés à nos santés et au succès de notre voyage, on s'éparpille un peu à droite et à gauche. Des platanes magnifiques bordent la rivière du côté du moulin. On va sous leur épais ombrage jusqu'à un pont d'une arche, l'Agha-Keurpissi, qui traverse le Kalifarli. La rivière, sur ce point, est très resserrée entre de hautes parois de rochers, et roule en gros tourbillons.

La journée s'écoule vite, grâce à l'amabilité de M. et de Mme Atabekoff, et il faut songer au retour. Les autres invités sont déjà partis lorsque nous nous mettons en route avec le prince et ses fils, dont nous escortons la voiture, en compagnie du fils du docteur. On suit la même route par où s'est effectuée notre arrivée de nuit à Choucha au milieu de la pluie, du tonnerre et des éclairs, et je me rends compte *de visu* du danger de ses tournants brusques. Cette route est taillée en corniche dans la montagne, et bordée d'un précipice tout au long.

15 mai. — Une grande fatigue, suite de ma chevauchée d'hier, m'oblige à prendre un peu de repos. J'en profite pour mettre de l'ordre dans mes notes, tandis que mon mari va faire une promenade à cheval avec le prince, celui-ci ayant désiré lui montrer lui-même les environs immédiats de Choucha.

Le quartier sud-est de la ville renferme un emplacement appelé *djirderdouzi* (ancien cimetière), qui a été transformé en champ de courses au javelot, divertissement très goûté des Tatars.

C'est dans le quartier tatar de *Gourtar* (le loup) que se trouve le tombeau du mollah Panah, poète et théologien. Ce tombeau est ruiné : il domine le *Djafar Darasi* ou « Vallon du Trésor », par où les Perses arrivèrent en 1826, et bombardèrent la ville des hauteurs de Toprakhané, sous le commandement d'Abbas Mirza, le grand-père de Riza Kouli Mirza. Ce Vallon



PONT DIT « AGHA-KEURPISSI ».

du Trésor est ainsi appelé parce qu'il renferme des grottes dans lesquelles les anciens khans cachaient, paraît-il, leurs richesses. On voit encore aujourd'hui de petites constructions placées au-devant de ces grottes. En face, de l'autre côté du vallon, est situé l'ancien village arménien de Chouchikend, qui eut à soutenir l'attaque des Perses, que les Arméniens combattirent avec une grande bravoure.

Ce même quartier de Gourtar renferme aussi un tombeau très ancien, un *adjare*, lieu sacré aux yeux des Arméniens aussi bien que des Tatars.

Les Arméniennes viennent y prier le mercredi avant Pâques, pour obtenir l'accomplissement d'un désir. Cet *adjare* se réduit à une simple pierre sur laquelle on dépose des cailloux et des bougies. Ces lieux vénérés ne sont pas rares à Choucha. L'un d'eux, spécialement visité par les Tatars, est une petite construction grillée, où l'on apporte de l'eau en offrande. Des chiffons sont aussi accrochés aux grillages ainsi qu'à deux arbres, un peuplier et un marronnier, plantés tout auprès.

En ce moment la ville est en émoi : le gouvernement y réquisitionne journellement jusqu'à 1 500 hommes pour prendre part à la défense des blés contre les sauterelles. Tous les habitants, riches ou pauvres, doivent payer de leur personne; les riches, bien entendu, se donnent des remplaçants.

Devant la maison de police est massée la foule des réquisitionnés. Debout sur le perron, le délégué à cet office, une liste en main, appelle les hommes dont le tour est venu de partir, et les récalcitrants sont ramenés à l'ordre par de vigoureux coups de courbache et de bâton.

Le départ de ces enrôlés est des plus pittoresques. Chacun d'eux est muni d'une *kourdjine* (sac en laine) contenant des vêtements et des provisions de bouche. Un certain nombre de pelles, de balais et pioches complètent leur équipement sommaire. Ils partent dans des fourgons littéralement bondés, criant, hurlant comme de véritables fous en délire, et lancent à fond de train leurs chevaux qui volent sous les coups de fouet. Aussi les rencontres de ces véhicules au croisement des routes déterminent-elles des accidents épouvantables.

Pendant que mon mari fait sa promenade avec le prince Riza Kouli Mirza, je développe quelques clichés photographiques dans le très modeste laboratoire d'un photographe de Choucha.

Je travaillais tranquillement, lorsque la voix d'Ohannès se fit entendre soudain derrière les vitres.

« Madame, M. Chantre qui ne vient pas!

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait?

— Il y a quinze Tatars qui l'attendent à la maison pour être mesurés.

— Il faut qu'ils attendent encore.

— C'est l'heure de la prière à la mosquée, madame.

— Dites-leur de venir ce soir.

— Ce soir ils mangent, madame. (C'est l'époque du Ramazan.)

— Demain, alors.

— Demain, c'est vendredi, madame! »

Comment retenir de force des musulmans que leur devoir religieux appelle à la mosquée! Je dis à Ohannès de leur faire promettre de venir le lendemain matin, quoique ce soit un vendredi. Ils acceptent et prennent leur volée dans la direction de la voix du mollah.

14 mai. — Brouillard dense; on ne se voit pas à dix pas dans les rues, et loin de s'éclaircir vers midi, il devient de plus en plus épais. Après déjeuner, nous allons au bazar faire diverses emplettes pour compléter notre matériel de voyage. Il faut acheter une *bourdiouk* (outre) pour le vin, et une plus petite pour la *vodka* (eau-de-vie), qu'Ohannès me recommande expressément de ne pas oublier. Il faut encore avec cela, pour faire cuire les *chichliks*, quelques *champour* (broches longues et minces). Dans ce pays tout se mange en *chichlik*, autrement dit en morceaux grillés à un feu de braise : agneau, bœuf, poulèt, poisson. Je ne parle pas du veau, parce qu'on n'en tue presque pas. Enfin, pour compléter le matériel, on fait encore l'acquisition d'une grande cruche en cuivre pour transporter l'eau, et de divers ustensiles de cuisine locale, indispensables à Levon, qui va cumuler le soin d'apprêter les repas et celui de soigner les chevaux de selle, les siens d'ailleurs, qu'il nous loue à un prix élevé.

Le grand bazar est très bien approvisionné. On sent que Choucha est une ville importante, à voir l'activité merveilleuse qui règne sur ses marchés. Encore, en ce moment-ci les Tatars font Ramazan, et un grand nombre de leurs boutiques sont fermées à certains jours.

A Choucha, la plupart des chrétiens et des musulmans sont négociants, petits ou grands. La ville est avant tout et par excellence une ville commerçante. Les pauvres Tatars qui ne veulent pas être *mouchas* (portefaix) s'en vont à Bakou, et ailleurs, dans les villes industrielles, où ils s'engagent comme manouvriers. A part quelques petites professions du bazar, quelques filatures, une fabrique de foulards, et les fameux tapis que les femmes font chez elles, l'industrie ne produit rien.

Le tapis dit du Karabagh est remarquable par l'épaisseur et la hauteur de sa laine. Il est de couleurs vives et à grands dessins. Les anciens sont assez beaux, mais leur qualité principale est d'être très chauds et très solides. On en fabrique aussi sur les modèles persans, avec lesquels on peut quelquefois les confondre.

On fait encore dans la région des tissus ras, dits *pallas*, qui rappellent les Caramanie, et un autre, appelé *varni*, dont les couleurs, et les dessins en forme dite de *svatiska*, sont très spéciaux et ne ressemblent en rien aux précédents ni à aucun autre tissu. C'est principalement dans la région de Djébraïl que se fabriquent ces derniers.

Dans toutes nos pérégrinations à travers le bazar, nous sommes suivis de Mehemet, grâce auquel j'entre dans la maison d'un Tatar pour voir sa femme. Celle-ci, jeune et jolie, présente un type excessivement fin. Ses sourcils noirs magnifiques sont délicatement rejoints sur le nez. Ne pouvant causer ensemble, nous nous témoignons mutuellement, par gestes, le regret où nous sommes de ne pas être à même d'échanger nos pensées. Elle porte un coquet costume persan, ainsi que ses deux enfants, qu'elle me présente avec orgueil; néanmoins cette femme ne paraît pas jouir d'une bonne santé. Ses yeux, démesurément agrandis à l'antimoine, font ressortir encore davantage la pâleur marmoréenne de ses joues, vierges de tout fard. Son mari est un marchand d'antiquités. Il porte le turban bleu, et sa tête fine et brune est celle d'un fanatique. Il a de beaux bibelots dans sa boutique, mais ses prix nous mettent en fuite.

Les rues sont plus animées que de coutume, à cause des fêtes du Ramadan. Des marchands les emplissent, et parmi eux on en remarque qui vendent aux grands et aux petits une sorte de pâte de guimauve, en fils ténus, blancs et roses: c'est tout à la fois sucré et salé, et capable de vous donner des nausées! Les Tatars, entre les heures de la prière, flânent et achètent le repas copieux qu'ils prendront après minuit.

Nous rencontrons plusieurs négociants musulmans que nous avons vus à Tiflis, et qui sont venus à Choucha passer les fêtes en famille. Ils font le chemin avec nous. Mais nos deux plus fidèles compagnons sont le starchina, grand et beau gaillard, à mine réjouie et bon enfant, et Mehemet, petit, rusé, astucieux.

L'un et l'autre sont vêtus, comme tous les Tatars, d'un large pantalon et d'une ample tunique croisée sur une chemise bien blanche. Ils sont coiffés d'un papakh de respectable dimension, et traînent aux pieds des sandales très courtes, qu'ils déposent à l'entrée des maisons, dans lesquelles on ne circule jamais que déchaussé, à cause des tapis. Le jeu expressif de leur physionomie est souligné de gestes maniérés et coquets. Ce qui est surtout typique, c'est de voir ces hommes élégants et soignés s'interrompre au

milieu d'un discours éloquent pour se moucher avec les doigts. Ils ont cependant dans leur poche un volumineux mouchoir, mais il leur sert seulement à s'essuyer. Mehemet, qui affecte des allures particulièrement *fashionable*, me semble faire un usage immodéré du henné, dont il se barbouille littéralement.

Ce matin, je n'ai pas été peu surprise, à son arrivée à l'auberge, de lui entendre dire en français presque couramment : « Bonjour, madame, comment allez-vous ? » Ces Tatars ont une aptitude étonnante pour les langues ! On sait que la population musulmane de Choucha est renommée, dans toute la Transcaucasie, pour son fanatisme ; aussi ces témoignages de sympathie donnés à des chrétiens en pleine fête religieuse sont-ils assez surprenants. Mais où notre surprise est plus grande encore, c'est lorsque, sans avoir osé le leur demander, nos compagnons nous invitent à visiter la mosquée *Guculah-Agha*, devant laquelle on est arrivé. Décidément nous avons fait la conquête de ces braves gens ! Très flattés, nous gravissons le perron, et faisons mine, par politesse, de chercher une paire de sandales (les musulmans sont sensibles à ces riens). *Nitchévo !* nous disent-ils en souriant, et nous voilà entrés.

Dans les galeries supérieures se tiennent les femmes, en très grand nombre ; elles semblent témoigner de l'étonnement à notre vue, car elles se penchent en avant pour mieux voir, derrière leur voile. Les hommes, accroupis en bas sur leurs tapis, paraissent plutôt causer que prier. Le Ramazan dure si longtemps !...

En passant près d'eux, je remarque bien quelques grimaces peu flatteuses, mais rien de plus. Tous présentent, plus ou moins, les traces des balafres qu'ils se font à l'occasion des fêtes sanglantes, en l'honneur d'Hussein et d'Ali, célébrées à Choucha avec plus de solennité que nulle part ailleurs.

La mosquée n'offre rien de particulier. On y voit des inscriptions plus ou moins effacées sur les murs blancs et nus, quelques pierres sculptées, mais rien d'intéressant. En sortant, nous reprenons notre promenade, roulant de-ci, de-là, à travers les quartiers musulmans, toujours suivis de notre escorte, qui paraît très fière de se pavaner avec des étrangers.

Il y a dix-huit quartiers tatars à Choucha, et par conséquent dix-huit mosquées ; mais parmi ces dernières il n'y en a que deux de quelque im-

portance, la mosquée de Djafar-Kouli-Khan et celle de Gueulah-Agha. Toutes les autres sont insignifiantes.

Le soleil, qui brille à présent, fait éclater dans les rues les vives couleurs des vêtements blancs et des turbans bleus ou verts des mollahs et des



TATARS DE CHOUCHA.

seyeds. Lorsqu'on examine tous ces prêtres chiïtes, de haute stature pour la plupart, à la mine fière et dure, drapés avec une dignité suprême dans leur manteau blanc, et la tête si bien ceinte de l'épais cachemire, on sent quelle force il y a dans cette race tatare, et l'on s'explique les ménagements du gouvernement russe à leur égard.

Quelques jeunes gens de bonne famille ayant fait leurs études à Pétersbourg sont devenus de brillants officiers de l'armée russe; seulement la masse du peuple ne fournit point encore de soldats à l'empire, qui se



FONTAINE A GROUCHA.

contente de prélever des impôts, et de s'assurer le concours des notables, à qui il confère les titres de *starchina* et de *pristaf* (équivalant à ceux de maire et de sous-préfet). Mais aujourd'hui que ces musulmans, éminemment intelligents, se décident à envoyer leurs enfants dans les collèges et les gymnases russes, il faut s'attendre à de grands changements dans les idées et les mœurs de la nouvelle génération.

Nos bonnes relations avec les Tatars facilitèrent considérablement les mensurations anthropométriques que mon mari désirait prendre sur eux.

Le *starchina* amena lui-même une vingtaine d'hommes qu'il s'était donné la peine de choisir parmi les plus vigoureux et les plus dignes de donner une idée de sa race. Après un échange de civilités fort courtoises, M. Chantre les mesura, les photographia à loisir ; il lui en vint même tant d'autres, qu'il dut les renvoyer et les remercier sans les mesurer, faute de temps, ce dont ils furent très vexés.

Il m'a fallu néanmoins renoncer à prendre des mensurations sur les femmes tatares à Choucha. J'ai pu les voir à loisir en visite, mais elles n'ont jamais voulu se laisser mesurer la tête. Cela est sans doute un signe de sauvagerie et de superstition indéniable, mais, faut-il le dire, les Arméniennes ne se sont pas davantage prêtées, dans cette ville, à mes mensurations, à part de rares exceptions. Elles se sont montrées même plus absurdement têtues et bornées, car leurs maris les engageaient à se laisser faire, contrairement aux Tatars, qui en dissuadaient leurs femmes.

Plus je parcours Choucha, plus j'acquies la certitude que cette ville ne renferme aucun monument remarquable par son architecture ou son caractère. Seule une fontaine monumentale m'a paru intéressante par le mouvement pittoresque qui se fait sans cesse autour d'elle. Les musulmanes, soigneusement enveloppées dans leur *feredjé*, viennent y remplir de grandes cruches en cuivre dont elles passent l'anse sur leur épaule. Les innombrables petits ânes porteurs d'eau, aux allures gamines, viennent y recevoir leur nouvelle charge dans les tambourins dont ils sont flanqués. Enfin les Arméniennes, avec leur robe rouge et leur bouche éternellement close, les cavaliers arrêtés pour faire boire leur monture et se désaltérer eux-mêmes, font avec la fontaine un tableau très original et très artistique. Ce spectacle n'a pas peut-être la bigarrure et la tonalité éclatante des grandes villes d'Orient, mais il est plus personnel, moins classique : c'est l'Orient avec de la neige, des brouillards ; quelque chose d'imprévu.

16 mai. — Tout en activant nos préparatifs de départ, mon mari continue ses travaux anthropométriques, et les marchands ne cessent de faire défiler dans notre chambre les marchandises de leur boutique et même de leur arrière-boutique.

A peine avons-nous ouvert les yeux qu'un coup discret à la porte annonce la présence de l'inévitable Mehemet, accompagné de plusieurs mouchas chargés de tapis et de différents objets, tels que aiguières, bassines gravées en cuivre, broderies, coffrets de Chiraz, etc. Il faut lui montrer les dents pour s'en débarrasser.

Nous continuons nos interminables pourparlers avec les hommes de la caravane, qui trouvent les charges trop lourdes pour les mauvais chemins qu'il va falloir parcourir. Ils ne cessent de geindre et de se lamenter, joliment avant-gout de ce qui nous attend, une fois en route.

Grâce à l'aimable intervention de quelques notables, nos préparatifs sont enfin achevés. La presse nous a prêté son bienveillant concours par la voix autorisée du journal le *Mchak*, qui a fait appel aux Arméniens des pays que nous allons parcourir, les priant de nous rendre tous les services dont ils seront capables. Cette délicate attention, jointe à la haute protection du gouvernement russe, aplanit singulièrement les difficultés inhérentes à ces sortes de voyages, et nous en sommes profondément reconnaissants.

Quel dommage que le soleil ne veuille pas sourire davantage ! Il y aurait encore tant de jolies photographies à faire à Choucha ! Que de scènes originales et imprévues à surprendre, l'appareil instantané en main, surtout sur ce Maïdan si grouillant et si coloré ! Dans une dernière tournée, nous faisons nos visites d'adieu, et complétons nos emplettes par l'achat de feutres épais pour les tentes.

Ce n'est qu'à la nuit noire que nous rentrons, harassés, précédés d'un domestique armé d'un fanal pour éclairer le terrain, accidenté, criblé de fondrières, dans lesquelles on doit s'estimer heureux de ne pas se briser les jambes. A ce sujet, on m'a raconté qu'un certain vieux colonel habitant cette ville ne sortait jamais de sa maison sans faire ses adieux à sa femme, craignant toujours de se tuer dans une de ses promenades à travers les rues grossièrement pavées et défoncées. Et dire que les chevaux du Karabagh galopent là-dessus, aux montées comme aux descentes ! Braves bêtes !...

Il est vrai que le cheval a été célébré dès l'antiquité la plus reculée

comme un des produits fameux de l'Arménie. D'après le témoignage d'Ezéchiél, cette contrée pourvoyait les marchés de Tyr de ses chevaux et de ses cavaliers, et c'est eux qui portèrent souvent les Assyriens à la victoire. C'est en effet le cheval arménien qui semble, après l'arabe, le plus connu des anciens. Il n'a ni la taille ni les formes élégantes de ce dernier, mais il a, assure-t-on, plus de qualités de résistance et d'endurance que lui, surtout dans les terrains accidentés, où il est sans rival.



ANES PORTEURS D'EAU A CHOUCHA.



JEUNE PATHE SUR UN TOMBEAU DU CIMETIÈRE DE DIGH.

CHAPITRE V

Notre caravane. — Le vallon de Lissagorsk. — Réception chez le prince de Perse. — Source gazeuse. — Nous entrons dans le Zanguezour. — Passage de l'Acarlou-tchaï. — La misérable station de Zavoukh. — Le village de Digh. — L'église et le cimetière. — La population, son type, sa misère. — Persistance du mauvais temps.

LE 17 MAL. — Après des lenteurs et des discussions sans fin, la caravane s'ébranle, vers sept heures du matin. Elle compte six chevaux de charge et quatre de selle. Notre personnel se compose de six caravaniers arméniens, de l'interprète Ohannès et de Levon le cuisinier. On nous donne de plus une escorte de deux cavaliers tatars.

Au moment du départ, les courtiers du bazar, Mehemet Ali en tête, sont présents. Véritables mouches du coche, ils s'agitent autour de nous, placent un mot, une remarque à chacun, vérifient les sangles des chevaux, la solidité des charges : c'est merveilleux. Mon mari donne à chacun d'eux une boussole, destinée à bien orienter leur prière, et ils ne s'en vont qu'après nous avoir salués mille fois, en posant la main sur leur front et sur leur cœur.

Pendant ce temps, Ohannès capitonne avec des coussins sa selle tatare, composée de deux planches inclinées. Cette utile précaution prise, nous défilons et sortons de Choucha par le col où passe la route d'Érivan, et qui débouche dans la belle vallée de Zarasli, habitée durant l'été par des Tats nomades. La route d'Érivan, assez bonne, est taillée en corniche dans le rocher, et court le long d'un précipice. Partout l'eau ruisselle sous forme de petites cascades.

La première étape ne sera pas longue, car on doit s'arrêter à Lissagorsk, où le prince Riza Kouli Mirza possède un chalet d'été. Il nous a fait promettre d'y passer la journée et la nuit, et à cet effet il a quitté de bonne heure Choucha avec ses domestiques pour nous recevoir. Après une courte halte près d'une fontaine limpide, on poursuit gaiement la route.

La flore printanière éclate de toutes parts, et présente à profusion des iris jaunes, ainsi que de charmantes tulipes cachées dans des souches de genévriers, et dont nous récoltons des oignons. Enfin, vers midi, apparaît le chalet du prince. Celui-ci me reçoit en me présentant un magnifique bouquet de fleurs des champs, qu'il s'est donné la peine de cueillir lui-même.

Lissagorsk est à 1760 mètres d'altitude, dans un vallon arrosé par le Tour-sou (eau acide). Il est dominé par une montagne dénudée, le Mont Chauve, en turec *Lissagorsk*, d'où il tire son nom. La composition géologique de ce vallon appartient aux serpentines.

Après déjeuner, le prince nous fait faire une ravissante promenade le long du Tour-sou, que l'on traverse plusieurs fois à l'aide de gros cailloux jetés dans son lit, pour arriver jusqu'à la source de Lissagorsk. Celle-ci fournit une eau acidule gazeuse dans le genre de celle de Saint-Galmier. C'est le docteur Loussef, de Saratov, mort depuis peu, qui l'a découverte il y a sept ans. Cette eau n'a jamais été analysée sérieusement. Elle sort d'un rocher sur lequel poussent des sorbiers noueux, et est des plus agréables à boire. Quel dommage que de telles richesses naturelles ne soient pas exploitées! D'autres petites sources sourdent encore dans ce vallon poétique et sauvage, boisé de beaux chênes, que l'on coupe malheureusement trop. On y chassait autrefois le chevreuil, mais le déboisement a mis en fuite ces hôtes gracieux. Les prairies, couvertes d'une herbe moelleuse, sont émaillées de myosotis, de boutons-d'or, de primevères et de violettes.

Lissagorsk est la station estivale des riches habitants de Choucha, qui y

sont attirés par la pureté de l'air et ses excellentes eaux. Mais point de casino, point d'hôtel, dans ce lieu paisible et sain. Il n'y a qu'une seule habitation, c'est celle du prince : encore la quitte-t-il l'été pour s'installer, lui et sa famille, dans de vastes tentes persanes. On y vient donc camper. En fait de distraction, les Arméniens se livrent à des divertissements bruyants ; les musulmans, plus graves, se donnent des représentations à huis clos, avec danses et musique asiatiques.

Il y a aussi à Lissagorsk un poste de tchapars, composé de six hommes et d'un sous-officier. Le village le plus rapproché, Kala-Darasi, est à 12 kilomètres. Il renferme, paraît-il, un *adjare*, où l'on vient en pèlerinage en été.

Immédiatement après le coucher du soleil, un épais brouillard descend sur la vallée. A l'intérieur du chalet nous devisons avec le prince des choses et des gens du pays, sur lesquels il nous donne des détails

bien intéressants. Il nous raconte que ce vallon était autrefois très mal fréquenté, et que les nomades y assassinaient et dévalisaient les voyageurs. Aujourd'hui encore, il faut être en garde dans tous ces pays, où la vie d'un homme compte pour rien. Pendant ce temps, et par un de ces brusques caprices des montagnes, le brouillard se dissipe, les étoiles brillent, et le ciel devient d'une pureté magnifique. Assis sous la véranda, nous jouissons alors de la sérénité de la nature, et achevons la soirée au milieu de



VALLON DE LISSAGORSK.

ce calme absolu, et si loin de la vie tourmentée et artificielle de nos grandes villes d'Europe....

18 mai. — Après une excellente nuit, je me réveille au milieu du beau temps, des fleurs et des chants d'oiseaux. L'air est transparent, et la silhouette du Mont Chauve se profile avec netteté. Vers midi on quitte Lissagorsk. Le prince nous accompagne à cheval jusqu'à la limite du district de Choucha et de celui de Ghiroussi, limite aussi entre le Zanguezour et le Karabagh. Là nous avons le regret de quitter notre cher et aimable hôte, dont nous emportons un si excellent souvenir....

La caravane prend alors la route de poste nouvellement taillée dans la montagne, qui conduit à Abdoullah, à une distance de 20 verstes. A partir de ce point on descend jusqu'à une belle forêt de hêtres que traverse la route. Nous chevauchons allègrement, heureux d'assister à l'éclosion du printemps, au milieu de ces belles et solitaires montagnes.

A la station d'Abdoullah (1250 m.), les thuyas font leur apparition. La végétation y est plus avancée : à Lissagorsk les arbres étaient en bourgeons seulement, ici tout est en fleur. D'Abdoullah nous voulons pousser jusqu'à Zavoukh, situé à 15 kilomètres de là. Les hommes et même les tchapars s'entendent pour nous dissuader d'aller plus loin aujourd'hui, parce que la rivière Acarlou-tchaï, qu'il faut traverser, est très grosse en ce moment, et ils ont des craintes pour les chevaux de charge. On part néanmoins, décidé à camper devant la rivière, si elle est tout à fait impraticable.

Le pays offre partout des roches volcaniques et les traces de nombreux bouleversements géologiques. Au bout de 7 kilomètres on arrive devant la rivière, qui roule en effet des eaux tumultueuses. Un des tchapars l'ayant traversée pour en connaître la profondeur, et constaté qu'on peut s'y aventurer sans danger, les hommes se mettent à l'eau pour tenir leurs chevaux, et nous nous engageons derrière eux. C'est la première fois de ma vie que je traverse à cheval une rivière torrentueuse, aussi je ferme les yeux pour ne pas avoir le vertige. Tout le monde arrive sur l'autre bord sans inconvénient, sauf un cheval de charge qui s'en va à la dérive et que les tchapars rattrapent au galop dans le lit de la rivière. Notre chienne Chouchette, que Levon porte en avant de sa selle, et qu'il a laissée descendre, se met bravement à l'eau, en intrépide petite bête qu'elle est; mais le courant a vite fait de la rouler, aussi s'empresse-t-elle de regagner la terre

ferme. Un tchapar fait tout exprès la traversée de la rivière pour déposer sa précieuse petite personne sur l'autre rive.

Six kilomètres encore, et l'on atteint Zavoukh, village tatar avec station de poste. Le soleil est déjà couché, et hommes et bêtes sont si las que nous nous décidons à passer cette nuit dans la misérable mesure de la poste dont les portes ne ferment même pas. A sept heures du soir le thermomètre marque 22 degrés.

Cette station est dans un tel état de délabrement qu'il mérite d'être signalé. Le chef est à Ghiroussi, et il la laisse entre les mains d'un malheureux domestique, dénué de tout. Faute de hache pour couper le bois, il est obligé de le casser avec une pierre, et tout est à l'avenant. Il a fallu employer presque la violence pour obtenir un mauvais morceau de lavach, quelques œufs et un samovar, lequel ne tient pas même debout. On peut s'imaginer quel sort attend les voyageurs qui tombent dans ce trou pour y passer la nuit.

19 mai. — Ce pauvre village de Zavoukh se compose de misérables huttes creusées dans la montagne. Seule la fumée s'échappant des toits révèle la présence d'habitations humaines, et l'on est très étonné de voir sortir tout à coup un homme ou une femme au-dessous de soi : sans le savoir on marche sur leur toit. La surprise, il faut le dire, est réciproque.

Le village s'élève sur la rive droite du Zavoukh-tchaï, dont le cours est très violent en ce moment. De beaux arbres, mûriers et platanes, ombragent cette rive, peuplée de femmes tatares en guenilles qui viennent puiser l'eau à la rivière. Elles me regardent curieusement, et la vue de mon casque paraît surtout les impressionner.

Je me suis risquée seule à une petite promenade, mais, quoique armée de ma courbache, les chiens me font une telle réception, que je crois devoir battre en retraite devant leurs crocs blancs et aigus.

A huit heures on quitte Zavoukh pour prendre la direction de Digh. On retrace la rivière, puis, remontant toujours, on atteint bientôt, à 1 200 mètres, une série de tumulus qui bordent l'ancienne route, et un grand plateau sur lequel planent de nombreux vautours. C'est sur ce plateau qu'est situé le village arménien de Digh, où nous arrivons de bonne heure. Ohannès, se plaisant toujours à faire caracoler son cheval, fait à ce moment une chute qui nous effraye fort, car nous le voyons rouler, lui et sa monture, pendant quelques secondes le long d'une pente. On le relève

tout bouleversé, mais il ne s'est fait heureusement ni blessure, ni fracture.

Ce n'est qu'après avoir traversé tout le village, que l'on trouve un bel emplacement pour établir le campement. Une fois installés, nous déjeunons, et pour la première fois de ma vie je goûte des plaisirs de la vie nomade.

Nous sommes frappés tout d'abord par la vue de la modeste église arménienne de Digh, dont les très anciens matériaux se composent principalement de pierres tombales sculptées. Ces sculptures, tantôt grossières et naïves, tantôt soignées, éveillent tout à la fois des idées païennes et des idées chrétiennes, quoiqu'elles appartiennent toutes à l'époque chrétienne. Sur les premières on voit des figures humaines, des animaux, notamment des chevaux et des béliers, très fréquemment des rosaces, des scènes représentant par exemple une libation, mais point de croix, lesquelles, au contraire, abondent sur les secondes, ainsi que des inscriptions.

L'intérieur de l'église est complètement obscur; il y règne la plus grande humidité. Le vaisseau est petit, mais très élevé et voûté; ses pierres, noircies et couvertes, comme à l'extérieur, d'inscriptions, attestent une réelle antiquité.

Cette église s'appelle *Sourp-Kevork* (Saint-Georges); elle est l'objet d'une grande vénération de la part des habitants de la région, qui y viennent de très loin. C'est l'usage courant dans le pays de faire le vœu, lorsqu'on est malade, d'immoler, en cas de guérison, un agneau à Sourp-Kevork. Deux cents familles par an en moyenne viennent ici en pèlerinage. Le bélier ou l'agneau est béni par le prêtre, puis immolé sous le porche même de l'église et dépecé. On offre au prêtre la tête, un gigot, la peau et aussi un peu d'argent. Il se fait ainsi à peu près 200 roubles par an.

Digh ou Degh est connu dans l'histoire dès la fin du x^e siècle. Sempad, le premier roi de Siounik, le donna à sa femme, la reine Chahantoukh; celle-ci l'offrit en l'an 998 au monastère et évêché de Tathève. Cette reine fit embellir le bourg, y éleva des édifices, parmi lesquels cette église, sur laquelle elle fit inscrire l'acte de sa donation.

C'est dans un repli du grand plateau que nous avons traversé en venant de Zavoukh, que s'élève en amphithéâtre le village de Digh, arrosé par un ruisseau. Les maisons, en terre, à toits plats, sont creusées dans les flancs



ARMÉNIENNE A LA FONTAISE.

de la colline, et ressemblent à des habitations de troglodytes. Elles sont au nombre de 450 environ.

Escortés du starchina, et chargés de nos appareils photographiques, nous le parcourons en suivant les toits. La population, tout arménienne, est d'une sauvagerie peu ordinaire. Les femmes, groupées çà et là, forment, avec leurs vêtements de couleurs éclatantes, des tableaux pittoresques. Notre arrivée inopinée nous permet d'assister à de charmantes scènes dans l'intérieur des cours. Ici c'est une femme, accroupie sur ses talons, activement occupée à passer au crible le blé que l'on vient de battre. Là une autre tisse un tapis, aidée de ses filles aînées, tandis que les plus jeunes enfants grouillent pêle-mêle, tout nus, au milieu de poules, de porcs, voire de jeunes veaux. Mais notre présence n'est pas plus tôt éventée, notre appareil à peine braqué sur toutes ces scènes imprévues et pleines de couleur locale, que la place est abandonnée par les sauvagesses. Tout le monde s'envole, jusqu'aux marmots, qui déguerpissent à quatre pattes.

Nous nous dirigeons alors vers la fontaine, dans l'espoir d'avoir plus de succès. Nous y voyons défiler quelques Arméniennes d'un type remarquable. Une entre autres me frappe par sa beauté, jointe à une grande jeunesse, seize ans à peu près. Elle semble très pressée lorsqu'elle dépose sa cruche, et se met en devoir de la remplir.

C'est sans doute la beauté de l'endroit ; plusieurs Arméniens me la font remarquer avec des gestes admiratifs. Je m'empresse de leur montrer l'appareil, et fais mine de la photographier. Aussi, lorsqu'elle sort de dessous le porche voûté au fond duquel coule la fontaine, la cruche posée à la fois avec force et grâce sur son épaule, les hommes la prient-ils de s'arrêter quelques instants. Mais elle se défend avec énergie, montre sa maison, dans laquelle son jeune enfant est seul, et fait tournoyer sous son poignet vigoureux tous ceux qui cherchent à lui barrer le passage. Ce type énergique est fréquent chez les Arméniennes, qui joignent souvent à la grâce et à la beauté des formes un caractère viril.

Il n'y a pas un arbre à Digh, et pas trace de culture. Les champs se trouvent à quelque distance du village. On circule péniblement au milieu des immondices qui encombrent les cours, dans lesquelles on voit des moulins en pierre, exactement semblables aux moulins romains. Les chiens, encore plus féroces que tous les précédents, nous serrent de près,

et il faut constamment faire le moulinet avec les courbaches pour les éloigner.

A quelques mètres du campement s'étend un grand cimetière. Les tombes présentent en abondance des scènes allégoriques et les attributs de la profession du défunt : une belle paire de ciseaux annonce un tailleur ; des marteaux, un forgeron ; des bœufs et des moutons, un agriculteur, etc. De nos jours encore cette vieille coutume se continue ; au milieu de croix et d'inscriptions, se voit presque toujours une sculpture allégorique.

Rentrés sous la tente, nous sommes bientôt entourés d'un cercle de femmes et d'enfants, et nous en profitons pour photographier plusieurs groupes. Les femmes, intriguées, en demandent la raison à Ohannès, qui ne trouve rien de mieux à leur dire, sinon qu'il n'y a pas beaucoup de femmes dans notre pays, et que nous emporterons leurs portraits pour les montrer aux hommes qui ne sont pas encore mariés. Cette explication les fait rire aux éclats.

Le soir venu, M. Chantre annonce au starchina qu'il se fie complètement à son hospitalité, et que l'homme de garde qu'on nous a donné pour la nuit est inutile. Cette déclaration produit le meilleur effet sur tous les individus présents, qui s'inclinent en nous disant bonsoir. Mais le plus heureux de tous est le pauvre homme destiné à monter la garde ; il s'était déjà allongé devant la tente, roulé dans sa *bourka* (manteau en peau de mouton).

Le thermomètre marque 25 degrés, le baromètre est affolé, et tout fait prévoir un orage prochain : aussi faisons-nous consolider les pieux des tentes. Utile précaution, car, à peine couchés, nous entendons gronder dans le lointain le bruit d'un orage. Il approche de nos montagnes, répercuté par tous les échos ; bientôt de grosses gouttes de pluie tambourinent sur la tente, tandis que le tonnerre et les éclairs ne cessent d'alterner jusqu'au jour. Telle a été ma première nuit de campement, pendant laquelle je n'ai pu fermer l'œil....

Enfin le jour paraît ; Phébus boude derrière un voile d'épais nuages. Ce n'est pas gai, la pluie sous la tente et dans la montagne ! L'humidité est pénétrante. Impossible de préparer les repas en plein air. Levon transporte ses casseroles dans une misérable mesure voisine, où je vais aussi chercher un peu de chaleur. C'est une sorte d'écurie, éclairée par un trou percé au milieu du toit, et à travers lequel tombe la pluie. La terre battue

pour sol, des murs en terre, un toit de branchages et de terre, telle est cette demeure.

Dans un coin, le sol présente une excavation garnie d'argile, et fermée par un grand couvercle : c'est le four à pain. Au milieu de la pièce flambe un feu, dont la fumée s'échappe par le trou du toit, qui sert de cheminée et de fenêtre; tout à côté est l'étable, où les habitants se tiennent à la veillée pour économiser le combustible. Une famille vit là dedans; les enfants naissent, grandissent dans cet antre obscur et froid, dépourvu de



ARMÉNIENS DE DIGH.

tout confort. Ils dorment la nuit sur de misérables matelas, roulés dans des couvertures. Chaque matin cette literie est enlevée, séchée au soleil et placée sur une étagère au fond de la pièce. Il faut ajouter à cela une mauvaise nourriture.

Les hommes gardent les troupeaux, cultivent le blé, seul produit du sol, tandis que les femmes vaquent aux soins du ménage et font, pendant les longues soirées d'un rigoureux hiver, des tissus grossiers destinés à leur usage.

Le labourage le long des pentes se fait à l'aide de charrues, dont l'attelage compte quelquefois seize bœufs. Quoique le blé soit abondant, lors-



LES CURIEUX.

qu'il y en a, la *lavach* est atroce, et nos estomacs ne peuvent pas s'y faire. En compensation le laitage est délicieux.

Enfin le temps se décide à se mettre au beau, momentanément; la pluie cesse, et le brouillard épais se déchire. Les enfants font leur apparition, puis s'envolent comme des oiseaux, dès que nous faisons mine de les approcher.

Le sol est si détrempe que j'entre, après une courte promenade, dans une maison voisine. Je m'installe à terre, près du foyer; les femmes s'empressent de me déchausser et de faire sécher mes fortes bottines, qui font leur admiration. Accroupies en rond autour de ce feu qui me réchauffe peu à peu, nous tâchons de causer par gestes. Au milieu de notre mimique, qui doit être des plus expressives, je me sens soudain saisie par les cheveux, que je porte en une seule tresse. La secousse est si inattendue, si cruelle, si violente, que je tombe sur le coup à la renverse, moitié riant, moitié pleurant, car je ne sais ce que signifie cette affreuse plaisanterie. Je reste dans cette attitude quelques secondes, pendant lesquelles les femmes, qui se sont levées, jettent sur mon invisible agresseur tout ce qui leur tombe sous la main. Alors seulement il lâche prise, je me relève d'un bond, et me trouve en présence... du chien de la maison! un ennemi dont je ne me méfiais pas, et qui était traîtreusement venu me prendre par derrière. Ah! ces affreux chiens-loups, ils sont les plus redoutables habitants de ces pays pour les étrangers!

Désireuse de prendre quelques mensurations sur mes voisines, je leur en fais demander la permission. Je n'essayerai pas de décrire leur étonnement d'abord, en présence d'une pareille proposition, puis leur fureur et leur résistance opiniâtre. Les hommes, plus intelligents, et que mon mari a déjà mesurés, joignent leurs instances aux miennes pour décider leurs femmes et leurs filles. Enfin, à force d'arguments, de supplications, poussées à bout, quelques-unes cèdent. Mais mes opérations doivent se passer à huis clos: tous les hommes se retirent.

Assise au milieu de la pièce sur un escabeau, l'une de ces femmes commence à enlever le premier bandeau ou fichu qui enveloppe sa tête et sa bouche; à ce premier bandeau en succède un second; au second un troisième; et ainsi de suite jusqu'au nombre de huit, dix ou douze. A chaque mouchoir qui tombe, ce sont des gémissements nouveaux. La malpropreté de ces bandeaux et de la tête est souvent révoltante, car on

comprend qu'avec une pareille mode on ne se décoiffe pas souvent. L'une d'elles s'excuse de l'état de ses cheveux, en disant qu'elle est en deuil de son fils mort il y a un an, et que depuis cette époque elle ne s'est pas peignée....

Arrive le tour d'une vieille femme dont les yeux brillants, le nez aquilin et les traits réguliers sont les restes d'une beauté qui a dû être remarquable. Elle paraît particulièrement aigrie et mécontente de se prêter à mes opérations. Aussi déclare-t-elle, lorsque j'ai terminé, qu'elle a vu bien des choses dans sa vie, mais jamais rien de pareil ! Puis elle se met à tricoter avec rage, et fait fuir, par je ne sais quelles paroles, les autres femmes que j'ai encore à mesurer. De là je me rends au cimetière, où nous avons essayé d'estamper quelques-uns des sujets sculptés qui nous avaient le plus frappés ; mais tous les papiers, détrempés par la pluie, se sont détachés les uns après les autres.

Ce cimetière est le square de Digh. Les enfants y prennent leurs ébats dans un léger costume ; les ânes y broutent philosophiquement les chardons qui croissent entre les pierres ; enfin des familles de porcs ressemblant à des sangliers, des moutons à grosse queue, des chèvres et des poules y trouvent aussi leur existence. C'est une terre commune, où chacun a place pendant sa vie et après sa mort.

Tandis que nous employons tant bien que mal notre repos forcé, Ohannès reste couché. Il se ressent de sa chute de cheval, et nous sommes



SOS VISITEUSES.

quelque peu inquiets sur la manière dont il supportera la suite du voyage, de plus en plus fatigant.

Le pope vient au campement. Il se plaint, comme tous les habitants, d'être obéré d'impôts et de ce que, depuis deux ans, les récoltes étant mauvaises, ils n'ont plus d'école, de sorte qu'il n'y a que les deux ou trois familles aisées de Digh qui peuvent envoyer leurs fils dans les gymnases voisins. Ces Arméniens comprennent très bien l'utilité de l'instruction, et la désirent vivement pour leurs enfants; aussi déplorent-ils amèrement leur situation si précaire, en même temps que l'abandon où les plonge leur isolement.

Enfin, Dieu soit loué! le ciel, jusque-là si noir, présente un magnifique arc-en-ciel, et nous nous endormons, confiants dans la promesse de beau temps qu'il renferme.



ARMÉNIENS DE DIGH.



VUE DE GHIROUSSI.

CHAPITRE VI

Départ pour Ghiroussi. — L'Ak-sou et le col de Kardach. — Coup d'œil féérique sur la vallée de Ghiroussi. — Émigration en masse des nomades dans la montagne. — Le tchapar Feth Ali. — Arrivée sur les hauts plateaux. — Descente rapide sur Ouroute. — Halte au monastère ruiné. — La belle vallée du Bazar-tchaï. — L'église romane du village d'Aroudi. — Kara-Kilissa. — Lisine. — Barka-Guerk.

LE 21 MAI. — Les rayons d'un soleil éclatant qui percent à travers la tente nous invitent à nous mettre en route. Tandis que les hommes plient les tentes et chargent le bagage, une foule de malades arrivent et demandent des consultations à mon mari. Puis, tout étant prêt, la caravane prend les devants, et nous montons à cheval, escortés de deux cavaliers. Ceux-ci nous dirigeront par des sentiers de traverse qui ne sont souvent autre chose que les lits des torrents.

Après avoir passé devant une série de tumulus à 1 600 mètres d'altitude, la caravane s'engage dans le vallon de Karachen, dont le ruisseau roule des eaux très calcaires. Les arbres, de rares peupliers, font leur apparition.

Des sources superbes sortent des alluvions trachytiques et forment la rivière de l'Ak-sou, dans la vallée de laquelle nous pénétrons. Cette vallée

est très fertile et très bien cultivée : céréales, mûriers, saules, pêchers y croissent en abondance. A 1710 mètres, on atteint le col de Kardach, où se trouve un superbe bloc erratique. Au delà de ce col commence tout à coup la descente sur Ghiroussi, qui nous apparaît tout à coup, dans une brusque déchirure du brouillard, comme un décor féérique. De toutes parts surgissent des aiguilles de tufs trachytiques, dont les montagnes sont comme hérissées.

L'aspect de cette vallée qui s'étend à nos pieds, inondée de lumière tandis que nous sommes encore enveloppés par la brume, est d'un effet saisissant. Mais il faut descendre de cheval, car les sentiers tracés sur la roche nue sont glissants et difficiles. La descente est des plus laborieuses. A mesure que l'on avance, on découvre que ces tufs sont percés d'ouvertures, et le panache de fumée qui s'en échappe indique qu'ils sont habités : étranges et pittoresques demeures !

Voici l'ancien bourg de Ghiroussi, accroché à la montagne, et bien en harmonie avec ce paysage superbe. Au fond de la vallée coule le Ghiroussi-tchaï, et sur la rive opposée s'élève le bourg moderne, dont les maisons blanches à toitures rouges et vertes font une vilaine tache dans un tableau où la nature artiste a tout disposé à souhait.

Le temps est toujours menaçant, et nous préférons chercher un logement plutôt que de camper dans ces montagnes, sans cesse visitées par l'orage en cette saison printanière. Nous nous dirigeons d'abord vers la station de poste : elle est encombrée de voyageurs. De là nous allons à un caravansérail, mais la seule vue des chambres et l'odeur qui s'en dégage nous mettent en fuite. Enfin, grâce à l'intervention de M. Garabet Chakh-nazaroff, trésorier du district, pour qui nous avons une recommandation, nous finissons par trouver une maison dans laquelle on nous loue deux grandes chambres : l'une sera pour le personnel et le bagage, et l'autre pour nous-mêmes.

22 mai. — Malgré la saison déjà avancée, il fait froid et humide. Depuis trois ans, paraît-il, les saisons sont pluvieuses, et les habitants sont tout attristés parce que les récoltes ont été mauvaises.

Ghiroussi ou Gheroussi, le Goriss des Arméniens, est le chef-lieu administratif du district du Zanguezour. On y compte 5 142 habitants. La population est tout arménienne.

Le bourg est divisé en deux parties par le Ghiroussi-tchaï. Le quartier



VUE DE GIROUSSI.

moderne, dans lequel nous demeurons, est construit à l'européenne, comme les quartiers neufs de Choucha; il présente les mêmes maisons en pierre, à toits très inclinés, à cause des neiges, et à balcons extérieurs couverts; comme à Choucha aussi, les fenêtres sont garnies de grilles en fer forgé. En somme, il n'offre absolument rien d'intéressant. Sur la grande place, couverte d'herbe, que l'on décore ici du nom pompeux de boulevard, paissent des mulets, des ânes, des oies, de jeunes veaux, que sais-je encore? Une fontaine, alimentée par des eaux de source, s'élève au milieu de cette place que deux canaux traversent dans toute sa longueur. C'est sur ce point que se tient le marché aux bestiaux. En face, de l'autre côté de la rivière, s'élève le vieux village, véritable *aoul* caucasien.

On passe le Ghiroussi-tchaï, affluent du Bergouchet, sur des ponts en planches ou à gué. C'est un coup d'œil des plus pittoresques d'assister aux incessantes allées et venues des femmes portant leur cruche en terre, quelquefois aussi un enfant, et des cavaliers couverts de leurs bourkas, qui s'engagent dans les eaux tumultueuses de cette ravissante rivière, dont les nombreuses dérivations, roulant en cascades, font tourner plusieurs moulins. Dans ceux-ci, véritables antres éclairés seulement par la porte d'entrée, on voit tomber la farine grossièrement moulue et brute, sans décoration.

Il se fait à Ghiroussi un mouvement continu de montagnards; les uns viennent à la ville pour leurs affaires, et d'autres regagnent leurs pénates. Hommes, femmes, enfants, circulent à cheval, à mulet, à âne, à bœuf, à buffle, à chameau, quelquefois deux, et même trois, le père, la mère et l'enfant, sur la même monture. Les piétons sont armés d'un grand bâton. Tous portent le papakh et la bourka, celle-ci étroitement serrée contre leur corps par ce temps gris et froid. Les plus aisés ont des bottes; les pauvres ont de simples sandales serrées à la cheville par des cordes, et, au lieu de l'opulente bourka, ils se drapent dans un manteau de laine.

A chaque instant se présentent des tableaux imprévus et gracieux. Cette eau qui chante partout arrose de frais jardins; ces mesures pittoresques, étagées en gradins, et creusées dans le flanc de la montagne, sont à toits plats, et sur ceux-ci sont groupées des femmes; elles se chauffent autour des cheminées, dont l'orifice est assez souvent garni d'une grande cruche en terre de forme archaïque. Le fond de cette cruche a été enlevé, et la fumée passe à travers. Mais ce qui est particulièrement remarquable, ce



PASSAGE DU DAZAR-YCHAI.

sont les habitations creusées dans les tufs. A l'époque où Chah Abbas ravagea la contrée, les habitants se réfugièrent dans ces forteresses naturelles.

Dans la partie supérieure de l'ancien bourg se trouve une fontaine ombragée de beaux ormeaux. Une légende raconte qu'un Tatar et sa sœur se convertirent en ce lieu au christianisme. Aussi cette source jouit-elle d'une grande renommée dans le pays. Les femmes viennent demander la fécondité à ses eaux.

La population arménienne présente ici cette particularité que les blonds aux yeux clairs sont en majorité. A part cela, le type est grossier et chétif, et se ressent de la pauvreté des habitants et de la rudesse du climat. Quant à la constitution géologique de ce pays, elle est extrêmement curieuse. Ses nombreuses aiguilles ont valu son nom à Ghiroussi, qui signifie « village des piliers ».

Le bazar est sans intérêt, et ne renferme que des objets de consommation locale. Nous y faisons une ample provision de vivres, car le pays que nous allons parcourir d'ici jusqu'à Tathève et Katar est presque inhabité.

24 mai. — Nous partons en promenade dans les environs. Ils renferment d'anciens cimetières arméniens abandonnés, dans lesquels mon mari désirerait pratiquer quelques fouilles. Accompagnés de M. Garabet Chakhnazaroff, nous allons à travers les prairies, en suivant le cours du Ghiroussi-tchaï. De superbes troupeaux de chevaux paissent dans ces riches pâturages. La matinée est chaude, quoique de grandes flaques de neige s'étalent à quelques mètres au-dessus de nous. On met bientôt pied à terre devant les ruines d'un monastère construit à grand appareil, sur le modèle des édifices d'Ani, dont il doit être contemporain. Il est entouré d'un petit cimetière, mais les tombes disparaissent sous les décombres; aussi ne faut-il pas songer à les attaquer. Nous revenons sur nos pas, pour atteindre le cimetière d'un très ancien village abandonné depuis des siècles, et dont les habitants sont venus fonder, dit-on, le bourg actuel de Ghiroussi.

A peine commençons-nous à descendre une mauvaise route semée de fondrières, que nous la trouvons envahie par une multitude de familles nomades qui montent dans les pâturages avec leurs immenses troupeaux. Au bout de quelques instants, nous sommes pris au milieu de cette mer de bêtes et de gens, et nous n'avancions plus que très lentement.

Quel spectacle plein de vie et de couleur, et peut-on rien rêver de plus grandiose que l'émigration en masse de ces pasteurs! Je ne saurais rendre l'aspect de ces immenses troupeaux de moutons, de bœufs, de chameaux qui se succèdent sans interruption, étroitement serrés les uns contre les autres. Des femmes et des enfants en haillons sont montés, d'autres vont à pied, et surveillent avec les hommes et leurs énormes chiens la marche de ces milliers d'animaux. Les oripeaux multicolores éclatent au soleil. Ce n'est pas chose aisée que de se frayer un passage à travers cette masse compacte. Pour comble d'embarras, nous arrivons devant la rivière, dont le gué est obstrué par les troupeaux. Tous les animaux profitent de cette occasion pour boire et faire quelques gambades dans l'eau à droite et à gauche. Aussi faut-il entendre, du haut des chameaux, les cris aigus que poussent les femmes pour les faire avancer. Quelques-unes même dégringolent des bœufs, qu'elles montent à califourchon, et à coups de pierres et de bâton activent la marche. Les projectiles tombent dru comme grêle sur les pauvres bêtes, aussi se hâtent-elles de prendre une allure plus correcte. Et quelles femmes! Les jeunes et les jolies restent bien tranquillement installées dans les coussins que leurs galants époux ont disposés sur leurs selles : elles jouissent de leur royauté éphémère. Ce sont les pauvres vieilles femmes infirmes, les fillettes, toutes celles qui ont cessé de plaire, ou qui n'ont pas encore plu, qui s'en vont ainsi les pieds ensanglantés par les pierres de la route, hâves, couvertes de poussière, et ployant sous le poids d'un fardeau.

Au milieu de ce tumulte indescriptible, nous nous engageons aussi dans la rivière, où nous avançons sous une fine pluie de gouttelettes produite par la marche de toute cette foule; enfin, Allah soit loué! nous atteignons l'autre rive. Puis le défilé si éminemment pastoral continue. Les tentes, les tapis, les kourdjines sont chargés sur les chameaux. Les bœufs portent les roseaux qui servent à la construction de la kubitka. Disposés en deux longs faisceaux, ces roseaux traînent le long de leurs flancs, balayant le sol, et se rejoignent au-dessus de leur tête. L'air majestueux de ces bœufs, leur marche lente et processionnelle, leur diadème original, me remplissent d'admiration. Les jeunes veaux, les poulains, les agneaux nouveau-nés ou malades, sont placés sur le cou des montures, car ni la naissance ni la mort d'enfants ou d'animaux n'interrompt la marche des nomades. La nourriture qu'il faut à tout prix procurer aux troupeaux est

leur unique préoccupation, la seule corde vibrante en eux. Quelques femmes sur le point d'être mères suivent péniblement la marche de la colonne. L'arrière-garde disparaît enfin dans un nuage de poussière, et l'air reste longtemps encore imprégné d'une forte odeur de bêtes à laine.

On atteint alors le cimetière, où M. Chantre désire pratiquer quelques fouilles. Il est situé à 1520 mètres d'altitude, sur un petit plateau au pied duquel coule la rivière. En face se dresse le massif neigeux du Gok-tchaï. Il souffle un vent très âpre. Après avoir récolté quelques crânes, on revient, en traversant les innombrables lacets de la rivière, à Ghiroussi, où nous faisons encore nombre de pérégrinations, appareils de photographie en main. Nous rentrons seulement vers le soir au logis. La grande place est encombrée de familles nomades qui vont y passer la nuit. L'étape a dû être longue, car, accablés de lassitude, ces gens ont à peine le courage de préparer leur repas. Les uns couchés sur des tapis et des couvertures, les autres assis autour de grands feux de bivouac, ils étirent leurs membres endoloris, pansent les blessures de leurs pieds, ou sommeillent doucement, réchauffés par la chaleur des brasiers. Les grands cous des chameaux se profilent dans l'obscurité, et leurs grognements plaintifs se joignent aux cris des enfants affamés ou malades. Quelle mine pour un artiste, et comme ma plume est inhabile à rendre ces scènes à la fois si simples, si grandioses, si émouvantes!...

Demain, dès que l'aube blanchira l'horizon, tout le monde sera sur pied et reprendra sa marche vers cette terre promise aux riches pâturages et aux sources abondantes.

25 mai. — Le natchalnik de Ghiroussi est venu nous voir. C'est un Russe très aimable et très serviable, qui facilitera notre voyage jusqu'à Katar, en nous donnant pour les chefs des villages une sorte de passeport en russe, en arménien et en tatar. Il nous a donné aussi une escorte de deux hommes, un Lesghien et un Tatar. Ce dernier, du nom de Feth Ali, nous suivra jusqu'à Ordoubat : c'est un homme à toute épreuve, auquel le natchalnik me recommande d'une façon particulière. Il paraît que nous allons parcourir un pays des plus difficiles, car au delà de Ghiroussi il n'y a plus de route et les postes de tchapars deviennent rares. Mais, malgré les difficultés que présentait le voyage dans cette région de hauts plateaux, l'attrait des études anthropologiques à faire dans les villages arméniens et tatars répandus çà et là, la beauté vantée de tout ce pays à peu près inconnu, surtout celle

de la vallée importante du Bergouchet ou Bazar-tchaï, un des gros affluents de l'Araxe, nous avaient engagés à nous y aventurer, bien qu'on nous représentât pourtant la chose comme impossible, avec une caravane lourdement chargée. Le Zanguezour est riche en mines, en forêts, mais non en routes, et même ses sentiers ne jouissent pas d'une bonne réputation.

Cette importante question d'escorte tranchée, nous allons déjeuner chez M. Chakhnazaroff. Dans le cours du repas est servi le plat national qui figure le dimanche sur la table de toute famille arménienne. Ce mets, qu'on appelle *gololak*, est une sorte de hachis de viande de mouton mêlée à du riz et à quelques herbes aromatiques. Le tout, pilé longuement comme les quenelles, est roulé en grosses boules, que l'on fait bouillir, et que l'on mange avec du beurre frais. La préparation en est très longue, et toutes les femmes de la maison y mettent la main. Je compte bien emporter la recette complète de ce mets, qui fait battre le cœur de tout bon Arménien.

26 mai. — A sept heures du matin, nous partons pour Kara-Kilissa. Le temps est beau. La caravane gravit à pic la montagne située derrière le quartier neuf. De nombreuses familles de nomades font la route avec nous. L'ascension est des plus laborieuses, mais, à mesure qu'on s'élève, on jouit d'un féerique coup d'œil sur la vallée, profonde, hérissée de tufs aux formes les plus bizarres, et au pied desquels roule la rivière aux eaux écumeuses et miroitantes sous un éclatant soleil. Alors le vieux bourg de Ghiroussi apparaît dans toute sa sauvage beauté; on lui jette à regret un dernier regard, et on le perd de vue, car nous avons atteint un vaste plateau volcanique que les Tats nomades commencent à envahir.

Près d'un ravissant petit lac situé non loin de sommets encore blancs de neige, sont dressées déjà de nombreuses kibitkas. A perte de vue se voient des troupeaux, et encore, et toujours des troupeaux. A mesure qu'on monte, l'air se fait de plus en plus frais; nous approchons de la limite de la neige. A 2400 mètres apparaissent les premières flaques; il est neuf heures et le thermomètre marque cependant 17 degrés. Dans l'atmosphère, d'une transparence parfaite, les montagnes environnantes se profilent admirablement sur le ciel d'un bleu pur. On suit toujours les sentiers qui coupent en tous sens les pâturages. L'herbe est courte, mais elle est émaillée de charmants myosotis et d'une quantité de fleurs alpestres.

Nous nous apercevons à ce moment que les tchapars nous ont fait prendre

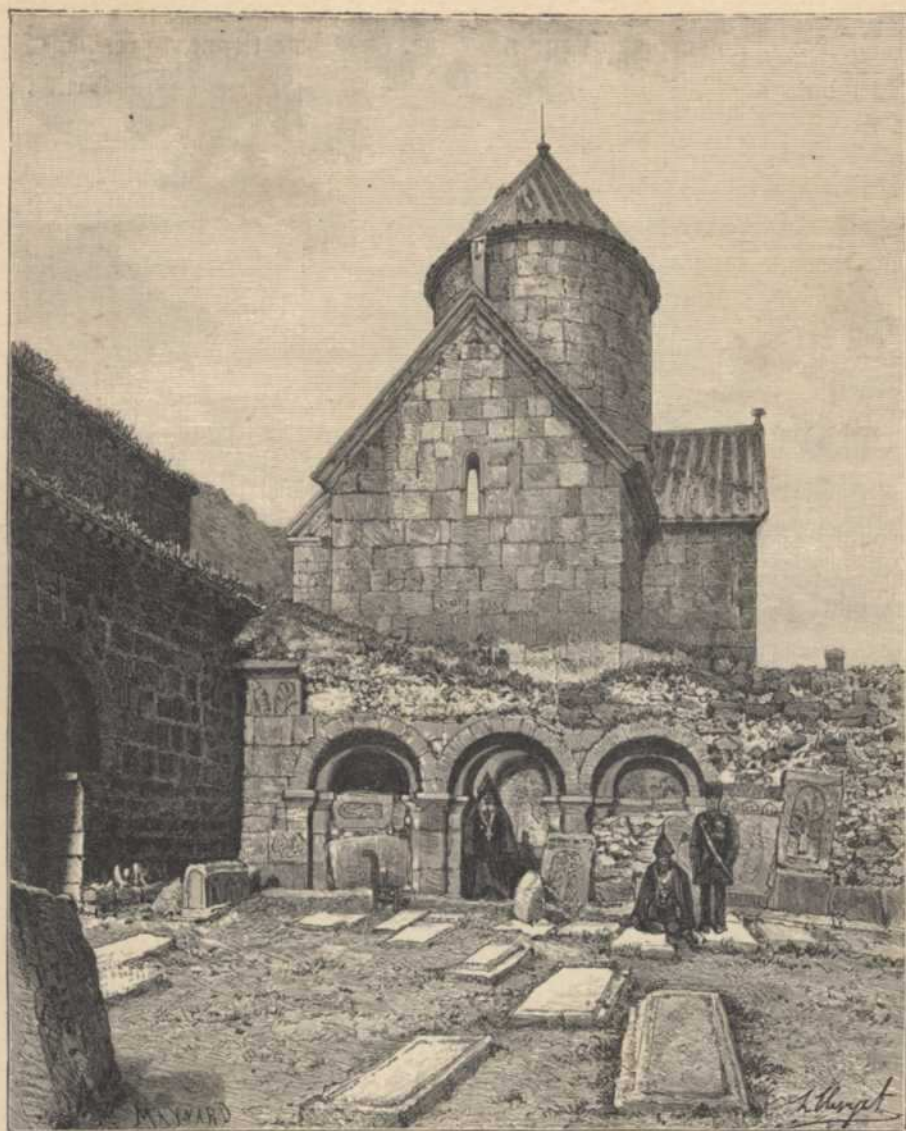
le plus mauvais chemin, sous prétexte de raccourcir. Tantôt à pied, tantôt à cheval, la caravane arrive jusqu'à l'extrémité de ce grand plateau, et nous découvrons à nos pieds, au fond d'une vallée profonde, le village d'Ouroute. La descente qui mène à ce village est vertigineuse. Il faut prendre les chevaux par la bride et marcher avec précaution, car les cailloux roulent sous nos pieds; les chevaux eux-mêmes ne peuvent se tenir. Nos jambes plient autant sous le poids de la fatigue que sous l'abattement produit par la chaleur du soleil de midi (52 degrés). Ce supplice dure près d'une heure; au bout de ce temps on atteint le Bazar-tchaï ou Bergouchet, qui coule au fond de la vallée, et arrose Ouroute, village tatar, remarquable par ses jardins ombragés de noyers et de mûriers.

Malgré les instances aimables du starchina, on ne s'arrête pas, sur la prière d'Ohannès, car il évite toujours de séjourner au milieu d'une population musulmane, et nous poursuivons la route, à travers de magnifiques basaltes, jusqu'à un ancien monastère arménien, dans la cour duquel nous mettons pied à terre pour déjeuner. Le baromètre marque 1400 mètres d'altitude; en 40 minutes on a descendu à pic près de 700 mètres.

Le prêtre qui dessert ce monastère fait étaler un tapis sous un bouquet de cerisiers, où je ne tarde pas à m'endormir en dépit du festin magnifique qu'on nous apporte. Lorsque je me réveille, le repas touche à sa fin, et des poules hardies viennent en picorer les miettes. Sous les cerisiers aux fruits encore verts, mon mari et le pope causent, allongés par terre. Le pope, respectable patriarche à barbe blanche, raconte que ce monastère date de 1157, et que jadis deux villages arméniens s'élevaient sur ce point. Ils ont été désertés pendant la guerre russo-persane, et des Tatars s'y sont établis. Tout en nous faisant visiter cet édifice, il se plaint de l'abandon où on le laisse. Le monastère a dû être très grand autrefois, mais aujourd'hui il ne reste debout que deux églises, l'une petite, complètement abandonnée, l'autre plus grande, obscure, mais dans laquelle on dit encore l'office pour la colonie arménienne groupée alentour. Quatre marches conduisent à l'autel, où se trouve un pupitre en pierre sur lequel est placé l'évangile. La lumière ne pénètre que par de petites fenêtres en meurtrières. En entrant, les Arméniens se signent et baisent le seuil.

Un cloître régnait jadis le long d'une cour intérieure; il n'en reste debout qu'une partie; elle est pavée de tombeaux d'archevêques et d'évêques, dont les insignes épiscopaux et les noms sont gravés sur la pierre. Les

façades sont criblées d'inscriptions et de croix. Mais nous sommes loin



MONASTÈRE D'OUROUTE.

encore d'avoir atteint l'étape : aussi, après avoir pris congé du brave pope, l'ordre du départ est-il donné.

En quittant le monastère, on suit, pour aller à Kara-Kilissa, un étroit sentier qui court au bord d'un précipice, au fond duquel coule le Bergouchet ou Bazar-tchaï. En cet endroit la vallée forme une gorge étroite, resserrée entre des rochers basaltiques d'un aspect extraordinairement sauvage.

Le sentier est sans cesse interrompu par des démolitions que déterminent d'incessantes avalanches. D'un côté, rien n'est moins rassurant que la vue d'énormes blocs suspendus sur nos têtes, et qui ne tiennent presque plus à la montagne; de l'autre, on ose à peine jeter un coup d'œil furtif sur le Bergouchet, dont les eaux torrentueuses forment sur ce point d'admirables cascades, et roulent avec un bruit sourd. De belles tulipes s'épanouissent au milieu des éboulis de roches. Cette vallée du Bazar-tchaï est certainement un des plus beaux sites de l'Arménie et peut-être du monde entier.

Le village d'Aroudi se présente alors; il est habité aujourd'hui par des Tatars, mais il fut peuplé jadis d'Arméniens. Au centre se trouvent un très ancien cimetière et une sorte d'église romane ruinée, dont il ne reste plus debout que quelques murs et un élégant clocher. Sa vue nous cause un certain étonnement, car c'est la première fois, et la seule d'ailleurs, que nous ayons rencontré un monument d'une architecture semblable. Il est trop tard pour faire halte à Aroudi, où nous reviendrons, aussi poursuivons-nous notre marche jusqu'à Kara-Kilissa, que l'on atteint à six heures du soir, après avoir fait une quarantaine de verstes.

Nous éprouvons tout d'abord une certaine difficulté dans le choix d'un endroit propice pour le campement; mais, après avoir traversé la rivière, nous jetons notre dévolu sur un champ élevé situé à quelques centaines de mètres du village. A peine installés, arrive le propriétaire du champ; il ne trouve pas de son goût cette prise de possession, et paraît vouloir nous déloger. On renvoie ce brave paysan au starchina, qui nous a déjà donné deux hommes de garde.

27 mai. — Nous recevons la visite du pristaf tatar de Kara-Kilissa, pour lequel M. Chantre avait une lettre. Cet officier, Ismaïl bek Novrouzoff, haut de plus de six pieds et taillé en hercule, a voyagé toute la nuit à cheval pour venir se mettre à notre disposition. Sa physionomie est des plus sympathiques, et son accueil des plus cordiaux. Notre arrivée apporte un peu de diversion à la vie monotone qu'il mène dans ce pays perdu et sauvage. Il nous raconte qu'il a servi plusieurs années à Saint-Petersbourg et dans les grandes villes, telles que Tiflis, aussi le séjour de Kara-Kilissa est-il pour lui un triste exil.

Kara-Kilissa (en turc « église noire ») tire son nom d'une ancienne église dont les ruines pittoresques et noircies par le temps dominant les

maisons à toits plats étagées au-dessus du Bazar-tchaï. Dans le fond, derrière le village, s'étend un rideau vapoureux de montagnes neigeuses. Le temps est très beau, et comme notre désir est de visiter le plus tôt possible ce village, Ismaïl bek m'offre son bras, et nous partons dans la direction des ruines. La toiture,

comme à Ouroute, s'est effondrée depuis longtemps, et l'église est complètement abandonnée. Des pigeons innombrables y ont élu domicile; ils font entendre un long froufrou d'ailes quand nous y pénétrons. L'intérieur présente une grande coupole centrale flanquée de quatre chapelles latérales. Dans les quatre angles de l'édifice sont des cellules de petites dimensions qui ont dû servir de sacristies. L'église est dallée de vieux tombeaux couverts d'inscriptions, dont quelques-unes sont en grec. La hauteur totale de la grande coupole centrale est de 20 mètres environ, la largeur de l'édifice de quinze.



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE KARA-KLISSA.

Quelques grossières et très vieilles peintures sont accrochées aux murs : une burette et quatre cierges sur l'autel complètent le mobilier de cette église, misérable aujourd'hui, mais qui a dû être fort belle. Les Arméniens l'appellent Sourp-Ohannès, et font remonter sa fondation au XI^e siècle.

Le fumier est le seul combustible de ce village, qui ne possède point de bois, le pays ayant été complètement déboisé pendant la guerre russo-

persane. Aussi devant chaque maison se dresse un amas conique de briquettes, faites par les femmes. Celles-ci, que nous voyons de toutes parts actives à cette besogne, pétrissent le fumier en forme de galettes minces, qu'elles appliquent ensuite sur les murs des maisons pour les faire sécher. Ismaïl bek qualifie malicieusement cette occupation d'« ouvrage de dames ». C'est en russe que nous parlons, car il ne sait pas un mot de français.

La population de Kara-Kilissa se compose d'Arméniens et de Tatars. Le village est pauvre, mais sain. Il possède une école fréquentée par les enfants arméniens et tatars; les élèves sont au nombre de cinquante, dont trois petites Arméniennes. L'air de Kara-Kilissa est pur, l'eau abondante et bonne; aussi la santé des habitants est-elle des plus satisfaisantes, et les épidémies n'ont pas l'air d'y être connues.

Le Bazar-tchaï fait tourner plusieurs moulins au pied du village. Cette rivière importante prend sa source dans les monts Davagöz, et coule sous le nom de Bazar-tchaï jusqu'à Tathève, où elle passe sous le Cheïthan-Keurpi (Pont-du-Diable). Elle prend alors le nom de Kapan-tchaï, qu'elle garde quelque temps, et qu'elle change pour celui de Bergouchet ou Bargouchet, sous lequel elle se jette dans l'Araxe. Elle abonde en poissons délicieux, notamment en truites.

Toujours, toujours des nomades, dont les interminables caravanes franchissent en ce moment le Bazar-tchaï, les animaux à la nage, les femmes et les enfants sur une longue et étroite passerelle en planches. Ils payent au gouvernement russe une faible somme pour leur droit de campement et de pâturage. On leur assigne telle région, où les familles se partagent le sol; des ingénieurs russes surveillent leur installation. On estime à 55 000 le nombre d'individus qui circulent ainsi dans le Zangueזור et le gouvernement d'Érivan. Leurs brigandages et leurs rapines incessantes nécessitent pendant toute cette période d'émigration un grand déploiement de police. C'est pourquoi Ismaïl bek Novrouzoff est littéralement sur les dents, appelé à chaque instant sur les différents points de son district pour juger les délits de tous genres commis par les pasteurs, pour qui le vol et l'assassinat ne sont que minces peccadilles.

Nous invitons le pristaf à déjeuner au campement. Quoique musulman, Ismaïl bek a vécu trop longtemps à Pétersbourg pour avoir gardé des susceptibilités vis-à-vis des chrétiens. Le point religieux seul, mais dépouillé de tout fanatisme, est resté vivace.

La journée, pendant laquelle éclate un violent orage, est employée à mesurer des Tatars et des Arméniens. Ismaïl bek nous a invités à dîner chez lui ce soir. Le repas, tout à fait asiatique, est composé d'une soupe aigre, du classique pilau, de délicieuses boulettes de viande et de riz rou-



KARA-KILISSA.

lées dans de jeunes feuilles de vigne, et servies avec une épaisse crème aigre, etc., j'en oublie, et des meilleurs.

L'instituteur de Kara-Kilissa, un jeune Arménien qui sait quelques mots de français, est aussi présent, et c'est au milieu du plus grand entrain et de la plus franche cordialité que s'écoule cette soirée entre deux Français, deux Arméniens (avec l'indispensable Ohannès) et un Tatar.

Nous rentrons le soir par un magnifique clair de lune et un ciel resplendissant d'étoiles. Sur notre passage, les chiens font un concert formi-

dable, mais nous sommes heureusement accompagnés du pristaf, de l'instituteur et de deux tchapars lesghiens qui nous défendent de leurs crocs. Après avoir retraversé la rivière et ses innombrables dérivations sur de grosses pierres, plus commodes le jour que la nuit, nous atteignons nos tentes sains et saufs, enchantés de cette équipée nocturne.

Une caravane arrivée à la nuit tombante avait fait halte au bord de la rivière, et nous avons dû nous frayer un passage à travers les gens et les bêtes. Je m'endors avec la vision fantastique de leurs silhouettes étranges, et de leurs grands feux pâles au milieu de cette nuit sereine et lumineuse.

28 mai. — Par un chaud et beau soleil, nous nous acheminons vers Lisine, pour gagner de là Tathève, jusqu'où Ismaïl bek nous accompagnera, sur la prière du natchalnik de Ghiroussi. Il est escorté de deux fidèles tchapars, Tatars comme lui, d'une sûreté et d'une honnêteté à toute épreuve, et qui s'accordent bien avec le bon Feth Ali. En sortant de Kara-Kilissa, on repasse à Aroudi, où nous faisons halte, cette fois, pour mieux voir les ruines de l'église déjà mentionnée.

La base des murs est profondément enfouie dans le sol. Les portes, dont la partie supérieure seule émerge, sont à plein cintre. Les murs paraissent avoir été peints autrefois en rouge. La hauteur actuelle de ce monument mesure encore une douzaine de mètres. Un escalier opposé à l'entrée donnait accès au clocher, formé de trois élégantes colonnettes romanes, motif qui se retrouve plusieurs fois à l'intérieur du monument. Les chapiteaux en sont finement sculptés.

Une fontaine coulait autrefois dans ce temple chrétien, dont la façade encore debout a été élevée en partie avec d'anciennes pierres tombales couvertes d'inscriptions grecques et de scènes allégoriques.

C'est un grand regret pour nous de n'avoir pu photographier cette ruine intéressante et unique en son genre. Malheureusement la caravane avait pris une telle avance sur nous, qu'il ne nous fut pas possible de rejoindre le cheval qui portait le matériel de photographie.

D'Aroudi on suit le chemin déjà parcouru l'avant-veille, puis on s'engage dans un sentier fleuri et embaumé qui conduit à Ouroute. Les haies d'églantiers sont couvertes de fleurs, et, sans descendre de cheval, les tchapars me cueillent des branches roses et blanches qu'ils tranchent d'un coup de *kinjal*.

Arrivés à Ouroute, Ismaïl bek, qui est devenu notre chef d'escorte, fait

étaler un tapis sous un beau vieux noyer, où l'on fait halte. Nous sommes près de la rivière, non loin du joli pont de Mélik-Kendi, dont l'ogive gracieuse traverse hardiment le Bazar-tchaï, et va s'appuyer contre un magnifique escarpement de basalte. C'est un Arménien du village voisin de Parhnaout qui, souffrant de l'absence de pont sur cette rivière, a fait construire celui-ci à ses frais. Juste en face se dresse, au sommet d'un rocher élevé, une forteresse dont la création remonte à huit siècles.

Les domestiques du pristaf tirent des kourdjines les provisions de bouche emportées pour la route, et une collation nous est servie sur l'herbe. Le menu est aussi pittoresque que le paysage qui nous entoure. Il se compose de têtes de mouton bouillies qu'Ismaïl bek brise proprement entre ses doigts de fer, et dont il distribue les morceaux à la ronde, donnant à chacun une part de cervelle. Viennent ensuite des œufs durs, de la crème aigre, apportée par les gens du pays, des herbes diverses, le tout servi sur de grandes et minces galettes de lavach qui ont l'avantage de servir d'assiettes, de serviettes et de pain. Fort heureusement, nous avons aussi quelques provisions dans nos fontes, telles que des sardines et autres conserves, du chocolat, etc.; elles apportent une heureuse diversion aux mets par trop barbares qu'on nous offre.

Le repas terminé, on s'allonge à l'ombre du noyer. Ismaïl bek et les tchapars me font un lit moelleux avec leurs bourkas, et une heure de sieste m'est accordée. Après ce repos, nous faisons une intéressante série de photographies.

Au moment du départ un groupe de Tatars, venus pour saluer le pristaf, signalent à mon mari une source, à deux pas de là. Cette source, assez abondante, donne une eau tiède (21 degrés) et ferrugineuse acidule. Les habitants s'y baignent contre certaines maladies. Malheureusement elle bouillonne dans une mare, par suite de la négligence des habitants.

La caravane traverse le pittoresque pont d'Ouroute au pavé prodigieusement difficile pour les chevaux, et s'engage dans un mauvais sentier taillé dans la roche nue. De nombreuses grottes se voient sur ce point. D'Ouroute à Lisine, la distance est de 7 verstes. Nous y arrivons à quatre heures et demie (1 550 mètres d'altitude). La kibitka d'Ismaïl bek est déjà dressée. Cette tente élégante est couverte intérieurement et extérieurement de beaux tapis *pallas*. Nous y prenons le thé pendant qu'on dresse les nôtres.

Le village de Lisine, peuplé d'Arméniens, est pauvre et sans intérêt. Sa

création ne date que de soixante-dix ans. Mais on y jouit d'une vue superbe sur la vallée du Bazar-tchaï.

Cela m'amuse de voir avec quel empressement les habitants viennent saluer le pristaf. Dès son arrivée apparaît, comme par enchantement, tout ce qu'il faut pour manger, boire, dormir, et je crois bien que rien de tout cela n'est payé. Il se peut aussi que ce soit une simple preuve de sympathie à l'égard de notre compagnon, connu pour sa grande bonté et son esprit de justice. Seuls les gens coupables d'un délit quelconque trouvent en lui un terrible juge. Dans ces populations si pauvres, et surtout chez les Tatars et les nomades, la prison est souvent préférable à leur propre maison, aussi ne redoutent-ils nullement cette punition. A cause de cela, on sévit beaucoup plus avec la courbache, autrement dit le knout, qu'avec l'emprisonnement.

Nous dinons dans la kibitka, servis par les Tatars d'Ismaïl bek, qui se tiennent à l'entrée de la tente, dans une immobilité de statues, mais de statues aux yeux étincelants, constamment fixés sur leur maître, dont ils épient le moindre désir. Les serviteurs tatars sont vraiment admirables. Depuis que nous en comptons deux dans la caravane, nous nous trouvons infiniment mieux servis. Ils sont d'une obéissance et d'une ponctualité parfaites. Silencieux, discrets, ils devinent vos pensées, et exécutent les ordres à peine ébauchés. En un clin d'œil les couchettes sont dressées, et la tente disposée pour nous recevoir.

Après une agréable soirée passée à deviser des choses et des gens du pays sur le seuil de la kibitka, on se souhaite le bonsoir, et par une nuit constellée d'étoiles nous regagnons notre tente, dressée à quelques pas de là.

29 mai. — Au moment de lever le camp, nous constatons que deux chevaux de charge se sont égarés dans la montagne pendant la nuit. Il faut les chercher, et cela nous fait perdre du temps. Enfin on les aperçoit tout au loin qui broutent gaiement l'herbe d'un pré, pareils à des écoliers en escapade.

A partir de Lisine, le terrain change. Aux basaltes succèdent les gneiss et les syénites, avec lesquels apparaît une merveilleuse végétation. Peu après avoir quitté ce village on s'engage dans une magnifique forêt. Le chemin, quoique raide, est assez bon. La flore arborescente est étonnante : chênes superbes à larges feuilles, cytises, hêtres, poiriers, pommiers,

cerisiers, pruniers sauvages, frênes, érables, troènes, aubépines, églantiers superbes, fougères, etc. Le sol est émaillé de campanules, de scabieuses, d'orchis, de sauges, de renoncules, de myosotis, etc. On se croirait dans un coin de la Savoie. Cette flore splendide se développe de 1 600 à 1 800 mètres d'altitude. Le frêne monte jusqu'à 1 900. La culture des céréales s'étend plus haut encore.

Nos tchapars, Feth Ali en tête, ne cessent de moissonner en tous sens ces fleurs, dont ils m'offrent de véritables gerbes. Ces Asiatiques comprennent et aiment les fleurs, les beaux sites, toutes les merveilles que la nature a si généreusement prodiguées à ce pays peu connu.

Nous nous élevons rapidement, ravis du paysage. En face de nous s'étend le plateau volcanique parcouru la veille, et dont nous sommes séparés par le Bazar-tchaï, qui coule à une très grande profondeur. La caravane a pris un autre sentier, plus commode.

A 2 100 mètres, nous atteignons un plateau où les cavaliers envoyés en avant ont déjà allumé un gigantesque feu, et sont occupés à dépouiller un mouton pour le repas. La forêt a cessé depuis quelques instants déjà, et sur les bords de ce plateau ne se voient que quelques arbrisseaux rabougris. Une source y prend naissance. On l'appelle en tatar *Barka-Guerk*, ce qui signifie « l'homme qui a mangé sa besace ». C'est une légende d'après laquelle on raconte qu'un Arménien passait un jour sur ce point, chargé d'une besace pleine de vivres de toutes sortes. Altéré, il s'arrêta à la source, dont la propriété est de donner un excellent appétit. Il but de cette eau, et l'effet fut tel, qu'il eut vite fait de manger tout le contenu de sa besace; puis, comme cela ne suffisait pas encore à son estomac affamé, il mangea la besace elle-même! Voilà ce que nous racontait Ismaïl bek en déjeunant, au milieu d'éclats de rire sonores, comme il doit en retentir rarement dans ces parages élevés et solitaires. Notre appétit justifie d'ailleurs la légende, car c'est aussi avec l'eau de Barka-Guerk que nous arrosons le mouton servi sous forme d'exquis *chichliks*: l'air aidant et la course à cheval, on se demande avec effroi, et au milieu de l'hilarité générale, si nous n'allons pas dévorer les besaces à provisions.

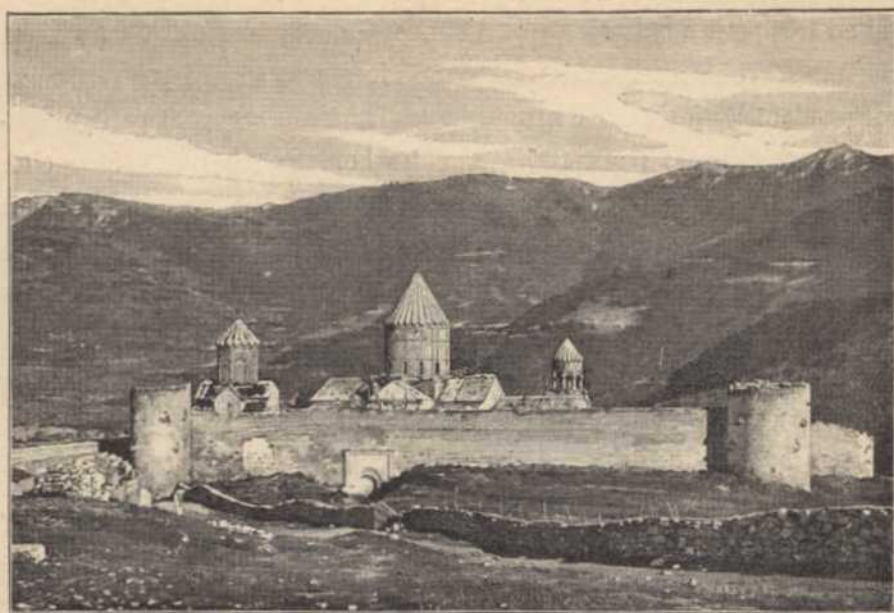
L'altitude de ce plateau est de 2 150 mètres. L'air ambiant a 14 degrés de chaleur, et la source 8 degrés. Il est difficile de rêver une halte et un déjeuner plus agrestes. A part les hennissements des chevaux qui se mordent, la solitude est absolue. De nouvelles fleurs, *Anemone narcissi-*

flora, *Geranium sylvaticum*, *Veronica orientalis*, etc., semées sur un véritable tapis de myosotis, apparaissent sur ce plateau.

Ce serait certes un charmant lieu de campement que celui-ci, malheureusement le temps presse ; après une heure de flânerie et d'herborisation, on nous amène nos montures, et nous disons adieu à la source de Barka-Guerk.



MAISONS ARMÉNIENNES.



MONASTÈRE DE TATHÈVE.

CHAPITRE VII

Tathève : le village ; le monastère. — Excursion au Pont-du-Diable. — Orage. — Visite au couvent d'Anapat et à celui de Tathève.

A TROIS HEURES de l'après-midi, nous atteignons Tathève, à 1 600 mètres d'altitude, et mettons pied à terre devant une vieille maison arménienne dans laquelle le pristaf nous a fait préparer une vaste chambre. A peine ai-je vidé les étrières, que notre compagnon m'annonce la visite du pope arménien. Celui-ci arrive en effet, et avec sa longue barbe embroussaillée et ses cheveux du plus beau rouge, frisés en tire-bouchons, il justifie pleinement l'opinion d'Ismaïl bek, qui me le présente avec aplomb « comme le plus parfait type juif qu'il connaisse ».

Cette localité de Tathève a été le théâtre d'événements importants. Depuis le ix^e siècle, son monastère célèbre est le siège archiépiscopal ou métropolitain de la Siounie. Le village compte 175 maisons ; la population est assez pauvre. L'hiver y est long, et la neige atteint jusqu'à 1 m. 50 d'épaisseur. Pendant cet hivernage les habitants sont bloqués dans leurs huttes de terre. Il y a bien quelques maisons en pierre, bâties avec plus de soin, mais elles

sont en très petit nombre et appartiennent à quelques *meliks*, ou princes arméniens. Toute communication cesse alors avec les villages voisins, et c'est pendant les journées d'hiver que les femmes s'occupent particulièrement au tissage des tapis, tandis que les hommes filent et teignent les laines, tout en soignant leurs bestiaux.

50 mai. — Nous partons à cheval avec Ismaïl bek Novrouzoff, quatre tchapars et un prince du pays, Sultan bek Orbeloff, l'un des descendants de l'illustre famille des Orbeliani, établis depuis nombre de siècles à Tathève. Notre excursion a pour but le Pont-du-Diable, lieu célèbre dans tout le Zanguezour pour son site admirable et ses eaux ferrugineuses. Elle présente une certaine difficulté, car la descente qui mène à cet endroit est à pic ; il faut constamment tenir les chevaux par la bride. Après une marche qui paraît d'autant plus longue qu'on ne peut se défendre d'une certaine angoisse à la vue de l'étroit sentier suspendu au-dessus d'un profond ravin, on arrive au fond d'une gorge sauvage et admirable, étroitement resserrée entre deux rangées de rochers volcaniques, où passe en cascades le Bazar-tchaï. On voit à peine cette rivière, mais on entend un bruit sourd lorsqu'elle s'engage sous un pont naturel qui a valu à cette gorge le nom de *Pont-du-Diable*, en tatar *Cheïthan-Keupri*, en arménien *Satanen-Garmunch*. Ce pont disparaît sous une prodigieuse végétation de lianes et de broussailles qui pendent au-dessus de l'eau écumeuse du torrent.

Des sources thermales et gazeuses sourdent et ruissellent de toutes parts. Ces eaux sont en même temps calcaires et ferrugineuses. Leur dépôt séculaire a donné naissance à la masse énorme qui constitue le Pont-du-Diable. Dans ces dépôts stalagmitiques sont creusées des excavations, dont quelques-unes forment de véritables piscines, que les habitants ont utilisées pour s'y baigner. Ces sources ont des propriétés bienfaisantes certaines, particulièrement pour les rhumatismes et quelques maladies de la peau, nous dit-on. On vient des pays environnants y prendre des bains pendant l'été. La température de l'eau minérale, lorsqu'elle sort de la roche, varie entre 50 et 40 degrés, suivant la saison.

D'innombrables abris sous roche remplis de stalactites aux formes capricieuses sont creusés dans les hautes parois verticales qui encaissent le fougueux Bazar-tchaï. Un grand nombre de chèvres à long poil broutent à travers les rochers, dans lesquels croissent des cytises, des chèvrefeuilles, des lauriers, etc. Ce sont avec leurs bergers les seuls hôtes de cette soli-

tude grandiose, troublée seulement par le bruit des eaux du Bazar-tchaï grondant avec fracas.

Le ciel s'assombrit malheureusement, et il faut quitter cette merveille de la nature, non loin de laquelle s'élève le célèbre couvent d'Anapat, que nous désirons visiter par la même occasion. Nous rejoignons nos montures, et prenons un sentier de plus en plus mauvais qui descend jusqu'à la rivière et la longe. Sur ce point apparaissent de beaux jardins et des vignobles. La pluie étant survenue, c'est sous un véritable déluge que nous arrivons à Anapat, où nous nous réfugions sous le beau grand porche de l'église. Des tapis et des bourkas sont immédiatement disposés sur les vieux tombeaux qui dalent le sol, et où dorment de leur dernier sommeil les évêques de ce couvent célèbre, dépendance de celui de Tathève.



PONT-DU-DIABLE.

Medz-Anapat (le Grand Ermitage) s'élève dans le large vallon de Tathève, au bord du Bazar-tchaï et au milieu d'une abondante végétation. Le couvent se compose d'une église principale, de plusieurs chapelles isolées, et de bâtiments alignés autour d'une immense cour plantée de cerisiers et divisés en un grand nombre de cellules. Par la beauté du site et la structure des cellules, cet ermitage l'emporte sur Tathève. Les dépendances

sont casematées ; une forte muraille flanquée de tours défendait jadis cet ensemble imposant.

L'église est vaste et très élevée. Les murs, construits à grand appareil, soutiennent une voûte élancée. A son sommet un trou circulaire donne passage à la lumière. C'est cette ouverture et quelques fenêtres en meurtrières qui éclairent l'édifice. L'architecture est des plus simples. La beauté des matériaux en pierre et la hardiesse des arcs en sont les traits les plus remarquables.

L'église se compose de trois nefs, l'une centrale, et les deux autres latérales plus petites. Un minuscule édicule en pierre et à jours s'élève au-dessus de l'ouverture centrale de la voûte. Un vieil évangile arménien est placé devant l'autel sur un support couvert de non moins vieilles broderies. Quelques nattes sont jetées sur le sol. L'image ornant le fond du chœur (*siran*) représente une grossière peinture de l'Annonciation à Marie. Une chapelle attenante est le lieu de sépulture des anciens évêques ; elle est surmontée d'un élégant petit clocher hexagonal.

On vient le 15 septembre en pèlerinage à Anapat. Les pèlerins emportent de leur visite des mouchoirs, déposés en assez grand nombre sur l'autel, ou, à défaut de ceux-ci, de la terre ou des pierres. Ce sont autant de talismans destinés à les guérir de leurs maux, et notamment des ophtalmies. En cas de guérison, ils doivent rapporter le talisman, immoler un agneau en actions de grâces, et laisser un cadeau, généralement une offrande en argent. Deux familles gardent ce couvent abandonné, où un prêtre de Tathève doit venir officier quelquefois.

Il faut se contenter d'une visite, car la photographie est rendue impossible par le vent et la pluie. J'entre en dernier lieu dans le réfectoire, dont les immenses tables en pierre sont encore là, prêtes à recevoir sur leurs longs bancs, les files de moines qui venaient jadis s'y asseoir. Quelques meurtrières éclairaient seules, bien faiblement, cette vaste salle d'un aspect sépulcral, que ne réchauffait jamais un rayon de soleil.

Las d'attendre, nous profitons d'un moment où l'averse est moins abondante pour monter à cheval et regagner Tathève.

31 mai. — Dès l'aube je suis réveillée par le bruit du métier à tisser les tapis placé sous notre balcon. Les Arméniennes, matinales et actives, se mettent à leur besogne. Il faut voir quel travail représente un tapis ! Une, deux, trois femmes quelquefois sont à l'œuvre, assises sur un escabeau au

pied du métier à tisser, qui est dressé dans le sens de la hauteur. Elles glissent dans la trame très tendue composée de faisceaux de deux fils des laines diverses, nouant, coupant chaque fois, et tassant de temps à autre leur tissu à l'aide d'un peigne de fer grossier. Le tissage consiste à nouer sur une même ligne les fils de chaque faisceau, réunis deux à deux. Le dessin avance sous leurs doigts agiles. Ce qui est curieux, c'est que ce dessin naît sans que rien vienne le rappeler, ni servir de point de repère aux ouvrières. Elles l'ont dans la tête, et c'est une tradition qui se transmet de mère en fille. On peut aisément se faire une idée du nombre fabuleux de nœuds qui passent ainsi entre les doigts de l'ouvrière, et du travail que représente un tapis. Ceux qu'on fait ici, aussi bien que dans le Karabagh, sont épais et chauds; la laine a plus d'un centimètre d'épaisseur. Malheureusement ils présentent de moins en moins ces belles couleurs qui nous font tant rechercher les anciens. Nos vilains bleus, verts, rouges, à base d'aniline, ont remplacé leurs vieux procédés de teinture.

A peine levée, il me faut écouter les récriminations de l'irascible et intolérant Ohannès; il laisserait volontiers mourir de faim les Tatars, sous prétexte que ceux-ci ne veulent pas de notre cuisine de chrétiens. On est ici en plein village arménien, et les musulmans refusent, paraît-il, de manger notre pain. Ismaïl bek les appelle auprès de lui, et leur fait de sévères remontrances sur leur obstination stupide. Ne leur donne-t-il pas l'exemple? Mais tous ces arguments les laissent sourds.

Je dois donc m'appliquer à trouver une nourriture qui leur convienne, et qu'ils apprêteront à leur guise, à défaut de pain. D'ailleurs, pour leur faciliter la chose, je les charge toujours de cuire eux-mêmes les viandes, mouton ou poulet, afin qu'ils n'aient point de répugnance à en manger. Leur propreté et le soin qu'ils apportent à purifier par des lavages réitérés tout ce qu'a effleuré la main d'un chrétien, sont une garantie plus sûre pour moi que la méthode de notre cuisinier Levon, méthode que je ne décrirai pas.

L'église du village est complètement en pierre, toiture, clocher, etc. L'intérieur à peine éclairé, les nattes jetées sur le sol, la partie réservée aux femmes, et les lampes descendant de la voûte, lui donnent l'aspect d'une mosquée. Une fontaine coule dans un coin. Mais de tous ces édifices chrétiens, les seuls remarquables dans ces pays, le monastère de Tathève devait être le plus intéressant. Un messenger nous a apporté ce matin, de la

part de Mgr l'archevêque Hamazariantz, qui y réside, une invitation à déjeuner.

La situation seule du monastère, dans un vallon solitaire et sauvage, est une vraie merveille. Il s'élève à pic au sommet d'un rocher au pied duquel coule le fougueux Bazar-tchaï. Il est situé à une demi-verste du village, et son aspect d'ensemble vu de ce côté est celui d'une forteresse.

L'heure du rendez-vous venue, nous heurtons à l'une des poternes, criblée de trous produits par les boulets du terrible Chah Abbas, qui dans sa campagne de dévastation n'épargna pas ce monastère. Un domestique laïque vient ouvrir, et nous conduit dans une grande salle de réception où Mgr Hamazariantz nous attend. Cet archevêque, à qui est confiée la garde du monastère de Tathève, a avec lui deux évêques, qu'il nous présente. Ce qui me frappe tout d'abord, c'est que de tels titres soient portés par des hommes si jeunes!

L'accueil de Mgr Hamazariantz est des plus gracieux. Après nous avoir fait transmettre ses compliments de bienvenue, il se met en devoir de nous montrer lui-même cet intéressant édifice et toutes ses dépendances.

Fondé au VIII^e siècle, on suppose que le nom de Tathève vient de celui d'Eusdathe, disciple de saint Thaddée. A cette époque toute la région était l'apanage des souverains du pays, qui, dans de beaux mouvements de ferveur religieuse, la cédèrent aux archevêques, espérant racheter leur âme par ce don à l'Église.

Les chroniqueurs du temps nous disent qu'un morceau de la sainte Croix, des reliques d'apôtres, de martyrs et de saints, la main droite et le corps de sainte Rhipsimé, les cheveux de la sainte mère de Dieu, furent apportés et placés dans l'église, qui devint un riche trésor d'objets divins. Comme on le pense, tant de précieuses richesses devaient attirer la foule, aussi Tathève devint-il de bonne heure l'objet de pèlerinages pieux.

Ce fut Ter Ohannès, autre évêque, qui en 895 commença la construction d'une nouvelle église, laquelle est, suivant l'historien de la Siounie, « un chef-d'œuvre d'architecture, charmant le regard. Comme dans l'édifice de Salomon ou de Zorobabel, dit-il, il y a dans cette église deux piliers, Boos et Jakoum, posant sur des bases solidement agencées, et couronnés de hauts chapiteaux travaillés élégamment; ils supportaient l'énorme poids d'une voûte en pierre de taille, et étaient dédiés aux apôtres Pierre et Paul, dont les reliques sont déposées dans les fondations.



MONASTÈRE DE TATHÈVE.

« Grâce aux embellissements et à la distribution bien ordonnée de ce couvent : retraites souterraines, réfectoires, ouvroirs, magasins de dépôts, bibliothèque, oratoire, lieu de sépulture pour les évêques, cette grande maison de pontifes devint attrayante pour tout le monde, et Ter Ohannès la fit briller comme le soleil au milieu des astres. Non seulement ce lieu se distinguait par tous ses édifices, mais encore il brillait par son clergé et par ses religieux, au nombre de six cents frères. Il était rempli de philosophes profonds comme la mer, d'habiles musiciens; il renfermait un collège de savants et de vartabieds bien exercés, des artistes en peinture, des calligraphes incomparables. Aussi rois, princes, frappés de tant de mérites, venaient-ils, les mains chargées d'offrandes, visiter cette résidence semblable au ciel. »

Mais le temps et les incursions des musulmans ont ravagé et souvent changé l'aspect de ce monastère. Les fameuses colonnes ne nous ont pas été montrées; si se peut que leurs débris se trouvent parmi les innombrables matériaux des premiers édifices, disséminés aujourd'hui dans les murs actuels de l'église, plusieurs fois relevée et réparée dans le cours des siècles. Actuellement encore elle est couverte d'échafaudages.

Outre le clocher central, l'entrée de l'église est surmontée d'un élégant clocher octogonal à deux étages et à jours, couronné d'un toit conique. Le long de la façade principale règne un cloître voûté et supporté par des piliers carrés, reliés entre eux par des arcades en plein cintre. Un narthex précède l'église même, dans laquelle donne accès une porte en chêne noirci par le temps et couverte de fines sculptures. L'intérieur, assez bien éclairé, est nu. L'autel, érigé au milieu du chœur, est fermé par de grands rideaux, destinés à séparer le sanctuaire et les célébrants du reste du clergé et du peuple. Ces rideaux, faits d'une riche étoffe de soie brodée, sont un don de la fille de Chah Abbas. A droite et à gauche de l'église sont deux petites chapelles, dont l'une est dédiée à Kirkor Tatevatsi, un des célèbres évêques à la mémoire duquel a été élevé récemment un tombeau monumental, placé sous la galerie couverte du cloître.

Mais ce qui est particulièrement riche et intéressant à Tathève, c'est le trésor, composé de vêtements sacerdotaux, éblouissantes soieries, brodées d'or, d'argent et de perles; d'insignes épiscopaux enrichis de pierres précieuses, au milieu desquels se voient les crosses des évêques et des diaeres. Celles-ci sont surmontées de deux serpents entortillés l'un dans

l'autre : le serpent étant l'emblème de la prudence, vertu indispensable à ceux qui annoncent la parole de Dieu. Des reliques, des bijoux, des pierres énormes : diamants, rubis, émeraudes, topazes, des pièces d'orfèvrerie,



ÉGLISE DE TATHÈVE.

voilà ce qui s'offre à nos yeux. Dans cette dernière catégorie d'objets, on remarque certaines pièces, vraiment merveilleuses d'élégance et de travail. Des coffrets d'ivoire, des incrustations de l'Inde, des filigranes d'or et d'argent, tous produits exotiques, envoyés du fond de la Chine et de l'Inde par de riches Arméniens établis là-bas.

Outre le trésor, une autre curiosité du couvent est une colonne branlante située dans la cour du cloître et haute de 10 mètres. Cette colonne merveil-

leuse oscille à la moindre poussée provoquée à son sommet; mais elle a résisté pourtant aux nombreux tremblements de terre qui ont ébranlé à maintes reprises le sol de Tathève.

Un déjeuner presque européen, au moins par l'ordonnance, les vins, les liqueurs, nous est servi dans la grande salle de réceptions des pères. Mgr Hamazariantz préside avec bonne grâce et entrain ce repas, auquel assistent aussi Ismaïl bek, le prince Orbeliani, dont plusieurs ancêtres dorment sous les voûtes du monastère, et deux évêques. La présence d'un musulman à cette table n'est pas sans originalité, d'autant plus que le malin capitaine ne se gêne guère pour émettre certaines opinions assez risquées devant les révérends pères, qui ont d'ailleurs la bonne grâce d'en rire, de sorte que tout se passe fort bien.

Le café nous est servi sur un balcon de bois vermoulu et suspendu au-dessus d'un précipice. La vue sur le vallon est admirable. Tout en dégustant notre moka, nous contemplons longuement le paysage, plein de contrastes, bien fait vraiment pour disposer l'âme à la méditation et à la prière, qui se déroule devant nos yeux. Mgr Hamazariantz nous donne d'intéressants détails sur les gens du pays; il nous raconte les légendes qui ont cours parmi ces superstitieux Arméniens, et le temps s'écoule ainsi fort agréablement. Mais il faut s'arracher au charme de la causerie et prendre congé de ces messieurs, car il nous reste encore à photographier des vues d'ensemble du monastère avant le coucher du soleil. Nous emportons un excellent souvenir de leur accueil si aimable et de leur magnifique résidence.

En traversant le vallon, et en allant sur la rive opposée à celle où s'élève le monastère, on jouit d'un coup d'œil magnifique sur sa masse imposante. De là, en effet, il apparaît, fièrement assis, comme ces anciens châteaux du moyen âge, inaccessibles repaires. Une muraille haute et percée de meurtrières, qui suit le caprice de la montagne, l'entoure étroitement. Elle le préservait à l'époque des invasions contre les attaques de l'ennemi.

De ce côté de la rivière s'élève une mesure délabrée, jadis prison, dit-on, où l'on enfermait ceux des moines qui se rendaient coupables de quelque mauvaise action. Elle est transformée aujourd'hui, par la superstition populaire, en une sorte de chapelle expiatoire. Les gens qui ont quelque un des leurs sous le coup d'un emprisonnement viennent y prier. En péné-

trant à l'intérieur on voit, creusé dans l'épaisseur du mur, un lit de pierre



COLONNE BRANLANTE.

sur lequel sont disposées une quantité de petites lampes de terre, encore pleines de naphte noir. C'est l'usage que tout visiteur venant à cette chapelle prier pour l'expiation des péchés d'un des siens apporte une

lampe dans laquelle il brûle du naphte durant ses dévotions. Puis il déchire un morceau de son vêtement, qu'il jette ensuite sur l'amas de chiffons déjà accumulés dans un coin. Aucune image n'est accrochée aux murs. La nudité de la pièce est absolue; c'est un *adjare*. Il est curieux de voir en face d'une des plus célèbres églises de l'Arménie cette sorte de temple où l'on croit retrouver comme un dernier et lointain souvenir de la religion primitive des Arméniens païens.



PRÊTRE ARMÉNIEN DE TATHÈVE.



DÉPENDANCE DU MONASTÈRE DE TATHÈVE.

CHAPITRE VIII

Les mariages à Tathève. — Dîner chez Sultan bek Orbeloff. — Départ de Tathève. — Col de Maldach. — Chaudronnerie de cuivre. — Arrivée à Adjizour. — Bachkend. — Mines de cuivre et fonderie de Katar. — La forteresse d'Alitzori-Bert. — Le mont Khustup. — Les belles forêts du Zanguezour. — Chemins difficiles. — Le village de Chikhaouz. — Coiffure des Arméniennes. — Sériciculture. — Chute d'un cheval de charge. — Halte dans une clairière. — Astatzor. — Aspect de la vallée de l'Araxe. — Poste d'Aldara. — Arrivée à Migri. — Description de la ville; mœurs, costumes, climat, etc.

ICILES FILLES se marient à partir de douze ou treize ans, les garçons à partir de quinze. Dès ce moment les jeunes filles adoptent le voile et le bandeau cachant la bouche. A cause de leur grande jeunesse, les nouveaux époux habitent chez leurs parents durant les premières années, puis ils fondent une maison et agissent à leur guise. Les familles sont nombreuses et atteignent neuf ou dix enfants.

Le soir, nous dinons chez Sultan bek Orbeloff. Sa femme, Arménienne timide, est restée dans le gynécée. Après un monumental pilau très bien apprêté, on nous sert un non moins monumental plat de boulettes de riz et de viande hachée, entourées de feuilles de vigne. Je regarde stupéfiée

Ismaïl bek dévorer à lui presque seul ces mets qui lui sont chers; il est vrai que le prêtre arménien lui tient à peu près tête, au moins pour l'ingurgitation de la vodka, car Tathève ne produisant point de vin, celui-ci est remplacé par de l'eau-de-vie. Une douce fraternité tend d'ailleurs à exister entre les assiettes, les cuillers et les fourchettes des invités. Un seul verre circule à la ronde, et ce n'est pas sans peine que j'obtiens l'insigne faveur d'en avoir un pour moi seule, ainsi qu'une carafe d'eau.

2 juin. — Aujourd'hui nous quittons Tathève pour nous enfoncer plus avant dans le bassin du Zanguezour. A six heures et demie du matin la caravane s'ébranle. Le temps est superbe; les neiges des montagnes voisines miroitent sous les rayons du soleil levant. Ismaïl bek nous accompagne quelques instants, puis on se sépare de cet excellent compagnon qui a été, depuis Kara-Kilissa, l'âme de notre caravane; aussi son départ laisse-t-il un grand vide parmi nous.

Jusqu'à une certaine hauteur le sentier qui doit nous conduire à Kavart est extrêmement mauvais. Il passe sur la roche vive, et les chevaux s'y tiennent avec peine. Descentes pénibles, montées laborieuses se succèdent, puis on entre dans une forêt, et le chemin prend alors l'aspect d'une allée de parc. Cette forêt, encore humide de rosée, est radieuse et embaumée. L'aubépine, le pommier sauvage mouchettent de blanc la verdure tendre des arbres. Les essences sont variées comme dans celles que nous avons déjà précédemment parcourues: chênes, hêtres, sycomores, frênes, poiriers, cerisiers, pommiers, pruniers sauvages, se pressent les uns contre les autres dans un inextricable fouillis. Ils sont peuplés d'innombrables merles, de pies, de rossignols, de pinsons qui chantent, revêtus de leur plumage d'amour, l'hymne du printemps.

De nombreuses sources coupent le chemin que nous gravissons; Tathève se fait de plus en plus petit. A 1900 mètres on s'arrête au col de Maldach pour laisser respirer les chevaux. La forêt cesse sur ce point, et des pâturages émaillés de renoncules et de myosotis d'un bleu intense lui succèdent. Bientôt apparaît la flore alpestre avec des orchis d'une belle couleur violette, des arnicas, etc.

Ici se voient quelques huttes d'été, bergeries du couvent de Tathève. Un peu plus haut nous trouvons plusieurs kubitkas appartenant à des nomades venus des bords de l'Araxe, et dont les troupeaux sont répandus dans ces beaux pâturages. Nous leur demandons un peu de lait aigre,

qu'ils apportent dans une coupe qu'on fait circuler à la ronde. Il faut prendre tout son courage et ne pas penser que Feth Ali y a trempé ses moustaches teintes de henné!

A 2000 mètres se présente une bergerie ruinée, au delà de laquelle commence la descente sur Kavart par un sentier taillé dans des schistes argileux très glissants. A mi-chemin de Kavart, nous nous arrêtons quelques instants dans une belle forêt de chênes, près d'une source limpide. Mais nous n'avons parcouru encore que la moitié de la route, et celle qui reste à faire est la plus difficile. Aussi, après une trop courte halte, on nous amène nos chevaux, et nous regagnons le sentier, souvent si étroit que les branches des buissons nous accrochent ou nous frappent à la tête. Il faut se coucher sur le cou des montures pour ne pas être assommés. C'est presque la forêt vierge. On descend peu à peu, et l'on gagne le fond de la vallée d'Adjizour, riche en mines de cuivre.

A Tchanaktchi, un bruit retentissant de marteaux annonce la présence d'une usine ou d'une forge. Nous mettons pied à terre devant un bâtiment le long duquel court un long hangar. Il s'élève à quelques mètres au-dessus de la rivière d'Adjizour. C'est un atelier de chaudronnerie qui appartient à un Tatar, Gouli bek; celui-ci est propriétaire des forêts que nous venons de traverser, et qu'il exploite sur certains points pour faire le charbon de bois destiné à ses fours. Il nous fait le meilleur accueil, et nous montre en détail son installation, des plus primitives.

Le métal, apporté des mines situées à quelque distance de là sous forme de lingots plats, est soumis à un feu vif, à la sortie duquel on le martèle. Placé ensuite sur une enclume, le bloc incandescent est entouré d'une dizaine d'hommes qui abaissent et élèvent alternativement leurs marteaux, pourvus d'un très long manche, en faisant entendre une sorte de cadence musicale. Puis le métal est successivement travaillé et transformé en marmites de cuivre de toutes dimensions, appelées *kazanes*. Avant d'être achevée, chaque pièce a passé par dix opérations. Cette usine est organisée en société coopérative, et semble très bien fonctionner. Tous les ouvriers sont des Tatars, originaires pour la plupart de Chemakha.

Pendant qu'on nous fait prendre avec insistance un verre de thé, le starchina du village voisin d'Adjizour, présent ici, déclare qu'il ne faut pas songer à aller ce soir avec la caravane coucher à Kavart. Les chemins sont trop mauvais, dit-il, et les bêtes trop fatiguées. Nous cédon's à ses instances,

et il part immédiatement en avant, afin de nous faire préparer dans son village un logis pour la nuit.

5 juin. — Adjizour est un village arménien assez bien construit en pierre et en terre. Il est entouré de terres cultivées et de jardins, dans lesquels on remarque, grande rareté dans ce pays, des pommes de terre et des pois, et qui, outre ces précieux légumes, renferment de beaux noyers, des pommiers, des arbres de Judée, des noisetiers, etc.

Lorsque nous nous mettons en route pour Kavart, il fait beau et chaud. Péniblement la caravane avance dans un mauvais chemin, et arrive à Bachkend, où est établie une colonie grecque qu'on a fait venir ici pour exploiter une mine de cuivre. Cette colonie compte douze maisons; sa fondation remonte à quinze ans. Elle est alimentée par une belle source de 12 degrés de température. Après avoir jeté un coup d'œil sur l'église grecque, et confié les chevaux à quelques gamins déguenillés accourus à notre rencontre, nous nous dirigeons à travers un sentier tracé dans les déblais de la mine, à laquelle donne accès un couloir bas, sombre et humide. Mon mari s'y engage, désirant voir de près l'exploitation, et moi, en vraie fille d'Ève, j'emboîte le pas derrière lui, espérant aussi voir quelque chose : c'est une occasion, je n'ai jamais visité de mine.

Nous marchons pliés en deux dans un boyau infernal, escortés d'un mineur qui porte deux petites lampes de forme antique où brûle du naphte noir. Au fond s'entend un concert de marteaux et le bruit sec des pics attaquant la roche. Le sol, défoncé, est semé de trous pleins d'eau. Après avoir parcouru près de 200 mètres de galerie, je commence à regretter ma témérité, lorsque nous arrivons devant la paroi du fond, contre laquelle est appuyée une échelle primitive donnant accès à une galerie supérieure en exploitation. M. Chantre l'escalade tant bien que mal, mais je suis obligée de renoncer à cette tentative, car l'échelle n'est autre chose qu'un tronc d'arbre dans lequel on a fait quelques entailles, polies et gluantes, qui tiennent lieu d'échelons.

Le cuivre des mines de Bachkend forme des dépôts plus ou moins puissants, et disposés fort irrégulièrement dans une roche dioritique : de là, d'innombrables excavations dont les sinuosités capricieuses en rendent l'exploitation fort pénible. Les galeries, si toutefois on peut leur donner ce nom, sont parfois juste assez larges pour laisser passer un homme.

Au bout d'une courte attente mon mari revient, et nous gagnons l'exté-

rieur. A l'entrée de la mine, sous des hangars, des hommes séparent à la main, avec un marteau, le minerai de sa gangue. Après avoir fait une collection de beaux cristaux de pyrite, nous enfourchons de nouveau nos montures.

Bientôt Kavart se présente, mais il faut aller encore quelques verstes



MINEURS DE KATAR.

plus loin, jusqu'à Katar, où se trouvent les mines de cuivre, pour les directeurs desquelles nous avons une recommandation de M. Moutaffian. Kavart est un petit village arménien qui compte 50 maisons et 500 habitants environ; il n'offre rien d'intéressant.

Depuis longtemps notre arrivée avait été annoncée à Katar; aussi ces messieurs eurent-ils vite fait de nous installer dans une belle chambre.

L'idée de ne rien pouvoir dire ou faire sans l'interprète m'attristait déjà, lorsqu'un jeune homme, s'avancant vers nous, nous salue, et nous souhaite la bienvenue dans le meilleur français. C'est M. Nazarbekian, le neveu de l'un des propriétaires de Katar. Il a fait toutes ses études en Europe, et sa présence, bien entendu, nous enchante. Tour à tour nous faisons la connaissance du personnel, directeurs et employés de la mine et de la fonderie, car à la mine est adjointe une grande fonderie, à la tête de laquelle est placé M. Ter Mikhaïliantz.

Les bâtiments d'habitation, vastes et confortables, sont attenants à l'usine, dont les grands fours vomissent du feu et des étincelles. Toute cette exploitation est entre les mains d'une société arménienne.

Katar est situé au fond d'un entonnoir, à 820 mètres d'altitude. Sa température est celle de toute la plaine arrosée par l'Araxe, dont il est peu éloigné. Dès le mois de juin, la chaleur y est suffocante, et la fièvre commence à sévir. Aux premiers jours de juillet, la vie devient impossible, mines et fonderie sont abandonnées. Les mineurs se réfugient avec leurs familles dans la montagne, tandis que les directeurs et le personnel regagnent leurs quartiers d'été, Borjom ou Akoulis. Pendant deux mois, juillet et août, ces régions, complètement désertes, semblent avoir été frappées de mort. Aux bruits de la fonderie, aux gerbes de feu lancées par le métal en fusion, succède le bruissement monotone des insectes. Déjà nous souffrons beaucoup de cette chaleur énorme à laquelle nous ne sommes pas encore habitués, et il faudra bientôt dire tout à fait adieu aux belles forêts, ainsi qu'à l'air vif des montagnes : la plaine, la redoutable plaine de l'Araxe, nous tend les bras !

A la nuit tombante on se rend à la fonderie pour assister à la sortie du métal en fusion, que l'on verse dans des moules plats et carrés, où il se refroidit et se durcit immédiatement, après quoi les tablettes ainsi obtenues sont jetées dans un bassin plein d'eau.

A Katar comme à Norachaine, on dîne entre dix et onze heures du soir ; mais cette heure tardive a sa raison d'être dans ces pays, car on intervertit l'ordre des choses à cause de la chaleur, en dormant une partie du jour et en vivant la nuit seulement. La table est installée sur la galerie ouverte qui fait le tour de la maison. Là, au moins, une brise agréable vient vous rafraîchir, et faire oublier un instant l'accablement du jour.

Devant mes yeux s'étend un admirable paysage de montagnes éclairé

par une lune brillante qui se mire coquettement dans le Katar-tchaï aux eaux argentées. Ce paysage, légèrement voilé dans le bas par des vapeurs qui se dégagent du sol, est empreint d'une poésie si pénétrante que j'oublie à le contempler de faire honneur au repas. Au contraire, si je tourne la tête, la gueule rouge des fours, les gerbes d'étincelles qui s'élèvent dans le ciel comme pour narguer les étoiles, la fonderie enfin dans toute sa tapageuse activité m'apparaît, extraordinaire contraste de civilisation dans ce pays vierge de toute autre manifestation de l'industrie humaine ! Jusque bien avant dans la nuit, nous devisons sur toutes choses, perdus au milieu de ces solitaires montagnes du Zanguezour, sans route, sans chemin de fer, sans télégraphe !

4 juin. — Nous avons projeté la veille une excursion à la forteresse d'Alitzori-Bert, dans la vallée de l'Oundour-tchaï, où existent aussi d'autres mines et fonderies appartenant aux frères Melik Sarkis Parsadanoff, que nous désirons visiter en passant. Dans ce dessein nous partons de bonne heure à cheval, en compagnie de M. Narzarbekian, notre guide.

En deux heures nous arrivons chez ces messieurs, qui nous font le meilleur accueil. Ils offrent à M. Chantre de superbes massacres du grand cerf élaphe et de chèvres sauvages, animaux encore fort nombreux, ainsi que le chevreuil, dans ce pays de chasse par excellence. Le but de cette excursion, la forteresse d'Alitzori-Bert, se trouve sur une colline, en face des mines, et à 200 mètres environ à pic au-dessus de la rivière. En trente-cinq minutes nous l'escaladons par un étroit sentier très raide, qui aboutit au pied des remparts de la forteresse.

Tout d'abord on rencontre, en dehors des murs, une petite chapelle mortuaire ornée extérieurement de croix et d'inscriptions très archaïques. Elle s'élève au milieu d'un bouquet de figuiers et d'églantiers ; mais seuls des pigeons sauvages pénètrent dans cette ruine, dont la porte est murée. La grande enceinte de la forteresse était carrée et mesurait de 400 à 500 mètres de tour. Quelques petits bastions la défendaient au nord-ouest. Au centre s'élevaient des bâtiments voûtés et recouverts de terre, véritables casemates. Ces bâtiments, composés d'innombrables salles, aujourd'hui transformées en bergeries, étaient reliés à l'église de la forteresse, dont la voûte, percée au centre, est surmontée d'un clocheton à jour comme ceux de Tathève. Le chœur porte encore les traces de fresques représentant une suite de saints et d'évêques. La construction de cette for-

teresse remonte au *xvi*^e ou au *xvii*^e siècle. A une heure de là existe, nous dit-on, un monastère du *x*^e siècle; mais nous ne nous sentons pas le courage d'aller plus loin, et nous tournons bride vers Katar avec 54 degrés de chaleur.

Le minerai de Katar est une pyrite de cuivre assez riche. Ce n'est qu'après six grillages successifs, et quelquefois plus, destinés à le débarrasser de ses impuretés et surtout des sulfures, qu'il est fondu. Toutes ces opérations se font au charbon de bois, grâce au voisinage des riches forêts, hélas! bien dévastées. Mais le déboisement sera bientôt interdit, et les fours devront être alimentés au naphte. Tous les mineurs sont des Tatars, sauf quelques Grecs. Les mines se trouvent dans des diabases encaissées dans une roche verdâtre, sorte de schiste argileux, assez tenace, que M. Chantre considère comme secondaire, peut-être jurassique, à en juger par une ammonite qu'on lui a montrée encore dans sa gangue, et qu'il n'a pu se faire donner. Elles sont situées à deux verstes de la fonderie en remontant le Katar-tchaï. Les travaux sont poussés avec une très grande activité, et les galeries paraissent avoir une tout autre importance que celles de Bachkend. Cent pouds de minerai rendent près de quinze pouds de cuivre métallique; mais ce rendement sera bien supérieur lorsque l'outillage primitif actuel aura été modifié.

Ces mines, remises récemment en exploitation, sont connues depuis une époque fort ancienne, comme le prouvent certaines découvertes archéologiques faites dans leur voisinage. L'un des directeurs, M. Khodjamiroff, a recueilli avec soin divers objets en bronze trouvés dans des tombeaux découverts en pratiquant des terrassements pour l'installation de nouveaux bâtiments. C'était un des buts de mon mari de s'assurer si dans ces régions minières les populations antérieures à l'âge du fer n'avaient pas cherché à se procurer du cuivre, métal alors si précieux pour elles. Les antiquités réunies par M. Khodjamiroff proviennent de tombeaux en dalles brutes. Ce sont des bracelets, des pendants d'oreilles, des garnitures de ceinture, des lances, des épées richement décorées et des vases en terre, du genre de ceux qu'on a trouvés dans un grand nombre de nécropoles du Caucase et de la Transcaucasie.

Après cette journée si pénible, la fraîcheur du soir nous ramène encore sous la véranda. Dans la nuit claire se dresse fièrement, au sud de Katar, le mont Khustup, qui domine tout le cirque de montagnes au fond duquel

est la fonderie. Il existe nombre de légendes sur ce Khustup, dont le sommet est couronné par le tombeau d'un saint ermite. Le peuple y vient de très loin en pèlerinage le 8 juillet. Les femmes demandent la fécondité à une source qui coule près du tombeau. L'une des pierres de ce mausolée est percée, paraît-il, de cupules, dans lesquelles les jeunes gens, filles et garçons, jouent au palet. Si la petite pierre qu'ils jettent dans les cupules y reste, c'est preuve qu'ils se marieront dans l'année.

5 juin. — Dès l'aube, le signal du départ est donné, mais ce n'est qu'après d'interminables retards qu'on peut prendre congé de nos aimables hôtes et se mettre en route. Notre intention est de gagner l'Araxe, et d'aller, en longeant ses bords, jusqu'à Migri, et de là à Ordoubat, Akoulis et Djoulfa.

En quittant Katar, la caravane suit le Kapan-tchaï, et gravit un sentier rocheux. A notre escorte se sont joints le pristaf du pays, Pétros bek Agamaloff et le garde général des forêts. Ces messieurs ont jugé prudent de nous accompagner, étant donnés l'état extrêmement mauvais des sentiers et la difficulté de circuler dans les forêts. En effet, quoique nous ayons pris le meilleur chemin pour aller à Migri, le voyage s'annonce comme de plus en plus pénible et difficile : nous ne comptons pas mettre moins de trois jours avec la caravane pour atteindre ce but, pourtant peu éloigné. Cette excursion est, il est vrai, regardée comme téméraire par les gens du pays, qui nous en dissuadent. Les relations entre les villages échelonnés depuis Katar jusqu'à Migri sont en quelque sorte nulles, à cause de l'absence complète de voies de communication praticables pour les caravanes.

Après avoir traversé quelques villages tatars bien cultivés, on entre dans une magnifique forêt de hêtres presque vierge de tout sentier, et où la hache du bûcheron ne fait point de ravages. Cette forêt inexploitée est propriété de l'État.

Les arbres géants pourrissent de vieillesse : leurs troncs et leurs racines énormes jonchent le sol complètement défoncé par les pluies précédentes. Aussi la marche offre-t-elle, à travers cette démolition du sol et des végétaux, des difficultés inouïes. Le garde nous dirige heureusement parmi ces dédales inextricables, où seuls nous aurions été dans l'impossibilité de nous reconnaître. Des hêtres aux fabuleuses proportions forment un dôme touffu, sous lequel on jouit d'une obscurité et d'une fraîcheur délicieuses.

Depuis Katar le sol a changé d'aspect. Aux terrains sédimentaires ont succédé les gneiss et les granits aux beaux escarpements. Toute cette région,

extrêmement montagneuse, apparaît, du point élevé où nous sommes, couverte d'un épais manteau de forêts. Sous les rayons du soleil, cette opulente toison moutonne, et offre un aspect vraiment splendide.

Nos chevaux se tiennent avec peine, glissent, s'agenouillent au milieu des racines et des rochers émergeant du sol; les cavaliers, durement cahotés, mettent souvent pied à terre pour soulager leurs montures dans les pentes trop raides. La forêt où nous sommes, dite de Chakhadine, couvre le flanc d'une montagne abrupte, qu'il faut escalader pour atteindre le prochain village de Chikhaouz. Le faite est à 1 550 mètres d'altitude, et le village à 1 050 mètres.

Lorsque je mets pied à terre à Chikhaouz (ou Chikhavouz), dont la population est arménienne, la première chose qui me frappe est la coiffure des femmes, beaucoup plus lourde et riche que nulle part ailleurs. Nous nous empressons d'en photographier quelques-unes pendant qu'on installe les bagages, presque malgré nous, dans une maison arménienne, car, las des puces et des punaises des habitations, nous avons l'intention formelle de camper ici. Mais le pristaf en avait décidé autrement (les Arméniens ne comprennent pas le campement), et il avait envoyé les tchapars en avant pour faire vider une maison et nous y mettre. C'est en soupirant que je vois dresser nos couchettes et étaler nos tapis sur le plancher malpropre d'une vaste pièce, l'unique de la maison.

A Chikhaouz les habitations sont en pierre et en terre, et les toits plats portent des cheminées coniques. On y fait un grand élevage de vers à soie. Les magnaneries se composent de clayonnages situés à 1 mètre ou 1 m. 50 au-dessus du sol. On en élève aussi dans quelques maisons composées d'une seule pièce, où couche toute la famille. Autour du foyer, placé au milieu de la chambre, sont disposées des branches de buissons, et c'est là-dessus que travaillent les pauvres insectes. Les habitants se plaignent d'une façon générale que les années sont de plus en plus mauvaises, et nous ne pouvons pas leur faire comprendre que leurs vers sont dans de trop mauvaises conditions hygiéniques pour prospérer !

6 juin. — C'est aujourd'hui qu'on doit parcourir la route la plus difficile. Depuis le lever du soleil j'entends les caravaniers discourir, pesant et soupesant les charges, qu'ils trouvent trop lourdes pour leurs chevaux, trop larges pour les sentiers. Ce n'est qu'après de nombreuses récriminations qu'ils se décident à charger le bagage.

A Chikhaouz, nous quittons Pétros bek Agamaloff, et un nouveau garde des forêts se joint à la caravane. En s'en allant, Pétros bek nous a laissé son tchapar fidèle, Djebraïl, jeune Tatar à toute épreuve comme Feth Ali, et qui ira jusqu'à Ordoubat. La caravane se compose en ce moment de dix-sept personnes et de dix-sept chevaux.

Peu de temps après avoir quitté Chikhaouz, on s'engage de nouveau dans une immense forêt impénétrable à la lumière, fort accidentée et où aucun sentier n'a jamais été tracé. Elle couvre une montagne non moins abrupte que celle de la veille. Le long du chemin se présentent une superbe cascade et quelques clairières où l'aubépine en fleur, l'érable et le pommier sauvage reposent quelques minutes de la vue des hêtres géants. Dans les parties spé-



COIFFURE DES ARMÉNIENNES DE CHIKHAOUZ.

cialement sombres et humides croissent de magnifiques fougères.

A 1600 mètres on atteint le col de Ghermas-yale, où nous nous arrêtons, près d'une fontaine appelée en tatar *Keur-boulak* (fontaine du Borgne), dont la température est de 10 degrés. Une courte halte sur ce point me permet de fouler les belles mousses moelleuses qui tapissent le sol, et dans lesquelles bourdonnent de beaux insectes. Les pures vocalises du rossignol retentissent au milieu du silence, et descendent en pluie de perles du haut des hêtres séculaires.

Encore quelques verstes, et l'on s'arrête de nouveau, pour déjeuner, dans une clairière très agréable, près d'une fontaine. Les chênes ont remplacé les hêtres. On est à 1450 mètres; de ce point la vue est si belle qu'elle m'arrache un cri d'admiration. A nos pieds s'étend une grande vallée fermée tout au loin par les montagnes de la Perse, et au fond de laquelle coule l'Araxe, dont les eaux sont d'un rouge brique. Depuis Djevat je n'avais pas revu cette rivière : elle m'apparaît cette fois dans un cadre bien différent.

A 1550 mètres on franchit un pont jeté sur un torrent. Aux hêtres et aux chênes s'ajoutent les érables et les frênes; puis aux gneiss succèdent tout à coup des schistes argileux qui se dressent devant nous en falaises à pic. C'est un changement complet de décor. Quelques déchirures, quelques anfractuosités de la roche portant des traces glissantes d'usure, nous indiquent une sorte de sentier de chèvres. On a mis pied à terre, et en présence de l'étroitesse d'un passage les bêtes sont déchargées et le bagage passé à dos d'homme. Quelques pas plus loin, le sentier cesse complètement; nous nous trouvons devant une muraille à pic qu'il faut franchir si l'on ne veut pas rétrograder. En nous aidant des pieds et des mains, nous escaladons vite cet obstacle, mais les chevaux? Ils sont de nouveau débarrassés de leurs fardeaux, sauf un, celui qui porte la literie, charge relativement légère. Le pauvre animal glisse, s'accroche avec désespoir sur la roche polie, mais sa charge trop large bute contre les parois du rocher, et l'animal, perdant pied, est projeté à 10 mètres dans les éboulis du ravin, d'où on le retire fort contusionné et à peine en état d'achever l'étape. Les hommes, au prix de peines infinies, transportent sur leur dos nos lourdes caisses, travail que nous surveillons avec angoisse, car on peut craindre à chaque instant de les voir rouler, avec leur fardeau, dans le précipice. Quant à nos pauvres bêtes, soutenues par les tchapars, qui se sont déchaussés, elles se laissent glisser sur leur train de derrière. Une centaine de roubles suffiraient cependant pour établir à l'aide de quelques coups de dynamite un passage praticable. On dit que c'est le meilleur des sentiers conduisant à Migri. Que doivent donc être les autres?...

Au fond du ravin coule un torrent aux nombreuses cascades. Le paysage est vraiment d'une sauvagerie émouvante. La nature semble prendre plaisir à charmer et à effrayer l'humble voyageur que le hasard ou la nécessité a conduit dans ces gorges solitaires. Les contrastes les plus imprévus, les



ISHAIL BEK ET SES TCHAPARS.

difficultés, surgissent à chaque instant comme pour le confondre et le punir de sa témérité. Et pourtant les sensations qu'il éprouve en face de cette nature vierge lui font oublier les fatigues et les dangers de la route parcourue.

Ce mauvais pas franchi, on s'engage de nouveau sous la voûte de la forêt, si malencontreusement interrompue. Elle repose sur un sol de diorite que nous ne quitterons plus jusqu'à Migri. La flore présente toujours une grande variété.

Encore un coup de collier, et l'on atteint l'étape, à la lisière de la forêt, dans une clairière aux superbes pâturages, et loin cette fois de toute agglomération humaine. Les tentes sont plantées au milieu d'une prairie inclinée, à 2100 mètres d'altitude. Les chevaux, entravés, se répandent immédiatement dans le pâturage, où ils se roulent avec délices au milieu de ruades et de hennissements. Notre bivouac a tout à fait un grand air. Un immense feu est préparé par les tchapars, qui l'alimentent avec des arbres entiers, tirés de la forêt.

Pendant qu'on prépare le samovar, nous dépêchons nos Tatars, rapides cavaliers, pour querir un mouton dans un campement que l'on aperçoit au sommet d'une montagne voisine. Partis au coucher du soleil, le temps s'écoule, la nuit noire arrive, et nos cavaliers ne reviennent pas. La nuit est belle, mais leur retard nous inquiète. De plus, ils doivent rapporter le souper de tous nos gens, qui, en l'attendant, se chauffent philosophiquement autour du vaste foyer, dont les lueurs fantastiques les éclairent bizarrement. La plupart d'entre eux ont la mine longue, parce qu'ils sont las et qu'ils ont faim. Ils prennent pourtant patience chacun à sa manière : les Arméniens en bavardant comme des pies, les Tatars en fredonnant quelque chanson plaintive.

A cette altitude, la fraîcheur de la nuit se fait vivement sentir. Après les émotions et les fatigues de la journée, plusieurs de nos Arméniens sont malades. La tente du personnel est occupée par cinq hommes, parmi lesquels le garde forestier, pris d'un violent accès de fièvre.

Le ciel est semé d'étoiles qui scintillent merveilleusement dans une atmosphère d'une pureté et d'une transparence parfaites. Du seuil de la tente, je jouis avec bonheur du spectacle de cette nuit sereine, au sein d'une solitude et d'un calme absolus. Pourtant, à neuf heures, nous commençons à être consternés. « Djebraïl! Feth Ali! Ismaïl! » les noms des tchapars, sont jetés à tous les échos, mais seul l'écho y répond. Enfin, à neuf heures

et demie, les retardataires s'annoncent par des appels lointains, et nous tirent d'inquiétude. Ils sont loin encore, et je me demande même comment ils peuvent avancer, à cheval, en pleine montagne, dans cette nuit merveilleuse d'étoiles, mais sans lune. Allah soit loué! ils arrivent avec un magnifique mouton, qu'ils immolent sur l'heure. Il faut voir avec quelle dextérité son dépeçage est accompli, et quelle curée lorsqu'il est cuit!...

La cause de leur long retard a été dans la grande distance à parcourir pour se rendre à ce pâturage, qui, à vol d'oiseau, nous avait paru assez près. Tout est bien qui finit bien : Bonsoir et bon appétit, compagnons!

7 juin. — La nuit a été froide, ce qui n'empêche pas qu'à six heures du matin le thermomètre marque 20 degrés. Vite on lève le camp, et pendant que je prends mon thé, un montagnard du voisinage m'apporte des cerises, accueillies avec d'autant plus de plaisir que ce sont les premières de l'année.

C'est avec un véritable regret que je quitte ce charmant lieu de campement. Toutes les montagnes environnantes sont teintées de rose par le soleil levant. L'air frais invite à la marche. En moins de trente minutes, on atteint le col de Guimeran, à 2500 mètres, d'où l'on domine mieux encore la vallée de l'Araxe. Un vaste cirque de montagnes nous environne. De ce point la vue s'étend sur un panorama vraiment féerique, surtout à cette heure matinale. Les plus hauts sommets neigeux indiquent d'un côté, à l'ouest, Ordoubat, et au nord, juste devant nous, le massif du Sekem, derrière lequel se trouve la ville persane de Tabriz.

Près du col sont campés sous de petites tentes et des kibitkas quelques riches familles arméniennes des villages voisins qui fuient les chaleurs avec leurs troupeaux. Mais, malgré le paysage admirable qui se déroule sous nos yeux, nous ne pouvons nous attarder sur ce point élevé, le dernier pour longtemps que nous aurons atteint, car il faut descendre à pic, sur des serpentines, près de 1800 mètres pour atteindre Astatzor, notre étape d'aujourd'hui. La flore change dès lors complètement d'aspect et présente à profusion des pavots doubles magnifiques, des églantiers jaunes, des iris nains très jolis, gris et mouchetés d'un violet sombre et velouté; des sédums, des chardons bleus, puis des touffes d'*Ornithogalum tenuifolium*, etc. Cette descente s'opère à pied, car la secousse sur les chevaux est intolérable. Les insectes deviennent de plus en plus nombreux, notamment les cétoines et les scarabées, qui pullulent littéralement sur la route.

A onze heures, nous nous arrêtons pour déjeuner à 1950 mètres, près des bergeries d'hiver du village d'Astatzor. Une délicieuse fontaine (10 degrés) sourd sur ce point d'un rocher de serpentine. Aux alentours se voient nombre d'arbrisseaux, parmi lesquels des genévriers, des épines-vinettes, etc. Mais bientôt la roche change : aux serpentines succèdent des diorites compactes dont la décomposition superficielle donne au paysage un aspect moutonné bizarre; les térébinthes et les petits pins font leur apparition. Vers deux heures la température atteint 56 degrés. Ce véritable calvaire s'achève à quatre heures de l'après-midi, au village d'Astatzour ou Astatzor, situé à 2 kilomètres environ de l'Araxe. Feth Ali se frotte les mains de joie à la pensée que nous avons pu l'atteindre sains et saufs. « Allah soit loué, madame, me dit-il, que nous n'ayons pas d'accident à regretter! »

Les caravaniers, arrivés avant nous, ont trouvé très ingénieux de déposer le bagage dans la maison d'un brave habitant. Mais, au grand étonnement de tout le monde, M. Chantre maintient l'ordre de camper, et l'on se met en quête d'un lieu convenable. Enfin, un Arménien nous ayant offert son jardin, légèrement élevé au-dessus de l'Astatzor-tchaï, le campement y est établi. Nos pauvres tchapars, moulus, exténués, les pieds ensanglantés par la marche sur les rochers, ayant besoin d'une nuit de repos sous un toit, nous les avons congédiés jusqu'à demain, à leur grande joie.

Astatzor, à 680 mètres d'altitude, est construit en amphithéâtre sur les pentes de trois collines qui s'élèvent au fond d'une vallée entourée de toutes parts de hautes montagnes granitiques dénudées. La vue de ce village offre un curieux contraste avec l'aridité et la sécheresse des monts environnants. Ici tout est verdure. La chaleur et l'abondance de l'eau donnent naissance à une végétation exubérante. Dans des jardins bien entretenus poussent, à l'envi, des mûriers, des noyers, des figuiers, des vignes splendides ou plutôt fabuleuses, des cerisiers, des grenadiers.

Le campement est des mieux situés, dans le voisinage d'un beau noyer séculaire qui projette son ombre bienfaisante sur notre maison de toile, et au milieu de lianes, de plantes grimpanes, accrochées partout aux arbres. On se croirait en plein paradis terrestre si, sous la tente ouverte, une chaleur de plus de 50 degrés qu'aucune brise ne vient tamiser ne nous incommodait outre mesure. Sur la route qui passe près du campement règne un va-et-vient incessant, et extrêmement pittoresque, de caravanes de mulets

avec leurs sonnailles, de cavaliers tatars, persans, arméniens, armés souvent d'un parasol rouge ou bleu. Dans cette oasis, où la nature semble avoir prodigué ses dons, vit une population aux mœurs douces et affables. Depuis notre arrivée, les visiteurs affluent au campement, les mains chargées d'offrandes : celui-ci m'apporte de grosses cerises, que je dévore à belles dents ; celui-là, une assiette de mûres blanches appétissantes ; tous m'offrent des roses et surtout de magnifiques branches de grenadier en fleur.

8 juin. — A peine sur pied, j'aperçois Feth Ali, qui, rouge de plaisir, m'apporte un bouquet de roses, qu'il a braconné, sans aucun doute, dans les jardins d'autrui. Puis les habitants arrivent de nouveau en procession, porteurs de bouteilles de vin de tous âges, de toutes couleurs, de tous crus, désireux de nous faire goûter les produits exquis de leurs vignes. L'absence de routes, de chemin de fer, de toute facilité de communication, empêche de les répandre dans le commerce ; ils sont pourtant excellents. D'ailleurs tous les vignobles de la vallée inférieure de l'Araxe donnent des vins remarquables, et surtout très capiteux. J'ai déjà dit que les vignes cultivées atteignent des proportions gigantesques, telles que la description pourrait en paraître exagérée. Quant à la vigne sauvage, elle croît partout, courant le long des haies, des murs, s'enroulant autour des arbres. Elle est en fleur en ce moment, et l'air est saturé de son parfum. Les Arméniens s'entendent très bien à cette culture ; ce qu'ils ne savent pas faire, c'est le vin proprement dit.

Jamais aucun étranger n'est venu à Astatzor : c'est à peu près une *terra incognita*, même pour les Russes. Cela explique l'empressement et le bon accueil de la population, flattée d'être l'objet d'une visite, et à cette occasion les habitants, gens fort intelligents, s'empressent d'éclaircir certains points obscurs qui les préoccupaient depuis longtemps. Les uns présentent à mon mari divers échantillons de minéraux, tels que du plomb, des pyrites, du mica, du talc, etc., sur la valeur desquels ils voudraient être fixés. D'autres lui montrent un échantillon d'une eau minérale acide dont la source est située près du village. Tous ont pressenti qu'ils ont entre les mains de nouveaux éléments de prospérité, mais, quelle que soit la valeur réelle de ces produits naturels, ils n'en pourront profiter que lorsque le pays sera pourvu de routes.

A huit heures du matin, le thermomètre marque 50 degrés. Il ne

souffle point d'air. A ce moment arrive une procession de malades. C'est la fièvre et les maux d'yeux qui font le plus souffrir cette population. Parmi ces dernières affections se présentent un grand nombre d'iritis, survenues à la suite d'une épidémie d'ophtalmie dont a été frappé tout le village en janvier 1890.

Astator compte 97 maisons et 800 habitants environ. On y voit les restes d'un bel aqueduc d'une seule arche et très élevé qui conduisait l'eau d'un côté de la vallée à l'autre. Ici, comme presque partout en Arménie, les mariages se font de très bonne heure. Un garçon de vingt ans, qui est venu nous voir au campement, est marié depuis six ans déjà et a plusieurs enfants.

A quelque distance un peu plus bas, et au bord de la rivière, est un autre village, également accroché au flanc de la montagne. Il s'appelle Tourout et est peuplé uniquement de Tatars, au nombre de 500. Ces deux villages ne forment qu'une seule commune, quoi qu'ils soient administrés chacun par un starchina.

L'étape jusqu'à Migri doit être courte; aussi ne partons-nous qu'à deux heures, lorsque le temps, un instant orageux, s'est remis au beau. Une discussion s'élève à ce moment entre nos tchapsars et les Tatars du village voisin; ceux-ci refusent de leur fournir du pain, n'en ayant pas assez pour eux-mêmes, disent-ils. Je suppose plutôt que s'ils ne veulent pas le donner, ils consentiraient bien à le vendre, ce qui n'est pas du goût de nos hommes probablement. La courbache de Djebraïl fend l'air, et vient cingler les épaules d'un de ses récalcitrants coreligionnaires, chargé de leur rapporter du pain, et qui revient les mains vides. En cet instant le jeune Tatar a une figure presque féroce. Feth Ali, non moins furieux, roule des yeux fulgurants, et vient me supplier de lui donner un crayon afin qu'il dresse procès-verbal contre les habitants de Tourout. Je lui donne le crayon; il ne sait pas écrire, mais il feint de griffonner sur un morceau de papier, et soudain on lui promet de lui apporter tout le pain qu'il voudra s'il consent à ne rien dire au pristaf.

Je quitte avec regret Astator, cette oasis si fertile, dont les habitants ne demandent au gouvernement russe que des routes, des voies de communication à tout prix. Les deux starchina et les notables d'Astator nous font la conduite jusqu'à la fontaine de Hussein-bek-Kheris, où l'on vient pour obtenir la guérison de la fièvre. Là ils nous convient à boire un vin

d'honneur, touchante coutume de ces pays hospitaliers, et nous quittent après force souhaits de bonne route.

La caravane arrive bientôt au bord de l'Araxe, et je salue ce fougueux fils de l'Arménie, dont les eaux rouges roulent avec fracas entre deux rangées de très hautes montagnes. La rive opposée est à la Perse, l'Araxe étant ici la frontière naturelle entre les deux pays. A l'endroit où l'Astatzortchaï se jette dans l'Araxe une végétation étonnante se montre encore :



NOTRE CAMPMENT A ASTATZOR.

grenadiers, mûriers, figuiers, tamarix en fleur, vigne sauvage, poussent jusque dans les pierres de son lit. C'est ici qu'il faut dire un dernier adieu aux monts du Karabagh et du Zanguezour, aux forêts épaisses et aux pâturages fleuris, avant de prendre la route de la plaine, presque du désert. On entre dans le district de Nakhitchevan. Dans l'antiquité, l'importante province du Vashbouragan, appelée aussi Médie supérieure par certains auteurs, était divisée en 57 arrondissements, dont l'un était celui de Nakhdjavan ou Nakhitchevan. Ce district est borné, au nord, par les monts Daralaguèse qui le séparent du district de Charouro-Daralaguèse; à l'ouest, par les monts du Karabagh, qui le séparent du Zanguezour; au sud et au

sud-est, par l'Araxe et, au nord-est, par la partie méridionale de la plaine de Charoure.

Le lit de l'Araxe est encaissé entre deux parois de rochers abrupts, très élevées et complètement dénudées et calcinées par le soleil. Un sentier en corniche, à peine tracé sur la serpentine glissante, est notre seule voie,



POSTE D'ALDARA.

suspendue au-dessus de l'abîme au fond duquel roule la rivière avec un bruit de tonnerre. La végétation cesse tout de suite après Astatzor. Une chaleur énorme, réfléchiée par les rochers, se fait sentir. De grosses tortues paresseuses, de beaux lézards, sont les seuls hôtes de ces solitudes, qui dépassent l'imagination. De loin en loin, on franchit des lits de torrents, tributaires du fleuve, actuellement desséchés.

Nous nous arrêtons devant le poste d'Aldara, occupé par des Cosaques gardes-frontière, chargés de veiller à la contrebande, qui se fait en grand entre le territoire russe et la Perse. Dans ce poste, vaste bâtiment d'argile,



DÉFILÉ DE L'ARAXE.

carré et plat, devant lequel sont plantés quelques arbres, vit un officier russe, chef du poste, avec sa femme et son enfant. L'existence de ces gens est des plus tristes. Heureux encore ceux dont les femmes et les enfants peuvent partager le sort, sans que leur santé en souffre trop. Ces postes-frontière se retrouvent de 7 en 7 verstes. Après Aldara on reprend le sentier de la rive, qui présente, comme l'autre, des roches serpentineuses et des schistes argileux de couleur rouge brique, d'où vient sans doute la coloration de l'Araxe. Leurs pics, aigus comme des aiguilles et nus, se détachent dans un ciel d'un bleu intense. De loin en loin se présente une berge sablonneuse couverte de superbes tamarix, à l'ombre desquels dorment de grosses tortues (*Testudo mauritanica*) et des serpents, qui s'enfuient devant nous, en traçant des ondes.

Là où l'Araxe est guéable, on remarque que la surveillance des postes est particulièrement vigilante; il faut une grande audace aux contrebandiers qui essayent de les braver en traversant, en quelque sorte sous leurs yeux, l'Araxe à la nage. Bientôt s'annoncent des rizières et des jardins. Ils appartiennent à un village persan situé juste en face de Migri. Sur ce point, l'Araxe fait un coude très brusque, et on le quitte pour atteindre Migri.

De grands troupeaux de chèvres paissent l'herbe rare qui croît dans les rochers. Beaucoup de jardins bien cultivés et clos avec soin annoncent un village important et aisé; celui-ci apparaît enfin, construit en amphithéâtre. Ses maisons paraissent bien bâties et confortables, mais rien ne peut rendre l'aspect aride de ce bourg qui semble faire partie de la montagne elle-même, tant il en a la coloration grise. Les jardins occupent la partie inférieure voisine de la rivière. Un des habitants, M. Chayantz, nous offre l'hospitalité dans sa demeure. Notre arrivée est un événement énorme. A Migri comme à Astatzor, on n'est pas gâté par les visiteurs, même russes. Aussi nous accable-t-on de questions pour connaître les péripéties de notre voyage. Notre passage, annoncé par les journaux, était attendu avec impatience, et, après avoir bravé tant de fatigues pour arriver dans ces villages perdus de l'Arménie russe, nous étions bien récompensés par l'accueil qui nous y était fait, et le vif intérêt que nous offraient le pays et les gens.

Migri ou Meghri est arrosé par un ruisseau du même nom, affluent de l'Araxe; son nom dérive du mot arménien *meghre*, qui signifie « miel », produit renommé du pays. Ce fut jadis un gros bourg, partagé en trois quartiers, dont l'un est à peu près ruiné, et le siège d'un évêché dépendant

de Tathève. L'histoire cite vers la fin du xi^e siècle Abou Sahel, seigneur de la forteresse de Migri. Au milieu du xn^e siècle, les Persans s'en emparèrent ; au xviii^e siècle, les Arméniens tentèrent de les chasser. Mais, après la mort de Nadir Chah, les guerres avec la Perse causèrent beaucoup de mal à Migri, qui se soumit enfin à Ibrahim-Khan. Les habitants de Migri ont été de tous temps renommés pour leur génie commercial. Ils fréquentaient jadis les



VUE DE MIGRI.

villes industrielles d'Italie et surtout Venise, où l'on trouve leur souvenir aux xvii^e et xviii^e siècles. Durant l'été l'Araxe est guéable dans le voisinage du bourg, de sorte qu'on y vient commodément de Perse.

A peine sommes-nous arrivés que les visiteurs affluent ; mais je me couche au plus vite, sous le coup d'une légère insolation.

9 juin. — Le costume des femmes de Migri diffère quelque peu de ceux déjà vus. Les couleurs très claires dominant. Les femmes passent dans les rues avec leur cruche en terre dans le dos, qu'elles soutiennent, le bras gracieusement jeté en arrière. Je les suis jusqu'à la fontaine, que l'on

atteint par un mauvais chemin en escalier, glissant et pénible; je ne comprends pas comment quelques maris galants n'ont pas tenté de l'améliorer. La population féminine est dans tous les cas fort remarquable. J'ai rarement vu autant de beaux types qu'à Migri, et notamment à cette fontaine. Les femmes et les filles pauvres portent presque toutes une robe en cotonnade bleue qu'elles filent et tissent elles-mêmes. Ce costume, d'une coupe élégante, est complété par un joli foulard de couleur vive qu'elles nouent coquettement autour de leur tête brune. Avec leur petite cruche en terre qu'elles portent gentiment attachée à une corde en poil de chèvre, elles sont absolument ravissantes.

L'aspect de Migri est tout à fait persan; d'ailleurs il n'y a que soixante-deux ans que la Russie s'est emparée de ce pays. Toutes les maisons sont faites en petites briques, et sont entourées de jardins et de murs qui en dérobent la vue intérieure. Les Hadjémis fourmillent dans les rues. Ils viennent travailler comme maçons ou terrassiers à Migri, où d'ailleurs on parle également le persan et l'arménien. A moitié nus et bronzés, la tête couverte d'un simple mouchoir de coton bleu ou rouge, ils apportent une jolie note asiatique au milieu des longues redingotes et des casquettes des indigènes.

Sur la grande place se trouve un énorme platane, à l'ombre duquel les enfants et les vieillards viennent prendre le frais. Parmi ces derniers, quelques-uns, au type sémitique des plus nobles, droits comme des chênes malgré leurs années attestées par la neige de leurs cheveux et de leur longue barbe, filent la laine avec une gravité imposante.

Nous visitons ensuite l'église, dont la décoration intérieure, due sans doute à un artiste persan, est d'une naïveté et d'une imagination tout à fait enfantines. Les scènes peintes sur les murs représentent le sacrifice d'Abraham, le paradis, l'enfer, etc. Après l'église, nous allons voir l'école, de construction récente. Elle est établie dans les meilleures conditions: quatre vastes classes bien éclairées et bien aérées s'ouvrent sur un superbe préau en partie couvert. Cette école est dirigée par un Arménien distingué, M. Avelice Vatchiantz, assisté de trois autres jeunes hommes, parmi lesquels s'en trouve un qui a fait des études à Paris, et parle purement le français. L'ensemble de la population s'élève à 900 habitants, répartis en 167 feux. L'école reçoit en moyenne 60 enfants. Dans ce coin perdu, sous le soleil brûlant de la plaine de l'Araxe, règne un courant



ARMÉNIENNES DE MIGRI.

d'idées avancées, une aspiration au progrès, un goût de l'instruction, étonnants chez des gens livrés à peu près à leurs propres ressources.

M. Avetice Vatchiantz nous retient à déjeuner. Il a réuni à cette occasion un certain nombre de ses parents et de ses amis. Chose curieuse à signaler, la femme de l'instituteur, conformément à l'antique et populaire usage arménien qui condamne les jeunes femmes au silence en présence de leurs beaux-parents, pendant les premières années de leur mariage, s'obstine à garder à l'égard de ces braves gens le plus complet mutisme. Ils la dispensent pourtant largement de cette marque de respect excessive, et m'avouent eux-mêmes qu'ils en souffrent beaucoup.

De midi à trois heures une chaleur de plus de 40 degrés nous oblige à rester à la maison. J'en profite pour prendre des mensurations sur les femmes présentes. Une jeune servante, brune comme une tsigane, vient, ébouriffée et apeurée, se prêter à mes compas, qu'elle croit doués de quelque pouvoir magique. Elle répond au nom gracieux de Vardi, qui signifie rose en arménien, nom bien porté du reste, car, avec ses seize printemps, la petite sauvagesse a toute la grâce et la fraîcheur de cette fleur.

Une autre jeune fille du même âge vient encore se soumettre à mes mesures. Elle offre ce type si fréquent chez les Arméniennes et caractérisé par des yeux sombres bien fendus, un teint mat, une opulente chevelure, des traits assez accentués, et un certain nuage de gravité triste répandu sur toute la physionomie. Mais vienne une occasion de sourire, et alors des éclairs jaillissent de leurs yeux noirs, tandis qu'une bouche mutine découvre des dents admirables.

Mme Vatchiantz me remet, au moment de nous séparer, une broderie ancienne, charmant travail local, car les Arméniennes, en même temps qu'elles sont d'actives ménagères, excellent dans les travaux à l'aiguille, et produisent de vraies merveilles de patience et de goût. D'ailleurs, de tous temps, en Géorgie aussi bien qu'en Arménie, la broderie a fait partie de l'éducation des femmes.

La soirée se fait lourde; l'atmosphère est chargée d'électricité. Nous nous réfugions, pour avoir un peu de fraîcheur, dans le jardin de Matteos Chayantz, notre hôte, et nous prenons le thé sous une folle végétation de figuiers et de grenadiers en fleur. Dans l'herbe glissent de nombreux serpents longs, mais inoffensifs; toutefois ce voisinage manque d'attrait, et je n'ai point de bonne place.

Les collines qui s'arrondissent en cirque autour de Migri portent à leur faite les ruines d'une forteresse, dont les murs et les tours suivaient le caprice de la montagne. De ces tours, au nombre de six, qui rappellent dans leur ensemble les *nuraghi* de Sardaigne, les unes sont rondes, les autres octogonales. Les murs ont de 1 mètre à 1 m. 50 d'épaisseur. Elles étaient à deux étages, de forme conique et voûtées, et possédaient des citernes qu'on remplissait d'eau, apportée d'en bas.

Le sol de Migri produit en abondance du vin et du coton. Il est aussi couvert de vergers et de plantations de mûriers, car la principale industrie est l'élevage des vers à soie : on y fait jusqu'à 1200 pouds de cocons par an.

10 juin. — De bonne heure, mon mari est parti, accompagné d'une escouade de terrassiers, dans le but de pratiquer quelques fouilles dans une nécropole antique découverte dans une des propriétés de Matteos Chayantz. Pendant que s'accomplit ce travail de fouille, je me réfugie, pour fuir la chaleur, dans un jardin où vignes, pêchers, figuiers, amandiers, cerisiers (deux espèces), pruniers (deux espèces), saules, peupliers de Virginie, grenadiers, mûriers (deux espèces), abricotiers, poiriers, pommiers, etc., croissent pêle-mêle dans le plus admirable désordre. Le paradis terrestre devait ressembler quelque peu à ce jardin, où l'on n'a qu'à lever le bras pour cueillir un fruit à son choix. Dans la partie la plus fraîche, la plus ombreuse, le thermomètre marque 55 degrés. Après avoir ouvert six tombeaux et recueilli leur mobilier funéraire, composé de divers objets, armes et bijoux, en bronze, nous nous voyons contraints de partir, sous peine de gagner une insolation.

Au retour, M. Chantre trouve une ample provision de serpents (*Pseudopus apus* et *Zamenis caspicus*), produit d'une battue organisée par des gamins à qui l'on avait promis un salaire. Mais ces reptiles inspirent aux musulmans un tel dégoût, que M. Chantre eut beaucoup de peine à obtenir qu'un des chaudronniers tatars du bazar voulût bien souder le bocal en fer-blanc qui les contenait.

Le pire des maux ici est la fièvre, que propage le voisinage de l'Araxe, des rizières et des champs de coton. Les ophtalmies abondent également. Mais faut-il s'en étonner? tous ces gens, dès les premiers jours chauds, s'installent sur les galeries extérieures de leurs maisons, et là parents, enfants de tous âges, couchent sur des matelas exposés à l'air frais de la

nuit et du matin. L'ample provision que nous avons de lunettes à verres bleus ou fumés nous permet de faire bien des heureux. Parmi les malades qui viennent consulter mon mari, quelques femmes me frappent par leur beauté délicate et fine; elles marchent lentement, leurs lourdes paupières alanguies par la maladie voilent des yeux de velours d'une douceur infinie...

Pour éviter des épidémies, la municipalité impose aux habitants de faire brûler sur la place publique toutes les bruyères qui ont servi à l'élevage des vers à soie.

A partir de la fin juin le séjour de Migri devient intolérable; les rochers, surchauffés, réfléchissent la chaleur; toute végétation disparaît, et les habitants, fuyant la sécheresse et cette chaleur torride, vont camper dans les montagnes avoisinantes.

Le repas tardif du soir nous réunit à la table de famille dressée sous la véranda. Les convives sont nombreux et gais, et l'on se dédommage, depuis que la première étoile s'est allumée dans le ciel, de la torpeur du jour. Pour terminer la soirée et amuser les enfants de la maison, mon mari tire un feu d'artifice qui fait la joie des petits et des grands. Puis, comme l'étape de demain sera dure, nous nous retirons pour prendre un peu de repos.



ARMÉNIENNE DE MIGRI.



ENTRÉE DU DÉFILÉ DE MIGRI.

CHAPITRE IX

En route pour Ordoubat. — Rencontre d'une chèvre sauvage. — Ce qu'on appelle la route de l'Araxe. — Chute d'un cheval de charge. — Défilé de Migri : son aspect. — Arrivée à Ordoubat. — Description de la ville d'Ordoubat. — Réceptions chez les Arméniens et les Tatars. — La filature de M. Babaeff. — Moustiques. — Visite du médressé. — Le seyd Hadji Mir Hachim agha. — Le bazar. — Promenade au tombeau de Melik ibn Ibrahim. — L'obitoire de Sardabah.

LE 11 JUIN. — Malgré l'hospitalité si large qui nous a été offerte à Migri, son climat atroce n'est pas fait pour nous y retenir; aussi l'ordre du départ a-t-il été donné bien avant le lever du soleil, car il est important de se mettre en route de bonne heure pour éviter la chaleur le plus longtemps possible. Lorsque nous sortons de ce bourg aride, ses maisons d'argile, les monts à cimes aiguës qui l'environnent, s'empourprent sous les premiers rayons du soleil, et la vallée tout entière, étroite et hérissée de roches, offre à cette heure matinale un très bel aspect.

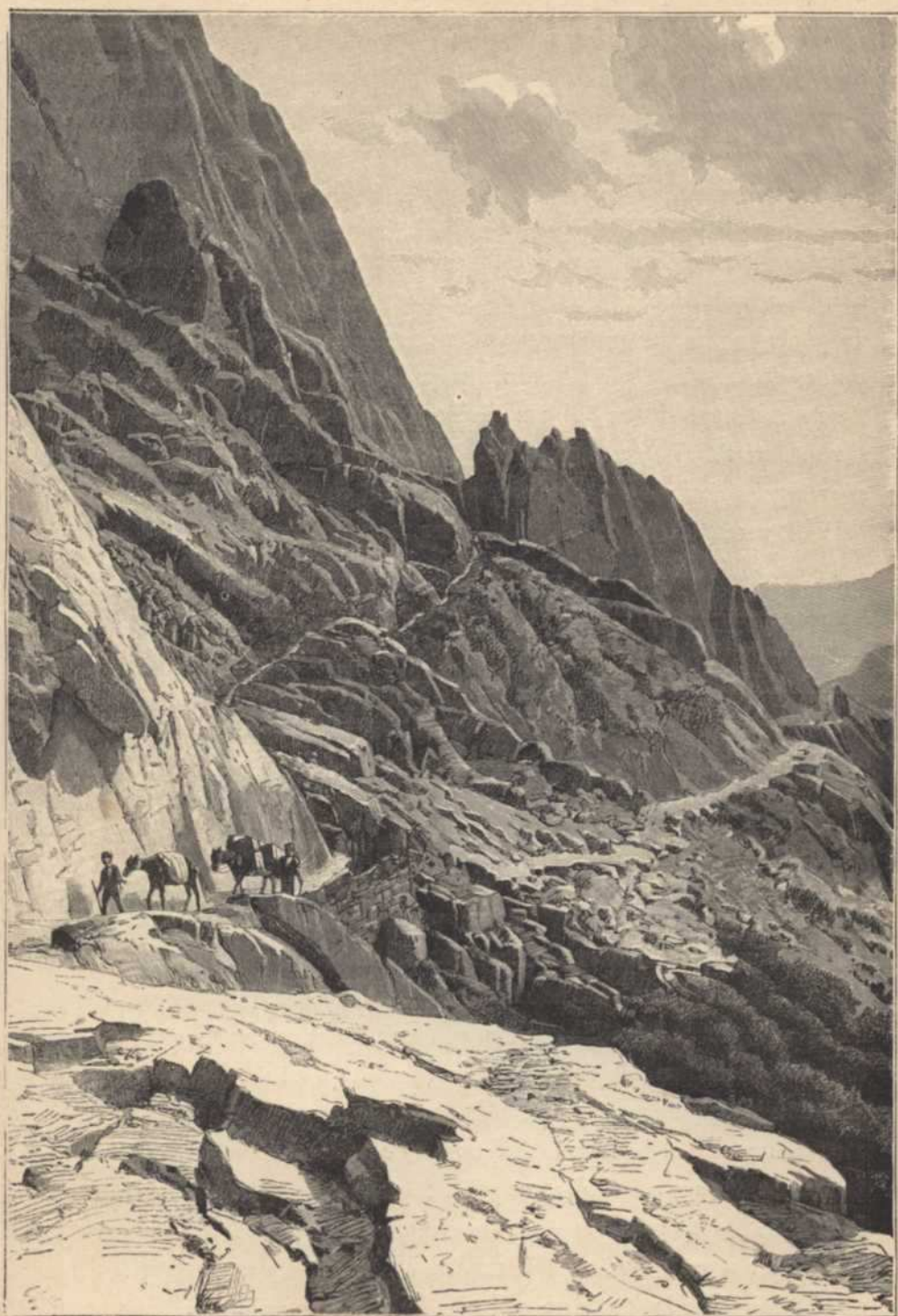
Escortés de l'instituteur, du pope, de notre hôte, des maîtres de l'école et de M. Malomiantz, qui viendra avec nous jusqu'à Ordoubat, les uns à cheval, les autres à âne, nous avançons lentement à travers de beaux

champs de riz et de coton coupés en tous sens par des canaux d'irrigation qui rendent la marche très difficile. Près du confluent de la Migri-tchaï, à gauche, se voit un aqueduc taillé dans le rocher. Il est destiné à alimenter un moulin et à arroser des jardins qui se trouvent sur la pente de la montagne.

A peine sommes-nous engagés dans le sentier qui court en corniche le long de l'Araxe, que nous apercevons, bondissant dans les rochers, une chèvre sauvage (*Capra xgagra*). Sa vue est saluée par une véritable fusillade. L'instinct de nos chasseurs se réveille; Djebraïl, agile comme un chat, s'élançait à sa poursuite et disparaît bientôt. En l'attendant, nos amis boivent à notre santé un bon vin de l'Araxe, et déchargent leurs fusils, dont les salves, dirigées alternativement vers les deux frontières, sont répercutées par les montagnes, dans un formidable écho. C'est un événement auquel sont peu habitués ces parages solitaires. Enfin, conformément à un usage probablement très ancien, ils entonnent un de leurs hymnes nationaux qui nous émotionnent toujours très fort, puis, Djebraïl étant revenu, on se sépare.

Après avoir contourné quelques rochers glissants, on se trouve en présence d'une petite plaine sablonneuse couverte de beaux tamarix. Le sol uni nous invite à un temps de galop. Emportés dans une course folle, les chevaux s'excitant à l'envi, nous avons bientôt franchi cet espace. Je m'aperçois alors de la disparition de notre chienne. Les salves l'auront sans doute effrayée, et la pauvre bête s'est enfuie. Cette perte me chagrine beaucoup, car cette chienne nous était très attachée, et nous gardait fort bien la nuit dans la tente, où nous la faisons coucher. Enfin, M. Malomiantz m'ayant promis de me la faire parvenir si elle était retournée à Migri, je me décide à continuer la route sans elle.

Tandis que nous avançons lentement, avec d'infinies précautions, sur une sorte de sentier abrupt et glissant suspendu au-dessus de l'Araxe, j'aperçois sur la rive persane les ruines d'une ancienne villa d'été de Chah Abbas. Cette résidence royale comportait un palais, des bains, un aqueduc et surtout de beaux jardins. Des murailles flanquées de tours entouraient ces bâtiments. Tout cela est ruiné aujourd'hui, mais, de cette rive, l'aspect en est encore assez imposant. Non loin de la villa royale se voit le village de Kourdache, dont les amandiers et les grenadiers ont une réputation proverbiale chez les Persans, qui comparent toujours, paraît-il, le sein d'une beauté à une grenade de Kourdache.



LA ROUTE DE L'ABAXE.

A partir de ce point, de nouvelles difficultés, des obstacles plus grands encore que ceux d'Astatzor à Migri, viennent nous assaillir et entraver notre marche. La description en serait fastidieuse. Cinq fois il nous faut mettre pied à terre et décharger la caravane! En face du village persan de Douzal, à côté duquel un immense torrent vient se jeter dans l'Araxe, et sur un point appelé Ali-tchapan (coup d'épée d'Ali), une fente de rocher étroite et très haute se présente à nous. Il faut gravir le rocher à l'aide d'un escalier de géant jusqu'à cette échancrure, puis, après l'avoir traversée, la redescendre de l'autre côté. Mon mari ne peut résister au désir de photographier ce pittoresque et dangereux passage; pendant ce temps, un des chevaux perd pied, et roule jusqu'au bord de l'Araxe avec sa charge. Il se serait noyé si des buissons épineux et noueux qui tapissent la paroi abrupte ne l'avaient retenu, et empêché de disparaître dans les eaux. Son sauvetage, opéré par les tchapars, n'est point chose facile; enfin la pauvre bête est ramené tout en sang, avec les caisses plus ou moins défoncées.

De ce point on aperçoit très distinctement les jardins, les maisons, les habitants de Douzal. Une grande mosquée et une tour carrée semblent être les principaux monuments de ce village, placé à l'entrée d'une belle vallée qui conduit à Tabriz, distant de deux jours à cheval.

Depuis Migri et même depuis Astatzor, nous sommes entrés dans le défilé dit de Migri, défilé qui marque en même temps le point le plus méridional de la courbe du fleuve. L'horreur grandiose de ce passage a été célébrée dès la plus haute antiquité. Nulle part ailleurs l'Araxe, qui s'est ouvert ici, probablement à la suite d'une révolution plutonienne, un passage dans des calcaires siliceux noirs, fendillés en parallélogrammes, brûlés et comme couverts de rouille, n'offre un pareil spectacle, vraie merveille au point de vue géologique comme au point de vue pittoresque. Entre des parois à pic d'une très grande élévation, le fleuve, étroitement resserré, roule ses eaux rouges avec un bruit de tonnerre. Son lit n'est qu'un vaste chaos de roches qui, en entravant son cours, semblent exciter sa colère. Par moments, ses eaux écumeuses et bondissantes forment de véritables rapides. La description de ce passage a été faite, au point de vue géologique, par un voyageur, Dubois de Montpéroux, le seul, je crois, qui ait visité avant nous cette contrée, et sa compétence en la matière est telle que je ne puis mieux faire que de lui céder la parole au sujet du défilé et des rapides. « A peu près à la 13^e verste avant Ordoubat, le sommet des montagnes, à gauche de

l'Araxe, commence à se couronner de quelques énormes massifs de calcaire noir, qui n'a même plus aucune trace de couches, formations réputées jusqu'ici neptuniennes.

« Mais le spectacle des rapides n'atteint toute son effrayante sublimité que lorsque le fleuve arrive au cœur de la chaîne, à la 15^e verste. Un groupe d'aiguilles, d'obélisques, de pyramides de toutes formes et absolument nues, dont l'Alaghez, recouvert de sa coupole de neige, est le centre au nord de l'Araxe, sort du fond ténébreux des entrailles de la terre pour monter à une hauteur importante à travers tout le système de ce calcaire siliceux noir. La roche principale est du porphyre dioritique coupé de veines, de bandes, de taches d'une roche verte composée d'un mélange d'épidote, d'amphibole et de calcaire. »

Quoique moins considérables, ces cataractes sont plus belles, suivant le même voyageur, que celles du Dniepr, qui ne sont pas encaissées dans des murs de rochers gigantesques. Les chutes ont de 60 à 80 mètres de largeur; les eaux descendent de 5 mètres en moyenne par kilomètre, mais dans cette partie particulièrement inclinée, la pente est de 15 mètres environ.

Il est difficile de rêver un spectacle plus grandiose et plus sauvage que ce défilé où la nature a réuni, comme à souhait, tout ce qui peut donner à l'homme une idée de sa puissance. A peine s'entend-on parler sur certains points, tant est forte la voix des eaux. La tonalité des rives est roussâtre; seul, entre les parois aiguës et déchirées, un coin de ciel tranche en bleu. Si l'on ajoute à cela une chaleur tropicale et les difficultés inouïes de la marche sur les roches prismatiques, on n'aura qu'une bien faible idée de cette région. Ohannès, en proie à une vive émotion, ne cesse de gémir devant certains passages juste assez larges pour les sabots des chevaux, à l'adresse desquels il faut complètement se confier. Il a passé, me dit-il, dans sa carrière de guide, par de bien mauvais chemins, mais il prétend que rien de semblable ne s'était encore offert à sa vue.

Cette passe effrayante de l'Araxe entre Ordoubat et Migri, dans sa partie la plus resserrée, était désignée jadis sous le nom d'*Arasbar*. Le nom d'Araxe a été commun à plusieurs fleuves du monde ancien; mais il appartenait principalement à celui qui séparait l'Albanie de la Médie septentrionale. Les écrivains orientaux l'ont appelé Ross, Ourous, Éraschès, Érès, Arazi, Raksi, Arras, etc., suivant les différentes prononciations. Sa source est dans une montagne voisine d'Erzeroum. Le bassin qu'il arrose est aussi

divisé au point de vue ethnologique qu'au point de vue politique. Si d'une part se pressent dans sa vallée les Arméniens, les Tatars et les Kurdes, d'autre part il appartient, dans la région de ses sources, à la Turquie ; à la Perse par sa rive droite, à la Russie par sa rive gauche. C'est cette dernière puissance qui a le plus gros et le meilleur morceau de ce bassin important.

De loin en loin on se croise avec des caravanes de petits ânes chargés de branches sèches de tamarix, qui forment la seule végétation de cette région désolée, où ils couvrent de petites berges sablonneuses, lesquelles alternent çà et là pendant quelques minutes avec le rocher. Les grappes fleuries, jaunes, blanches, rouges, roses, de ces tamarix nous frappent au visage en passant. Je plonge avec délices ma tête dans leur feuillage si fin, si vaporeux, et traverse au petit pas ces bois délicieux, malheureusement rares !

Enfin les grands escarpements sont terminés, et l'on entre dans une vallée ouverte dans des schistes argileux et des serpentines. Vers neuf heures nous atteignons, morts de soif, le poste de Karchinari. Un petit mamelon serpentineux émerge seul au milieu de la plaine, et force l'Araxe à se rejeter au sud en entraînant fortement les alluvions de la plaine. Ce mamelon porte les ruines d'un caravansérail et d'un ancien fortin.

Peu à peu la vallée s'ouvre davantage ; l'Araxe tourne au sud-ouest, et on le perd bientôt de vue : d'ici à Ordoubat la distance n'est plus que de 10 verstes. A onze heures, nous atteignons la fontaine de Kilit-Akhpuir (16 degrés), la première depuis Migri. Elle sort d'une grotte à 20 mètres au-dessus du fleuve, d'un conglomérat formé par les alluvions cimentées d'une ancienne terrasse de l'Araxe. Dans le voisinage est situé le village de Kilit, peuplé par une colonie d'Afghans. On fait halte, et l'on s'installe sous la grotte, devant laquelle croît un bouquet d'arbres rabougris. Le thermomètre marque 35 degrés dans la grotte, 41 au soleil. Mais cette chaleur est supportable grâce à la brise de l'Araxe. D'ailleurs l'air qu'on respire sur ses bords a été chanté par un célèbre poète persan qui s'écrie : « O zéphire, si tu passes sur les rives de l'Èrès, baises-en la terre, et rends ton haleine musquée ! »

Aux approches d'Ordoubat, on laisse la rivière à gauche pour s'engager dans un véritable désert de pierres. Derrière nous se dressent les montagnes aux flancs rouillés et aux pics neigeux qui bordent pendant quelque temps encore l'Araxe. Leur aspect, de ce lieu plat et désert, est d'une beauté

si imposante que je ne puis en détacher mes yeux. Sur le chemin s'offrent les ruines d'un ancien khan ou caravansérail, près duquel se voient les vestiges d'une muraille qui fermait jadis la vallée. Enfin une oasis de verdure apparaît, vue fraîche et délicieuse pour de pauvres cavaliers fourbus et noircis par le soleil. C'est Ordoubat, la ville aux mille sources et aux platanes géants ! Par des ruelles étroites encombrées d'une population qui nous regarde avec de grands yeux curieux, nous arrivons jusqu'à la filature de M. Babaëff, à qui nous sommes adressés. Cet aimable Arménien et Mme Babaëff joignent leurs instances pour nous dissuader de camper et nous faire accepter l'hospitalité dans leur demeure.

Ici nos fidèles serviteurs Djebraïl et Feth Ali doivent nous quitter. C'est avec un vif regret que je les vois partir, surtout ce dernier, qui voudrait bien aussi nous accompagner encore. « Ah ! khanoum, pourquoi le natchalnik ne m'a-t-il pas ordonné d'aller avec vous jusqu'à Utch-Yilissa ? » ne cesse-t-il de me dire. Que d'amitiés désintéressées, d'attachements sincères, ne rencontre-t-on pas dans cette vie accidentée de voyage !

Dans la soirée, au moment où nous nous mettons au lit, Feth Ali vient tout effaré demander un remède pour Djebraïl, pris de dysenterie. Mon mari lui compte quelques gouttes de laudanum dans un verre d'eau, et le voilà parti vers son camarade.

12 juin. — Ce matin, de bonne heure, un vieux Tatar octogénaire demande M. Chantre avec insistance. Surpris de cette visite, mon mari sort pour s'enquérir du sujet. Le bon vieillard se passe avec complaisance la main sur sa poitrine décharnée, et demande avec prière une seconde dose du remède donné la veille à Djebraïl, remède que le bonhomme a avalé en son lieu et place et pour son plus grand bien, à ce qu'il semble.

La ville d'Ordoubat, une des plus belles de l'Arménie russe, n'est pas citée dans l'histoire comme une place remarquable. Depuis le *xiii^e* siècle, elle est occupée par les Tatars de l'Aderbaïdjan, et son aspect est des plus asiatiques. Elle est adossée à une inaccessible muraille de schiste noir, et construite entièrement en terre et en briques, à la mode persane. Les maisons, d'un blanc éclatant, tranchent au milieu de la verdure des jardins, arrosés par une multitude de canaux d'irrigation. Çà et là quelques minarets se découpent sur l'azur du ciel. La population compte environ 4000 Tatars et 400 Arméniens.

L'aspect des rues est des plus riants : la propreté en est assez grande et

l'eau court partout. Dans les ruelles obscures, resserrées entre deux rangées de murs élevés, jouent de beaux enfants presque nus. Les petites filles, coiffées de la gracieuse calotte ronde ornée de monnaies, nous regardent curieusement. Des mollahs, des seyeds, majestueux sous leur ample burnous blanc et leur monumental turban, se promènent gravement dans les rues, les mains béatement croisées sur le ventre. On voit aussi des derviches au regard faux, coiffés d'un bonnet pointu et armés d'une longue hache d'arme, qui s'en vont débitant leurs contes interminables et leurs chants plaintifs d'une voix suraiguë et nasillarde. Des femmes enveloppées dans leur ample *feredfé* bleu écartent un peu leur voile, et nous montrent de frais visages espiègles. Leurs bas bien tendus moulent souvent une jolie cheville ronde, et leurs pieds sont chaussés de courtes sandales, qu'elles déposent à leur porte.

La mosquée principale d'Ordoubat est ancienne, et a appartenu autrefois aux Turcs Osmanlis : c'est la *Djuma Mesched*. Elle n'a point de minaret, et son entrée est couverte de faïences modernes aux couleurs crues. Nous la visitons accompagnés du pristaf russe d'Ordoubat, M. Spiediroff, du sous-pristaf Achmet Sultanoff et du chef des tchapars. Cette mosquée, à laquelle donne accès un perron, est vaste mais sans décoration. Les murs sont blanchis à la chaux ; le sol est couvert de nattes. Nous montons sur le toit pour prendre quelques vues de la ville. Un étroit escalier en colimaçon y conduit : les marches ont au moins 1 mètre de hauteur. Sur la terrasse un pauvre vieux mollah chante d'une voix cassée la prière de midi. Après avoir jeté aux quatre vents son appel, il s'éloigne courbé et d'un pas mal assuré, non sans nous avoir lancé de dessous son turban un regard de dédain ! Il y a dix-sept mosquées dans cette ville, mais une dizaine seulement ont quelque importance.

En quittant la mosquée, nous allons déjeuner chez M. Georges Ter Pétrossiantz, un acteur amateur arménien et le beau-frère de M. Babaëff. Il nous présente sa jeune et charmante femme, qui parle russe. Quant à lui, il connaît bien le français, et sa rencontre nous fait un grand plaisir, car à Ordoubat il n'y a personne autre sachant notre langue.

Après déjeuner on se rend chez Achmet Sultanoff, qui nous a promis de nous montrer sa jeune femme. Introduits d'abord dans un élégant selamlik où se tiennent les hommes, le pristaf tatar nous conduit ensuite, Mme Pétrossiantz, mon mari et moi, dans un salon contigu, séparé du

premier par une lourde portière. Là nous nous trouvons en présence d'une ravissante jeune femme d'une quinzaine d'années, assise sur de beaux tapis, où elle joue avec ses deux jeunes enfants. D'un bond, elle est sur pied, et s'avance vers nous, souriante, la main tendue. En quelques mots, traduits en russe par son mari, elle nous souhaite la bienvenue, et dit combien elle regrette de ne pouvoir causer en notre langue.

Le costume de la jeune khanoum est splendide. Il se compose d'une jupe



VIEUX QUARTIER TATAR D'ORDOUBAT.

courte ballonnée, posée sur les hanches, d'une fine chemisette de gaze retombant sur la jupe, et d'une veste à manches, ouverte sur la poitrine, celle-ci inondée, ainsi que les cheveux, d'une belle parure d'or. Un grand voile la recouvre de la tête aux pieds. Tout en elle respire la jeunesse et la grâce. Son mari, qui porte l'uniforme russe, est un homme civilisé, puisqu'il n'a qu'une femme, et qu'il la laisse ainsi voir et photographier. La jolie Tatare se prête aux différentes poses que demande mon mari, mais non sans éclats de rire; puis elle se retire chez elle, et l'on nous sert le thé au selamlik, décoré dans le style persan. Les murs sont couverts de pein-

tures représentant des fleurs, des oiseaux et des paysages. Les serviteurs font circuler des verres de thé, de la confiture de rose, de l'eau glacée et des amandes.

A part les mosquées, Ordoubat renferme une église arménienne et une russe. Il y a aussi un medressé tatar, possesseur d'un beau revenu, avec lequel il entretient soixante étudiants. Une école russe reçoit de son côté une cinquantaine d'enfants. La colonie russe est toute militaire; elle se compose du pristaf et de sa famille, du médecin militaire et de cent cinquante cosaques.

La rivière du pays s'appelle l'Ordoubat-tehaï, mais la ville renferme encore soixante-dix sources, qui se répandent en mille canaux d'irrigation. L'eau est bonne, aussi les épidémies sont-elles très rares à Ordoubat, à part la variole. Il y a cependant un hôpital militaire, dont les lits sont généralement occupés par des cosaques, victimes du climat atroce des bords de l'Araxe. A cet hôpital est annexée une pharmacie bien fournie. Le docteur nous dit que les morsures de serpent sont assez fréquentes dans le pays, mais les cas de mort sont rares. Il en a vu un pourtant à l'hôpital. Un jeune cosaque appartenant à un des postes du bord de l'Araxe avait été mordu par un serpent; il mourut au bout de trois jours, pendant lesquels il resta plongé dans une prostration profonde, suite immédiate de la morsure produite par un *Trigonocephalus halys*.

Les platanes d'Ordoubat sont superbes. L'un d'eux, célèbre dans toute la région, s'élève au milieu d'une vaste place. Son tronc mesure 15 mètres de tour; il est creux, et renferme l'échoppe d'un cordonnier, tandis que ses branches feuillues répandent une ombre délicieuse sur toute l'étendue de la place, transformée en square. La vue de ce vieux fils de la terre est des plus imposantes, et quoique son tronc puissant ait subi bien des outrages de la part du temps, il semble encore avoir une longue vie assurée.

Les maisons ont toutes des cours intérieures avec un bassin au milieu; des arbres, des vérandas, en font des séjours frais et agréables; mais le mystère qui règne toujours autour des demeures musulmanes nous empêche de les voir à loisir. Comme partout en Orient, l'architecture intérieure est seule intéressante.

L'industrie principale d'Ordoubat est celle des vers à soie. Une seule filature et moulinage de soie, celle de notre hôte, M. Babaeff, y est établie sur le modèle de nos filatures du Midi. Les appareils viennent de Lyon, et

sont mus par l'eau et la vapeur. Presque tous les cocons de la région affluent dans cette usine, qui n'a qu'un concurrent, dans un village voisin. On estime à plus de 120 000 kilogrammes les cocons apportés annuellement à la filature.

Chose bien rare en Orient, des femmes tatares, au nombre d'une centaine, sont employées au moulinage. Mais elles sont séparées de la filature et des hommes, et il nous a été impossible de les voir : leurs maris ne manqueraient pas de se fâcher s'ils s'apercevaient que le directeur facilite l'accès de l'atelier féminin. Aussi, M. Babaeff ayant tout à redouter du fanatisme de ses ouvriers, nous a refusé cette visite. Toutefois nous avons pu jeter à leur insu un coup d'œil sur cet atelier par une lucarne



JEUNE FEMME TAYARE D'ORDOUBAÏ.

qui permet au directeur de voir, de son salon, ce qui se passe dans les salles du rez-de-chaussée. Tête et bras nus, elles travaillent gaiement, dépouillées de leurs voiles et enveloppes gênantes, et, à part les chants tatares qui

partent de l'atelier masculin, on se croirait dans une filature de l'Ardèche ou du Gard. Le salaire journalier des femmes varie entre 50 et 40 kopeks (1 fr. 20 et 1 fr. 60).

Les cocons de cette région sont de provenances diverses, car on reçoit de la graine d'Italie, du Japon, de France et du Khorassan. Jusqu'à présent ceux de France et du Japon ont la préférence. A bon nombre de paysans M. Babaeff fournit la graine et achète ensuite les cocons, sous certaines con-



LE GRAND MEDRESSÉ D'ORDOUBAT.

ditions. Actuellement la récolte bat son plein, notre hôte est sur les dents.

15 juin. — Malgré les moustiquaires, je n'ai pu fermer l'œil, en proie à des légions invisibles de moustiques dont les piqûres font atrocement souffrir, et grâce aussi à une chaleur énorme qui dépasse toutes les précédentes. Pendant le mois de juillet elle atteindra 48 et 50 degrés centigrades.

A six heures du matin éclate soudain dans la filature la prière des Tatars; des « Allah! Allah! » dans un cri formidable s'échappent de toutes les poitrines des fervents chiites. Ayant cru, tout d'abord, à une émeute, à une bataille ou à quelque accident, je me hâtai de courir vers Mme Babaeff,



UNE PLACE A ORDOUBAT.

qui me rassura en me disant que c'était la prière de tous les matins.

Après déjeuner, nous allons avec M. Ter Pétroussiantz visiter le grand medressé d'Ordoubat. Cette riche école musulmane loge, nourrit ses élèves et leur donne de plus de l'argent. Le seyed Hadji Mir Hachim agha, placé à la tête de ce medressé, nous fait un gracieux accueil. Pendant qu'il se préoccupe de me faire apporter un siège, je m'assieds à la turque, à côté de lui, sur les nattes qui couvrent le sol. Un mollah vient aussi prendre place près de moi, et Ohannès, étant arrivé sur ces entrefaites, est pris d'un tel fou rire, en me voyant flanquée des deux gros turbans dont la gravité est de beaucoup inférieure à la mienne, qu'il est obligé de sortir.

Le medressé se compose d'une série de bâtiments rangés autour d'une vaste cour rectangulaire au milieu de laquelle est un bassin. La construction, en petites briques, est fort ancienne; toutes les ouvertures sont garnies de grillages en bois vermoulu, mais d'un aspect des plus pittoresques. Le seyed nous propose de visiter l'étage supérieur, où se tiennent les maîtres et les élèves, par petits groupes, dans des cellules séparées.

Hadji Mir Hachim agha me prie d'ouvrir moi-même les portes, afin de mieux jouir de l'étonnement produit par ma visite inattendue sur ces studieux chiïtes plongés dans la méditation du Coran. Bien entendu, la surprise est grande! Maîtres et élèves restent la bouche ouverte, attendant avec anxiété l'explication de cette irruption soudaine, explication que donnent suffisamment les rires de mon escorte, seyed et mollahs en tête. Et ainsi de suite, de porte en porte, je vais interrompant de doctes discours, de ferventes prières, de laborieuses élucubrations, de béates contemplations, de douces somnolences....

Puis, sur la prière de mon mari, qui désire photographier la vue intérieure de cette école, les élèves sortent pêle-mêle, et viennent se grouper aux fenêtres, dont les grillages s'élèvent, s'abaissent en glissant sur leurs rainures. Ils s'accrochent intérieurement et extérieurement, les uns porteurs d'énormes lunettes, les autres de vieux bouquins jaunis à la main, tous enchantés de cette occasion de se distraire.

En quittant le medressé, où un si bon accueil nous a été fait, nous allons visiter le bazar aux étroites ruelles couvertes, dans lesquelles on jouit d'une grande fraîcheur. Une profusion de fruits s'étalent dans les boutiques, encombrées d'objets de consommation locale. On remarque une fabrique de poterie bleue, et de vieux caravansérails à demi ruinés, sui-

vant l'habitude orientale de ne jamais réparer une construction. Dans ceux-ci, encombrés de ballots et d'animaux, règne le plus grand et le plus pittoresque désordre. Des chameaux las se sont couchés et geignent les yeux mi-clos.

Dans la rue principale du bazar, l'attention des marchands est toute concentrée en ce moment sur un grand et beau derviche. Il raconte, tantôt en arabe, tantôt en persan, le récit de la vie et des aventures des imams. Un doigt sur le lobule de l'oreille, il chante sur un ton suraigu et avec une mimique étonnante, tenant en suspens son auditoire. On se range poliment pour nous faire une place : un marchand m'apporte même un escabeau et un verre d'eau.

Après déjeuner, nous allons à cheval, avec le pristaf, M. Spiediroff, Achmet Sultanoff, M. Pé-trossiantz et quelques tchapars, en excursion,

jusqu'à un ancien tombeau vénéré qui se trouve dans le voisinage immédiat d'Ordoubat. En chemin, on met pied à terre devant la maison du seyed Hadji Mir Hachim agha, qui nous avait conviés à prendre le thé chez lui. Nous nous engageons dans un étroit escalier aux marches très hautes, et l'on nous introduit dans un charmant petit salon où se tiennent gravement assis le seyed et son ami le starchina d'Ordoubat, Agha Mir Kasoum Ogli, « l'homme aux douze femmes », comme on l'appelle ici.



HADJI MIR HACHIM AGHA.

Le seyed, aux manières affables et distinguées, nous reçoit tout à fait en homme du monde. Sa réputation de grand orateur, et le prestige dont il jouit chez les Tatars, lui ont valu de la part des Arméniens le surnom de « Gambetta ». Mais le maire, jouant au grand personnage, garde une attitude gourmée, voisine du ridicule. Assis sur une sorte de chaise curule, il interrompt à peine sa rêverie, et, entre deux bouffées de son kalyan, nous salue d'un léger mouvement de tête. Je regarde, non sans un profond étonnement, cet homme grand, maigre, qui suit d'un œil hébété les spirales de la fumée. Le glouglou du kalyan et le silence solennel qui règne dans la pièce ont quelque chose de risible. A ce moment, et comme pour mettre le comble à l'envie de rire qui me tourmente, la chaise curule, par une malchance inouïe, s'écroule sous le poids du trop imposant Agha Mir Kasoum Ogli! En un clin d'œil son siège est remplacé par un autre, et, Allah soit loué! il repousse son kalyan, et daigne nous sourire.

La conversation prend alors un tour agréable. Grâce à l'aimable intermédiaire de M. Pétrossiantz, le seyed parle voyages avec mon mari. Il se trouve qu'il a visité la Mésopotamie, la Syrie et le Kurdistan, pays que connaît également M. Chantre. Pendant ce temps, du thé, des confitures, des fruits, circulent à la ronde. Enfin, après avoir photographié ces deux importants personnages, nous prenons congé du seyed et du maire aux douze femmes, qui nous présente avec orgueil son unique rejeton, jeune garçon d'une huitaine d'années.

Bientôt nous arrivons dans un cimetière tatar au milieu duquel se dresse une chapelle qui renferme le tombeau d'un saint, Melik ibn Ibrahim. Ce tombeau est couvert de nombreuses offrandes rapportées des pèlerinages de la Mecque et de Kerbela, comprenant des chapelets, des pierres, de la terre de ces lieux saints. Mais l'objet le plus remarquable est une superbe lance en bronze ouvragé du xvr^e siècle.

A droite en sortant de la chapelle, se trouvent, sous une sorte de hangar, les matériaux servant à construire le trône d'Ali pendant la fête des Balafrés. A quelques mètres au delà du tombeau de Melik ibn Ibrahim est établie une crypte importante creusée dans le roc de la montagne de Sardabah pour recevoir en dépôt les morts destinés à Kerbela, en attendant le départ d'une caravane spécialement organisée pour ce transport. L'intérieur est vide en ce moment, car depuis cette année le gouvernement

russe a défendu expressément de déposer aucun corps dans les souterrains destinés à cet usage, par crainte du choléra.

En remontant le lit d'un torrent desséché en ce moment, on trouve à quelque distance du dépôt mortuaire un rocher sur lequel sont visibles, disent les Tatars, les empreintes des pieds du cheval d'Ali. Le rocher est



LA CHAPELLE DE MELIK IBN IBRAHIM.

un calcaire blanc, et les empreintes, autant qu'on en peut juger à la hauteur où elles sont placées, sont de beaux fossiles que M. Chantre croit être des hippurites. La seconde curiosité de cet endroit est une digue qui a été construite il y a peu de temps pour garantir la ville des inondations. Cette digue a 50 mètres de longueur sur 50 de hauteur et 10 de largeur. C'est à la suite d'une trombe qui dévasta en 1884 une partie de la ville qu'on a décidé sa construction.

Dans la soirée on se réunit dans le jardin de M. Pétroussiantz, où le pristin russe nous donne un concert asiatique, exécuté par des musiciens tatars et le derviche rencontré le matin au bazar. Celui-ci, accompagné en sourdine par les divers instruments, chante en se cachant la figure derrière un grand tambourin. Il passe pour un madré compère, et sa mine le dit surabondamment. Lorsqu'il a fini de chanter, nous le faisons venir, et mon mari brûle devant lui quelques *serpents de pharaon*, au grand étonnement de l'assistance et du derviche en particulier. Ses yeux brillent d'un éclat étrange. Il s'avance, il recule devant le bizarre déroulement du serpent; il paraît inquiet; ses prunelles s'arrondissent en nous regardant, et finalement il s'en va en déclarant que nous sommes des *cheïthans* (diables) comme les Anglais!

D'autres chanteurs se font entendre après lui. Tandis qu'ils exhalent leurs plaintes amoureuses, je goûte avec plaisir le charme de cette nuit sereine. Pas un souffle de brise n'agite le feuillage au-dessus de nos têtes; l'air est tiède et embaumé par des fleurs aux parfums pénétrants. La torpeur du jour a fait place à une activité relative. Les terrasses des maisons sont couvertes de monde; et l'on entend le bruit monotone de la *zourna* accompagnant les danses asiatiques. Ainsi s'écoule, sous un ciel criblé d'étoiles, une de ces nuits idéales qui paraissent un rêve, lorsqu'on se réveille dans la fournaise d'une nouvelle journée.



UN HOLLAR.



VILLA ARMÉNIENNE.

CHAPITRE X

Rencontre du docteur Babaeff. — Arrivée à Akoulis : son aspect, ses habitants. — Le monastère d'Akoulis. — Fêtes en notre honneur. — L'éclipse de soleil. — Départ d'Akoulis. — La ville ruinée de Karabaghilan. — Arrivée à la douane de Djoulfa. — Visite à la nécropole.

LE 14 JUI. — En dépit de l'attrait particulier qu'a pour nous Ordoubat, où nous avons été si bien reçus et où mon mari a pu faire tant d'observations anthropologiques intéressantes, le départ est décidé. Mais au moment de quitter cette ville nous faisons la rencontre du D^r Babaeff de Tiflis, qui revient de Kermanschah. Ce savant médecin a étudié à Paris et est, comme mon mari, un élève de Broca ; aussi la connaissance est-elle vite faite.

M. Babaeff avait été envoyé en Perse pour rechercher le foyer d'où arrive en Europe le choléra et étudier la marche de ce fléau. Il n'en a trouvé trace nulle part, mais son voyage s'est effectué l'hiver, et il a constaté partout une telle malpropreté et un tel mépris de l'hygiène, qu'il ne croit pas l'apparition d'une épidémie impossible pour cet été. Son but a été aussi de mettre en garde les populations contre le fléau en les terrifiant, et en les sommant de prendre certaines précautions élémentaires. Les eaux

sont souillées à plaisir, et tous les éléments favorables à l'écllosion de l'épidémie existent chez certaines populations de la Perse et du Kurdistan. Il est probable toutefois que le choléra ne fera pas invasion en Russie par l'Arménie, où partout, grâce à la sollicitude et à l'énergique intervention du gouvernement, on a pris d'excellentes mesures d'hygiène publique, presque inconnues jusqu'à ce jour dans ce pays. Mais que faire contre certaines ignorances réfractaires à tous les assainissements? Ainsi à Ordoubat, où l'eau est si abondamment fournie par des fontaines, on voit les Tatars boire à même celle qui court à droite et à gauche des rues!

En sortant d'Ordoubat, on traverse des collines arides aux roches schisteuses et glissantes; on passe l'Akoulis-tchaï, non loin des ruines d'un village dévasté pendant l'inondation de 1884, et l'on aperçoit bientôt la verdure des jardins d'Akoulis-le-Bas, à mi-chemin d'Akoulis-le-Haut.

Le village d'Akoulis-le-Bas se compose de 500 maisons et renferme 1 200 habitants, en partie tatars, en partie arméniens. Il est entouré d'une muraille, et l'on y entre par une porte qui se ferme chaque soir. Trois verstes plus loin se présente Akoulis-le-Haut, où nous sommes attendus.

Akoulis figurait dans notre programme comme une escapade, une partie de plaisir, une terre promise sur laquelle nous avions fondé de grandes espérances de délassement et de farniente, une Capoue enfin, d'après les descriptions que nous en avons lues. Car Akoulis est une petite ville célèbre dans toute l'Arménie russe pour l'agrément de son séjour: c'est la résidence d'été de nombre de gros négociants et banquiers arméniens. Elle renferme d'élégantes villas enfouies dans la verdure, et sa vue est, comme celle d'Ordoubat, celle d'une fraîche et délicieuse oasis. Les Arméniens l'appellent leur « Petit Paris », parce que la plupart de ses habitants y ont apporté de leurs nombreux voyages à travers l'Europe des habitudes et des goûts qui contrastent avec les usages du pays, et qu'il y règne, en outre, un courant d'idées avancées et une soif de progrès étonnants. La population est arménienne en majeure partie; il y a cependant un quartier tatar, mais il est très misérable.

Nous avons de nombreuses recommandations pour Akoulis, et plusieurs personnes avaient déjà disposé des chambres pour nous recevoir. Aussi notre embarras est-il grand, car nous ne pouvons pas loger chez tout le monde à la fois, et nous ne voulons, non plus, froisser personne. Un arbitre



VUE D'AKOULIS.

nous conseille d'accepter l'hospitalité chez M. Ter Mikhaïliantz, dont le frère, notre hôte de Katar, avait écrit depuis longtemps pour annoncer notre arrivée et avait donné, paraît-il, des ordres pour que nous fussions reçus dans la maison familiale des Ter Mikhaïliantz.

Il n'y a que soixante-trois ans que cette ville, comme Ordoubat et Migri, appartient à la Russie. Elle faisait autrefois partie de la Perse, et formait avec la contrée environnante l'une des divisions historiques de l'Arménie, le Zokhastan ou pays des Zokhs, compris dans la province de Gokhten. Le nom de *Zokh* est donné encore de nos jours aux Arméniens d'Akoulis; sa signification a reçu différentes interprétations. Aux temps les plus reculés, lorsque la poésie populaire florissait dans cette partie de l'Arménie, les Zokhs étaient connus comme troubadours et conteurs. Plus tard, abandonnant les arts pour le négoce, dans lequel ils passèrent rapidement maîtres, l'âpreté au gain aidant, le nom de Zokh devint synonyme d'« avare », et c'est dans cette dernière acception qu'il est donné encore aujourd'hui.

On dit aussi qu'un prince Zoakh, descendant de Haïg, ayant été maître de ce pays, avait donné à ses vassaux et à ses serfs le nom de Zokhs. Il existe dans tous les cas un dialecte zokh très différent de l'arménien classique; il est parlé dans huit villages entre Akoulis et Migri, tandis que l'arménien proprement dit est la langue écrite. Il y a cinq ou six ans, M. Tarkisiantz, de la ville de Signakh, où il y a eu jadis une émigration d'Arméniens d'Akoulis, a publié une grammaire zokh.

La ville d'Akoulis est moderne. Elle fut ravagée souvent dans les guerres entre les Persans et les Turcs au xvii^e siècle. En 1752, ses habitants s'étant révoltés contre les Persans, ils furent assiégés par le général Azad-Khan, qui s'empara de la ville et fit passer au fil de l'épée un grand nombre de révoltés.

La population offre des traits bien particuliers. Les hommes sont de haute stature, bruns et ont un beau type sémitique. Un grand nombre d'entre eux se sont distingués dans les sciences et les arts; plusieurs ont fait leurs études de médecine en Europe. C'est un petit centre tout à fait intelligent, laborieux, éclairé et riche.

Akoulis signifie « lieu plein de jardins ». Sa situation est des plus riannes. La ville s'étend au pied d'une montagne, derrière laquelle s'élèvent des pics étincelants de neiges éternelles qui font un singulier contraste

avec sa température tropicale et son ciel bleu splendide. Mais, grâce à ce voisinage, des vents frais viennent constamment contre-balancer la chaleur torride de la plaine de l'Araxe. La ville se divise en sept quartiers.

Les riches maisons arméniennes se composent généralement d'un grand bâtiment avec ailes en retour à droite et à gauche; tout le long de la façade règne une large véranda à laquelle donnent accès plusieurs perrons. L'espace compris entre le bâtiment principal et les ailes est occupé par un beau jardin entretenu avec soin, et au milieu duquel est presque toujours creusé un grand bassin où les habitants se baignent quelquefois. De la vigne, des mûriers, des citronniers, des grenadiers, des figuiers y croissent, ainsi qu'une abondance de roses (dont les habiles ménagères font d'exquises confitures), de lis, d'œillets, de tubéreuses, de jacinthes, etc. Aussi l'air est-il saturé des parfums pénétrants de ces fleurs.

Le costume ancien des femmes d'Akoulis diffère de celui des femmes de Migri. La coiffure est plus monumentale; les bijoux en or ornés de turquoises et de pierres précieuses sont d'une grande beauté et d'une grande richesse. Elles se cachent aussi la bouche au moyen d'un épais bandeau et se couvrent la tête. Un jour une vieille femme me reprocha vivement de sortir tête nue, et m'ordonna presque d'aller mettre un chapeau, en me disant que je devais avoir honte de rester ainsi la tête découverte. Je crois que cette femme, comme d'ailleurs presque toutes les vieilles Arméniennes, aurait mieux aimé mourir que se découvrir la tête et la bouche! J'ai rarement vu les femmes portant le bandeau manger avec les hommes, mais je me souviendrai toujours de l'irrésistible envie de rire qui me prit un jour à la vue d'une brave vieille Arménienne que nous avions conviée à prendre le thé avec nous. J'étais tout d'abord fort intriguée de savoir comment elle ferait, et Ohannès, un Arménien pourtant, m'avait poussé le coude pour attirer mon attention sur son manège. D'un œil furtif elle guettait un instant où les regards des hommes étaient dirigés ailleurs, et lestement abaissait le bandeau, avalait une gorgée, puis le remettait en place. Par malheur son verre de thé était grand, et grand fut le nombre des gorgées avalées ainsi sournoisement et non sans peine! Cela n'empêche pas qu'ici, plus que partout ailleurs, la jeune génération suit les modes européennes, en dépit des grand'mères scandalisées.

Dans les anciens costumes d'apparat on remarque les plus belles soies de

la Perse et même de Lyon, les beaux cachemires de l'Inde. Le type des femmes est non moins fin et remarquable que celui des hommes. On les voit, par les rues inondées de lumière, s'avancer d'une démarche lente et assurée, dans leurs lourds vêtements de soie aux couleurs vives et chatoyantes. Les monnaies d'or qui couvrent leur front font ressortir la pâleur ambrée de leur teint et la douceur de leurs yeux noirs; malheureusement la bouche, que l'on devine souriante, est hermétiquement close par le traditionnel bandeau, emblème du silence. Sur leur poitrine et à leurs manches brillent des agrafes originales, des garnitures d'or et d'argent qui font entendre, en marchant, un doux tintement musical. On ne peut certes pas dire que ce costume soit d'une coupe élégante, car, comme celui de Choucha, il est absolument disgracieux, et ne fait point valoir les formes; cependant il étonne par son étrangeté, la gaieté de ses couleurs franches, et surtout par la richesse de certaines étoffes.

Les écoles d'Akoulis sont remarquables à tous égards comme organisation et comme prospérité. Elles sont entretenues par les Arméniens eux-mêmes, et ont été fondées grâce aux dons généreux de quelques Akoulisiens. Pour la majorité des enfants, l'instruction y est gratuite, mais ceux des riches payent de 10 à 50 roubles par an, suivant leur fortune. Au-dessus de la porte de l'école des filles on lit cette inscription : *École des filles, mères de la société.*

On doit dire, pour être juste, que l'administration de cette ville est entre les mains d'un starchina des plus intelligents et des plus sympathiques à la population : Melik Ohannès Constantiniantz sait faire régner la bonne intelligence dans une population mêlée d'Arméniens et de Tatars, chose difficile, surtout à cause de l'irrigation. L'eau, pour les habitants de ces régions, c'est la vie, et l'on ne peut se faire une idée des scènes souvent sanglantes que suscite sa répartition. Ici, où les choses se passent généralement bien, il y a un chef de l'irrigation, qui est un habitant élu par la population à cet office de confiance, puis un surveillant et un garde des écluses. De superbes sources pourvoient à l'alimentation des habitants. L'une de ces fontaines se trouve à une verste et demie du village, près du monastère de Saint-Thomas. Elle sort avec 11 degrés de température, et par une canalisation magnifique cette eau, admirablement pure, arrive encore assez fraîche à la ville.

Il y a à Akoulis douze églises, mais trois ou quatre seulement ont

quelque importance. Ce grand nombre d'églises, de chapelles, qu'on rencontre partout en Arménie, vient d'un usage pieux des Arméniens de



ARMÉNIENNES D'AKOULIS.

faire construire pour le repos des âmes de leurs morts, ou pour leur propre salut, des édifices religieux et quelquefois aussi, de nos jours, des hôpitaux. Un autre usage consiste à faire, à l'occasion de l'anniversaire de

la mort d'un parent, une distribution d'aumônes à tous les pauvres de la région, auxquels on donne en outre un grand repas.

Les grosses fortunes ne sont pas rares ici. Elles ont été gagnées généralement dans le commerce et la commission, exercés dans les grandes villes de la Russie, de la Perse, de la Hollande et de l'Inde, à Marseille, à Montpellier, à Lyon et en Angleterre. Emporté à travers le monde par ses goûts et ses aptitudes au négoce, l'Akouliissien passe la plus grande partie de l'année hors de chez lui; on nous raconte que des absences de six ou sept ans n'étaient pas rares à l'époque où les moyens de transport n'étaient pas aussi rapides que de nos jours. Pendant ce temps, les femmes, gardiennes du logis, élèvent leurs enfants, toujours tristes et inquiètes sur le sort de leurs chers absents. Ce genre de vie, joint aux calamités politiques du pays, a dû contribuer à donner à leur esprit ce tour profondément grave et mélancolique qui me surprend, même chez les jeunes filles. Elles sont douces et tristes comme la poésie et la musique arméniennes. Puis, lorsque l'Akouliissien a atteint l'âge de se reposer, que ses fils, grands et forts, peuvent le remplacer, il revient au sein de sa famille jouir du fruit de ses labeurs, et se complait à embellir sa demeure et à s'entourer des mille comforts qu'il a entrevus pendant ses voyages. Il n'est pas rare de trouver dans leurs salons la plupart des revues littéraires de l'Europe.

15 juin. — Nous allons visiter le monastère de Saint-Thomas, le plus ancien monument d'Akouli. Sa fondation n'est, paraît-il, que de deux ans postérieure à celle d'Etchmiadzine, et remonte ainsi à quatorze siècles. Il a été pendant cette longue période plusieurs fois reconstruit, et seules les fondations et quelques parties de ce monastère remontent à cette époque reculée. Il est en ce moment confié à la garde de Mgr Kirkor Aghaphiriantz, un érudit distingué qui nous reçoit avec une affabilité exquise, et nous montre lui-même le monastère dans tous ses détails.

A l'intérieur de l'église se voit un autel en marbre décoré par un artiste persan. Une grande inscription relatant la fondation de l'édifice se développe au-dessus de la porte d'entrée, ornée aussi d'un bas-relief peint, représentant, au centre Jésus et saint Thomas, à droite Marie-Madeleine et le croissant de la lune, à gauche la vierge Marie et le soleil. Dans son ensemble, l'architecture du monastère est sans intérêt. Il s'élève au milieu d'une cour plantée d'arbres et d'un jardin mal cultivé, le tout entouré d'un mur en terre. A gauche du cloître se voit une rotonde voûtée en briques, que

l'on dit être la partie la plus ancienne du monastère. Une ouverture au sommet de la voûte éclairait cette rotonde, dans l'intérieur de laquelle sont ouvertes sept niches en forme de coquilles. Ce sont, dit-on, les restes d'un temple du feu, qui a été transformé à l'époque de la construction de l'édifice chrétien. Une belle source coule tout à côté, dans un petit souterrain.

Du monastère nous allons voir, sous la conduite de l'aimable starchina Melik Constantiniantz, les traces d'un grand désastre causé par une trombe en 1884. A cette époque la rivière qui traverse Akoulis fut transformée soudainement en un torrent déchaîné, et emporta tout ce qui se trouvait sur son passage : habitations et habitants. D'énormes blocs descendus de la montagne et roulés par le torrent sont là, encore, sur l'emplacement des maisons dévastées. Cette trombe n'a pas duré plus de quelques minutes, et pourtant ses victimes se comptent par centaines. Il paraît que jadis la rivière avait une autre direction et que, grossie par l'avalanche, elle a repris subitement son ancien cours en brisant tous les obstacles.

16 juin. — M. Mikhaïliantz donne aujourd'hui en notre honneur un grand diner, que préside Mgr Kirkor Aghaphiriantz, l'excellent et sympathique évêque d'Akoulis, dont la bonne humeur et le noble caractère se reflètent sur son beau visage. Je suis placée à sa droite, mon mari à sa gauche. Le starchina est nommé chef des toasts, suivant la coutume arménienne. Il devient momentanément le *tyran* des invités, en ce sens qu'il dirige les toasts, les chants, les improvisations, et qu'il exige sans trêve ni repos que les verres des convives ne désemplissent pas.

A peine les premiers plats ont-ils circulé sur la table, que des jeunes filles, parentes et amies de la maison, font irruption dans la vaste salle du banquet, et chantent plusieurs chœurs : chants d'amour, chants patriotiques, airs nationaux, entre autres les plaintes de l'Arménien de Turquie qui se lamente sous le joug des Osmanlis. Ces chants arméniens, graves et bien rythmés, sont empreints d'un grand caractère, et me frappent beaucoup, d'autant plus que les voix de ces jeunes filles sont fraîches et vibrantes. D'ailleurs les belles voix sont fréquentes chez les Arméniens; ils ont fourni déjà des artistes remarquables.

Pendant le cours du repas, durant lequel les mets asiatiques rivalisent avec les mets européens, ne cessent de couler les fameux vins de l'Araxe, de Kakhétie, de Moukhranski, et même des vins de France, venus jusque-là. Dieu sait comment.

La voix du tyran Melik Constantiniantz s'élève pour porter les toasts. Chaque convive a son tour, et nous sommes une trentaine. La personne à la santé de laquelle on a bu doit remercier l'assistance par quelques paroles. C'est à peine si les dames peuvent obtenir grâce devant ces libations homériques. Vers la fin du repas, quelques-uns de ces messieurs chantent à leur tour, et Mgr Aghaphiriantz entonne d'une belle voix de basse cette chanson française :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance, etc.

17 juin. — C'est l'époque des examens de fin d'année dans les écoles d'Akoulis, et les directeurs nous ont priés d'y assister quelques instants. Nous cédon avec plaisir à leur aimable insistance. Les filles passent leur examen de russe lorsque nous y entrons. Les enfants de sept ans aussi bien que les jeunes filles de quatorze et quinze ans révèlent une intelligence d'une précocité étonnante, en même temps qu'une facilité pour les langues vraiment digne d'admiration. Toutes lisent et parlent plus ou moins bien, suivant leur âge, le russe, dont l'enseignement est devenu obligatoire.

Dans ce coin perdu de la Transcaucasie, non loin de l'Araxe et de la Perse, presque une *terra incognita* pour l'Europe, peut-on ne pas admirer les efforts de ces Arméniens avides de civilisation et d'instruction qui se plaisent à appeler Akoulis leur « Petit Paris », et non sans raison, et qui ne reculent devant aucun sacrifice pour atteindre leur but?

Après un grand déjeuner auquel nous avons été conviés chez M. Khodjamiriantz, on se réunit sous la véranda pour prendre le café. A ce moment survient une éclipse de soleil. A peine l'astre s'est-il voilé que des milliers de coups de fusil éclatent de toutes parts. Ce sont les paysans qui croient le soleil caché par le diable, et tirent en l'air pour le forcer à déguerpir. Nul doute que si nous nous trouvions en ce moment en quelque village sauvage, notre présence n'en fût la cause aux yeux des habitants. Les cloches des églises sont mises en branle; les Tatars vont à la mosquée. Les uns et les autres cherchent à faire le plus de bruit possible pour mettre en fuite ce vilain *Chcïthan* qui veut leur ravir la vue du beau soleil. Cette population qui se démène dans la lumière diffuse et étrange forme un

tableau des plus extraordinaires. On se répète avec effroi que les éclipses précèdent des tremblements de terre, peut-être des malheurs plus grands encore. Tout cela est bien curieux! Cette éclipse partielle a duré de midi quarante jusqu'à deux heures et demie; elle était observée en France dans le même temps.

Le reste du jour est consacré aux mensurations anthropométriques, auxquelles se prêtent de la meilleure grâce du monde les dames et les jeunes filles de la maison. Ces dernières, dépouillées de toute contrainte, me char-



LES ABORDS DE LA DOUANE DE DJOULFA.

ment par leur enjouement et une vivacité que je n'aurais jamais soupçonnée derrière leur apparence froide et cérémonieuse. Elles m'assaillent d'une pluie de questions, auxquelles j'ai grand'peine à suffire. Toutes me révèlent une nature ardente et passionnée et une volonté rare.

Mais voici la chute du jour, et je songe avec tristesse qu'il faut déjà se séparer de tous ces braves gens dont l'accueil sympathique et cordial ne saurait s'effacer de notre souvenir, et quitter cette ravissante oasis, cette Capoue de mes rêves, qu'aucune déception n'était venue désenchanter.

Grâce à l'inépuisable complaisance de nos hôtes, nous avons pu organiser une nouvelle caravane pour aller jusqu'à Djoulfa, et cette soirée devant

être la dernière passée à Akoulis, je désire la prolonger le plus longtemps possible. Pour mieux en jouir, Mme Petrossiantz m'a conduite sur le toit en terrasse de sa maison. La nuit est particulièrement tiède et sereine, et tout autour de nous la gracieuse ville s'endort peu à peu, engourdie par la douce et langoureuse quiétude répandue sur la terre, tandis que du haut du firmament radieux, la blonde et vigilante reine des nuits répand à pleines mains sur les demeures des hommes des rêves de bonheur et de paix.

18 juin. — A six heures nous partons à cheval accompagnés de nos hôtes et amis, qui nous font une imposante escorte. Sur la grande place du bazar s'est groupée la population, et le starchina nous souhaite bon voyage au nom de tous. C'est avec un vif et sincère sentiment de regret que nous serons la main de cet excellent homme et que nous sortons d'Akoulis. Cette hospitalière oasis me semble plus fraîche encore à cette heure matinale, et je m'attarde à contempler le coquet fouillis de ses blanches villas et de ses jardins embaumés, d'où émerge çà et là le clocher élégant de quelque église.

La route qui nous mène à Djoulfa franchit un col, et débouche sur un superbe plateau bien cultivé, situé à 1250 mètres d'altitude, d'où la vue plonge sur la vallée de l'Araxe au sud-ouest. A partir de ce point, on descend : le sol se couvre de pierres et se transforme en un vrai désert, envahi par des sauterelles. Pour égayer cette route monotone, nos nouveaux tchapsars se livrent à une gracieuse fantasia dans laquelle chevaux et hommes rivalisent de souplesse et d'agilité. A neuf heures on rejoint la route de poste d'Ordoubat à Djoulfa. A cet endroit (900 mètres d'altitude) se présente une station de poste. Dès lors nous quittons la route pour nous diriger à travers le désert, vers des ruines qui sont, d'après les gens du pays, les restes d'une ville appelée Karabaghilan. Elles s'élèvent en amphithéâtre sur deux collines recouvertes de dépôts morainiques, et entre lesquelles s'étend un vaste ravin.

Rien ne peut donner une idée de l'aridité et de la solitude de cette cité morte : ni source, ni ruisseau, ni verdure, mais partout des pierres sèches et de l'argile calcinée par un soleil brûlant. C'était sans doute un bourg, analogue comme importance à celui de Migri, et dont la ruine et l'abandon doivent être l'œuvre du farouche Chah Abbas, qui ravagea toute la contrée au XVII^e siècle. Dans la partie nord on remarque au milieu de monceaux plus ou moins informes les restes de trois monuments carrés et à coupole voûtée sur lesquels nulle trace d'inscription ni d'aucune ornementation

n'est visible. Les matériaux pris sur place sont formés d'une espèce de grès schisteux qu'on a taillé en forme de briques grossières.

Sur le versant droit du ravin se dresse une sorte de forteresse avec tours en partie rasées. L'une d'elles pourtant a encore 7 à 8 mètres de hauteur, et il semble qu'elle était en forme de cône tronqué. Au fond du ravin un énorme barrage de 40 à 50 mètres de longueur sur 19 de largeur devait retenir les eaux de pluie, si rares pendant une partie de l'année dans ces pays, et former un bassin d'alimentation.

En avançant toujours, nous découvrons une construction octogonale, surmontée d'un toit pyramidal ; ce monument, d'assez petites dimensions, recouvrait un caveau funéraire. Dans tous les cas, quoique le nom du serpent se retrouve dans celui de cette localité, on ne voit nulle part trace de cet hôte rampant. Seuls de gros lézards et des nuées de sauterelles prennent leurs ébats dans cette solitude aride.

Entre les pierres et les débris qui jonchent le sol croît le *Drypis spinosa*, le seul végétal de Karabaghilan, et il ne brille pas précisément par sa verdure. Mais si la nudité du sol est grande, la chaleur de la plaine se trouve ici singulièrement tempérée par un vent presque glacé qui souffle des monts voisins, couronnés de neiges éternelles, si bien que dans toute cette partie de la plaine de l'Araxe le voyageur a toujours un côté brûlé, tandis que celui tourné vers les montagnes est caressé d'une brise sentant la neige.

Notre visite ne pouvant être prolongée davantage, nous nous remettons en route, à demi aveuglés par la réverbération du soleil sur les monceaux d'argile qui couvrent l'emplacement de cette ville. Après avoir traversé la jolie rivière du Hilan, aux eaux fraîches et limpides, d'où j'ai grand'peine à arracher mon cheval, affolé par les insectes, nous faisons halte au village d'Asa ou Asi, près du poste de cosaques. Asa m'apparaît comme une oasis au milieu du désert de pierres qui l'entourne, et au pied des montagnes aux flancs rouillés dont les pics aigus profilent, à perte de vue, leur dentelure capricieuse sur le fond d'azur d'un ciel idéalement pur.

Toute cette partie de la vallée de l'Araxe est empreinte d'une poésie sauvage. La symphonie en rouge formée par le sol, les eaux et les monts que viennent seules troubler les neiges étincelantes des montagnes de la Perse, est un spectacle inoubliable, tant il est extraordinaire et grandiose, d'autant plus que les escarpements qui bordent la vallée affectent souvent

les formes les plus bizarres, les plus tourmentées. Ce sont des schistes et des grès, passant du rouge au jaune par toutes les gammes possibles, soulevés parfois verticalement, et quelquefois même renversés. Ça et là de belles taches d'or formées par les champs de blé mûr ajoutent encore à l'intensité de couleur du paysage.

Une promenade à travers le village d'Asa m'a donné une idée de tous ceux que nous allons désormais rencontrer dans la vallée moyenne de l'Araxe, c'est-à-dire un groupe plus ou moins considérable de maisons d'argile à toits plats, cachées dans la verdure des jardins fruitiers, ainsi que des plantations de mûriers, de peupliers et de saules. On compte à Asa environ cent vingt maisons, et la population est composée d'Arméniens qui se disent originaires de Karabaghilan.

Après ce village il faut en quelque sorte se tracer un chemin à travers des champs de blé mûr et des rizières, sillonnées en tous sens par des canaux d'irrigation, très dangereux pour les cavaliers, à cause des trous que les buffles s'y creusent pour dormir. Précisément un tchapar qui marche en avant pour sonder le terrain disparaît soudain, lui et son cheval, dans un de ces trous perfides, d'où il sort trempé et blessé à la tête.

On passe le village de Yadi, puis un poste frontière, toujours sous un soleil brûlant. A deux verstes de ce poste, j'aperçois Djoulfa, qu'on atteint en traversant une plaine, couverte en ce moment de chameaux qui paissent je ne sais trop quoi, car le sol ne porte guère autre chose que des tamarix et des saules. Les bons ruminants s'avancent de leur pas souple, et, après nous avoir examinés avec leurs grands yeux à fleur de tête, ils s'en vont, lents, dignes, immuables comme tout l'Orient.

Voici enfin la station de douane de Djoulfa, dont les bâtiments s'élèvent dans la plaine poussiéreuse juste en face de la douane persane et au bord de l'Araxe, qui atteint ici sa courbe la plus méridionale. M. Ozeretsky, le directeur de la douane, que nous avons déjà rencontré à Ordoubat, met à notre disposition le rez-de-chaussée d'un bâtiment de l'administration, et nous prévient qu'il faut être en garde contre les scorpions et les phalanges (araignées géantes). Aussi n'est-ce qu'après avoir soigneusement inspecté les coins et les recoins de notre chambre que je me décide, le soir venu, à me glisser dans ma couchette. Mais à peine au lit, nous devenons la proie des moustiques invisibles et des punaises, en dépit de nos moustiquaires; notre corps se couvre de piqûres et de boursoufflures qui me font tant

souffrir que, pour la première fois, je me sens découragée. De plus, on manque d'air : la température de notre chambre dépasse 55 degrés.

Au dehors retentit le bruit monotone des sonnailles des chameaux, dont les files interminables vont et viennent, nuit et jour, faisant le transit avec la Perse. C'est avec un vif sentiment de joie que je salue la venue du jour, cent fois préférable avec sa chaleur torride, à ces nuits d'insomnie et de souffrances !

19 juin. — Après avoir été sur le territoire persan confier un télégramme à la poste internationale, et traversé deux fois l'Araxe, en bac et à dos de mulet, j'assiste avec intérêt au passage incessant qui se fait, entre les deux rives, de gens, de colis et de troupeaux, car c'est ici que passe la route la plus importante reliant la Perse à la Transcaucasie. D'immenses caravanes chargées de produits de la Perse et de l'Aderbeïdjan y passent d'un bout de l'année à l'autre. On estime le chiffre des marchandises ainsi apportées en Transcaucasie à 1 600 000 roubles. De Djoulfa, elles vont à Nakhitchevan, où elles subissent une quarantaine.

Tout ce rivage de l'Araxe n'est qu'un désert de sable, visité par le vent pendant une partie de l'été. Point de bonne eau, pas un arbre, pas de légumes, pas de fruits : les employés envoyés là mènent une existence bien triste. Le village de Djoulfa proprement dit se trouve à trois verstes plus loin.

Le directeur de la douane nous a présenté ce matin un individu de Tabriz, du nom de Kévork, un original atteint de la monomanie des voyages et quelque peu détraqué. Il accuse vingt ans, mais il se pourrait qu'il en eût trente. Cet être misérable dont on ignore l'histoire a reçu une certaine instruction. Il s'exprime couramment en persan, en tatar et en arménien, étant Arménien lui-même ; quant au russe, il le parle passablement ; il peut chanter et conter en arabe, et, à ma grande stupéfaction, il me montre, en me récitant par cœur des phrases entières en français, qu'il en a commencé, étant enfant, l'étude méthodique ! Échoué récemment ici, il vit chez l'un et chez l'autre, cumulant les diverses fonctions d'ordonnance, de cuisinier, de commissionnaire, d'homme de peine et surtout de bouffon. Dans ce dernier genre il s'est fait promptement une véritable réputation parmi les Tatars et les Persans de Djoulfa, qui savourent avec délices, le soir, à la clarté des étoiles, ses récits et ses chants. Depuis qu'il a su notre arrivée, il n'a plus tenu ni paix, ni trêve, au directeur de la douane pour nous être

présenté, et il nous supplie de le prendre comme serviteur supplémentaire. On nous garantit énergiquement sa probité, qu'on a mise quelquefois à l'épreuve, et les personnes qui l'ont employé, désireuses sans doute de s'en défaire, insistent pour que nous l'emmenions. M. Chantre hésite beaucoup néanmoins à commettre cette folie d'adjoindre un cerveau fêlé à la caravane.

En venant à Djoulfa, nous n'avions eu d'autre but que celui de visiter la nécropole de l'antique cité qui s'y éleva jadis, aussi nous sommes-nous mis en quête d'un véhicule pour y aller. Malheureusement du poste de la douane aux ruines du vieux Djoulfa (la distance est de huit verstes) le chemin est si mauvais que, pour s'y rendre, on nous a loué une perekladnaïa au même prix que pour aller à Nakhitchevan!

Cette voiture, attelée à des chevaux très ardents, roule trop vite à mon gré dans des chemins où l'on risque à chaque instant de se broyer les os. L'impassibilité du cocher devrait me rassurer, néanmoins je préfère accomplir à pied une partie du trajet.

Laissant le village actuel à droite, nous atteignons l'Araxe, qui forme un coude avant de s'engager dans une sorte de défilé sauvage et solitaire, bordé d'immenses escarpements en forme de pics et d'aiguilles couleur de sang. En longeant la rive droite pendant quelques instants, on arrive sur un plateau légèrement élevé au-dessus de la rivière, et couvert de ruines. C'est là que s'élevait jadis l'antique et importante cité de Djoulfa ou Djouga, dont la fondation remonte aux temps fabuleux de l'Arménie.

Djoulfa est mentionnée parmi les cités et les bourgs que Dikran I^{er} assigna pour patrimoine à la famille d'Astyages. Grâce au voisinage d'un des gués les plus commodes de l'Araxe, elle devint un des centres industriels et commerciaux les plus riches de l'Arménie, et c'est au milieu de sa pleine prospérité, que cette ville laborieuse et populeuse fut brutalement détruite par Chah Abbas, le redoutable conquérant qui porta un coup si funeste à la nation arménienne. Elle fut embrasée, et ses quarante mille habitants reçurent l'ordre d'émigrer en masse vers Ispahan. Cela se passait au commencement du xvii^e siècle.

Voici le décret que des hérauts promulguèrent alors, au nom de Chah Abbas, dans cette cité infortunée : « Écoutez tous, habitants de Djoulfa : le grand roi Chah Abbas vous ordonne de le suivre en Perse. Vous avez trois jours pour vous y préparer. Quiconque, au bout de trois jours, sera trouvé



VUE GÉNÉRALE DE LA NÉCROPOLE DE DJOULFA.

ici, sera mis à mort, et ses biens appartiendront au grand roi. Si quelqu'un se sauve ou se cache, celui qui le dénoncera aura ses biens et le grand roi sa tête. »

Quand arriva l'échéance fatale, prêtres et habitants, emportant chacun la clef de leur église ou de leur maison, allèrent implorer la Reine des cieux dans son église bâtie sur un rocher, et, après lui avoir confié la garde de leur ville chérie, ils jetèrent leurs clefs dans les eaux du fleuve.

Aujourd'hui, sur l'emplacement de cette grande et riche cité règne un



BÉLIER SCULPTÉ.

désert de ruines. Sous les ordres du farouche Abbas, les sources se sont taries, la sécheresse a succédé à la fertilité, la mort à la vie. Que de souffrances, que de désespoirs, que de plaintes, ont dû faire entendre à cette époque cruelle les bannis quittant avec leurs femmes et leurs enfants ce lieu de leur naissance, la maison paternelle, les tombes des ancêtres ! Il semble que la contrée témoin de tant de larmes ait gardé sur sa sévère beauté comme un éternel reflet de tristesse mélancolique.

Le sol est couvert de décombres sur une longueur de plusieurs verstes. Les matériaux étaient en pierres de grès bigarré, liées avec de l'argile rouge, et rien d'architectural ne s'offre à nos yeux. Seules quelques églises se

distinguent çà et là, encore ne présentent-elles aucune trace de sculpture ni d'ornement. Les monuments les plus importants ayant été brûlés, puis



STÈLES DE DJOULFA.

rasés, il est difficile aujourd'hui de reconstituer par la pensée l'aspect de la ville.

Des merles d'eau sifflent mélancoliquement sur de grosses pierres au bord de l'Araxe, nullement effarouchés par notre présence, qui met au contraire en émoi de gros lézards en train de se chauffer au soleil. On arrive

alors devant la nécropole, si vaste que ses stèles hautes et rapprochées la font ressembler à une forêt minuscule pétrifiée. A sa vue, on sent que c'était là, dans leurs tombeaux, que les Arméniens plaçaient leur luxe.

Chaque tombe se compose de deux pierres : l'une posée sur le sol, l'autre dressée à la tête et portant presque toujours des sculptures et des inscriptions. On remarque au milieu de ces pierres dressées, ornées de croix à profusion, un certain nombre de tombes dont les stèles affectent la forme d'animaux, notamment de béliers. Sur cette dernière catégorie de monuments se voient des sculptures représentant des scènes allégoriques et même des inscriptions, mais aucune croix ni aucun autre symbole chrétien.

Le plus curieux de tous ces béliers, signalé déjà par Ker-Porter et Dubois de Montpéreux, présente un cavalier en croupe. A sa suite marchent trois autres captifs, attachés par une corde. Le même cavalier est représenté ailleurs assis devant une table, tandis que deux esclaves se tiennent près de lui, l'un à genoux qui sert à boire, l'autre, un musicien, pinçant de la guitare. L'inscription gravée sur ce curieux monument apprend qu'il fut érigé en 1578 de l'ère chrétienne sur la tombe de Manouk Nazar.

D'après Texier cet usage des béliers est un reste de paganisme, un souvenir des agapes des funérailles anciennes.

Les stèles dressées ont en moyenne 2 mètres de hauteur sur 50 à 70 centimètres de largeur, et ont été taillées dans un même grès rouge. Leur état de conservation est si parfait qu'on les croirait érigées de la veille. Au milieu des croix se voient des personnages représentant les saints, les apôtres; des scènes de la Bible s'y développent en bas-reliefs, ainsi que des animaux fantastiques tels que des chimères ailées, des oiseaux et fréquemment le sphinx persan, à double corps, avec une tête d'homme au milieu. A cela il faut joindre une infinité de dessins géométriques, d'arabesques, d'entrelacs qui courent un peu partout, enlaçant gracieusement et complétant cette décoration d'un goût bien original. Presque toutes sont dignes de figurer dans un musée, tant le fini du travail est admirable.

Sur la roche nue de la montagne au pied de laquelle s'allonge le cimetière, tranche une seule tache de verdure. Cette végétation est entretenue par une source, et cache en partie une petite chapelle solitaire.

A midi le thermomètre marque 52 degrés. Après avoir erré longtemps à travers cette nécropole, sans que nous ayons pu découvrir un seul de ces redoutables scorpions dont on la dit infestée, nous rebroussons chemin. Sur un certain point on voit encore les débris du fameux pont de Djoulfa dont la construction au-dessus de l'Araxe fut longtemps regardée comme une merveille.

Pontem indignatus Araxes,

a dit Virgile.

On rapporte que le grand Chab Abbas disait à ses suivants, en voyant la lutte opiniâtre de ces piliers avec les tourbillons de l'Araxe : « Voilà comment on résiste à l'ennemi !

— Oui, Sire, quand on a de si forts soutiens », lui répondit-on en lui montrant les parois rocheuses qui encaissent en cet endroit le lit du fleuve.

Le village actuel de Djoulfa est bâti au pied d'un immense escarpement de grès rouge couronné des ruines d'une ancienne forteresse qui défendait la vallée. Il est situé au confluent de l'Allindja-tchaï et de l'Araxe et à 5 verstes au nord-ouest. L'Allindja-tchaï, comme l'Araxe, coule entre de hauts parois de grès sanguinolent. Près de leur confluent s'élève le mont Taroudagh, qui renferme des carrières de pierre meulière célèbre et vendue sous le nom de pierre de Nakhitchevan. Le village, peuplé d'Arméniens, est d'une malpropreté révoltante.

Ayant rejoint la perekladnaïa, je m'assieds en soupirant sur sa banquette en cordes, et m'y tiens cramponnée pour ne pas être jetée sur le sol dans un cahot.

Je ne crois pas que dans tout le cours de notre voyage nous ayons rencontré un village plus misérable et plus mal tenu que celui de Djoulfa. La chaleur doit en rendre le séjour atroce en été; les amas d'immondices accumulés dans les rues dégagent une odeur pestilentielle; quant aux rues, si toutefois on peut leur donner ce nom, elles sont tellement défoncées qu'à chaque instant notre charrette franchit des fossés d'un et deux mètres de profondeur, souvent pleins d'eau croupie. Nous avançons, une roue sur un monticule de fumier, l'autre dans une fondrière. Que dire des voitures et surtout des chevaux qui tiennent bon dans toutes ces circonstances ?

Nous arrivons à la douane, juste au moment où se lève le vent, qui, de deux à cinq heures, balaye la plaine, en soulevant une intolérable poussière. Mais le pire de tous les maux est certainement le manque d'eau douce, celle de l'Araxe aussi bien que celle fournie par les sources étant toujours légèrement saumâtre, de sorte qu'on ne peut jamais se désaltérer d'une manière parfaite. J'ai hâte de quitter cet affreux pays. Nous allons nous rapprocher des grands centres en gagnant, en voiture, Nakhitchevan et Ériwan.



ENFUMOIR EN TERRE DES APICULTEURS ARMÉNIENS.



KARMIR-VANK.

CHAPITRE XI

Départ. — Kévork, notre nouveau serviteur. — Arrivée à Nakhitchevan. — Visite à Bechman-Khan. — Description de la ville. — L'Arménien de Toumboul. — Excursion au Karmir-Vank. — Le tombeau de Noé. — Le bazar. — Déjeuner champêtre. — Le *nölbönd*. — Les oiseaux pillards. Rahym-Khan.

LE 20 JUIN. — A l'aube, les bagages sont chargés sur un fourgon, une *perekladnaïa* nous attend pour partir à Nakhitchevan, et Kévork nous regarde interrogativement pour savoir si, oui ou non, nous l'emmenons. Mon mari se décide à le prendre jusqu'à Nakhitchevan, où on le laissera, si décidément il ne nous convient pas. A cette nouvelle, il s'esquive radieux pour faire un brin de toilette. Je me demande déjà s'il va nous faire attendre, lorsqu'il reparait à nos yeux émerveillés. Son maigre corps se joue dans une vieille défroque de *tchinovnik*; son chef est couvert d'un petit chapeau canotier qui a dû connaître de meilleurs jours, et derrière lequel flotte en couvre-nuque un mouchoir blanc, le seul qu'il possède. Enfin une énorme paire de lunettes noires et bombées, une vieille *kourdjine* incolore et effilochée contenant quelques hardes, une sacoche en bandoulière qui semble renfermer des choses fort précieuses, complètent l'atti-

rail de notre nouveau serviteur. Véritable Tartarin arménien, il a l'air de marcher à la conquête de l'Ararat, où il sait que nous irons. Il distribue de droite et de gauche des poignées de main à ses connaissances accourues pour le voir partir. Alors M. Chantre lui confie solennellement la surveillance des bagages, au sommet desquels il prend place, comme un chien de diligence, et fouette cocher ! Le véhicule s'ébranle : Kévork debout, dans une pose sublime, et au milieu d'une apothéose de poussière, nous regarde une dernière fois, une main sur le cœur, tandis que de l'autre il agite son chapeau !

Quelques instants après, nous roulions aussi sur la route de Nakhitchevan. Passé le village d'Allindja, on perd de vue l'Araxe, sans toutefois s'en éloigner beaucoup, mais on a à droite celle du grand pic noir basaltique, d'une forme si bizarre, qu'on appelle Hilanli, ou « Montagnes des Serpents ». C'est curieux de voir combien est répandu dans tout ce pays le nom du serpent. Après avoir traversé l'Hilan-tchaï, ou « Rivière des Serpents », nous voici maintenant devant la « Montagne des Serpents ». Les uns prétendent que ce nom vient de la présence de très nombreux reptiles dans ces régions ; d'autres disent au contraire que l'Hilanli tire son nom de sources situées à son pied, et qui ont la propriété de guérir les morsures des serpents. Quoi qu'il en soit, cette montagne sombre et tourmentée est bien faite pour inspirer à la superstition populaire mille croyances baroques. A cette heure même où je la vis, elle avait quelque chose d'inquiétant et même de sinistre. De gros nuages noirs s'étaient amoncélés autour de sa cime aiguë et déchirée, et descendaient lentement en épais flocons le long de ses flancs.

Le temps est lourd : à neuf heures du matin, le thermomètre marque 54 degrés. Notre équipage galope dans une steppe ennuyeuse et brûlante, où se présentent tour à tour le village de Guznut, peuplé d'Arméniens, puis celui de Tichin-Tchechma-Bazar, peuplé de Tatars. Partout le sol est coupé par des canaux d'irrigation, si bien que les voitures ont peine à passer. De superbes iris bordent la route jusqu'au Neramski-tchaï, qu'on traverse sur un pont appelé Eïdankhan-Keupri. De ce point on aperçoit la masse imposante de l'oasis de Nakhitchevan. La route s'améliore, de grands champs bien cultivés apparaissent à droite et à gauche. Les habitants arméniens et tatars du district de Nakhitchevan s'occupent essentiellement d'agriculture, d'horticulture, de sériciculture et d'apiculture. Mais la prin-

cipale culture est celle de la vigne, qui compte ici jusqu'à 60 espèces parfaitement distinctes de forme, de couleur, de goût! Chacune de ces espèces a reçu un nom particulier. Le climat de ce pays convient admirablement à la vigne; elle n'a pas encore été visitée par les maladies épidémiques qui



MOSQUÉE EN RUINES A NAKHITCHEVAN.

désolent nos vignobles européens. Malheureusement une telle richesse est très mal exploitée; grâce aux procédés plus que primitifs apportés dans la préparation du vin, celui-ci laisse fort à désirer, et se conserve mal. Et pourtant quelques rares essais de fabrication faits avec soin ont démontré que ces vignes peuvent donner des vins analogues au xérès et au madère par exemple. En somme, bien qu'une assez grande partie du district soit déserte, on peut dire que partout où il y a de l'eau, le sol est d'une fertilité

merveilleuse. Tout d'abord d'immenses ruines en argile se présentent à l'entrée de Nakhitchevan; à ces monceaux de poussières succèdent les belles ruines mongoles du *xiii*^e siècle, à la fois élégantes et imposantes, et l'on entre enfin dans l'intérieur de cette cité en terre, qui eut, suivant la légende arménienne, le patriarche Noé pour premier occupant.

Quelques instants après, nous descendions devant la maison du natchalnik qui avait eu l'amabilité de nous envoyer un phaéton à la station de poste. Le prince et la princesse Toumanoff nous font le plus gracieux accueil, et décident de nous garder à déjeuner. Nous avons le plaisir de faire chez eux la connaissance du docteur Kobalsky, qui met très obligeamment à notre disposition deux chambres dans sa vaste et confortable maison. Quoique Nakhitchevan soit une assez grande ville, elle ne possède d'autre asile pour les voyageurs que la station de poste. Il y a pourtant une grande hôtellerie ornée d'une belle enseigne, mais elle est inachevée : il n'y manque que des vitres aux fenêtres et le propriétaire!

Un des princes tatars de la ville, Bechman-Khan, nous avait le premier offert l'hospitalité dans sa demeure; mais mon mari avait refusé, la vie dans une maison musulmane n'étant pas très pratique pour nous. Toutefois on avait promis d'aller prendre le thé chez lui; aussi notre première visite, après nous être installés chez notre aimable hôte, est-elle pour Bechman-Khan, dont la maison touche celle du docteur. Celui-ci et sa fille nous accompagnent : l'intérieur du prince tatar valait, nous disait-on, la peine d'être vu, sa femme et sa fille aînée étant des beautés célèbres.

A notre arrivée, on nous introduit sous une immense véranda ouverte sur un jardin envahi d'une végétation luxuriante. Accoudée sur la balustrade en bois, et à demi couchée sur un divan bas, la khanoum de céans rêve, les yeux perdus dans le vide. Mais à notre approche elle se lève promptement, malgré son imposant embonpoint, attrape lestement ses babouches posées sur le sol; pour la forme, elle feint de fermer son voile, sorte de gaze légère. Son accueil est des plus gracieux; elle nous fait asseoir, et pendant que le prince engage la conversation avec mon mari et le docteur, elle fait préparer le thé.

La khanoum, qui doit avoir environ trente-cinq ans, est un type tout à fait remarquable. Une riche parure en monnaie d'or rehausse l'éclat singulier de ses magnifiques yeux noirs, et fait ressortir la pâleur ambrée de son teint. Son maquillage est sobre et savant. Au moral, son caractère

altier se manifeste par la façon dont elle commande une foule de servantes qui vont et viennent dans un léger costume. C'est un vrai plaisir des yeux de les voir circuler jambes nues, le buste ferme et souple, à peine voilé par une chemisette transparente. Ces femmes au regard sombre et mélancolique glissent silencieuses dans la maison, exécutant les ordres de leur impérieuse maîtresse avec une impassibilité parfaite. Elles nous servent, sur de grands plateaux, du thé, de la confiture de roses, ainsi que des fruits de toutes sortes. A ce moment, une porte livre passage à un nuage de mousseline lamée d'or et d'argent qui s'avance et, s'entr'ouvrant un peu, nous laisse voir le visage de la fille aînée de la maison, la beauté tant vantée. La jeune fille vient prendre place auprès de sa mère, qui la couve des yeux avec orgueil. Quant à moi, je suis quelque peu désappointée à sa vue, car elle est loin de m'enchanter. C'est une enfant de treize ans environ, grande, mince, au visage très allongé, mais dont les traits un peu forts n'ont rien de remarquable. La figure, encore enfantine, est toute dépaysée sous son accoutrement d'une lourdeur et d'une richesse grotesques.

Après le thé, Bechman-Khan nous donne le curieux spectacle d'un combat de perdrix, et nous prenons congé de lui pour aller faire une promenade hors de la ville.

Pour la première fois j'ai la joie de saluer l'Ararat, derrière lequel se couche le soleil. La majestueuse montagne se dresse à cent verstes de là, dominant toute la plaine, et ses neiges éternelles se détachent merveilleusement du nimbe d'or en fusion que lui fait l'astre couchant.

De retour à la ville, des Tatars nous font visiter la mosquée du bazar, qui n'offre rien d'intéressant, et, de là, nous dirigent par un escalier en colimaçon jusqu'à une terrasse sur laquelle s'ouvrent deux chapelles mortuaires, élevées à deux jeunes gens dont les corps sont déposés à Kerbela.

21 juin. — La ville de Nakhitchevan est à 150 kilomètres sud-sud-est d'Érivan et à 8 verstes de l'Araxe. Située à 954 mètres d'altitude, elle est arrosée par un canal dérivé du Nakhitchevan-tchaï, et s'étend sur le versant du Karatchoug, l'un des derniers contreforts des monts du Karabagh.

Le pays de Nakhitchevan était compris dans l'ancienne province arménienne de Vasbouragan. Son nom signifie « Première Demeure », et c'est certainement une des plus antiques cités de l'Arménie. Son origine se perd dans la nuit des temps. Elle est attribuée toutefois à Noé, dont le tombeau vénéré est placé au milieu de la ville. Celle-ci, ruinée au IV^e siècle

par les Persans, ne se releva qu'au x^e, et prit dès lors une grande importance. Gengis-Khan la saccagea au xiii^e siècle, et, à partir de cette époque, elle tomba tour à tour aux mains des Persans, des Arméniens et des Turcs jusqu'en 1828, époque à laquelle la Perse la céda à la Russie par le traité de Tourkmanchaï. La population s'élève à 8 000 habitants, dont les deux tiers sont des Tatars.

Le séjour de cette ville est loin d'être agréable et a de multiples inconvénients. L'argile et les briques mal cuites qui servent à la construction des maisons, se désagrégant facilement, déterminent une poussière fine, soulevée par un vent qui règne quotidiennement à partir de deux heures de l'après-midi jusqu'au coucher du soleil, si bien que pendant ce laps de temps l'air est irrespirable. A cela il faut ajouter que l'eau est rare en été, la chaleur excessive, et la température soumise à de brusques transitions. C'est un foyer de fièvres pernicieuses; des moustiques invisibles ne cessent de harceler les habitants; ceux-ci ont en outre à se garantir des scorpions et des phalanges qui pullulent littéralement.

A huit heures un phaéton vient nous prendre pour nous conduire au monastère de Karmir-Vank, situé à quelques verstes de là, au bord de l'Araxe. On traverse les vastes vergers et jardins qui font à Nakhitchevan une ceinture de verdure, et dans lesquels les arbres fruitiers de toutes espèces, et surtout la vigne, croissent en abondance. Cette dernière compte dans cette région plus de quarante variétés. Le sol d'ailleurs est très favorable à l'agriculture; seule l'eau fait défaut.

A 5 verstes de la ville on atteint le village de Toumboul, mi-tatar, mi-arménien, qui possède de superbes pépinières de peupliers.

Les habitants arméniens de ce village sont des émigrés venus de la ville de Salmast dans la province de l'Aderbeïdjan. Ils présentent des caractères très particuliers qui font du Toumboulien un être tout à fait à part. Véritable mendiant errant et vagabond pendant une partie de son existence, il se fait passer en pays musulman, à Médine, à la Mecque ou à Kerbela, par exemple, pour un derviche, dont il a toutes les qualités; pour un moine austère aux yeux des chrétiens. La Syrie, l'Inde, l'Afghanistan, la Sibérie même sont le théâtre de ses exploits. Sous ces hypocrites apparences il va ainsi, quêtant d'une main chez les musulmans, dont il reçoit avec humilité les aumônes et les dons volontaires; de l'autre, chez les chrétiens, dont il exploite la charité. Au bout d'un certain nombre d'années de cette vie de

parasite, il revient au pays natal avec une somme rondelette dans son escarcelle. Alors à sa vie de mendicité succède une existence de sybarite. Il apporte dans sa maison tout le confort nécessaire, mange dans de la vaisselle d'argent, et procure à sa femme et à ses filles de riches vêtements de soie ainsi que des bijoux. Pour expliquer ce changement dans sa manière de vivre, il raconte qu'il est un pauvre marchand qui a peiné toute sa vie pour amasser sou à sou une misérable fortune dont il veut jouir dans sa vieillesse. Dans ces derniers temps, le gouvernement russe a entrepris une campagne contre les Toumbouliens, dans le but de les obliger de changer leur mode de vie éhontée contre un autre plus honnête.

Après ce village, la plaine reprend plus aride et plus desséchée que jamais. De loin en loin, des tornades de poussière s'élèvent du sol, se dressent en grands tourbillons qui nous enveloppent et nous aveuglent littéralement. C'est par une route des plus mauvaises et non carrossable, qu'on atteint le Karmir-Vank, « Couvent Rouge », situé sur une terrasse de l'Araxe, qui fait sur ce point un tournant convexe.

Un officier de police envoyé le matin par le natchalnik pour annoncer notre arrivée se tient sous la porte d'entrée du couvent avec l'archimandrite et le starchina du village, groupé tout autour du Karmir-Vank. Les salutations d'usage échangées, on nous conduit à l'intérieur du couvent, dont une des meilleures cellules est mise à notre disposition.

Après avoir déjeuné avec l'archimandrite, au type des plus sémitiques, et dont l'ignorance n'a d'égale que la bonne volonté, nous sommes contraints par la chaleur torride à nous livrer, de midi à deux heures, à la sieste, indispensable sous ce climat.

Le Karmir-Vank est un lieu si célèbre pour ses scorpions et ses serpents, qu'on nous avait très sérieusement engagés à mettre des bottes, afin d'éviter leurs morsures! L'archimandrite et les Arméniens présents nous ont aussi affirmé que des serpents très longs, très gros et des plus venimeux abondaient dans ces lieux : en foi de quoi, mon mari, enchanté d'augmenter sa collection, s'est empressé de promettre dix roubles, ni plus ni moins, à qui lui en apporterait un exemplaire. Là-dessus, tous se sont envolés à la recherche du précieux reptile.

Le Vank s'élève à peu près à 60 mètres au-dessus de l'Araxe : une enceinte flanquée de tours lui donne de loin un aspect assez imposant. Les cellules sont encore en très bon état. L'église, toute en petites briques, est

aussi bien conservée : on y remarque quelques belles sculptures, entre autres un bas-relief représentant le baptême de saint Jean-Baptiste.

En suivant la rive de l'Araxe, bordée sur ce point tantôt de roches, tantôt de petites berges sablonneuses, sur lesquelles courent des milliers de gros lézards, on arrive jusqu'à une grotte dans laquelle sourd une fontaine appelée en arménien *Katen harpur*, ce qui signifie « Eau semblable au lait », sans doute par opposition à l'eau salée de l'Araxe.

De serpent, nulle trace, et nous ne payerons à personne la mise à prix élevée placée sur la tête d'un de ces mythiques ophidiens. Comme on le voit, l'exagération méridionale ne se rencontre pas que dans notre beau pays! Il existe pourtant dans la région, nous dit le docteur Kobalsky, une sorte de vipère appelée *yatagan*, dont la morsure cause une mort foudroyante.

Une des visites obligatoires de Nakhitchevan est celle au tombeau de Noé, qui est un lieu de pèlerinage célèbre. Une chapelle souterraine d'un aspect insignifiant est ce qu'on va voir sous ce nom. C'est une salle octogonale et voûtée, construite en petites briques, crypte d'une église élevée autrefois sur cet emplacement. Une seule colonne au centre soutient la voûte, et c'est sous cette colonne que reposent, d'après la légende arménienne, les restes de Noé. Les murs, blanchis à la chaux, ne portent autre chose que les noms des très nombreux voyageurs venus pour visiter ce tombeau.

C'est surtout pendant la semaine sainte que les Arméniens y viennent en pèlerinage. A cette époque ils arrivent en foule, et après avoir adoré les cendres de Noé, ils ont la coutume de coller de petites pierres à la voûte de la chapelle, dans la croyance que si elles s'y attachent, leurs vœux et leurs désirs seront accomplis dans le courant de l'année. Tombeau et cimetière sont situés sur une butte non loin de l'antique *Nakhdjavan*.

Du haut de cette éminence on jouit d'une vue assez étendue sur la ville et sur le vaste panorama de montagnes arides qui enveloppent, comme une muraille fortifiée, toute l'extrémité orientale du bassin de l'Arménie où se porte l'Araxe. A l'heure où nous accomplissons le pèlerinage au tombeau saint, les rayons du soleil couchant empourprent la belle tour des Khans au riche revêtement de faïences, et une grande porte ruinée flanquée de deux minarets élancés se découpe à ravir sur le ciel bleu et sans nuage, d'une profondeur insondable. Sous ces rayons magiques, les montagnes qui bornent au loin la plaine prennent des colorations merveilleuses et étranges, impossibles à rendre. Malheureusement ce tableau

féerique est de courte durée : la nuit succède au jour avec une soudaineté étonnante, et la lune aussitôt brille avec éclat, tandis que les étoiles jettent leurs premiers feux. Lentement nous nous acheminons vers la maison du docteur, frissonnant sous les caresses de la brise du soir, devenue d'une grande fraîcheur sitôt après le déclin du jour.

22 juin. — Munis de nos appareils photographiques, nous traversons le bazar, en partie couvert et fort animé. Beaucoup de chevaux et de mulets chargés de fagots défilent dans les ruelles en soulevant des nuages de poussière. Des bandes de petits ânes vont et viennent continuellement de la ville aux mines de sel situées dans le voisinage. Ces mines, comme celles de Koulpe, ont été exploitées depuis une très haute antiquité; des outils en pierre trouvés à l'intérieur prouvent qu'à l'époque préhistorique les hommes venaient déjà y chercher leur sel. Derrière ces baudets qui s'en vont trottinant gaiement, s'avancent des caravanes de chameaux, d'un pas souple et cadencé, sans bruit.

Dans les boutiques, des monceaux d'abricots, de prunes, de cerises, ruissellent de toutes parts, jetant la note harmonieuse de leurs chairs dorées et rouges dans le demi-jour du bazar. A côté de ces fruits appétissants s'étalent, dans des récipients d'un bleu superbe, des montagnes de fromage, de beurre, de *kaimak* ou lait caillé et une foule de choses indéfinissables. Il y a aussi de gros tas de cocons blancs et jaunes, produits de la récolte nouvelle. Sous les auvents et sur des tapis de Perse, quelques marchands prennent leur repas avec le calme et la gravité qu'ils apportent en toutes choses. Ils sont approvisionnés de glace, car tout le monde ici boit glacé.

Dans les ruelles étroites et sombres, se presse une foule à travers laquelle circulent de fringants phaétons, où se prélassent fréquemment deux ou trois Tatars, tout de blanc vêtus, qui s'en vont au bain. On y coudoie des derviches qui toujours payent de mine sous leurs haillons dégoûtants. Plus loin, sous la lumière éclatante, des *seyeds* s'acheminent lentement, en causant avec de larges gestes, vers la mosquée où ils vont faire leur prière.

L'industrie principale de Nakhitchevan consiste dans la fabrication de feutres et de tapis ainsi que dans celle d'un tissu de soie dont on fait des tentures, et qu'on appelle ici *djindjin*. En somme l'activité industrielle est peu développée; elle se borne à des objets de consommation locale.

En allant photographier la vieille tour des Khans, et la mosquée ruinée qui fut jadis la plus grande de Nakhitchevan, nous passons devant une

maison musulmane d'où s'échappent des lamentations et des cris déchirants. Étonnés, nous nous arrêtons, et l'on nous montre dans une cour intérieure un groupe de femmes désolées et gémissant autour d'un cercueil. Le maître de la maison est mort, tué par un de ses voisins, Tatar comme lui, pour une simple mais très grave question d'eau. Les deux hommes n'étaient pas d'accord au sujet de l'irrigation de leurs champs : l'un prenait trop d'eau, au gré de l'autre; une balle régla la question.

Un riche Arménien nous a invités à déjeuner dans un jardin qu'il possède aux environs de la ville. On part en bande avec le prince, la princesse Toumanoff et leurs enfants, le docteur Kobalsky et sa fille, ainsi que quelques jeunes et charmants ménages arméniens et russes, également conviés à ce repas offert en notre honneur.

Par de très mauvais chemins on arrive à ce jardin, dont la végétation pousse dans le plus parfait désordre. Une longue table est rangée sous un monumental *nalband* ou *nölbönd*. Le *nölbönd* est bien un des plus curieux arbres qui existent. C'est une espèce d'orme dont le feuillage se développe en forme de large parasol, tellement touffu qu'il est complètement impénétrable aux rayons du soleil. On le trouve surtout dans la partie méridionale de l'Arménie russe. Il croît très rapidement. C'est sous son ombre délicieuse que, après avoir ingurgité (les hommes, bien entendu) le classique petit verre de vodka et avalé force *zakouski* (hors-d'œuvre), on commence à attaquer le vrai déjeuner, dont le menu est des plus asiatiques.

C'est d'abord un *kiebab* dans lequel le poivre n'a pas été ménagé; puis un monumental pilau à la confiture de cerises; du *kaïmak*, des fruits en abondance. Le plus grand désordre règne dans la succession des plats qui se présentent, mais la chose n'en est que plus amusante, et les mets plus délicieux dans leur fantaisiste classification.

Tandis qu'en riant aux éclats chacun plonge ses doigts dans le pilau neigeux, Kévork, caché dans un bosquet, régale l'assistance d'une aubade à sa façon. Il tire d'une flûte en roseau des sons mélodieux et langoureux qui ont la prétention de raconter les plaintes d'une sultane amoureuse.

Après ce copieux repas, chacun s'étend sur de beaux tapis dont on a couvert l'herbe, et on laisse passer dans un doux kief l'heure la plus chaude du jour. Pourtant il serait difficile de dormir, car, depuis notre arrivée dans cette ville, le plus épouvantable vacarme ne cesse de frapper les airs de l'aube jusqu'au soir, et en voici la raison. Les vergers sont en ce

moment pillés par des milliers d'étourneaux et de merles qui dévalisent en quelques heures les cerisiers chargés de fruits. Pour se défendre de ces terribles pillards, les habitants ont adopté un système curieux, mais bon sans doute, qui consiste, dès le lever du soleil, à remplir leurs jardins de cris aigus, de coups de fusil, de bruits de casseroles, afin de produire un tapage effroyable pour les oiseaux, et effrayant pour de simples voyageurs qui ne sont point au fait de cette coutume sauvage.

De retour à la ville, nous allons avec le prince et le docteur, au coucher du soleil, chez Rahym-Khan, qui nous a invités à prendre le thé. Il est le propriétaire actuel de la vieille tour des Khans, qui s'élève tout à côté de son habitation, la plus belle de Nakhitchevan. Un jardin très bien entretenu, et fermé par une grille, s'étend devant cette princière demeure. Le khan vient nous recevoir à la porte, et nous montre en passant ses belles écuries, où jouent en ce moment quelques jeunes chèvres sauvages qu'il a fait capturer.

Notre hôte est un homme d'une quarantaine d'années environ; il porte l'uniforme d'officier russe, et possède, comme Bechman-Khan, une grande fortune, qui consiste en la possession de plusieurs villages. Il comprend très bien le français et le parle, quand il veut, comme presque tous les officiers russes. Son père avait rang de général, et était le chef de la noblesse musulmane du pays. Il nous dirige à travers plusieurs pièces jusqu'à un grand salon couvert de glaces. Plus tard, à Ériwan, je retrouvai dans le palais des Sardars le modèle qui avait servi à Rahym-Khan dans l'édification de sa demeure. Ce magnifique salon asiatique a vue d'une part sur le jardin, et de l'autre il est fermé par une immense baie aux vitraux de couleurs qui, en se soulevant, donne accès sur un balcon en bois placé juste en face de l'Ararat. Les tentures les plus merveilleuses, les tapis de Perse les plus fins, concourent avec les glaces et les peintures à la beauté de cette pièce aussi haute que large, et dans laquelle aucune importation européenne ne vient nuire à l'harmonie et au goût oriental qui y règne dans tous ses détails.

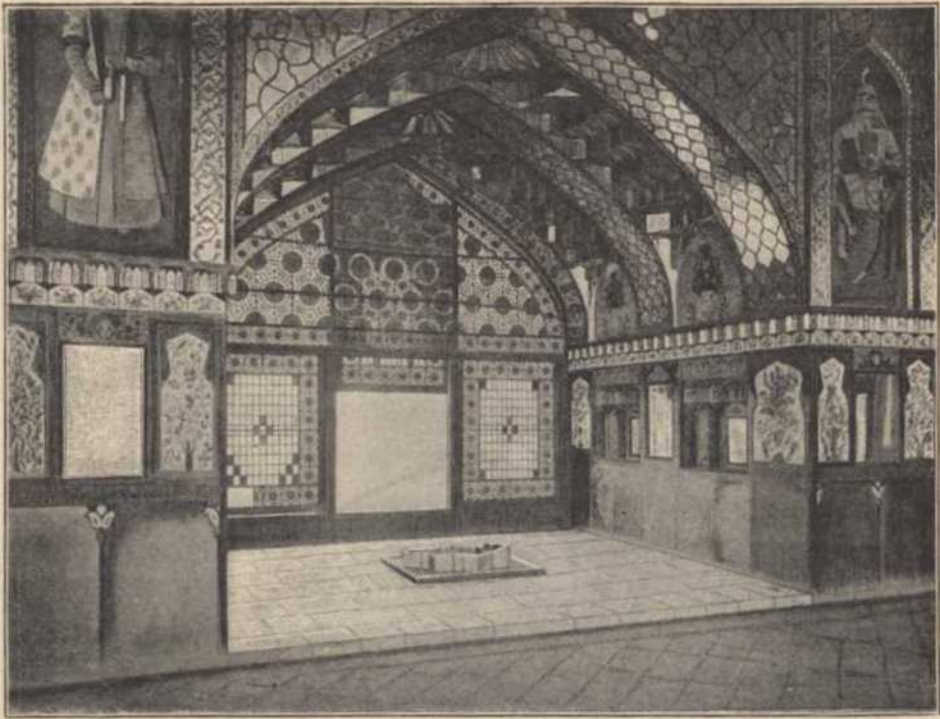
Le khan nous montre en connaisseur et en amateur ses richesses artistiques, notamment d'exquises porcelaines de Chine trouvées pendant des fouilles, sous l'emplacement de l'ancien palais des Khans. Il m'en offre même, à titre de souvenir, quelques charmants spécimens. Enfin il nous conduit dans son harem et nous présente à sa femme, Fatma khanoum,

jeune et jolie Tatare littéralement couverte d'or. Après un échange de salutations très courtoises, les messieurs se retirent, et nous restons, Mlle Kobalsky et moi, auprès de Fatma khanoum, qui reprend sa position favorite sur le sol, au milieu du froufrou de ses jupes de soie. Une fois accroupie, elle nous invite à en faire autant, et nous voilà toutes trois installées sur un fin tapis de soie, nous dévorant mutuellement des yeux, sans dire grand' chose. Mais comme Fatma khanoum parle un peu le russe, je romps la glace en lui demandant de me montrer sa petite fille. Avec bonne grâce, elle la fait amener. C'est un bébé de deux ans, dont les yeux sont déjà agrandis à l'antimoine, et qui porte comme sa mère la petite jupe persane courte posée sur les hanches, laissant le ventre à découvert. Elle fait avancer ensuite plusieurs malles rangées le long des murailles, et nous en montre le contenu : *djindjin* en soie, broderies de toutes sortes et des provenances les plus diverses, tapis de Chiraz, coffrets incrustés, etc.

Mais ma visite a un but plus intéressé encore, et je demande à Fatma khanoum si elle veut me permettre de prendre quelques mesures sur la tête de ses servantes et... sur la sienne. Cette dernière prétention doit lui paraître exorbitante, car elle feint de n'avoir pas compris. Elle appelle quelques-unes de ses femmes, qui se prêtent en riant à mes opérations, non sans m'accabler de questions. Seule la nourrice se retire, sur la prière de sa maîtresse, qui redoute, sans doute, pour son enfant quelque maléfice de chrétienne.



AMULETTE DE CHEVAL.



ÉRIVAN : INTÉRIEUR DU PALAIS DES SARDARS.

CHAPITRE XII

Départ pour Ériwan. — Voyage de nuit. — Vue splendide sur l'Ararat. — Bach-Norachame. — Kamarlou. — Arrivée à Ériwan. — Notre nouveau compagnon Hambartsoum Kevorkiantz. — Le palais des Sardars. — La mosquée du bazar.

LE 24 JUIN. — Nous partirons aujourd'hui, au coucher du soleil, pour Ériwan. On voyagera la nuit afin d'éviter les moustiques et la chaleur. Il n'y a pas moins de 150 verstes entre ces deux villes, et nous désirons les faire d'une seule traite. On a loué, à cet effet, un *tarantass* à trois chevaux et un fourgon à quatre pour le bagage. Lorsque, après avoir pris congé de nos excellents hôtes, nous montons en voiture, à six heures du soir, deux tchapars se rangent à droite et à gauche de notre équipage. Ils sont vêtus de blanc de la tête aux pieds, et leurs chevaux sont encapuchonnés dans une étoffe rouge destinée à les garantir des moustiques et du soleil.

La route traverse une grande plaine couverte de tumulus et de mamelons.

A l'occident, le soleil se couche derrière l'Ararat. Pendant quelques instants le colosse disparaît presque enveloppé dans un manteau de pourpre éclatante ; à sept heures précises le soleil brille dans toute sa splendeur à son sommet, d'où il semble jeter un dernier appel à la contemplation humaine, puis il s'évanouit rapidement, laissant après lui une gamme des tons les plus chauds et les plus invraisemblables, sur lesquels les lignes si nettes de la montagne biblique se profilent alors admirablement.

A cette heure, cette borne du monde apparaît encore plus colossale, plus immuable. L'œil suit la ligne douce de ses flancs jusqu'à cette cime d'une blancheur immaculée, où la légende fait s'arrêter l'arche sainte. On comprend très bien que cette masse étonnante, qui jaillit brusquement de la plaine uniforme pour s'élever à plus de 5 000 mètres dans les airs, ait inspiré de tout temps les plus grandes admirations, comme les plus invincibles terreurs. L'incrédulité arménienne repousse l'idée que l'ascension complète de l'Ararat ait pu et puisse jamais se faire. Seul le pied léger du mouflon laisse son empreinte sur sa neige....

Emportés par le galop rapide de notre attelage, nous contemplons avec bonheur ce spectacle unique, en face duquel on se sent devenir meilleur, tandis que l'âme, pleine de reconnaissance, s'élève vers le Créateur de toutes ces merveilles. De poste en poste on change les tchapars et les chevaux. La nuit, claire mais sans lune, est assez fraîche, et nous sommeillons entre les nombreux arrêts. A trois heures du matin on arrive à Bach-Norachaine, que nous devinons aux seules piqûres cruelles dont nous sommes soudain assaillis de la part des moustiques célèbres de ce village. Nos chevaux eux-mêmes se cabrent sous leur aiguillon, et, à peine attelés, ils se dressent et s'emballent soudain, dans une direction contraire à la bonne route.

A quatre heures du matin l'aube commence à blanchir les monts et la plaine, et à six heures on entre dans le village de Sadarak, où je saute à terre, heureuse de me dégourdir les jambes, de prendre du thé et de secouer la couche de poussière sous laquelle je disparaissais.

25 juin. — De Sadarak à Davalou, la route est semée de terrassiers qui la réparent ; près de cette dernière se voient de véritables champs d'iris violets. Le chef de la station refuse de nous donner des chevaux, parce qu'il attend le passage de la poste, et que celle-ci doit être servie en premier lieu. Pour utiliser ce retard, nous faisons un tour dans le village, qui renferme de très nombreux nids de cigognes perchés au haut des amas de combus-

tible. C'est d'un aspect tout à fait curieux. Les cigognes sont extrêmement vénérées partout en Arménie. Chaque maison possède son nid. Ces « pèlerins à longues jambes » ont été maintes fois chantés. Voici une de ces chansons, traduite par le Père Léonce Alishan :

Bienvenue à toi, cigogne,
Toi, la cigogne bienvenue !
[du printemps,
Tu nous as apporté le signe
[cœur.
Tu as rendu la gaieté à notre

[toit,
Descends, ô cigogne, sur notre
Fais ton nid sur notre frêne,
Toi notre amie chérie.

Cigogne, je me plains à toi ;
[à toi,
Oui, ô cigogne, je me plains
[nuis,
Je veux te dire mes mille en-
[cœur, etc.
Les mille chagrins de mon

Le thermomètre marque à l'ombre 40 degrés : c'est, depuis quelques jours, la température à laquelle nous sommes soumis. Le soleil est ardent, et sa réverbération sur le sol est si



NID DE CIGOGNES A DAVALOU.

éclatante, que mes yeux se refusent à la soutenir. Nous rentrons à la station jusqu'à l'arrivée de la poste qui vient enfin mettre un terme à notre attente. A deux heures, le tarantass nous dépose à la station de Kamarlou. Ce village, peuplé d'Arméniens, de Tatars et d'Aïssores, est des mieux cultivés.

De Kamarlou jusqu'à cette dernière ville, la route est superbe et bordée de riches cultures de tabac, de riz, de coton et de vignes. Les villages semblent tous prospères. Nulle part encore je n'ai vu un mouvement aussi énorme que celui qui se fait sur cette route. D'innombrables convois et

d'interminables caravanes se dirigent vers Ériwan. D'ailleurs, dans le district d'Ériwan comme dans celui de Nakhitchevan, l'agriculture et surtout l'horticulture sont des plus développées. La variété des arbres fruitiers qui y croissent est immense. Toutes les espèces de l'Europe méridionale y sont représentées. C'est ainsi



LA MOSQUÉE DU BAZAR.

qu'on peut voir dans un même jardin des abricotiers, des pommiers, des poiriers, des cognassiers, des pruniers, des cerisiers, des amandiers, des noyers, des grenadiers, des pêchers, des mûriers, des figuiers, etc., etc.; chaque espèce étant représentée par un nombre quelquefois infini de variétés. Il faut ajouter à cela la culture, sur une grande échelle, de melons et de pastèques de dimensions parfois énormes, et d'un goût exquis.

La vigne d'Ériwan, qui est remarquable par la variété de ses

espèces, la grosseur et la beauté de ses fruits, n'a pas, suivant certains avis, les qualités de celle de Nakhitchevan.

Bientôt j'aperçois la masse de la vieille ville persane, d'où émergent de hauts minarets et des coupoles aux brillantes faïences. A six heures du soir nous y entrons. Le vieux quartier, perché au bord de la Zanga, m'apparaît dans une pittoresque et rapide vision, et, après un dernier temps de galop, notre équipage nous dépose devant l'hôtel de Londres, le seul convenable



VUE D'ÉRIVAN.

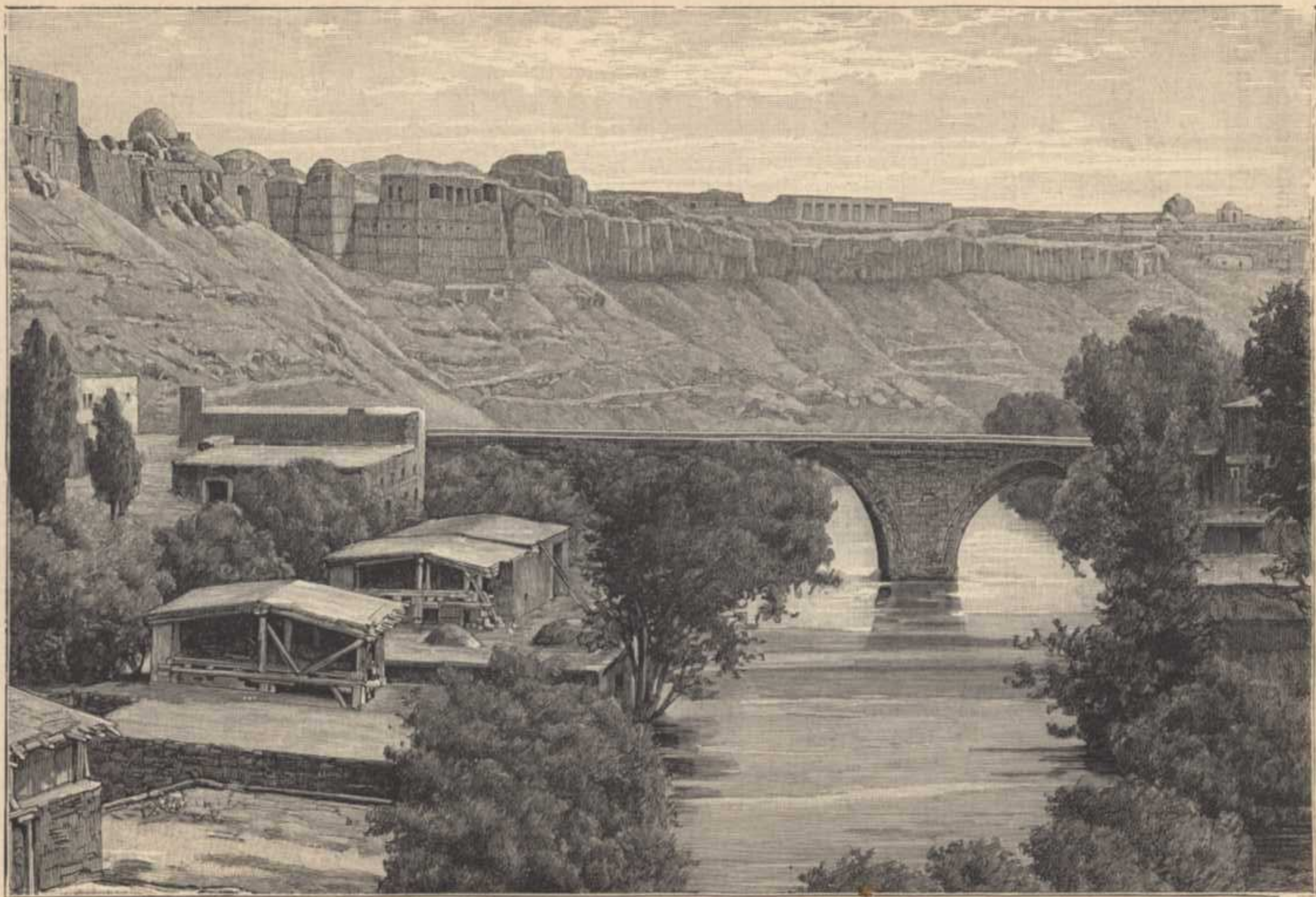
de cette ville. Notre fatigue est extrême, mais une grande toilette et un peu de repos en auront vite effacé toutes les traces.

26 juin. — Après avoir congédié notre interprète Ohannès, devenu d'une insuffisance tout à fait intolérable, M. Chantre se met en campagne afin de lui trouver un remplaçant, et d'organiser une caravane pour aller à l'Ararat, un des buts de notre voyage. Sa première visite est pour M. le général Chalikhoff, gouverneur d'Érivan. Celui-ci était informé depuis longtemps de notre passage, et son accueil fut des plus gracieux. Ayant été mis au courant des projets de mon mari, il se chargea d'annoncer partout sur son parcours qu'il fût fait suivant ses désirs, et nous invita à aller, à notre retour, passer quelques jours chez lui, à Daratchitchag.

Tandis que nous sommes plongés dans de graves préoccupations au sujet d'un interprète, on nous annonce la visite d'un Arménien d'Érivan, Hambartoum Kevorkiantz. Un jeune homme plein de vivacité et d'entrain se présente et nous dit, en très bon français, qu'ayant passé quelques années à Montpellier, où il a reçu le meilleur accueil, il vient, désireux à son tour de rendre service à des Français, se mettre à notre entière disposition. « Je serai votre interprète, dit-il, si vous voulez m'accepter comme compagnon de route. » Tout inattendue qu'elle est, cette proposition n'a rien au fond d'étonnant, car elle est faite par un riche agriculteur, libre jusqu'aux vendanges, et que l'idée d'aller à l'Ararat enchante quelque peu. Malgré les objections de mon mari, qui craint un enthousiasme passager, M. Kevorkiantz maintient sa décision et nous donne sa parole. Cette importante question terminée, il ne reste plus qu'à organiser la caravane et à voir la ville.

Érivan, dont la physionomie est restée toute persane, est aujourd'hui le chef-lieu du gouvernement principal de l'Arménie russe et la deuxième ville du bassin de l'Araxe. Son importance est des plus grandes, tant au point de vue commercial qu'au point de vue stratégique. Je ne reviendrai pas sur sa description, qui a déjà été souvent faite.

Après les luxueux intérieurs tatars dans lesquels nous avons pénétré maintes fois, la vue du palais des Sardars, l'une des curiosités de cette ville, devait nous laisser plus froids que la plupart des voyageurs débutant par Érivan. L'éclatante décoration intérieure de ce palais est certes des plus curieuses, et sa situation surtout sur le rocher qui borde la Zanga est des plus admirables. A part les soubassements, tout dans la salle du palais des anciens vice-rois du pays est glaces et peintures. Dans de grands cadres



ÉRIVAN - PONT ET PALAIS DES SARDARS.

se voient les portraits des héros de la mythologie persane et ceux de Nadir-Chah, d'Abbas-Mirza, etc. D'autres représentent des expéditions guerrières, des scènes de chasse. Au centre du dallage de cette salle est un bassin en marbre blanc, aujourd'hui vide et muet, mais d'où devait jaillir, à l'époque florissante des sardars, une eau limpide et murmurante. Toute la façade sur la Zanga est occupée par une baie aux vitraux de couleurs, devant laquelle s'écoulaient jadis les longues heures de kief du monarque asiatique, pendant qu'il écoutait, au milieu de la fumée de son kalyan, le doux babillage de sa favorite, mollement couchée à ses pieds. A ce murmure venait s'ajouter le grondement de la Zanga roulant sur son lit de roche, et, pour reposer sa vue, le sardar avait, au loin, bien en face de lui, l'Ararat dans toute sa glorieuse magnificence.

De ce palais nous allons à la grande mosquée du bazar, dont l'entrée, fermée par une chaîne, est encombrée de marchands d'objets de dévotion : Corans, chapelets, amulettes. Nous les marchandons, mais les bons musulmans secouent la tête négativement : ils ne veulent pas voir leur marchandise profanée par de vils chrétiens. Cette mosquée possède une belle cour intérieure très ombragée. Un immense bassin carré en occupe le centre, et lorsque nous y entrons, plusieurs centaines de Tatars, accroupis autour de la margelle, y font leurs ablutions. Je vois, en passant, spectacle particulièrement bizarre, un musulman qui se lave la bouche dans l'eau où son voisin se lave les pieds ! Quatre nölbönds, plantés aux quatre coins du bassin, suffisent pour couvrir de leur ombre la superficie de cette vaste cour, tout autour de laquelle se rangent les écoles.



AU BAZAR D'ÉRIVAN.



L'ARARAT, VUE PRISE D'ARALYCH.

CHAPITRE XIII

Visite au couvent d'Etchmiadzine. — Encore un nouveau compagnon de route. — Le climat et l'aspect d'Érivan. — Nous organisons une caravane pour aller à l'Ararat. — Départ de nuit pour Aralych. — Le village de Kotlassar et les Aïssores. — Traversée de l'Araxe. — Le poste frontière d'Aralych. — Le village. — Arrivée au col de Sardar-Boulak.

LE 27 JUIN. — Nous ne pouvions manquer, étant à Érivan, de visiter Etchmiadzine, la Rome arménienne, qui n'en est distante que de 18 verstes. Le célèbre et antique couvent d'Etchmiadzine est la résidence du patriarche grégorien arménien, ou *Catholicos*. Il s'élève dans le village de Vagharchabad, qui a conservé le nom de l'antique cité sur l'emplacement de laquelle il est situé, et où fut jadis en honneur le culte d'Artémis ou d'Anahid, la Vénus arménienne.

Vagharchabad a été, sans contredit, une des plus célèbres cités de l'Arménie. Dans la haute antiquité, elle portait le nom d'« Ardinet K'haghak'h », c'est-à-dire « ville de Diane ». On fait remonter sa fondation au roi Érovan I^{er}, qui vivait au VI^e siècle avant notre ère. Un Arsacide, le roi Tigrane II, y établit, environ un siècle avant l'ère chrétienne, une colonie de Juifs provenant de la première captivité, et cette ville devint dès lors

très commerçante. Les Turcs appellent ce lieu *Utch-Kilissa*, c'est-à-dire « les Trois Églises », parce qu'il renferme en effet, outre l'église patriarcale comprise dans le grand monastère, celle de Sainte-Gaïane, et celle de Sainte-Rhipsimé.

Il ne reste plus de cette célèbre cité, résidence des rois d'Arménie jusqu'en 544, et des patriarches jusqu'en 452, que les trois églises et le monastère où siègent actuellement les successeurs de saint Grégoire, auquel, suivant les Arméniens, Jésus-Christ apparut en ce lieu même. C'est en souvenir de ce miracle que saint Grégoire fonda l'église qu'il appela *Etchmiadzine*, « Descente du fils unique », et qui dès lors fut considérée comme la mère de toutes les églises d'Arménie et entourée comme telle d'une extrême vénération.

Nous avons une lettre de recommandation pour le recteur de l'Académie d'Etchmiadzine, qui nous reçut fort aimablement et nous présenta à plusieurs évêques. Ces messieurs nous firent visiter en détail l'église du couvent et son trésor, qui renferme des richesses merveilleuses.

Cette église, maintes fois restaurée et malheureusement gâtée dans certaines parties, offre une architecture du plus beau style byzantin. Mais l'intérieur est surtout d'une grande beauté. Toutes les murailles sont revêtues de peintures et de dorures en parfait état de conservation, et auxquelles le temps, en les brunissant, a donné une patine et une poésie mystique comme seules les vieilles églises savent en posséder. Par de beaux vitraux de couleur tombe sur cet intérieur fouillé, ciselé, orné, encombré de richesses dans le goût oriental, une lumière douce et chaude qui achève de lui donner un aspect merveilleux.

On nous conduit ensuite dans les salles qui renferment le trésor proprement dit. Nous sortons éblouis de la visite intéressante des pièces d'orfèvrerie et de joaillerie envoyées à Etchmiadzine de tous les points du monde depuis tant de siècles; puis nous passons à celle des vêtements sacerdotaux, rangés avec soin dans de hautes armoires et dont quelques-uns doivent remonter à une époque bien éloignée. Des moires fermes et superbes, crispées par des broderies d'or et d'argent qui ont dû demander des existences entières de travail assidu, s'étalent sous forme de chasubles, d'étoles, etc. Il doit y avoir là les plus anciens produits de l'industrie de la soie de l'Orient et de l'Occident : très probablement Lyon est représenté parmi les plus beaux. En quelques heures nous avons jeté un coup d'œil

d'ensemble sur l'édifice. Nous y avons même déjeuné et fait la sieste. Notre visite s'est terminée par la bibliothèque, célèbre dans le monde entier, et, après celle des Mékhitaristes de Venise, la plus riche en ouvrages arméniens. Elle ne possède pas moins de sept cents manuscrits; le plus ancien date du x^e siècle. C'est un évangile dont la reliure en ivoire sculpté est également fort précieuse.

De retour à Ériwan, nous recevons la visite du *natchalnik*, qui vient de la part du gouverneur nous aider à organiser une caravane. Puis un nouveau compagnon de voyage se présente sous la forme d'un capitaine de cosaques qui se dit désireux aussi de visiter l'Ararat. Dans l'espoir que sa présence et celle de ses deux cosaques rassureront nos gens, que les Kurdes remplissent de terreur, M. Chantre accepte ce renfort, quoique ce ne soit pas de bonne politique d'aller ainsi fortement escortés chez des tribus avides d'indépendance.

1^{er} juillet. — Le climat d'Ériwan est célèbre dans toute la Transcaucasie pour ses températures extrêmes. Le thermomètre descend à — 26 degrés centigrades en hiver, et monte au-dessus de 40 en été. La poussière que soulève durant cette saison un vent quotidien achève d'en rendre le séjour des plus pénibles. Aussi tous les habitants en état de le faire se hâtent-ils de quitter la ville dès l'apparition des premières chaleurs pour aller s'établir dans les hautes vallées du voisinage. Le camp d'été de l'administration d'Ériwan est Daratchitchag, petit village de Malakans, entouré de forêts de bouleaux, et situé sur les pentes de l'Alagöz.

Nous ne subissons que trop nous-mêmes les effets de ce climat détestable. A la chaleur accablante du jour succède une nuit sans air et infestée de moustiques. C'est ce qui explique la coutume des habitants de dormir à l'air libre sous leurs galeries ouvertes.

A peine le soleil a-t-il paru qu'encore brisée par la fièvre, je fuis ma chambre maudite pour aller au dehors. Là du moins les rues offrent un perpétuel régal aux yeux avides de couleur et d'imprévu. Les marchands ambulants frappent l'air de leurs cris, annonçant et vantant en persan, en tatar, en russe, en arménien, les produits de leurs boutiques portatives. Il y a dans ce coudoïement de la vie orientale et de la vie occidentale quelque chose d'étonnant. La grande rue d'Ériwan offre parfois avec ses fringants phaétons, ses cavaliers élégants, les uniformes des officiers russes mêlés aux toilettes claires des dames arméniennes, et de celles appartenant à la

colonie européenne, quelque chose du boulevard d'une capitale. Puis soudain l'arrivée d'une caravane de bœufs, conduite par des Kurdes au regard froid et clair qui circulent impassibles, la lèvre dédaigneuse au milieu de ces civilisés, ou bien la vue d'un chameau obstinément couché à terre et qui fend l'air de ses vagissements, vous ramène au vrai Orient. Des scènes sans cesse changeantes, originales, comiques, instructives, tristes, charment le voyageur, nouveau venu dans cette ville.

Le seul endroit à Ériwan où l'on puisse chercher un refuge momentané contre la poussière et l'excessive chaleur, c'est le jardin public, dont les ombrages, faute de pluie, sont gris et non pas verts. Un orchestre russe s'y fait entendre.

Les préparatifs sont terminés, et le départ fixé à minuit à cause de la chaleur. Accablée de lassitude et surtout brisée par la fièvre, je m'allonge sous une véranda d'où j'assiste à la comédie du chargement qui se fait dans la cour. Notre nouvelle caravane se compose de Tatars d'Ériwan qui nous louent les chevaux de selle et de charge. A une heure du matin, le natchalnik vient en personne présider à notre départ, et achève de dissiper les dernières lenteurs. A une heure et demie la caravane s'ébranle.

Les uns et les autres, nous quittons Ériwan morts de fatigue et de sommeil. Pourtant la nuit est si claire qu'on pourrait lire si l'on en avait envie. On a repris la route de poste déjà parcourue à l'arrivée, et la colonne s'avance au-devant de l'Ararat, dont la majestueuse silhouette se dessine avec une netteté incroyable sur le fond du ciel absolument pur. Les neiges de son sommet miroitent sous les rayons d'argent de la lune, et la beauté seule d'un tel spectacle devrait tenir les yeux ouverts. Mais, hélas! saisie par la fraîcheur de la nuit, je sommeille sur ma monture, elle-même à demi endormie. De nombreuses caravanes de chameaux passent sur la route, tellement silencieuses que seuls les cris de leurs conducteurs me réveillent brusquement et m'avertissent de me garer.

Peu à peu la lune s'efface devant l'aurore naissante. Je compte les instants qui me séparent encore de Kamarlou, notre prochaine étape, mais vers six heures se présente le village de Koïlassar, dont la population intéresse beaucoup mon mari. Aussi, en dépit de la fatigue, met-il pied à terre pour le parcourir. Quant à moi, je reste à cheval, car si j'en descendais je serais capable de ne plus remonter.

Koïlassar est habité par des Aïssores ou Chaldéens, émigrés des régions

d'Ourmiah et de Salmast en Perse. Actuellement encore l'émigration continue, favorisée par le gouvernement russe. Les Aïssores étaient jadis en partie nestoriens, ils sont aujourd'hui orthodoxes. Ils se disent descendre de Nemrod et d'Assur, et s'appellent eux-mêmes Chaldéens. Il est certain que par leur langue à part, leurs coutumes et leurs mœurs très spéciales, les Aïssores sont des plus intéressants à étudier. Leur langue est apparentée à celle des Hébreux, puisqu'ici Juifs et Chaldéens se comprennent parfaitement.

Je vois beaucoup de jolies filles qui s'en vont à la fontaine; mais que d'enfants malades et infirmes dans ce village malsain entre tous! Sur dix, quatre au moins ont perdu un œil, à la suite soit d'ophtalmies, soit de la variole, cette dernière restant toujours la maladie la plus fréquente dans toute la vallée de l'Araxe. Ce qui me frappe surtout, c'est la beauté, non pas des femmes, parce qu'elles se montrent très peu, mais des hommes, et particulièrement des vieillards;

deux d'entre eux qui viennent nous saluer sont des types achevés de la race juive dans sa plus belle expression. Ces vénérables patriarches nous accompagnent à travers le village. Des yeux vifs et brillants éclairent leur visage aux traits fins et allongés, qu'encadrent une chevelure et une barbe de neige, longues et bouclées.

Les Aïssores s'allient de loin en loin avec des Tatars, et comme leur langue est incompréhensible pour tout le monde excepté les Juifs, ils parlent le dialecte turc de l'Aderbaïdjan.

Ce n'est qu'à huit heures du matin qu'on atteint la station de Kamarlou. Arrivée là, j'essaye en vain de lutter contre une température qui dépasse 40 degrés vers midi. Je m'installe dans une chambre que les tcha-



UN AÏSSORE.

pars nous ont cédée et où, grâce à un brave Tatar qui s'efforce par mille soins ingénieux de me débarrasser de légions de mouches importunes, je ne tarde pas à m'endormir. A quatre heures du soir seulement mon mari me réveille, car il faut traverser l'Araxe et atteindre Aralych avant la nuit.

On se met immédiatement en route, et lorsque nous arrivons au bord de la rivière, le soleil disparaît à l'horizon. L'Araxe étant guéable sur ce point, la caravane s'y engage sans hésitation, tandis que nous prenons place dans le bac qui relie Kamarlou à Aralych. Cette traversée de la caravane, encouragée par les cris des conducteurs (pour ne pas se mouiller, ils se sont hissés sur la charge de leurs chevaux), est des plus animées, et offre une scène pleine de charme à cette heure crépusculaire.

Un grand troupeau de chevaux, amenés à l'Araxe pour boire, folâtrant sur la rive, la crinière au vent. Mais, à l'arrivée de nos montures, quelques-uns se détachent de la bande et courent sur nous en hennissant : les cosaques fondent au galop au milieu d'eux, et, la courbache en main, les forcent à rejoindre le troupeau. C'est un des beaux spectacles de ces pays, où l'élevage des chevaux est une des principales occupations, de voir par milliers ces animaux presque à l'état libre.

Il fait nuit quand nous nous remettons en marche. Une lune rouge à demi voilée par de gros nuages éclaire la route, qui traverse une vaste plaine de marais tout à fait déserte et envahie par les roseaux. Le silence de cette nuit presque lugubre n'est troublé que par un concert de crapauds énormes et par le bruit des ailes de gros coléoptères qui nous frappent en volant au visage et aux mains. Le temps s'est assombri et l'atmosphère est très lourde. Il n'y a que 6 verstes de l'Araxe à Aralych, mais dans ce marécage la distance me paraît triplée. Nous faisons en le traversant une ample provision de fièvre.

Pour chasser les idées sombres qu'éveille un tel paysage, je prie Kevork de me chanter quelque chose en arabe. Il me parle toujours des chants arabes, « si beaux, qu'on voudrait mourir en les écoutant! » C'est du moins l'effet qu'ils produisent sur le système nerveux délicat de notre serviteur. Il prend alors place près de nous, et de sa voix la plus suave nous chante une mélodie amoureuse. Certes j'apprécie les beautés de la langue arabe, mais ce chant ne me donne nulle envie de mourir.... C'est au milieu de cet intéressant morceau que se dessine dans l'ombre, devant nous, la silhouette d'une ceinture d'arbres, et qu'on entre dans le camp

d'Aralych, au pied de l'Ararat. C'est le quartier général d'un régiment de cosaques, qui gardent sur ce point la frontière. Au moment où la caravane débouche sur la place, les cosaques y sont réunis pour la prière du soir, et la musique du régiment joue l'hymne national russe. Nous allons tout de suite chez le commandant, à qui notre passage a déjà été annoncé. Il fait mettre à notre disposition une vaste et belle pièce ornée de tapis et de larges divans, sur lesquels nous reposerons la nuit.

2 juillet. — Le poste militaire d'Aralych est loin d'être un lieu de séjour agréable : l'eau y est mauvaise, la fièvre y sévit, les moustiques s'y font cruellement sentir. Rien n'y pousse, sauf un bois de peupliers et de saules que les Cosaques ont planté, et au milieu duquel s'élève un pavillon haut perché, où les officiers vont chercher un peu de fraîcheur. Dans ce bois grouillent des serpents et des tortues de toutes tailles. En ce moment, les cosaques ont transporté leurs lits en dehors des baraques en planches, afin d'avoir un peu d'air la nuit. Et pour éviter les hôtes rampants et les insectes dangereux, chacune de ces couchettes est élevée sur des tréteaux, et, de plus, soigneusement close dans une enceinte de toile. Deux officiers seulement ont avec eux leur femme et leurs enfants.

Après avoir déjeuné chez le commandant, dont l'accueil est des plus aimables, nous partons à cheval pour le village proprement dit d'Aralych, situé à 4 kilomètre de là. Ce village compte 150 maisons; sa population est tatare. Il offre cet aspect commun à tous ceux de la région : maisons d'argile, amas de combustible, malpropreté, ruisseau boueux et sale dans lequel on puise à même l'eau destinée à la consommation des habitants. Les cultures principales sont celles du coton, du tabac et des arbres fruitiers.

Le starchina ayant fait étaler devant sa maison quelques beaux tapis, hélas! pleins de vermine, il nous convie à y prendre place et à boire un verre de thé, trouble à cause de l'eau boueuse qui a servi à le faire. Si intolérable que soit ce breuvage préparé de la sorte, c'est encore le seul et le meilleur que nous ayons à notre service.

Tandis que M. Chantre, aidé de Hambartsoum, s'occupe à prendre quelques mensurations sur les habitants, le starchina me conduit auprès de ses femmes. Celles-ci, au nombre de trois, travaillent sous un hangar, à l'intérieur d'une cour, à confectionner des galettes de lavach. Dans trois pauvres hamacs accrochés à des pieux pleurent de jeunes enfants.

Ces femmes, dont les traits réguliers et durs n'ont aucune grâce, sont

d'une stature et d'une vigueur peu communes. Elles doivent faire beaucoup de besogne entre elles trois, et c'est, je crois, ce que désire le plus leur seigneur et maître. Sans aucune explication préalable, il leur ordonne de venir se prêter à mes mensurations. A cette intimation brutale, elles s'exécutent sans mot dire; pas un muscle de leur visage ne tressaille, et pourtant leur regard prend une dureté et un éclat insoutenables. Il est peu probable qu'entre les membres d'une telle famille puisse exister aucun sentiment de confiance et de sympathie, et décidément la vie de ces musulmans polygames n'a absolument rien d'attrayant. De retour à Aralych, nous dînons de bonne heure afin de nous coucher tôt, et de partir à trois heures du matin pour Sardar-Boulak. Après le repas du soir les cosaques se réunissent sur la place et exécutent divers morceaux, danses et airs nationaux. Cela leur apporte, à ces exilés, une brise du pays natal, un souvenir du toit paternel et du foyer domestique pour ceux qui sont mariés. Et quelle chose reposante et bonne que cette musique mêlée de mâles chants dans ce pays si sauvage et si désolé!

5 juillet. — A la pointe du jour, nous sautons en selle, et disons adieu, momentanément, à la plaine. C'est vers le camp d'été de Sardar-Boulak, sur l'Ararat, que nous dirigeons nos pas. Avant de partir, une scène tragi-comique s'était passée entre Kevork et un Cosaque d'Aralych: La cause en était que notre serviteur ayant trouvé une belle tortue pendant que nous dormions, il s'était empressé de l'emprisonner sous une caisse dans la pièce qu'il occupait avec ledit cosaque. Au réveil, il court tout joyeux vers la caisse pour montrer sa belle capture à M. Chantre, soulève avec mille et mille infinies précautions la cachette de la précieuse bête, mais, ô surprise! son hôte est absent, la prison est vide!

La contrariété de Kevork, en présence d'un tel phénomène, dut être des plus vives, car il devint blanc, puis rouge, et finalement il entra dans une fureur indescriptible envers son compagnon de chambre, le cosaque, qu'il accusait d'avoir donné la liberté à la tortue, pour lui jouer un mauvais tour. Cet être frêle, véritable moucheron auprès du géant barbu qu'il accusait, se transfigura sous l'influence d'un juste courroux, et se montra plein d'audace. Les poings fermés, on le vit tomber sur son adversaire qui riait et, bon enfant, se contentait de parer les coups sans en donner, car il se déclarait innocent du forfait. Ce n'est pas sans peine que nous avons pu le calmer et le faire monter à cheval.



LE GRAND ARARAT, VU DU CAMPMENT DES COSAQUES.

Aralych est situé tout à fait à la base du Grand Ararat et à 852 mètres d'altitude, aussi l'ascension commence-t-elle presque aussitôt après notre départ. Un assez bon sentier conduit à Sardar-Boulak; mais, à part de petits buissons épineux, le sol n'offre aucune trace de végétation. Des myriades de charmants lézards (*Phrynocephalus Raddei*) courent partout, ainsi que de beaux insectes, parmi lesquels le fameux *Phalangium araneoides*.

L'étape est longue et pénible, car, outre qu'on s'élève rapidement, nous souffrons cruellement de la soif, et nulle part ne s'offre à nos yeux le plus mince filet d'eau. Le paysage aride me laisse indifférente jusqu'à ce que de beaux pâturages et la vue d'un grand troupeau de chevaux m'aient annoncé, au loin, le campement des cosaques et la fin prochaine de nos maux. Le capitaine D... part en avant pour nous annoncer, et à notre arrivée dans le camp, vers deux heures, on nous conduit directement à la tente d'un officier, qui nous la cède de la meilleure grâce du monde, en attendant la venue de la caravane et l'installation de nos propres tentes. A la vue de ce campement où l'eau et la verdure rivalisent de beauté et de fraîcheur, je me crois transportée au paradis. Depuis les belles forêts du Zanguezour, mes yeux n'ont vu autant de fleurs et mes poumons n'ont emmagasiné un air aussi vif et pur.



UN AISSORE.



CAMPMENT DES KURDES DJELALI DE SARDAR-BOULAK

CHAPITRE XIV

Massif du Grand et du Petit Ararat. — Aspect et formation. — Col de Sardar-Boulak. — Ascensions. — Légendes. — Notre campement. — Beauté du paysage. — Prière et jeux des Cosaques. — Visite à un pauvre campement kurde. — Excursion au campement de Petchara. — Le nœud des trois frontières. — Notre guide : Djavo bek Chamchadinoff. — Splendide réception. — Flore. — Départ des cosaques. — Départ de Sardar-Boulak. — Village kurde d'hiver. — Flore. — Aspect du sol. — Arrivée à Arkhourî. — Orage. — Le ravin de Saint-Jacob.

ON SAIT que l'Ararat, « pic central du faite de plateaux et de hautes terres qui se prolonge à travers l'ancien monde, du cap de Bonne-Espérance au détroit de Bering, s'élève sur le prolongement oriental de la chaîne volcanique d'entre l'Araxe et l'Euphrate' ».

Le nom d'*Ararat*, comme celui de *Massis* donné par les Arméniens, éveille l'idée de grandeur et de sublimité : aussi n'y a-t-il rien d'étonnant que les peuples de la plaine et des vallées qu'il domine aient cru voir dans son sommet neigeux, longtemps réputé inaccessible, le point où s'arrêta l'arche qui portait dans ses flancs le père des hommes, Noé, et les animaux destinés à repeupler la terre.

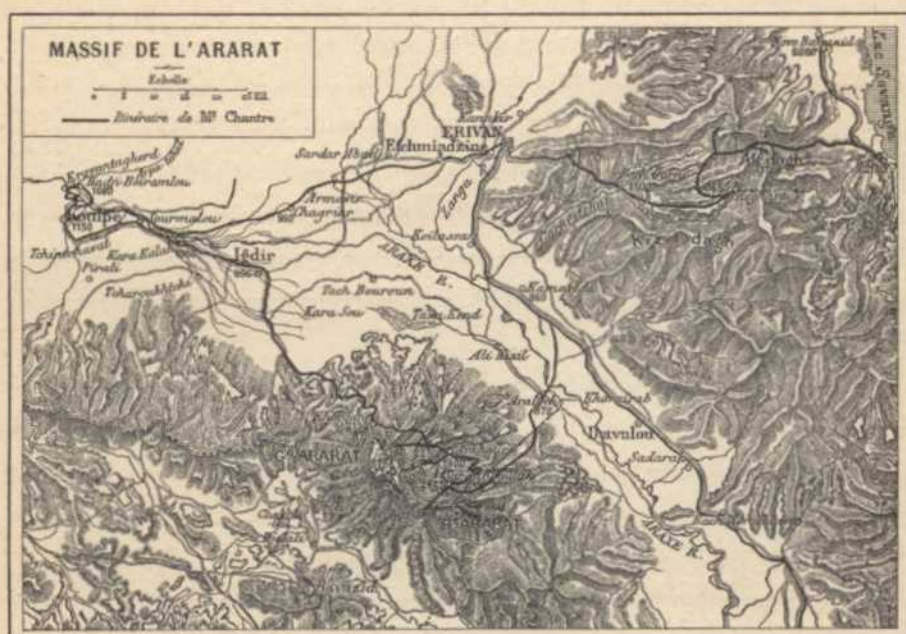
1. Reclus.

Vu de 25 ou 50 kilomètres au loin dans la plaine arménienne, il offre une inclinaison à peu près continue de la base au sommet, et d'un seul coup d'œil on embrasse l'ensemble de cette courbe immense. Ce n'est qu'en approchant de la base du massif et en s'élevant quelque peu, que l'on juge de sa forme réelle. Le massif de l'Ararat se divise en deux sommets à partir de l'altitude de 2700 mètres. Le moins élevé ou Petit Ararat, situé au sud-est, n'atteint que 5596 mètres d'altitude; il a la forme d'un cône presque régulier, légèrement arrondi à la cime, et forme un angle de 45 degrés environ avec le point de partage, sorte de selle entre les deux montagnes. Le Grand Ararat, dont l'altitude, d'après les relevés les plus récents, atteint 5156 m. 85, présente également au nord-ouest du massif l'aspect d'un grand cône à double pointe, mais avec d'innombrables irrégularités. Ces accidents de terrain sont surtout fréquents du côté de l'ouest et du sud, où la déclivité, beaucoup plus escarpée qu'ailleurs, est encore çà et là interrompue par une série de terrasses comme celle qu'on voit du Kip-Göl, dont nous parlerons plus loin.

Du côté du nord et de l'est, la pente se poursuit, au contraire, presque sans interruption de la base au sommet, avec des variations parfois importantes, et qui s'accroissent à mesure qu'on se rapproche de la cime. Une importante solution de continuité existe pourtant sur un point de la partie nord de la montagne : c'est une déchirure formant un vaste ravin qui commence à 2000 mètres environ, et va finir au pied d'une falaise de plus de 1000 mètres de hauteur, dont le sommet est couvert de neiges éternelles qui descendent presque dans le fond du ravin. C'est sur ce point que se trouve le glacier le plus important du massif de l'Ararat; et c'est au pied de cette déchirure qu'on voyait, il y a quelques années, le village arménien d'Arkhourî, dont nous aurons encore occasion de parler.

En dépit des idées superstitieuses des Arméniens à l'égard de l'inaccessibilité du Massis, une douzaine d'ascensions scientifiques ont été accomplies par plusieurs savants dans ces dernières années. Tous n'ont pu atteindre le sommet, mais quelques-uns ont eu pourtant cet honneur. Les tentatives infructueuses de Tournefort et de Morier avaient donné, pour quelque temps, gain de cause aux incrédules. Au récit de Parrot, qui en fit l'ascension par le nord-ouest en 1829, c'est-à-dire du côté de Bayazid, les Arméniens d'Érivan et les moines d'Etchmiadzine opposèrent une formelle dénégation, traitant de mensonge et même de blasphème toutes les

assertions du voyageur. En 1845, ce fut le tour d'Abich, le célèbre géologue du Caucase. Il aborda le géant au sud-est, c'est-à-dire par Sardar-Boulak, le côté qui jusqu'à présent paraît le plus accessible. C'est aussi par là que le savant général Chodzko entreprit sa mémorable expédition, durant laquelle il réussit à passer cinq jours au sommet de l'Ararat; Baker et Freshfield suivirent à peu près le même itinéraire en 1868, ainsi que Bryce en 1876. C'est également par Sardar-Boulak que le jeune et intrépide physicien russe M. Markoff, le 15 août 1888, entreprit son excursion



scientifique, dont il a publié récemment le récit instructif et émouvant. Après lui Mlle Mosokevitch, une toute jeune fille, a atteint la cime de l'Ararat. Enfin en 1890, six semaines environ après notre passage, et après le départ des cosaques de Sardar-Boulak, un voyageur belge, M. Leclercq, entreprit une nouvelle ascension, qu'il ne put mener au delà de 4 760 mètres, par suite d'un concours de circonstances malheureuses.

Quant à nous, notre intention n'a jamais été d'escalader cette montagne, mais de contourner en partie le massif, et de diriger sur ses flancs diverses excursions qui avaient paru à M. Chantre intéressantes au point de vue géographique et géologique.

Il y a ici quelques officiers, entre autres le capitaine Rafalovitch, qui ont

fait l'ascension de l'Ararat après M. Markoff, et ont retrouvé au sommet le thermomètre à minima qu'il y avait déposé le 15 août 1888. C'est le 29 juillet 1889 que ces officiers escaladèrent le sommet, et constatèrent que le thermomètre marquait 50 degrés au-dessous de zéro. Quoique ce chiffre, suivant M. Markoff, ne corresponde pas probablement à la température minima au sommet de la montagne, il en donne cependant une idée approximative. Suivant les observations du même ascensionniste, la température maxima au sommet de l'Ararat ne doit pas dépasser 4 degrés au-dessus de zéro, à l'ombre.

Le campement de Sardar-Boulak est situé à 2425 mètres d'altitude, près du col qui sépare le Grand Ararat du Petit. Son nom signifie « Source du Sardar », parce que les Sardars ou vice-rois d'Érivan venaient autrefois planter leur tente durant l'été auprès de l'abondante source qui y prend naissance. Ils sont remplacés aujourd'hui par les Cosaques d'Érivan et d'Aralych, qui y viennent, eux aussi, chercher un air frais et salubre, en même temps qu'un abondant pâturage pour leurs chevaux. Il y a ici, en ce moment, trois escadrons.

L'eau de la source, habilement dirigée, circule partout et fait entendre un agréable murmure. De ce point on jouit d'une vue étendue sur la plaine de l'Araxe, que ferme tout au loin un rideau de montagnes neigeuses : ce sont celles du Zanguezour et du Karabagh, que nous avons parcourues.

Notre campement a été établi dans l'herbe épaisse et fleurie, non loin d'un torrent produit par la fonte des neiges, qui descend en ce moment du Grand Ararat. Il n'y a pas longtemps que les neiges ont commencé à fondre : elles recouvrent encore d'un épais manteau les pentes voisines.

Nos tentes, perfectionnées et imperméables, font l'admiration des cosaques, qui les examinent en tous sens. La nuit se fait peu à peu, nuit brillante et sereine, dont le charme au milieu de ce cadre grandiose nous procure une sensation profonde et inoubliable. La cime blanche du Massis se dresse sous un firmament de velours sombre semé de myriades de feux célestes, tandis qu'à quelque distance se profile la silhouette de son frère plus petit. Un air pur et léger descend des glaciers, et nous le humons à pleins poumons. Comme la plaine aride est loin de notre pensée, et quel sentiment de bien-être on éprouve ici!

Au-dessus du sol herbeux se détachent les tentes, microscopiques au

milieu d'un tel tableau. Pendant que je m'abandonne à une muette contemplation de cette merveilleuse nature, écoutant le grondement sourd du torrent dont l'eau passe à quelques mètres de nous, en ondulant comme un serpent d'argent, s'élève soudain la voix des cosaques chantant la prière du soir, hymne sublime qui doit monter tout droit vers le Créateur. L'effet



LE PETIT ABARAT, VUE PRISE DE SARDAR-BOULAK.

en est saisissant à cette altitude et si loin des hommes; malgré moi, je me sens prise d'une émotion difficile à vaincre.

La prière finie, le capitaine R... vient nous chercher pour nous faire assister aux jeux des cosaques et à leurs danses. Ils chantent des chœurs et des chansons de la Petite-Russie, car ils sont tous de ce pays; puis, après quelques danses nationales, sortes de bourrées, ils se livrent à divers jeux, comme de vrais enfants. C'est d'abord le jeu de la mouche, puis celui du chat; colin-maillard, etc. Nous allons de groupe en groupe, enchantés

de cette représentation d'un nouveau genre dont la lune et les étoiles font seules les frais d'éclairage. Enfin une sonnerie annonce l'heure du coucher des soldats, et le souper au mess des officiers. Chacun regagne sa tente. La nuit est froide; nous doublons nos couvertures.

5 juillet. — Après déjeuner nous allons visiter un campement situé non loin de là. Deux capitaines de cosaques et un sous-officier kurde nous accompagnent. Ce dernier, du nom de Djavo bek Chamchadinoff, doit servir d'intermédiaire avec les Kurdes des environs. C'est un grand et beau garçon, bien pris dans sa tcherkeska. Le starchina tatar d'Aralych est aussi avec nous. Il a reçu l'ordre de nous accompagner jusqu'à la limite de son district.

Arrivés aux tentes noires, nous nous empressons de faire connaissance avec les rares hommes du campement, car ici on ne voit guère que des vieillards et des infirmes; les autres gardent les troupeaux, courent la montagne, où ils exercent la maraude et la contrebande. Ce campement est des plus misérables, complètement dénué de tout confort. Les gens qui l'occupent sont maigres et souffreteux.

Tandis que Chamchadinoff aide mon mari à prendre des mensurations sur les hommes, je parviens, de mon côté, à mesurer quelques femmes, avec l'aide de Hambartsoum. Celui-ci parle admirablement la langue tatare, employée par les Kurdes, dont la langue propre n'est connue que d'un très petit nombre de personnes. Mais c'est toujours dans un coin retiré et bien obscur de la tente que se passent mes opérations. Quoique les femmes kurdes circulent à visage découvert, elles ne consentent jamais à se montrer tête nue devant un homme, surtout un compatriote.

Nous allons ainsi de tente en tente. Les femmes et les filles ont soin de se dissimuler dans les coins pour échapper à mes investigations; mais, après avoir cherché parmi elles les plus beaux types, nous les contraignons par d'éloquents discours à se soumettre à mes exigences. Quand je m'adresse à des vieilles, elles se débarrassent de moi en disant qu'elles sont trop laides, et que les jeunes feront mieux mon affaire.

Chez les jeunes et les jolies, la présence de Hambartsoum donne lieu à des scènes parfois désopilantes, parce qu'elles trouvent d'une grande inconvenance l'intervention d'un jeune homme auprès d'elles. Alors, avec une éloquence et une mimique étonnantes, celui-ci s'efforce de leur démontrer qu'elles ont bien tort de se fâcher et de le repousser. N'a-t-il pas une



CAMPMENT KURDE DE PETCHARA.

mère, des sœurs? A quoi bon faire tant de mystère pour se montrer à lui? Il n'est pas rare que ses discours ne provoquent des accès d'hilarité folle chez les farouches auxquelles ils s'adressent; finalement elles cèdent, et se laissent mesurer la tête. Toutefois Hambartsoum est obligé de tourner le dos tout le temps que durent les opérations, et c'est dans cette position qu'il leur adresse les questions usuelles, sur leurs âge, nom, origine, etc.

En somme, les Kurdes sont bien moins obstinées que les Tatares et les Arméniennes; elles se rendent facilement au raisonnement et font preuve d'une grande intelligence. Ce qu'elles redoutent par-dessus tout, c'est de s'attirer le courroux de leurs terribles seigneurs et maîtres, à l'encontre de la volonté desquels il ne faut pas d'ailleurs essayer de marcher. Si un Kurde refuse de laisser mesurer et même de voir sa femme, il faut s'incliner : c'est en leur résistant, et en mettant leur jalousie en éveil, qu'on provoque des scènes regrettables, où le kinjal et le fusil entrent trop souvent en jeu.

La pluie étant survenue, je me réfugie dans une des tentes, dont les pauvres habitants, si peu approvisionnés en combustible, ont cependant la bonté de me faire une flambée. Dans un coin, un malheureux jeune homme est couché sur le sol, en proie à une fièvre ardente contractée dans la plaine, car ces Kurdes habitent l'hiver un village voisin de l'Araxe. Hélas! quelle misère! Sous l'étoffe en lambeaux de la tente, l'eau passe de toutes parts, et achève de détremper le sol déjà humide. Des femmes et des enfants, pâles et maigres, à demi nus sous leurs loques informes, se tiennent accroupis autour du maigre feu, secoués par des frissons, et claquant des dents. Les mères me montrent avec tristesse la nudité de leurs enfants, tandis qu'elles palpent entre leurs doigts, avec un œil de convoitise, ma robe solide et chaude.

Parmi les hommes restés au campement, quelques-uns traînent la jambe ou ont un bras en écharpe. Ils se gardent bien de demander à mon mari des conseils médicaux, comme le font les autres malades. Ce sont des blessures, coups de feu ou coups de kinjal, attrapés dans quelque escarmouche ou dans quelque vendetta. On sait que les Kurdes comme les Corses poussent loin la farouche coutume de la vendetta; s'ils sont toujours armés, c'est qu'ils s'attendent à être aux prises à tout instant avec quelque ennemi personnel. Leur regard froid et arrogant n'a rien de bien sympathique ni de bien encourageant. La seule présence de cosaques parmi eux

suffit d'ailleurs pour les exaspérer, surtout ici dans la montagne, où ils se trouvent plus libres que dans la plaine.

Rentrés le soir au campement, nous demeurons sous la tente, à cause d'un orage qui a soudainement éclaté. Toute la nuit la pluie fait rage au dehors, et le bruit du torrent devient si violent que je crains à chaque instant de le voir fondre sur nous, et balayer notre frêle maison de toile.

6 juillet. — Aujourd'hui dimanche, nous avons projeté une excursion sur le territoire persan, jusqu'à un riche campement de Kurdes Djelali. C'est Chamchadinoff qui m'a promis de me montrer de belles, de *vraies Kurdes*, dit-il, comme je n'en ai pas encore vu. Grâce à lui, nous allons pouvoir pénétrer dans ce campement intéressant.

Notre cavalcade ne comprend pas moins de seize personnes, car beaucoup de cosaques profitent de l'occasion pour voir de près ces célèbres brigands.

De Sardar-Boulak au campement de Petchara il y a de 8 à 10 kilomè-



KURDES DE PETCHARA.

tres. Cet endroit est voisin du nœud des trois frontières, russe, perse et turque, de sorte que les Kurdes établis sur ce point, et qui ne reconnaissent aucune autorité, se sauvent en Turquie lorsqu'ils ont commis un méfait en Perse ou en Russie; en Perse, si c'est la Turquie ou la Russie qu'ils ont choisie comme théâtre de leurs exploits, et ainsi de suite, si bien qu'ils restent absolument impunis.

Notre désir n'était point de partir ainsi fortement accompagnés, toujours pour la même raison qu'il faut éviter d'avoir l'air de braver ces brigands avec une escorte militaire. Malheureusement il était difficile de convaincre nos compagnons, qui voyaient dans cette excursion l'occasion de satisfaire une curiosité très légitime de leur part, mais perdaient complètement de vue l'objet plus étendu qu'elle avait pour M. Chantre. D'ailleurs Chamchadinoff avait tout pris sur lui, et sa seule présence parmi nous garantissait le succès de notre visite.

Chamchadinoff parle le russe, et, grâce à mes faibles connaissances en cette langue, je peux recueillir de sa bouche des renseignements bien intéressants. Il arrive tout d'abord revêtu de sa plus belle tcherkeska et coiffé de son plus beau papakh. Monté sur un admirable cheval, le fusil en bandoulière, il vient se ranger auprès de nous. Sa ceinture est littéralement bourrée de cartouches, et porte en outre deux kinjals richement niellés. A la vue de cet appareil guerrier, je ne puis m'empêcher de lui faire observer ce qu'a d'inquiétant son équipement militaire, et je lui dis en riant que je ne suis pas rassurée du tout d'aller ainsi chez ces Kurdes de si mauvaise réputation. Un fin sourire éclaire ses traits sévères, et, la main sur le cœur, il me jure que, lui étant là, nous ne devons rien craindre. « D'ailleurs, ajoute-t-il, c'est entre nous que nous nous faisons la guerre : les étrangers n'ont rien à redouter. » J'ai souvent plaisanté des Kurdes, dans le cours de notre voyage, sur leur équipement guerrier, et toujours j'ai reçu cette même réponse : « Les Kurdes ne sont dangereux que pour les Kurdes ». Sur le territoire russe on peut dire que cela est à peu près vrai, car ils se sentent tenus par une main de fer; mais ailleurs, en Perse et en Turquie, la chose est plus douteuse.

Tout à fait rassurée, je questionne notre guide chevaleresque sur lui-même et sa famille. Il m'apprend que son campement est sur les hauts plateaux du lac Goktchāi, non loin de Novo-Bayazid, où nous devons aller



JEUNES FILLES DE SARDAR-DOULAK.

après cette excursion. Il m'engage beaucoup à le visiter en passant, m'assurant que le meilleur accueil nous y serait fait, car il se chargeait de nous annoncer.

La marche s'effectue à travers les superbes pâturages qui tapissent le col. Après avoir contourné la base du Petit Ararat, couverte sur un point d'une forêt de bouleaux, et par une pente assez douce, on arrive au nœud des trois frontières, marqué par un tas de cailloux qui sert de borne. Chamchadinoff veut absolument que nous descendions de cheval sur ce point, d'où je m'offre une promenade de quelques minutes sur le territoire turc. Un des nôtres pousse la fantaisie jusqu'à se coucher par terre, de façon à avoir la tête sur la Russie, un bras sur la Turquie et les jambes en Perse !

Au-dessous de nous passe la route qui va à Bayazid. Quelques Kurdes au regard perçant me montrent même au loin la forteresse de cette ville. Mais j'avoue que je n'ai absolument rien vu d'autre que de beaux nuages qui s'amoncelaient à perte de vue sur les montagnes du pays turc.

En selle de nouveau, je prends sans m'en apercevoir la tête du cortège avec notre guide, et déjà nous sommes en vue des tentes de Petchara, lorsque je constate que mon mari est resté en arrière ainsi que toute notre suite, pour recueillir des échantillons de roches. Comme je ne désire point me séparer davantage de la bande, je ralentis la marche de mon cheval. Mon compagnon rit silencieusement en voyant ma mine inquiète ; il me rassure sur les retardataires, dont il me montre la file que j'avais perdue de vue, puis, sournoisement, cingle ma monture, qui m'amène en quelques secondes en vue des tentes. Je lui lançais un regard furieux et m'apprêtais à le tancer vertement, lorsque apparurent une dizaine de jeunes femmes, déjà prévenues par un messenger rapide, et qui s'avançaient au-devant de nous, en se tenant par la main, vêtues de splendides costumes aux chatoyantes couleurs.

En un clin d'œil Chamchadinoff m'enlevait de ma selle, et les jeunes femmes s'emparaient de mes mains, que tout étourdie encore je leur abandonnais. Chacune d'elles en appuya une à tour de rôle, sur son front et sur ses lèvres, puis elles m'entraînèrent au campement.

Malgré toute sa cordialité, cet accueil était si imprévu que je restai quelques instants paralysée et effrayée de mon isolement. Il me fallut pourtant prendre part à l'immolation traditionnelle chez les Kurdes d'un agneau

en l'honneur d'une visite d'étrangers. Après m'être inclinée devant ce signe de bienvenue, mes compagnes me conduisent processionnellement jusqu'à la magnifique tente du chef du campement, déjà prête pour nous recevoir. Là, dans un vaste compartiment couvert et tendu de tapis de soie, comme je n'en ai encore vu nulle part, mes conductrices m'invitent à prendre place sur des coussins, auprès d'elles, avec force cajoleries et compliments, qu'elles me transmettent par Chamchadinoff. A ce moment, mon mari et notre escorte mettent pied à terre devant la tente, et ces messieurs ne sont pas peu surpris de me voir ainsi installée au milieu des étoffes éclatantes de cette princière demeure. Ces gens laissent loin derrière eux tout ce que nous avons connu jusqu'à présent de la vie des Kurdes. Après avoir vu ce qu'est la pauvreté sous la tente, nous nous trouvons en présence de l'opulence.

Ici l'étoffe qui recouvre comme un vaste velum l'immense emplacement d'une tente est épaisse et ne laisse pas passer l'eau. Des murs en pierres sèches font une enceinte sérieuse, et abritent en même temps les habitants des vents terribles qui soufflent à cette altitude.

Le sol, très sec, est recouvert de splendides tapis dans la partie réservée aux femmes et aux réceptions. A l'intérieur, de petites cloisons en roseaux de 1 mètre de hauteur divisent cette confortable demeure en plusieurs grands compartiments : bergerie, cuisine, harem, etc. D'autres divisions encore sont réservées au personnel de la maison.

Les femmes ont revêtu leur plus beau costume. Celui-ci consiste en un ample pantalon de soie rouge serré à la cheville, sur lequel retombe une longue tunique à manches larges et fendue sur les côtés, de façon à découvrir le bas du pantalon. Cette tunique tient en même temps lieu de jupe. Elle est généralement en étoffe rayée rouge et blanc ou jaune et rouge. Un tablier de couleur rouge ou verte complète invariablement ce costume, et il est retenu à la taille par une large ceinture jaune, dans laquelle les Kurdes coquettes glissent un miroir qu'elles consultent assez souvent. Des souliers en cuir jaune ou rouge, à bouts très relevés, chaussent leurs pieds, plus habitués cependant à rester nus.

Leur coiffure est des plus seyantes. Mais disons d'abord que les jeunes Kurdes, comme les Tatars, ont l'habitude de se couper les cheveux en frange sur le front, ainsi que deux longues mèches sur les tempes, qu'elles ramènent en accroche-cœur sur les joues. Le reste de leur chevelure est

rejeté en arrière et divisé en une infinité de petites tresses qui retombent sur la nuque. Ainsi coiffées, elles posent sur leur tête un tarbouch à long gland bleu, autour duquel elles enroulent un léger et gracieux turban de soie jaune, orné sur le front de monnaies d'or ou d'argent du plus ravissant effet. Elles ont aussi des bijoux très spéciaux, qui sont des sortes d'appliques en argent qu'elles cousent à droite et à gauche de leur tunique, sur la poitrine. Outre cela, elles sont littéralement criblées de petites coquilles (koriss). De grands colliers dans lesquels entrent des perles de toute nature, des amulettes étranges, couvrent leur poitrine. De lourds bracelets en argent s'enroulent autour de leurs poignets; enfin de grosses bagues chargent leurs doigts, et leur nez est presque toujours orné d'un élégant bouton d'argent enrichi de turquoises. Entre les deux yeux, à l'intersection des sourcils, une mignonne étoile bleue ou un simple point est leur seul tatouage. Toutes ont des yeux magnifiques, d'un éclat extraordinaire, qu'elles exagèrent encore par l'emploi de l'antimoine. Leur figure mobile passe de la dureté excessive à la plus charmante douceur.

Les enfants sont couverts d'amulettes. Leur tête est coiffée d'une petite calotte ronde retenue sous le menton par une bride, et qui offre une véritable collection de talismans contre toutes les maladies possibles. Parmi ces talismans se voient des perles, des boutons, des koriss, de petits grelots, des omoplates d'oiseaux, et différents objets étranges. Les enfants tatars sont coiffés d'une façon identique. C'est effrayant la quantité de koriss et d'amulettes que portent tous ces Kurdes. Les hommes en ont sur la poitrine, d'autres cousus dans le dos, aux épaules. Peut-être sont-ce des préservatifs contre les coups auxquels la vendetta les expose sans cesse. Ces derniers portent un vêtement plus brillant et plus riche que celui des Kurdes de Russie. Ils ont, en revanche, des mines extrêmement farouches. Leurs regards en dessous, leur physionomie canaille, justifient pleinement leur réputation, car les Djelali répandus sur les confins de la Turquie et de la Perse ont été de tous temps des brigands de premier ordre. Depuis le xvii^e siècle, époque à laquelle ils ont fait leur apparition dans l'histoire, ils n'ont cessé de dévaster les régions avoisinantes. On rapporte même que, pendant une de leurs périodes prospères, leurs troupes pillardes étaient répandues depuis Constantinople jusqu'à Erivan, et de Bagdad à Derbent. Les descendants actuels de ces puissants brigands sont dignes de leurs ancêtres, et sont rangés parmi les Kurdes les plus redoutés.

Pendant que M. Chantre commence ses opérations anthropométriques et photographiques sur les hommes, qui sont pour la plupart de beaux gajlards, les femmes me gardent auprès d'elles, m'examinant, me retournant en tous sens et m'accablant de questions : « Combien ton mari a-t-il de femmes ? » Telle est généralement la première. « Quel âge as-tu ? As-tu des enfants ? Que viens-tu faire ici ? Reste avec nous quelques jours, ton mari viendra te reprendre. » C'est surtout sur cette dernière prière qu'elles reviennent constamment. Je réponds de mon mieux à toutes leurs amitiés, et j'aurais certes du plaisir à rester un peu plus longtemps avec elles, si je pouvais leur parler facilement. Elles sont là deux ou trois jeunes femmes, si belles et si gracieuses, que j'ai peine à me croire en compagnie d'épouses de voleurs et de brigands de premier ordre.

Il paraît que la nouvelle de notre arrivée s'est propagée au loin, car au milieu de nos opérations nous voyons apparaître un groupe de Kurdes armés jusqu'aux dents qui viennent s'informer de la cause de la présence des cosaques parmi eux. Nos hôtes la donnent sans doute, parce qu'après avoir jeté un mauvais regard sur nous et sur notre escorte, ils disparaissent, sans toutefois s'éloigner beaucoup.

Pendant que nous travaillons activement à mesurer et à photographier, les servantes apprêtent l'agneau tué en notre honneur ; puis le chef nous convie très gracieusement à venir prendre place autour du vaste plateau en cuivre gravé déposé sur le sol, et sur lequel est disposé le repas. On s'accroupit en rond tout autour, et je fais honneur au plus délicieux chichlik d'agneau que j'aie jamais mangé. Des galettes de lavach toutes chaudes nous sont également servies ; nous les étalons sur nos genoux en guise de serviettes. Un délicieux kaïmak fraise complète ce festin, auquel chacun prend part de fort bon appétit, à la grande joie de nos hôtes. Les cosaques, quoique invités, se tiennent à l'écart. Pour arroser ce repas de brigands, on nous sert de l'eau de neige, qu'un serviteur armé de pied en cape va puiser au torrent dans une coupe en métal qu'il fait ensuite circuler à la ronde. Je dois dire pourtant qu'on me laisse toujours l'honneur de boire la première, ce qui n'est point à dédaigner.

Nous prolongerions volontiers encore notre séjour chez ces Djelali, mais on vient nous dire pour la dixième fois que les chevaux n'ont rien mangé depuis le matin, et qu'il faut les ramener à Sardar-Boulak. C'est, bien entendu, des chevaux des cosaques qu'il s'agit.

A regret, et après avoir distribué quelques cadeaux aux femmes, notamment des ciseaux, des miroirs, des dés, quelques bijoux de fantaisie aux jeunes filles, et quelques bonbons aux enfants, nous quittons ce campement, situé à près de 2800 mètres d'altitude, sur un plateau balayé par un vent violent et froid malgré le beau soleil. J'étais enchantée que cette excursion, en somme assez hardie, ait pu être menée ainsi à bonne fin, grâce à Chamchadinoff. Cette occasion unique de voir de près ces farouches bandits de la frontière nous avait d'abord séduits très fort, et nous étions en droit de nous féliciter de ne pas l'avoir laissée échapper, car elle nous a procuré des renseignements et des aperçus fort intéressants sur la vie privée de tous ces gens. L'attitude des femmes avait été particulièrement remarquable, car, loin de se dissimuler aux yeux de notre nombreuse escorte militaire, elles s'étaient montrées librement, et s'étaient prêtées à toutes mes fantaisies pour la photographie et les mensurations, de la meilleure grâce du monde. Je pense qu'en tout cela leur curiosité était au moins égale à la mienne, et le désir de voir de près une femme *franque*, comme elles disent, avait dû triompher de la résistance de leurs seigneurs et maîtres. Vis-à-vis de ceux-ci, M. Chantre avait exigé que l'on observât la politesse la plus correcte et en toutes choses l'attitude de gens auxquels une faveur est accordée. Nous n'avions pas d'armes apparentes. On ne saurait croire combien une attitude digne et ferme, vis-à-vis de ces hommes chez qui la dignité et le courage sont choses innées, a de prestige. Les injures, les sarcasmes, les indiscrétions, les poussent à des violences, en somme très pardonnables.

La flore qui s'épanouit sur ce col et au pied du Petit Ararat est des plus variées. On y remarque : *Gypsophila polyclada*, *Cerastium alpinum*, *Chenopodium urbicum*, *Hypericum asperulum*, *Rosa pimpinellifolia*, *Daphne oleoides*, *Xeranthemum squamosum*, *Centaurea axillaris*, qui s'offre sous deux variétés : la variété *cana*, et la variété *ochroleuca*; *Helichrysum plicatum*, *Erigeron pulchellus*, *Onobrychis sativa*, variété *montana*; *Papaver lateritium*, *Campanula saxifraga*. J'ajouterai encore à cette liste *Potentilla argentea*, *Achillea*, *Astragalus onobrychis*, *Scutellaria orientalis*, *Ranunculus illyricus*, etc.

C'est le 20 juillet que les cosaques quittent complètement le camp pour se rendre dans la région de Kars, où se font les manœuvres. A ce moment, guetté anxieusement par les Kurdes, ceux-ci font irruption dans la place

abandonnée, qui leur offre l'énorme avantage d'une source abondante et de superbes pâturages. Ce lieu est tellement recherché, que les envahisseurs s'en disputent le partage à coups de fusil et de kinjal. Il y a toujours effusion de sang, paraît-il. Dès lors le col de Sardar-Boulak devient, dit-on, un véritable coupe-gorge, et il est bon après le 20 juillet de faire prévenir les nomades par une escorte, envoyée en avant, de l'arrivée de voyageurs et de leurs intentions.

7 juillet. — De bonne heure l'ordre de lever le camp a été donné, notre départ pour Arkhourî étant décidé. La nuit a été excellente : ni la chaleur ni les moustiques de la plaine ne viennent troubler le sommeil dans ces solitudes élevées. Depuis que nous avons foulé le sol du Massis, la fièvre nous a quittés.

Pendant qu'on plie les tentes, j'admire l'Ararat, qui dresse sa noble tête dans un ciel sans nuages. Le sommet en paraît si rapproché qu'il semble pouvoir être atteint en quelques heures. Cependant il faudrait deux jours pour en faire l'ascension, si elle était possible en ce moment où la neige est encore très abondante. La saison propice pour en tenter l'escalade est à la fin du mois d'août, ou en septembre, quand les neiges sont réduites à leur zone minimum. L'ascension du Petit Ararat, commencée d'ici même, ne demande, paraît-il, que cinq heures environ, mais elle n'offre pas un grand intérêt.

A peine finissait-on de lever le camp, lorsque des cavaliers arrivèrent à fond de train de Petchara, chargés de messages pour moi de la part de leurs femmes. Celle-ci me prie de lui donner des ciseaux, celle-là des épingles, etc. Ces demandes me surprennent quelque peu, car ma pacotille de cadeaux est emballée, et demande à être ménagée. Je tâche néanmoins de les contenter, et devant mes sollicitateurs je fais rouvrir la malle qui renferme ces objets. Rien ne peut donner une idée de l'acuité des regards dardés sur cette pauvre cantine et ses compagnes ! C'eût été à en frémir dans un endroit désert. Mais, comme en somme rien ne pouvait exciter particulièrement leur cupidité, les choses se passèrent fort bien. M. Chantre affecta même de leur montrer en détail l'organisation de notre matériel, examen qu'ils suivirent avec le plus grand intérêt, en posant des questions fort intelligentes sur toutes choses.

Après un déjeuner pris au mess des officiers, dont l'aimable accueil restera parmi nos bons souvenirs, nous quittons le campement avec une

température de 19 degrés. Je jette un dernier coup d'œil sur le Petit Ararat, que l'on perdra bientôt de vue pour contourner le Grand, et nous prenons un sentier tracé à travers de superbes pâturages jusqu'à 2560 mètres. Sur ce point s'élève un village kurde d'hiver qui se compose d'un certain nombre de longues tranchées creusées dans le sol et de quelques misérables huttes en pierres sèches. Les tranchées, recouvertes de branchages en hiver, servent d'étables : il est difficile de rien voir de plus grossier et de plus primitif en fait d'habitations humaines. Non loin de là se dressent les tentes blanches et rondes des Tatars d'Aralych, qui viennent se réfugier l'été sur ses flancs de l'Ararat, au-dessus de 2000 mètres d'altitude.

La caravane avance très lentement, à cause des charges lourdes et volumineuses. La flore présente à profusion de grands chardons bleus, des plantes de fenouil, des églantiers, des immortelles jaunes à fleurs très petites, etc.

Pendant quelques instants on redescend jusqu'à un autre village, qui n'a d'eau que celle produite par la fonte des neiges. Le sol est uniformément composé de cendres et de débris de tufs volcaniques. Au milieu de ces éboulis, le sentier devient de plus en plus mauvais, puis il disparaît presque, et se trouve à peine tracé dans des espèces de cheminées creusées par les eaux dans de gros éboulis d'andésite rouge et noire.

A midi, au moment où les rayons du soleil tombent d'aplomb sur nos têtes, il faut faire halte pour décharger plusieurs chevaux en présence d'un mauvais pas. Nos Tatars sont obligés d'ôter du sentier de gros blocs, et d'en rouler d'autres, qui serviront de degrés. Ils transportent sur leur dos les charges enlevées aux chevaux, auxquels on laisse le soin de se tirer eux-mêmes d'embarras, grâce à leurs pieds et à leur agilité de chèvre. Pas une plainte, pas une parole de mécontentement n'échappe à nos braves caravaniers. Dans toutes ces circonstances, un musulman fait preuve d'une patience et d'une bonne volonté qu'on ne rencontre presque jamais chez un chrétien.

Pendant une heure nous grimpons en nous aidant des pieds et des mains, contournant toujours le Grand Ararat. Au loin la tête de l'Alagöz marque la limite septentrionale de la vallée de l'Araxe. L'Alagöz, qui fait face à l'Ararat, est de 1000 mètres moins haut; néanmoins il le surpasse par la grandeur et l'étendue de ses contreforts. Volcanique comme l'Ararat, l'Alagöz n'a lui-même que quelques sources; mais un lac, l'Aiger-göl, qui

se trouve au sud de ce massif, donne naissance au Karasou, affluent de l'Araxe.

Nous commençons la descente. Le sentier s'améliore peu à peu à mesure qu'on approche d'Arkhourl. Après avoir traversé d'immenses éboulis d'aspect morainique qu'on nous dit être les restes de l'effroyable cataclysme qui détruisit l'ancien village, nous atteignons le nouvel Arkhourl par une pluie battante et un orage brusquement déchainé.

Blottis sous nos tentes rapidement dressées, nous laissons passer l'averse



INTÉRIEUR D'UNE TENTE KURDE.

et nous assistons à une magnifique tempête de neige sur le sommet de l'Ararat : car ce qui est pluie ici à Arkhourl est de la neige à quelques mille pieds au-dessus. Rien ne peut donner une idée exacte du tapage formidable du tonnerre mêlé d'éclairs qui, en déchirant de loin en loin la brume épaisse, nous découvre la tête blanche de la montagne, éblouissante au milieu des nuages noirs qui l'enveloppent. D'énormes aigles quittent leurs aires, et volent aux alentours avec inquiétude. Nulle part encore je n'ai vu des oiseaux d'une telle envergure.

La composition géologique du massif de l'Ararat a depuis longtemps été reconnue comme volcanique, mais ce n'est que depuis les explorations

d'Abich qu'on sait que ses anciens volcans, comme la plupart de ceux de l'Arménie et du Caucase, appartiennent aux éruptions andésitiques. Celles-ci, tantôt compactes, tantôt cavernueuses, passent du noir foncé au vert, au jaune et au rouge brique. Le Petit Ararat est un véritable cône de cendres recouvrant des tufs et des laves d'andésite à amphibole. Sur certains points du Grand Ararat, des coulées de lave noire ont tellement conservé leur forme et leur fraîcheur, qu'elles nous rappellent celles du Vésuve.

Un des faits les plus curieux à observer sur cette montagne, c'est que, malgré la quantité considérable de neige accumulée à son sommet, et qui en comble les cratères, ses pentes arides et brûlées en été sont presque complètement privées d'eau. On ne connaît que deux ou trois fontaines sur les flancs de l'Ararat, et les ruisseaux qui s'en échappent ne sont qu'une faible partie du produit de la fonte des neiges. C'est le manque d'ombre et d'humidité qui rend toute cette région inhabitable durant une partie de l'été. C'est pourquoi les habitants des quelques villages établis sur le pourtour du Massis montent avec leurs troupeaux, à mesure que l'eau fait défaut. Ils vont planter leurs tentes jusqu'au pied des glaciers, là où les eaux des torrents n'ont pas encore été absorbées par le sol, dans lequel elles s'infiltrent, par des fissures, sous les cendres volcaniques, pour aller ensuite se répandre plus loin.

Il est possible qu'une partie de ces eaux souterraines, rencontrant dans les profondeurs de la terre des laves encore incandescentes, soient transformées en vapeur, de manière à produire des cataclysmes du genre de celui qui jeta la désolation à Arkhourî le 20 juin 1840. A cette époque, un ancien cratère situé sur le versant nord de la montagne se rouvrit soudainement. Une vapeur épaisse s'éleva vers le ciel, bien au-dessus du sommet de l'Ararat, et répandit dans l'air une odeur sulfureuse. La montagne se mit alors à mugir sourdement, et de la fissure furent projetées d'énormes quantités de pierres et de roches. Le sol se crevassa pour laisser échapper des jets de vapeur, et l'on vit des sources d'eau chaude jaillir à gros bouillons du lit de l'Araxe.

Le contre-coup de cette éruption se fit ressentir jusqu'à Bayazid, à Ériwan et à Nakhitchévan, où il fit encore bon nombre de victimes. Mais ce qui mit le comble au désastre, c'est que, dans la partie supérieure de la vallée, une énorme avalanche ayant barré le torrent qui descend du glacier au pied duquel était bâti l'ancien village, ses eaux formèrent durant quelques

heures un immense lac. La digue formée par l'avalanche ne put résister à la poussée des eaux, une gigantesque nappe de boue liquide fondit sur le village, et acheva l'œuvre de destruction.

Voici le récit qu'a fait de cette catastrophe un des rares survivants, un vieillard qui était allé sur la montagne visiter ses troupeaux :

« La nuit, un grand bruit se fit entendre : la terre trembla sous moi. Tout effrayé en songeant aux miens, je descendis de la montagne. Lorsque j'arrivai le matin, là où, au milieu de la vallée, s'élevait le village habité par mes fils et leurs familles, je ne vis plus que des roches entassées. Sous ces roches étaient ensevelis mes pauvres enfants, tout ce que j'aimais, tout ce qui composait ma fortune, et je demeurai seul au monde où je vis encore! »

Bien que l'Ararat ait subi souvent de violentes secousses, c'est la première mention qui soit faite d'une éruption dans son histoire. Reineggs en 1785 dit avoir vu au sommet du Massis des flammes et de la fumée; c'est là une assertion plus que douteuse. Plusieurs voyageurs ont signalé dans le voisinage du sommet des émanations sulfureuses assez violentes pour les incommoder; M. Markoff, un des derniers ascensionnistes, les attribue à la décomposition des pyrites.

Le village d'Arkhourî était situé juste au pied d'une énorme crevasse, que l'Ararat dans ses commotions volcaniques a entr'ouverte, en déchirant son sein. Dans cette crevasse descend le glacier principal du Massis. Le mot *Arkhourî* signifie littéralement « il planta le cep », en consécration de la tradition suivant laquelle Noé y planta la première vigne. L'ancien village comptait environ 2 000 habitants. Dubois de Montpéreux, qui le visita en 1854, y a vu une église en lave noire et bâtie en forme de croix, avec des inscriptions se rapportant au x^e siècle. Mais l'église elle-même était bien antérieure à cette époque. Elle était de la part des Arméniens l'objet d'une grande vénération, parce qu'ils supposent que c'est sur son emplacement que Noé offrit le premier sacrifice après le déluge. Ils disent encore qu'on y a trouvé les corps de saint André et de saint Mathieu, lorsqu'on creusait les fondements de l'église.

Le nouveau village est établi non loin des ruines de l'ancien. Il est peuplé des quelques rares survivants de la catastrophe et de Tatars.

La seule eau potable est fournie par le ruisseau qui descend du glacier. Dans cette eau boueuse viennent boire bêtes et gens. Il y a des sources,

mais elles sont saumâtres. En somme, Arkhourî est très malsain et très malpropre; il est entouré de nombreuses mares, et partout s'étalent les cadavres en décomposition d'animaux auxquels les habitants n'ont pas songé à donner une sépulture de quelques pieds de terre. Dans le voisinage de notre tente, nous comptons les dépouilles de deux vaches, trois moutons, quatre chiens et cinq chevaux. Des nuées de corbeaux et de vautours tournoient au-dessus de ces corps.

Plus que partout ailleurs, le seul combustible est la brique de fumier.



LE NOUVEL ARHOURI.

Celui-ci est accumulé et étendu sur le sol devant chaque maison; lorsqu'il a atteint une épaisseur de 50 à 40 centimètres, on le laisse sécher, puis on le divise en mottes. Ce combustible est un de nos désespoirs, car, n'ayant pas d'eau potable, c'est le thé qui est notre seule boisson; malheureusement le samovar ne peut être alimenté qu'au charbon de bois, et comme il n'y a pas trace de bois dans le pays, nous en sommes réduits à brûler les pieds de nos pliants de voyage! Il faut voir avec quelle parcimonie et quel soin Kevork emploie ce bois précieux. Il est si privé de ne pas boire du thé à discrétion, comme il en a l'habitude, que son humeur s'en ressent et devient des plus moroses.

L'aspect d'Arkhourî n'a donc rien de réjouissant. De plus, les habitants ont une détestable réputation. On les accuse de faire en grand la contrebande avec les nomades de la frontière : aussi notre arrivée parmi eux est-elle loin d'être bien accueillie, et nulle part encore nous n'avons trouvé aussi peu de sympathie.

La pluie ayant cessé, nous décidons d'aller visiter le fameux ravin de



FEMMES TATARES D'ARKHOURI.

Saint-Jacob pour utiliser les quelques heures de jour qu'il nous reste encore. Après des pourparlers à perte de vue, nous finissons par trouver un guide pour cette excursion. En sortant du village, on suit d'abord le torrent qui s'échappe du glacier, puis on le franchit. Abandonnant ensuite le fond du ravin, où la marche devient extrêmement dangereuse pour les chevaux, nous prenons un sentier à peine tracé dans les éboulis sur la rive gauche du torrent, et bientôt nous regrettons de n'avoir pas suivi notre première impulsion, c'est-à-dire d'aller à pied, car il faut descendre de cheval. Les pauvres bêtes glissent de quatre pieds au-dessus du

précipice, qui atteint sur plusieurs points 60 à 80 mètres de profondeur. Chemin faisant, M. Chantre recueille des échantillons de roches (des andésites) constituant la partie nord du Grand Ararat.

Après une longue et laborieuse ascension de deux heures, nous arrivons à un promontoire formant terrasse, sans doute une partie de la grande moraine latérale droite du glacier. On est à 2 250 mètres d'altitude. C'est là, nous dit-on, que se trouvait jadis le monastère de Saint-Jacob. On ne voit plus nulle trace de cet édifice, où Montpéroux dit avoir fait sa prière, non plus que du saule, arbre unique de la région, et né, dit la légende, d'une planche de l'arche qui aurait pris racine sur ce point.

Le monastère, perdu dans ce coin sauvage et solitaire, devait toute sa sainteté, non à saint Jacob, dont on lui a donné le nom, mais à un miracle qui s'y passa et dont voici la légende :

Un moine d'Etchmiadzine avait essayé d'atteindre la cime de l'Ararat dans le louable désir de visiter les débris de l'arche sainte. Mais c'était la volonté de Dieu que nul autre mortel après Noé ne profanerait la barque qui sauva l'univers; aussi toutes les entreprises du pauvre moine restèrent-elles sans succès. Quand, après une journée de marche fatigante, le pieux ascensionniste s'endormait en rêvant du prochain accomplissement de son pèlerinage, il se retrouvait le lendemain, par l'effet de la volonté divine, transporté au lieu de son départ. C'est sur cette place où il se réveillait chaque matin que fut élevé le petit monastère en question.

Au-dessus de son emplacement se trouve une fontaine dont les eaux jouissent, aux yeux des gens du pays, d'un grand nombre de propriétés, entre autres celle de donner la fécondité. Son débit est aussi maigre que possible : un petit filet d'eau, pouvant donner à peine un litre par minute, sort de la boue morainique, retenue par quelques pierres brutes. L'eau suinte dans un bassin en basalte noir; elle est limpide et d'une saveur exceptionnellement parfaite pour la région. Elle n'a que 8 degrés de température, tandis que l'air ambiant, à six heures et demie du soir, en a 18.

En temps de calamités publiques : épidémies, sécheresse, invasion de sauterelles, etc., les Arméniens du gouvernement d'Érivan organisent des processions dans lesquelles figurent les reliques les plus vénérées du pays. L'eau de la fontaine de Saint-Jacob jouit d'un grand prestige dans ces occasions-là, dit-on. Si le pays est en proie à la sécheresse, on choisit

une députation de vieillards, des plus respectables, qu'on charge d'aller sur l'Ararat puiser une provision d'eau à la fameuse source. Les champs arides en sont ensuite aspergés, avec accompagnement de sacrifices.

L'invasion des sauterelles est combattue de la même façon, car l'eau de Saint-Jacob répandue sur la terre a le pouvoir, paraît-il, d'attirer en multitude la gent emplumée, notamment les étourneaux, qui font un prompt massacre des redoutables criquets.

En face de cette minuscule fontaine croît un superbe églantier à fleurs



LE GRAND ARARAT, VU DE LA FONTAINE SAINT-JACOB.

roses, seul représentant du règne végétal arborescent. Cet églantier est sacré pour les musulmans et les Arméniens. On y accroche des lambeaux d'étoffe que les pèlerins arrachent à leurs propres vêtements. C'est sous le feu croisé des regards mécontents de nos guides que nous coupons une branche de cet arbrisseau-fétiche, en souvenir de notre excursion à ce lieu d'un accès si difficile.

Pendant que notre escorte se repose et se rafraîchit à la fontaine, nous poussons plus loin notre promenade vers le glacier, dans l'espoir de faire une récolte géologique et de prendre quelques photographies. Malheureusement le manque de lumière et le vent devaient nuire à la réussite de ces dernières, pourtant bien intéressantes.

Le glacier s'étend à droite, dans une gorge étroite, prolongement du ravin, sur près de deux kilomètres, et, autant que la lunette peut permettre d'en juger, il aboutit à un vaste cirque encadré de falaises à pic de plus de 1 000 mètres, et surmontées de neige. Ce paysage est à cette heure tardive d'une sauvagerie et d'une beauté grandioses. Malgré l'attrait particulier qu'offre ce glacier à M. Chantre, qui a étudié longuement la vie de ceux des Alpes, il nous faut battre en retraite, car la nuit approche, et, mal guidés comme nous le sommes, que deviendrons-nous dans ce ravin sauvage aux roches traîtresses? Nous rebroussons chemin, et lentement, non sans peine, aux dernières lueurs d'un beau soleil couchant, nous regagnons notre gîte.

Pendant que nous prenons notre repas du soir, des meuglements sonores nous annoncent le retour des troupeaux. Ils arrivent en masse, et se divisent à l'entrée du village en plusieurs groupes qui regagnent leurs étables respectives. Notre installation inattendue semble causer un profond étonnement aux bergers qui, avec leurs vêtements de peaux de mouton, ont plutôt l'air de brigands que de pasteurs paisibles. A peine les bêtes sont-elles rentrées, qu'ils viennent prendre place parmi les curieux déjà réunis à deux mètres de notre tente. Inutile de dire que leur vue nous importune au plus haut point, mais aucune prière, ni aucune remontrance n'est capable de les faire partir : il faut nous résigner. Jusque bien avant dans la nuit, le chuchotement de leurs voix nous empêche de dormir.



KURDE DJELALI DE PETCHARA.



LA TENTE DE CHARO.

CHAPITRE XV

Intérieur tatar. — Difficultés pour aller au Kip-göl. — Le Kurde Charo. — La vendetta. — Le startchina Yoursoup bek. — Excursion au Kip-göl. — Beaux pâturages. — Campements kurdes. — Ascension laborieuse. — Arrivée au lac. — La flore. — Apparition de la neige. — Alerte. — Retour. — Halte chez Charo. — Mœurs kurdes. — L'indisposition de Kevork. — En route pour Khorgane, le village, la source. — Notre campement. — Les ruines de l'ancienne cité de Khorgane. — Le départ.

LE 8 JUILLET. — Je me rends chez les femmes nos voisines, qui m'appellent depuis notre arrivée. Un mur peu élevé sépare notre campement de leur cour, aussi ne perdent-elles pas un de nos gestes. Leur accueil est des plus affables, bien que notre présence paraisse beaucoup préoccuper le maître de la maison, un Tatar à mine peu sympathique. Elles sont trois femmes, deux Tatares et une Kurde; tout aimables qu'elles sont, ce n'est pas sans peine que je parviens à les mesurer et à les photographier. Je suis obligée cette fois de me débrouiller avec le peu de turc que je sais, car Hambartsoum s'est vu impitoyablement défendre l'entrée de cette demeure.

L'intérieur de la maison est très propre, quoique le sol ne soit autre chose que la terre battue. Ce qui sert de literie est placé dans le fond

de l'unique pièce sur une sorte d'étagère. Il n'y a guère pour tout mobilier que le hamac dans lequel dort le plus jeune enfant, et quelques ustensiles de cuisine. La Kurde tricote, à l'aide d'énormes aiguilles, un bas grossier, tandis que les autres travaillent activement à la confection de leur pain.

Parmi les amies accourues pour me voir, s'en trouve une très enjouée et d'une extrême jeunesse. C'est Gullu Khanoum. Elle me montre un beau garçon qu'elle allaite, et tremble à l'idée que son mari ne vienne la surprendre pendant que je la mesure. Toutes les femmes ici sont déjà mères de famille à quinze ans! Aussi, quelque belle que soit la race, ces femmes se fanent très vite, et paraissent vieilles à trente ans. Mais les fillettes, les fiancées de dix et douze ans, sont souvent ravissantes. Une chevelure noire ébouriffée; un minois brun et rose, où brillent deux diamants noirs frangés de longs cils; une dentition superbe et une bouche mignonne, tel est à peu de chose près leur signalement. Ça et là, pourtant, on est étonné de voir, au milieu de leurs têtes brunes, quelque rousse aux yeux verts et au teint transparent qui révèle un mélange manifeste avec le sang juif ou arménien.

Mes voisines m'avaient souvent demandé ce qu'elles pourraient faire pour m'être agréables, ce à quoi j'avais répondu que rien ne me ferait plus plaisir que de manger de la lavach fraîche. Aussi, lorsque je pris congé d'elles, je les vis m'apporter, la mine épanouie, quelques belles galettes dorées du plus réjouissant aspect, après le pain d'une dureté de pierre que nous mangions depuis quelques jours. En échange de cette attention délicate, je donnai à chacune d'elles une paire de ciseaux, un des plus appréciables cadeaux qu'il soit possible de faire à ces sauvagesses.

Pendant ce temps, de graves discussions s'agitaient au campement. Dans le programme de nos excursions sur l'Ararat entré en première ligne celle au lac de Kip (Kip-göl), situé à plus de 5 000 mètres, et nous n'étions venus en partie à Arkhourî que pour mettre ce projet à exécution. Quelques voyageurs avaient cité déjà ce petit lac, qui représente pour l'Ararat les Grands-Mulets du Mont Blanc. A tous les points de vue, cette excursion devrait être intéressante, et M. Chantre avait l'intention formelle de l'accomplir. Hélas! nous avons compté sans la force d'inertie de notre entourage, qui avait trouvé agréable de greffer sur notre voyage une tournée pas trop fatigante et ne l'engageant à rien. Déjà à Èrivan on avait nié l'existence de ce lac, représenté pourtant sur la carte d'état-major.

Nous avons compté sur l'aide des officiers de Sardar-Boulak, mais il se trouva qu'aucun d'eux, n'ayant abordé l'Ararat de ce côté-là, n'avait connaissance du Kip-göl. Battus à Sardar-Boulak, il était plus que probable qu'en venant à Arkhourî nous trouverions nombre d'habitants connaissant ce lac. Mais, soit parti pris, soit qu'il y ait un mot d'ordre, tous les gens d'ici affirmaient ignorer complètement son existence. C'était par trop fort ! Notre capitaine, qui nie jusqu'à l'utilité des cartes géographiques, se frotte les mains, enchanté de nos déceptions, et croit déjà voir mon mari renoncer à ce projet. Mais nous ne sommes pas longtemps à le laisser dans cette idée, et nous lui montrerons que les Français ont une volonté et une ténacité non moins grandes que nos amis slaves. M. Chantre ne prie plus, mais ordonne cette fois que la journée ne s'achève pas sans qu'on lui ramène un guide pour le lendemain. Il y a au-dessus d'Arkhourî plusieurs campements



GELLU KHANOUM.

kurdes administrés par un starchina. Il est fort probable qu'il pourra nous tirer d'embarras, en nous fournissant des renseignements exacts.

Le soleil était encore loin d'avoir accompli sa course lorsque nos cosaques et Hambartsoum nous ramenèrent le starchina Charo et deux hommes de sa tribu. Ceux-ci connaissent parfaitement le lac en question, et se chargent de nous y mener demain par des sentiers raccourcis. Ils prétendent, il est vrai, que la course est au-dessus de mes forces, mais je n'en crois pas grand'chose.

On propose alors aux caravaniers de monter avec nous jusqu'au dernier

campement kurde, et d'y installer nos tentes. Un concert de refus énergiques accueille cette demande, pour la raison que depuis Aralych les chevaux n'ont point mangé de froment, et qu'ils succombent de lassitude. Nous renonçons à regret à ce projet, et deux jours de repos sont accordés à la caravane. Nous vîmes après que pour aller à Khorgane, l'étape suivante, il fallait précisément passer devant les tentes de notre guide.

Charo est un homme de plus de six pieds, au visage anguleux et caractéristique de sa race. Grand, sec, il est coiffé du petit turban des Kurdes, et chaussé de bottes. Sa ceinture de cuir regorge littéralement de cartouches. Un fusil Martini et deux ou trois poignards complètent son armement. Il parle un peu le russe. Mon mari l'invite le soir à prendre le thé avec nous. Je m'aperçois bientôt que les curieux qui ne cessent de se renouveler autour du campement, depuis notre arrivée, lui témoignent une véritable hostilité. Il est l'objet de réflexions déplaisantes de leur part, et son air sombre et menaçant nous frappe et nous inquiète. Questionné à ce sujet par Hambartsoum, il répond qu'en sa qualité de starchina, il a eu maintes fois à sévir contre les contrebandiers d'Arkhourî, et s'est attiré ainsi leur haine. Mais ce qui est plus grave, c'est que dans une échauffourée assez récente, les gens d'Arkhourî lui ont tué un de ses frères. De là, une vendetta féroce dont rien ne peut donner une idée.

Chez les Kurdes, la vendetta prend le nom de *bysak*, qui signifie : « Attends, tu me payeras ça ! » Mais cette haine farouche et héréditaire est remplacée quelquefois par le prix du sang, dont l'évaluation se fait suivant un tarif. Le prix varie selon la gravité du cas, et se paye en argent ou en tête de bétail. Le meurtre d'un individu peut coûter de 150 à 1 500 francs. S'il s'agit seulement d'une oreille coupée, 50 francs font l'affaire. Il est vrai que cette taxe du sang n'est le plus souvent qu'une satisfaction momentanée, et qui n'assure pas toujours la vie au meurtrier. On raconte, au sujet de la vendetta chez les Kurdes, le fait suivant, qui s'est passé dans l'arrondissement de Batoum : Deux Kurdes faisaient la cour à une veuve et la demandèrent en mariage ; elle accepta la proposition de l'un d'eux et l'épousa. Le second adorateur se déclara alors mortellement offensé, et, pour se venger de la traîtresse, il l'attendit un jour sur le chemin, la dépouilla de tous ses vêtements, et l'abandonna à son malheureux sort. Dans un état aussi critique, la pauvre femme arriva à grand'peine

jusque chez son mari, à qui elle raconta l'aventure. Aussitôt le mari monte à cheval, se met en route vers le village où habitait l'offenseur, et à la première rencontre le tue comme un chien. A l'instant même surgit la question de la vendetta. Le frère de l'offenseur va au village du mari et l'extermine. Celui-ci n'ayant pas de proches parents, son cousin se charge de la vengeance, et à son tour met fin aux jours du meurtrier. Cette boucherie aurait pu continuer indéfiniment, si le gouvernement n'avait envoyé toute la génération de l'offenseur, comme la plus coupable, dans un arrondissement éloigné du théâtre de l'action.

Nos nouveaux guides devront coucher cette nuit à la belle étoile, et, de crainte que leur fusil ne leur soit dérobé pendant qu'ils dormiront, Kurdes et cosaques, à qui la peur pour eux-mêmes est inconnue, viennent à tour de rôle déposer entre mes mains (je suis flattée de cette confiance) l'arme précieuse entre toutes, celle qui avec le cheval fait partie intégrante d'un vrai Kurde et d'un vrai cosaque. J'ai ainsi sous ma sauvegarde un véritable arsenal de fusils de toutes marques, que nous disposons sur la charpente intérieure de notre tente. Dieu veuille qu'un coup de vent ne vienne pas l'ébranler, car toutes ces armes ne manqueraient pas de nous assommer.

Nous avons fait dans la journée la connaissance du starchina tatar d'Arkhourî, Yoursoupek, qui nous avait paru des plus intelligents. Aussi, lorsque, après avoir mangé leur soupe à l'ail, nos cosaques, roulés dans leur bourka, s'endorment un à un, ainsi que les Kurdes, ne pouvons-nous résister au plaisir de causer avec Yoursoupek, qui est venu nous dire bonsoir.

Ce brave homme a quatre-vingts ans; il est droit, robuste et encore fort vert. Il nous raconte avec complaisance qu'il a quatre femmes actuellement, sans compter celles qui ont pu mourir ou qu'il a renvoyées. Il avoue à Hambartsoum, sous le sceau du secret, qu'il songe très sérieusement à renvoyer la plus vieille de ses femmes, pour épouser une jeune Kurde Djelali, de dix-neuf ans, dont il est amoureux. Cela ne nous reporte-t-il pas au bon temps des patriarches de la Bible? Ses femmes lui ont donné en tout quinze filles et douze garçons, dont plusieurs sont déjà mariés et pères de famille. Le plus jeune de ses fils est un enfant de six ou sept ans, qu'il nous montre avec orgueil.

Yoursoupek est un grand voyageur. Il a parcouru avec des caravanes

toute l'Asie centrale; il est même allé en Chine, et rien ne m'amuse comme de lui voir expliquer la déformation du pied des Chinoises!

Cette nuit-là, un concert de miaulements se fit entendre aux alentours du village. Il était organisé par des lynx, encore fréquents dans cette région. Jadis le voyageur Tournefort, qui les a pris pour des tigres, dit en avoir vu en grand nombre pendant son excursion au monastère de Saint-Jacob.

9 juillet. — A six heures du matin, par un soleil radieux et un ciel d'une pureté admirable, nous nous acheminons vers le fameux et soi-disant mythique Kip-göl, laissant la garde du campement à un cosaque et à Kevork.

Notre escorte se compose du capitaine D..., qui boude de plus en plus, du starchina Charo, de Hambartsoum, d'un cosaque et de deux Kurdes porteurs des instruments photographiques. Nous sommes tous à cheval. Quittant le village par l'ouest, on suit d'abord un sentier assez bien tracé sur d'anciennes moraines, et sur des pentes herbeuses au-dessous de la colline appelée Deve-Basan (Château neigeux). Bientôt on atteint des coulées de laves recouvertes de cendres et de scories aux couleurs variées.

A sept heures trente, le thermomètre marque 19 degrés et le baromètre 2 190 mètres. Une petite halte sur ce point nous permet d'admirer au loin les crêtes blanches de l'Alagöz, « l'Œil de Dieu », et le cours de l'Araxe, qui se dessine en une ligne brillante à travers la brume de la plaine.

Quel contraste entre la steppe d'en bas, mer de cendres et de laves, et le sol que nous foulons, dont l'épais manteau de pâturages nourrit de superbes troupeaux, et donne asile à des milliers d'alouettes et de perdrix! De toutes parts roulent en cascades de jolis ruisseaux qui vont semant partout, avec leur joyeux murmure, la fraîcheur et la vie. Cette verdure ne durera pas, il est vrai. Avec août cessera la fonte des neiges; les ruisseaux desséchés deviendront muets, l'herbe si plantureuse sera rapidement grillée sous les rayons d'un soleil trop ardent, et les troupeaux iront porter leurs meuglements sonores plus haut encore, à la base des glaciers. De loin en loin, des bergers à mine farouche nous hèlent pour s'informer de la cause de notre présence. Ils sont si bien chez eux, ces bergers, au milieu de leurs vastes solitudes, que notre arrivée inattendue semble leur causer un mécontentement manifeste. Pour un peu, il faudrait leur faire des excuses de venir ainsi troubler l'harmonie du paysage.



BERGERS KURDES.

Il a neigé tous ces jours derniers, et à quelques centaines de mètres au-dessus de nos têtes les flancs de la montagne sont recouverts de neiges fraîches dont l'épaisseur atteint de 4 à 5 mètres.

A huit heures (2440 mètres), nous passons devant un nouveau campement, dont les cerbères féroces ont vite fait de nous entourer, et menacent de nous dévorer. Le chef, un frère de Charo, nous apporte un peu de lait aigre, que nous buvons avec plaisir.

La montée s'accroît : en trente minutes on atteint 2580 mètres, et nous mettons pied à terre devant les tentes de notre guide. Le thermomètre ne marque plus que 14 degrés de chaleur. Les tentes, au nombre d'une dizaine, sont vastes et entourées de petits murs en pierres sèches.

Bien que nous nous rapprochions de la neige, l'eau paraît plus rare, ou du moins assez éloignée des tentes. Les ruisseaux qui ont dû entraîner le choix de ce campement sont déjà secs : aussi rencontre-t-on de pauvres femmes déguenillées qui vont chercher l'eau, au loin, dans de grandes cruches en cuivre.

Gravissant alors des prairies glissantes et couvertes de fleurs, nous passons au-dessous d'un glacier qui tend à disparaître, et nous cheminons sur d'anciennes moraines jusqu'au moment où nous nous trouvons en présence d'un immense escarpement circulaire dont les pentes sont couvertes d'éboulis. Il faut mettre pied à terre. Nous sommes en face d'un véritable cratère, ouvert largement au nord. L'aspect désolé de ce spectacle sauvage et grandiose nous surprend tout d'abord, car on ne peut s'empêcher de réfléchir à l'immensité du phénomène volcanique qui, à un moment donné, a bouleversé le géant biblique. Reste à savoir comment nous allons traverser ce cratère, tout sentier ayant disparu dans ce terrain mouvant de scories et de cendres. Le capitaine a coupé au plus court, et a gravi une pente fort escarpée sur la gauche. Nous le voyons, traînant par la bride son pauvre cheval, escalader la lèvre latérale gauche du cratère. Nos guides proposent de faire un grand détour et de suivre la base des éboulis. Mon mari et Hambartsoum décident de prendre un terme moyen, c'est-à-dire de contourner la pente interne du cratère pour en sortir par l'une de ses échanerures à l'ouest, presque à pic, mais moins élevée que celle du nord-ouest.

En nous aidant des mains, nous avançons avec beaucoup de peine; mais, grâce au secours d'un brave Kurde, je parviens tant bien que mal à suivre



LE KIP-GÖL.

la bande. C'est d'abord un véritable escalier de géant, puis une cheminée dans laquelle il faut se hisser. Nos chevaux sont admirables, roulant de-ci de-là sur ce sol peu fait pour leurs pieds.

Enfin à neuf heures et demie nous foulons, à 2 950 mètres d'altitude et avec 11 degrés de chaleur, un plateau où Charo vient passer les jours les plus chauds de l'été. La situation en est splendide : il domine la petite vallée de Khorgane, où l'on peut descendre à pied en deux heures.

On chemine ensuite sur des moraines absolument dépourvues de végétation (5 000 mètres) et si fraîches qu'on les dirait déposées d'hier; elles ne le sont sans doute que depuis peu d'années. Il est certain qu'il y a quelques jours seulement qu'elles ont quitté leur manteau hivernal. De toutes parts, on aperçoit des flaques de neige qui se sont maintenues dans les anfractuosités du sol, à la faveur de quelque ombre portée par des replis du terrain.

Il est onze heures, on monte encore jusqu'à 5 550 mètres, et du sommet d'une grande moraine que nous devons tourner, et qui ferme un immense cirque dont les pentes sont couvertes de neige, nous apercevons plusieurs petits lacs; en même temps, en descendant à l'ouest, s'offre à nos yeux ravis la nappe presque circulaire et du plus bel azur du Kip-göl! Malgré moi, mes yeux cherchent ceux de notre entêté capitaine, qui rit dans sa barbe blonde.

Le Kip-göl est situé dans une dépression circulaire, un véritable entonnoir et certainement un ancien cratère, de 200 mètres de diamètre environ. Le baromètre marque 5 500 mètres, et la température extérieure n'est plus que de 5 degrés, tandis que celle du Kip-göl est de 10 degrés. La soif, qui me talonne depuis longtemps, ne connaît plus de borne devant l'eau si transparente et si bleue du lac. Je m'élançai, les mains en avant, pour puiser à même ce réservoir providentiel. Si cette eau allait être saumâtre, comme celle de presque tout l'Ararat? J'en frémis d'avance. Mais non, elle n'est point amère, sa saveur est exquise!

Rien de plus frais, de plus coquet que cette nappe si limpide au milieu du désordre volcanique qui l'entoure. La cime du Grand Ararat pourrait presque s'y mirer. Nous faisons sur ses bords un frugal repas qui nous paraît un festin de roi. Et encore est-ce à la libéralité de Charo que nous devons de ne pas souffrir de la faim. On nous avait affirmé que nous trouverions des campements autour de Kip-Göl et que, par

conséquent, nous pourrions nous y procurer quelques vivres. Or il n'y a pas de campement, et à part une boîte de sardines, nous n'avions rien à nous mettre sous la dent. Charo s'étant aperçu de notre pénurie a immédiatement partagé sa lavach et son fromage avec nous, après quoi il s'est mis, lui et les porteurs kurdes, à moissonner les fleurs des alentours, dont il me fait des bouquets. Ces taciturnes, d'aspect si sévère, occupés à cueillir des fleurs n'ont plus du tout l'air de brigands, surtout lorsqu'ils me les apportent avec un beau sourire sur les lèvres.

Tout à l'entour, dans les parties exposées au midi, le sol est couvert d'une herbe très courte, mais dans laquelle abondent de ravissantes gentianes (*Gentiana verna*), dont la vue nous enchante, car ce sont les premières que nous ayons rencontrées. A côté de ces fleurs d'un bleu intense, brille une crucifère (*Draba aizoides*) à fleurs petites et jaunes. Je recueille en outre une gueule-de-loup jaune (*Antirrhinum Orontium*). Quant au gazon, il est presque uniquement composé d'*Androsace villosa*. C'est pour le moment, et sur ce côté du moins, la limite de la flore, car à 5 ou 4 mètres au-dessus commence la neige, et une neige d'une grande épaisseur. Mais d'ici un mois sa fonte portera beaucoup plus haut cette limite, qui d'ailleurs a été exactement déterminée.

M. Radde, directeur du musée de Tiflis, qui a fait au mois d'août 1871 l'ascension de l'Ararat, a donné une communication intéressante sur la répartition verticale de la végétation de cette montagne.

« A une hauteur de 5 475 mètres, dit-il, la végétation de l'Ararat est encore pleine de vigueur; à 5 750 mètres s'arrêtent les graminées qui en forment le gazon alpestre; au niveau de 5 960 mètres on ne rencontre plus que les variétés de la flore des hautes Alpes. » Mais ce qui est digne de remarque, c'est que, même au point le plus élevé de son ascension, à 4 558 mètres d'altitude, au bord d'un glacier, il trouva en fleur de petites plantes du genre *Draba*.

Cette hauteur marque la limite des neiges persistantes sur l'Ararat, laquelle, d'après les estimations des savants ascensionnistes, doit se trouver à près de 4 500 mètres, tandis qu'au Mont Blanc, qui n'est que de 6 degrés plus méridional, cette limite est à 2 800 mètres environ. Au Kazbek elle est à 5 200 mètres. C'est certainement à son isolement, qui l'expose à toute la puissance des rayons solaires réfléchis par les plateaux inférieurs qui l'entourent, puis à l'extrême siccité de l'atmosphère, que le

géant doit de laisser voir ainsi ses immenses escarpements de roches noires.

Il était intéressant de savoir si le Kip-göl donnait asile à des êtres vivants : malgré de minutieuses recherches, nous n'en avons trouvé aucune trace. D'ailleurs comment des poissons ou autres animaux aquatiques pourraient-ils vivre dans une eau gelée les trois quarts de l'année?

On assure que dans ces parages élevés se voient fréquemment des chèvres égagres et des mouflons. Mais c'est en vain que mes regards scrutent les rochers environnants pour découvrir un de ces animaux aux pieds légers : rien ne répond à mon attente. Je n'aurai pas le bonheur d'avoir vu ces solitudes peuplées de leurs hôtes favoris.

Chose assez curieuse, M. Chantre et Hambartsoum se trouvèrent indisposés en même temps, à peine arrivés au Kip-göl. Était-ce le mal de montagne ou la fatigue? Ils éprouvaient une sorte de migraine, et n'étaient à leur aise ni l'un ni l'autre.

Après avoir jeté un coup d'œil d'ensemble sur les lieux, nous cherchons à faire le tour du lac en escaladant le chaos de roches qui en forme les berges. Seul le côté exposé au midi est praticable : les côtés nord et nord-ouest sont encore couverts d'une couche de neige de 5 à 6 mètres. Sur un point la masse forme un véritable névé qui descend jusqu'au bord de l'eau comme un glacier.

Toutes les roches sont couvertes de lichens rouges et jaunes. M. Muller, le savant botaniste de Genève, a reconnu parmi ceux-ci huit espèces, dont deux nouvelles du genre *Leoidea*, auxquelles il a donné les noms d'*Araratica* et de *Chantricum*.

A l'extrémité ouest se dresse une paroi de rocher d'où l'on aperçoit, par une échancrure semblable à une fenêtre, d'immenses escarpements séparés par des ravins profonds, puis au sud-ouest une série de grandes terrasses échelonnées à perte de vue, dans la direction du territoire ture. De ce point, qui est un véritable poste d'observation, nos hommes font le guet, et nous ne sommes pas peu surpris lorsque Charo nous ordonne tout à coup de nous blottir sans bouger derrière cette muraille. Il a vu au loin, sur le territoire ture, des Kurdes qui ont découvert notre présence, et comme c'est un fait inusité, ils s'avancent le fusil à la main, prêts à faire feu.



LA TRAITE DES CHÈVRES.

L'idée qu'une balle, partie trop vite, va venir siffler à nos oreilles, est loin de nous charmer; aussi nous tenons-nous tranquilles tout en riant, pendant que Charo, se faisant un porte-voix de ses deux mains, entame de sa voix puissante un dialogue avec l'ennemi; mais quelle oreille ont-ils, ces diables de Kurdes, pour saisir des paroles parties de si loin!... A ce moment solennel, l'image de Tartarin passa devant mes yeux, et je me demandai ce qu'il aurait pensé des Turcs et des *trucs* de l'Ararat. Les choses arrangées, Charo nous permet de circuler; néanmoins toute notre escorte garde le fusil en main.

Nos opérations terminées : photographies, herborisation, récolte de roches, etc., on nous supplie de partir. Toujours les chevaux... morts de faim! Nous jetons donc un dernier regard sur ce lac, atteint au prix de tant de peines, et refaisons, à peu de chose près, la même route en sens inverse. Chevaux et gens, nous glissons le long des pentes, plutôt que nous ne marchons.

A quatre heures et demie se présente le campement de Charo, où l'on fait halte. Il nous invite aimablement à entrer dans sa tente, où, couchée sur d'épais feutres blancs à dessins noirs, je prends avec plaisir un peu de repos. Bientôt on nous apporte sur de grands plateaux du thé, de la lavach, du fromage frais et du kaïmak.

Avec quelle joie je prolongerais cette halte! Aller jusqu'à Arkhourî me paraît au-dessus de mes forces. Mon mari n'est pas moins las ni moins désireux de séjourner plus longtemps sur ce point, où nous avons des connaissances. Mais il nous faudrait des couvertures, qu'un homme frais et reposé aurait vite fait d'aller chercher à notre campement. Hélas! la crainte des Kurdes est plus forte que tout! Nous ne demanderons pas à Charo de nous donner un coin de sa tente pour passer la nuit. Tous nos gens, y compris cette fois Hambartsoum, s'accordent pour nous en dissuader!...

C'est l'heure de la rentrée des moutons et des chèvres, qui accourent vers les tentes noires en bêlant, conduits par leurs bergers. Ceux-ci s'entendent à merveille à leurs fonctions, et font marcher, paraît-il, militairement leurs bêtes.

Les chèvres et les brebis réunies sur un point s'élancent une à une, à un sifflement modulé par le berger qui les appelle pour les traire. Dans de grandes bassines est recueillie la moitié de leur lait écumeux, puis on leur rend la liberté, et vite elles bondissent vers leurs agneaux respectifs;

ceux-ci, parqués à quelque distance de là, guettent leurs mères et se précipitent au-devant d'elles en bêlant. Ce spectacle pastoral est des plus gracieux et des plus en harmonie avec le cadre. Les bergers sont aidés dans leur besogne par des jeunes filles occupées à filer la laine; elles déposent



KURDES DE LA TRIBU DES DJELALI.

leur quenouille, pour transporter le lait jusqu'aux tentes. Quelles têtes caractéristiques ils offrent ces bergers et ces fileuses! et quel beau sujet pour un peintre que cette traite des chèvres éclairée par les rayons pâlisants d'un soleil à son déclin!

L'occupation principale des Kurdes étant l'élevé du bétail, et notamment des moutons et des chèvres, le lait est leur seul produit et le fond de leur nourriture. Les femmes savent en tirer un excellent parti, et en

préparent différents plats fort bons. Leur boisson est un mélange de lait, d'eau et de sel, très rafraîchissant et très sain.

C'est avec la laine des moutons, qui sont tondus deux fois par an, que se font les étoffes destinées à leurs vêtements, et avec celle des chèvres, toutes les tentes et les feutres. On a dit de la femme kurde qu'elle cumulait toujours deux occupations. Elle porte sans cesse à son côté une quenouille qui lui permet de filer en marchant. Elle est dans tous les cas une excellente et bien active ménagère, en même temps qu'une mère de famille respectée.

Les Kurdes sont brunes ou châtaines, mais presque jamais blondes. Elles sont renommées pour leur moralité. Celles-ci, qui appartiennent à la tribu des Djelali, ont un type tout à fait grossier. Ce qui me frappe en elles, c'est leur dentition d'une blancheur éblouissante et leurs yeux dont l'éclat est presque insoutenable. Elles ont en revanche une expression de physionomie tellement dure qu'elles m'inspirent une véritable répulsion. Il y a loin de ces femmes à celles de Petchara, des Djelali aussi, mais infiniment plus élégantes, plus douces, plus affables. Celles-ci me témoignaient leur sympathie par mille cajoleries pleines de gentillesse, ici la plus grande marque de familiarité que j'ai obtenue de ces sauvagesses a été une forte bourrade dont je me ressens encore. Deux d'entre elles seulement ont consenti à se laisser mesurer la tête. Les hommes sont tous de haute stature et maigres; ils ont dans le regard le même éclat farouche et dur que leurs compagnes. C'est, je crois, un des exemples frappants de la différence qui existe entre la caste noble proprement dite, représentée par les gens de Petchara, et la caste vulgaire. Et pourtant je n'ai jamais eu qu'à me louer de leurs procédés à mon égard. Je trouvai chez eux des attentions polies, des égards, des sentiments chevaleresques auxquels ne m'avaient pas habituée les cosaques de notre escorte. J'ai vu des Kurdes, à qui je n'aurais pas osé demander le moindre service, escalader des rochers à pic pour me cueillir des fleurs que j'avais regardées seulement d'un air de convoitise. Dans les mauvais pas, le secours me venait généralement d'un Kurde; aussi aurais-je mauvaise grâce à ne pas leur rendre cette justice.

Chez ces nomades, l'homme est le maître absolu de ses enfants et de sa femme. Il vend sa fille au plus offrant, et ne s'occupe nullement de questions de convenance ou de sentiment. Aussi arrive-t-il souvent que la

jeune fille est enlevée par celui qu'elle aime, contre la volonté de ses parents. Un enlèvement est toujours considéré, dans une famille, comme une grave offense, et si les jeunes gens sont découverts avant qu'ils aient eu le temps de se placer sous la protection d'un chef voisin, ils risquent d'être tués sans merci. Tout s'arrange au contraire par l'intermédiaire d'un tiers qui entame des négociations entre les deux partis, et le ravisseur en est quitte pour payer une indemnité convenable aux parents de la jeune fille.

J'emprunterai à M. Eguiazaroff, un savant arménien, qui a fait des Kurdes une étude approfondie, au point de vue juridique, les renseignements relatifs à la cérémonie du mariage chez les nomades.

Les parents du jeune homme entament d'abord les pourparlers avec ceux de la jeune fille. Le consentement étant donné, on célèbre les fiançailles par un banquet, et l'on fixe la date du mariage. Jusqu'à cette époque les jeunes gens sont autorisés à se voir librement, et c'est pendant ce temps que les parents du jeune homme payent la dot (*kalym*) de leur future belle-fille. Cette dot consiste en une somme d'argent qui varie, suivant la fortune, entre 15 et 100 francs et en têtes de bétail : de 10 à 60 ou 100 moutons et chèvres et de 1 à 5 bœufs. Il faut ajouter encore à cela un cheval, une selle et un fusil, ce qui doit représenter en tout une somme de 500 à 1 250 francs. La fiancée n'apporte de son côté que la valeur de 50 à 200 francs, de sorte que le mariage d'une fille est toujours une excellente affaire pour le père. Au contraire, le mariage d'un fils dans une famille pauvre est une chose fort pénible, car on a beaucoup de peine à rassembler ce qui doit composer le *kalym* de la fiancée. Dans ce cas-là, les membres de la commune s'entendent spontanément pour soulager la famille pauvre, en offrant des cadeaux au jeune couple, chacun suivant ses moyens. L'un donne un mouton ; un plus riche donne un cheval, un bœuf, et, tant bien que mal, on arrive à parfaire la dot. Il paraît qu'en ces circonstances les cadeaux se font avec une telle cordialité, une telle bonté de cœur, que leur don n'est pas du tout pénible pour ceux qui les reçoivent. Quelques jours après la noce, la jeune épouse retourne chez ses parents, qui lui font présent d'une vache, d'un cheval et d'une chèvre. La progéniture de ces animaux devient sa propriété personnelle dans le ménage.

Malgré les prérogatives du père, qui est maître absolu de sa femme

et de ses enfants, la paix règne généralement dans la famille kurde, parce qu'il n'abuse pas de ces droits. Les parents affectionnent leurs enfants, et ceux-ci leur témoignent toujours le plus profond respect. A propos d'usages kurdes, j'en citerai un bien caractéristique, relatif au foyer, et qu'a rapporté aussi M. Eguiazaroff.

Les Kurdes professent à l'égard du foyer paternel et de celui de leurs cheikhs un respect absolu. Le foyer, composé de quelques pierres, est sacré, et le feu qui y brûle est regardé comme un élément pur. Y cracher est un outrage sanglant. Un Kurde jure par son foyer. Le nouveau-né est promené tout autour. La fille qui se marie en fait le tour avant de le quitter pour celui de son mari. Une mère marie-t-elle son fils, elle vient elle-même préparer le foyer des nouveaux époux avec du feu pris au logis paternel. Mais entre voisins on n'aime pas à se prêter du feu : c'est considéré comme de mauvais augure. On entretient le foyer, jour et nuit, pendant toute la durée du printemps, jusqu'à ce que les brebis mettent bas.

Vers six heures nous quittons ce campement après avoir acheté un agneau à Charo. Celui-ci nous promet pour le lendemain deux hommes qui nous guideront jusqu'à Igdir. L'animal est lié, puis jeté sur le cou d'un de nos chevaux, et nous poursuivons la descente jusqu'à Arkhourî, où nous arrivons en moins de deux heures, harassés mais enchantés de notre excursion.

La flore entre Arkhourî et le Kîp-göl, sur le versant du Grand Ararat, offre des espèces que je n'ai pas remarquées à Sardar-Boulak. Ce sont d'abord de grandes et magnifiques astragales d'un jaune d'or, des immortelles à grandes fleurs violettes; des saxifrages (*Saxifraga muscoides*), des ombellifères en abondance; enfin des sauges, des pieds-d'alouette, *Alyssum alpestre*, des scabieuses, etc.

La première chose qui me frappe en arrivant au campement est la mine piteuse de Kévork. Il me raconte, en se tenant la poitrine, qu'il a avalé, par mégarde, un gros morceau de lavach, et que celui-ci lui est resté dans l'estomac sans être digéré. Voilà un cas digne d'intéresser la Faculté tout entière!... Je lui ris au nez, en manière de consolation, et lui conseille d'avalier un verre de thé pour faire glisser ce morceau rebelle. Mais mon conseil n'est pas bon, paraît-il, car Kévork, attristé, s'achemine en soupirant vers ses casseroles....

A peine couchés, nous apercevons au sommet de notre tente une gigantesque phalange (araignée géante) dont la vue me fait presque évanouir. Au même instant, Hambartsoum et le capitaine faisaient une découverte analogue dans leur tente.

10 juillet. — Ce matin, j'ai été surprise du grand mieux que semble éprouver notre ami Kévork. Pendant qu'il nous sert le thé, je m'informe



CAMPMENT DE KHORGANE.

de sa santé : « Ah! *barynia*, me dit-il, j'ai fait un bon remède! » Et il me raconta que la veille au soir il était allé voir une vieille Tatare, la sorcière de l'endroit. Il lui avait expliqué son mal, et cette dernière, moyennant 50 kopeks, s'était chargée de le guérir.

La somme exigée ayant été préalablement payée, la vieille commença immédiatement son traitement. Elle fit bouillir de l'eau dans une marmite, puis, ayant fait coucher Kévork sur le sol, elle lui appliqua la marmite sur la poitrine pendant quelques minutes, tandis qu'elle lui frictionnait les bras avec du beurre! Et voilà, c'est tout : c'est simple et surtout radical. Ce que Kévork est content de son traitement!...

Il y aurait long à dire sur la médecine populaire chez les Tatars aussi bien que chez les Arméniens. Outre les barbiers, les rebouteurs des deux

sexes qui jouissent de la confiance du bas peuple, il existe, paraît-il, chez eux, quelques anciens livres de médecine qui ordonnent, contre certaines maladies, des remèdes tels que de la graisse de corneille, de la bile de loup, et d'autres choses non moins fantaisistes. Les soins hygiéniques élémentaires leur sont inconnus. Seules les superstitions les plus grossières, jointes au fatalisme d'une part, à une confiance illimitée en Dieu de l'autre, président au traitement des maladies chez les paysans et les gens du peuple en général. Les rebouteurs jouissent, il est vrai, d'une certaine habileté, et quelques-uns d'entre eux ont, paraît-il, le droit de pratiquer officiellement la petite chirurgie.

A onze heures nous sortons d'Arkhourî avec 50 degrés de chaleur. Deux Kurdes, envoyés par Charo, nous serviront de guides dans ces sentiers inextricables, connus et fréquentés seulement par les contrebandiers. La caravane suit tout d'abord le même chemin que celui pris la veille pour aller au Kip-göl; mais en vue des premières tentes, au lieu de continuer à monter, nous prenons la direction de l'ouest.

Le sentier, à travers les prairies, est charmant. Dans ces pâturages, où les chevaux enfoncent jusqu'au poitrail, éclate une flore merveilleuse. Les astragales, en particulier, abondent ainsi que des véroniques, des sauges, des œillets, des campanules, la spirée, *Anemone narcissiflora*, etc. Pendant deux heures tout va bien. Seuls les Kurdes de notre escorte ne me plaisent pas. Leur mine n'a rien d'engageant, et la corvée qui leur est échue de nous accompagner ne semble point leur plaire.

Le sentier cesse bientôt devant une immense muraille trachytique qui barre le passage. Après mille peines nous contournons cet obstacle, et descendons quelques centaines de mètres dans un ravin plein d'éboulis, une des ramifications des innombrables ouvertures du cratère que nous avons traversé en allant au Kip-göl. A cet obstacle en succède un second, qu'il faut franchir cette fois avec la caravane. Les bêtes sont déchargées et les bagages transportés à dos d'homme. Grâce à la bonne volonté et à l'énergie de nos Tatars, ce travail fatigant et dangereux s'accomplit sans bruit ni récriminations, et bientôt nous nous retrouvons de nouveau sur de beaux pâturages, où chevaux et gens reprennent haleine.

On ne saurait vraiment trop louer les Tatars de leur calme et de leur endurance. Leur patience et leur courage sont admirables. Aucune lamentation, aucun murmure ne s'échappe de leurs lèvres dans ces circonstances

qui réclament un surcroît de peine. Il est impossible de trouver de plus agréables serviteurs.

De 1 200 mètres on s'élève jusqu'à 2 150 mètres d'altitude, en côtoyant les grands éboulis volcaniques et morainiques que nous avons franchis la veille, près de leur origine. Vers quatre heures nous atteignons le petit village kurde de Khorgane, abandonné en ce moment pour la montagne. En arrivant à ce village, confié à la garde des vieillards et de quelques jeunes



RUINES DE KHORGANE.

gens plus ou moins impotents, nous demandons de l'eau à cor et à cri, et faisons mine de vouloir camper.

Les habitants affirment qu'ils n'ont point d'eau, et nous conduisent jusqu'à une minuscule fontaine, qui sourd à quelques centaines de mètres de là, juste au milieu des ruines de l'ancienne ville de Khorgane. Ces ruines, très informes du reste, s'étendent sur une certaine longueur; elles n'offrent absolument rien d'intéressant. Les plus importantes appartiennent à des églises, de petites dimensions, et sans architecture. Ce qui est difficile à expliquer, c'est la présence de cette petite ville ou plutôt de ce bourg sur ce point qui semble, à part la petite fontaine, tout à fait privé d'eau.

En présence de la source, devant laquelle sera dressé le campement, personne ne songe à décharger les chevaux : il faut boire avant tout. Le capitaine D... en a pris possession, et puise avec précaution l'eau contenue dans un petit bassin creusé à une certaine profondeur. De cette façon il parvient à distribuer à chacun une ration de cette eau dont la nature est si parcimonieuse ici. La fontaine sourd avec une extrême lenteur. Elle est d'une saveur très agréable, et prodigieusement froide : elle n'a que 2 degrés! Une grande plante à fleurs violettes, *Epilobium spicatum*, croît tout autour en abondance.

Un vieux Kurde vient faucher, à l'emplacement des tentes, l'herbe haute et drue qui couvre le sol, et dans laquelle j'ai vu se glisser un serpent. Le campement est situé en face d'une colline, où s'élèvent les ruines de la forteresse de Khorgane.

De ce point élevé (2 150 mètres), nous assistons à un orage qui se passe bien au-dessous de nous, dans la plaine d'Igdir, qu'on domine.

Sous les rayons empourprés d'un beau soleil couchant notre campement offre un aspect très pittoresque : pendant que les chevaux, au nombre de quinze, entravés dans le voisinage des tentes, se roulent avec délices dans l'herbe plantureuse et fleurie, les Cosaques, qui sont allés couper du bois à quelque distance de là, préparent un magnifique feu de bivouac. La soupe commence à chanter dans la marmite, tandis qu'un copieux chichlik de mouton est disposé sur les broches. Brusquement le soleil disparaît à l'horizon, et la lune, pâle jusqu'à présent, brille dans le ciel.

Du seuil de notre tente nous jouissons de l'aspect de cette vallée de Khorgane, vue à la clarté d'une belle nuit d'Orient, criblée d'étoiles. Longtemps nous restons sans parler, doucement pénétrés par cette solitude et ce calme imposant, troublé par le chuchotement des caravaniers qui ont l'œil sur leurs chevaux, et par quelques hennissements de ces derniers.

La contemplation du firmament me rappelle que les Kurdes ont, à l'égard des corps célestes et de tous les phénomènes de la nature, des idées bien bizarres. Ainsi ils considèrent la lune et le soleil comme frère et sœur, éternellement à la poursuite l'un de l'autre. La lune est le frère du soleil, dont il est amoureux. Les éclipses de soleil sont produites par cette sœur coquette qui dérobe son visage à son frère chéri, afin qu'il en éprouve une plus grande envie de la revoir. Les Kurdes pensent aussi que

chaque homme a une étoile qui brille aux cieux et meurt avec lui. Ils regardent les éclipses, les comètes, comme des présages de malheur.

Il résulte des diverses pratiques et croyances des Kurdes relatives au foyer, au feu, aux astres, que, bien que musulmans sunnites officiellement, ils sont plutôt des sectateurs inconscients de l'antique religion sidérale des Chaldéens.

11 juillet. — C'est aujourd'hui que nous disons définitivement adieu à l'Ararat, dont on va descendre les dernières pentes pour gagner l'affreuse plaine à Igdir. Il ferait bon pourtant vivre ici quelques jours avant de se replonger dans la fournaise! Hélas! le temps nous fait défaut, et, ce qui est pis encore, les vivres manquent, et la source est insuffisante. Depuis Sardar-Boulak les chevaux n'ont pas bu.

Pendant qu'on lève le camp, mon mari mesure et photographie des pâtres kurdes au regard plus inquiet que menaçant, et qui se prêtent fort complaisamment à toutes ses fantaisies anthropologiques. Tous, plus ou moins, présentent des cicatrices au visage, produites par des coups de sabre. Mais ce qui est frappant chez eux, c'est une malpropreté révoltante : il est vrai que l'eau est si rare.... M. Chantre recueille sur le nez de l'un d'eux, bien implanté dans l'épiderme, un parasite propre aux moutons. Ce Kurde l'appelle *kichnik*, et ne paraît nullement surpris à la vue de cet insecte. Pendant que je reste bouche bée devant une malpropreté si invraisemblable, Hambartsoum revient d'une tournée de chasse matinale, avec quelques belles cailles, fort bien accueillies, car elles tombent à point pour rompre la monotonie de notre régime de viande d'agneau.

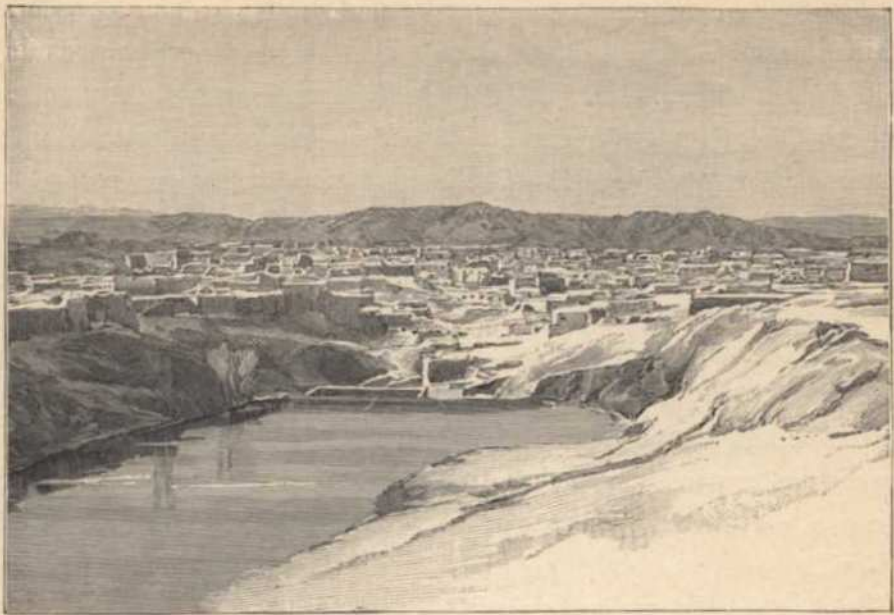
Afin d'utiliser quelques instants qui nous restent encore avant le départ, nous grimpons, accompagnés de deux Cosaques et de Kévork, les 150 mètres qui nous séparent du sommet de la colline de Khorgane, un superbe dyke basaltique. Les pentes en sont presque à pic, et il faut vingt minutes d'efforts, à travers des éboulis et des ronces, pour atteindre un petit plateau, d'un hectare environ, situé à 2 200 mètres d'altitude. Il est couvert de débris de murailles, vestiges d'une forteresse, et de nombreuses ruines d'habitations. Une tour ruinée, sorte de construction cyclopéenne, du haut de laquelle on jouit d'une merveilleuse vue, est le seul reste important de cette ville. On ne voit nulle part trace d'une architecture quelconque. Il est probable que Khorgane, sœur de Djoulfa et de bien d'autres cités arméniennes, a subi les terribles ravages du fameux Chah

Abbas. C'était, dans tous les cas, après Arkhourî, la ville la plus rapprochée de l'Ararat, sur le flanc même duquel elle est située. En descendant, je récolte une superbe graminée (*Stipa pennata*), qui couvre toute une pente de rochers, et constitue avec le *Sedum telephium* et quelques églantiers roses et jaunes toute la végétation de ce dyke basaltique, sur lequel ne se voit pas un seul arbre.

Aussitôt arrivés au campement, nous montons à cheval, et la caravane s'ébranle. Il est neuf heures et demie lorsque nous quittons Khorgane; le thermomètre marque 50 degrés : cela nous promet une rude étape jusqu'à Igdir!



YOURSOUF BEK ET SES FILS.



VUE DU VILLAGE DE KOULPE.

CHAPITRE XVI

Descente sur Igdır. — Série de sept cratères. — Les canaux d'Igdır et leurs inconvénients. — Grande variété de Kurdes à Igdır. — Les nids de cigognes. — Station de Karakalah. — Le plateau de Karakalah, les ruines, le cimetière. — Rencontre de caravanes. — La ville de Sourmalou. — Arrivée à Koulpe. — Koulpe : sa haute antiquité. — Visite des mines. — Excursion aux ruines d'Érovantachad et d'Érovantagherd. — Traversée de l'Araxe et de l'Arpatchai. — Hadji-Beïramlou.

NOTRE INTENTION, en gagnant la plaine à Igdır, est de visiter la célèbre mine de sel de Koulpe et les villes ruinées, fameuses dans l'histoire d'Arménie, qui se trouvent dans le voisinage de cette mine, c'est-à-dire : Karakalah, Érovantachad et Érovantagherd, enfin Armavir, d'où nous gagnerons Érivan.

Après avoir quitté le beau campement de Khorgane, on suit d'abord un sentier battu, à peu près tracé au milieu des pâturages; puis la descente s'accroît, et les prairies cessent devant des rochers nus et glissants. De ce point, encore élevé, je jette un dernier regard sur la route que nous venons de parcourir, et je contemple à mes pieds le désert semé d'oasis. C'est en soupirant que je descends la première marche du gigantesque

escalier volcanique qui va nous mener tout droit à la fournaise de la plaine. Tantôt à pied, tantôt à cheval, nous laissons derrière nous une suite de sept cratères circulaires dont le fond a été comblé. Ces cratères, qui constituent les contreforts de l'Ararat sur ce versant, ressemblent à de véritables cirques dont les éboulis étagés formeraient les gradins. On y entre et l'on en sort par des couloirs en labyrinthes qui les mettent en communication.

Dans des touffes d'herbes roussies brillent de magnifiques buprestes aux élytres émeraude et aventurine. A côté de ces coléoptères se voient de gigantesques criquets et d'autres insectes encore, dont nous faisons une ample récolte. Nous passons, à présent, devant les éboulis de l'un des grands cratères occidentaux de l'Ararat. C'est par là qu'on peut aller en Perse et en Turquie. A gauche un sentier assez bien tracé conduit à Bayazid.

Pendant des heures on va ainsi, plus souvent à pied qu'à cheval, et presque inconsciemment, sous les rayons d'un soleil de plomb, sans rencontrer nulle part la moindre ombre protectrice, ni la plus légère trace de végétation. D'ailleurs des coups de soleil réitérés nous font peler la peau des mains et du visage.

Ce n'est qu'au bout de trois heures que nous franchissons le dernier échelon de la montagne biblique et que nous saluons le premier village. Mais, à peine arrivés dans la plaine, une autre difficulté nous attendait. Après avoir manqué d'eau pendant quelques jours, on allait se trouver assailli de toutes parts par cet élément, car la plaine d'Igdir est en quelque sorte fortifiée par une ceinture de canaux larges et profonds qui s'allongent, se croisent en tous sens, et barrent la route aussi bien qu'une muraille.

Tandis qu'aidés de quelques paysans kurdes, les Cosaques sondent le canal devant lequel nous sommes arrêtés, nos chevaux, soudain affolés par la vue de l'eau, s'y précipitent. Le mien s'empresse de remonter le canal, au lieu de le traverser, en dépit de mes efforts. Il s'enfonce, nage, et je pousse des cris d'effroi, car je sens que je vais me noyer. Sur ces entrefaites, un Kurde, voyant que je perdais l'équilibre, se jeta vivement dans le canal, saisit la bride de mon cheval, et nous ramena sur le bord. En somme, cette entrée est des plus difficiles et même des plus dangereuses.

Des marécages, de belles rizières, des champs de coton et de maïs

couvrent la plaine. Vers trois heures seulement de l'après-midi nous atteignons Igdir avec une température de 56 degrés et après avoir accompli une de nos plus rudes étapes. Depuis Khorgane nous avons expédié un messager kurde en avant pour prévenir le pristaf de notre arrivée. Celui-ci, fort aimable, comme du reste tous les fonctionnaires russes avec lesquels nous avons été en relations, avait fait préparer à notre intention le rez-de-chaussée d'une maison. A peine y étions-nous installés que nous vîmes arriver un bonhomme chargé de bouteilles de limonade et de bière. Il n'est pas besoin de dire quel accueil leur fut fait.

12 juillet. — Des enfants tout à fait nus jouent dans les rues, et se roulent dans la terre pour s'en enduire le corps, afin de garantir leur peau délicate des rayons brûlants du soleil et des moustiques. Ils se baignent aussi dans les canaux en compagnie de buffles dont le mufle noir et humide, les cornes et les yeux brillants émergent seuls au-dessus de l'eau.

Le bazar d'Igdir est pauvre, mais on y voit beaucoup de Kurdes, venus de la montagne pour vendre les produits de leurs troupeaux et faire quelques emplettes. Parmi eux figurent des représentants de toutes les tribus de Russie, de Perse et de Turquie : Bourouki, Seylanli, Zaza, Djelali, Radki, Yézidi, etc. M. Chantre a pu en photographier et en mesurer une bien intéressante série.

A la chute du jour nous nous rendons chez le pristaf russe, qui nous a invités. Après avoir dégusté quelques verres d'excellent thé, accompagnés de gâteaux et de délicieuses confitures, notre hôte nous découvre qu'il est musicien, ce qui nous enchante. Sans se faire prier, il exécute sur son violon, avec un talent remarquable, nos airs favoris. Le temps s'est écoulé très vite ce soir, et cette musique, suivie d'un tour de valse, m'a fait, au point de vue moral, un effet salutaire.

15 juillet. — Au moment de quitter Igdir, nous sommes surpris de voir s'adjoindre à la caravane un Arménien, officier de tchapars, qui veut faire la route avec nous jusqu'à Koulpe, et nous servir de guide, bien qu'on n'ait nullement besoin de lui, ni d'augmenter notre suite de deux cavaliers formant sa propre escorte. A six heures du matin, la colonne se met en marche. A ce moment les troupeaux de buffles et de vaches quittent leurs étables, et s'en vont paître sous la conduite de petites bergères, que notre vue effarouche fort.

Le long de la route de poste s'échelonnent les villages d'Ali-Kamarlou, Yardji, Tchaloutchi et Kuluk. Ils sont ombragés par des peupliers et des saules, des arbres fruitiers et de beaux mûriers, tous peuplés d'une quantité de cigognes. Quant au gibier, il foisonne partout : huppés, pluviers, hérons, chevaliers, bécassines, outardes, alouettes, perdrix, etc. C'est un pays de chasse par excellence. Le capitaine D... abat une outarde superbe.

Au village de Kity, le baromètre marque 1000 mètres d'altitude, et le thermomètre 56 degrés, à onze heures du matin, sous les arbres d'un jardin, et 44 sur la route. L'ombre de quelques peupliers nous invite à nous dérober pour un moment aux rayons un peu trop vifs du soleil : on fait halte, et, pour apaiser notre soif, nous mettons au pillage un pommier sauvage chargé de fruits.

En selle de nouveau, la caravane se rapproche de l'Araxe, sur les bords duquel des troupeaux de chameaux, enduits de pétrole, paissent mélancoliquement une herbe imaginaire. Depuis Igdir, nous avons suivi la chaussée récemment achevée qui mènera à Kaghizman et sur la frontière turque, mais sur laquelle on n'a pas encore établi de stations de poste. Enfin la mesure des tchapars de Karakalah s'offre à notre vue, et bien que notre intention ne soit point de séjourner ici, on se décide à y passer la nuit. Ce poste est pourtant presque inhabitable.

Devant la bicoque des tchapars s'étend un plateau rocheux formé d'une coulée uniforme de lave qui va de l'embouchure de la Tchintchavat-tchaï jusqu'au delà de Karakalah. Ce plateau est sillonné par de gigantesques fractures, dont la principale est celle par où s'écoule l'Araxe, tandis que les autres, latérales à la rivière, forment des ravins sauvages, tels que celui de Karakalah. C'est sur une espèce d'ilot ou plutôt de promontoire presque isolé, baigné d'un côté par l'Araxe, et de l'autre par un torrent actuellement desséché, que se voient les ruines pittoresques et noircies par le temps de l'antique ville de Karakalah (Château noir), identifiée à tort avec Tigranocerte, l'une des capitales de l'Arménie.

Debout, au milieu des amas de lave noircie dont était bâtie la ville, se dresse la forteresse. Rien de plus admirable que cette fière ruine, dont les murailles et les tours semblent encore vouloir braver les siècles, avec leurs matériaux de lave et de porphyre rouge, et le soin apporté dans leur construction à grand appareil. Au-dessous de la forteresse était la ville haute avec un vaste cimetière, dans lequel les tombes des Perses se mêlent

à celles des Arméniens. Au pied de la coulée volcanique qui portait la citadelle et la ville haute, s'étendait la ville basse, au bord de l'Araxe, sur lequel était jeté un pont.

Karakalah était des mieux fortifiées par la nature, car deux de ses côtés étaient défendus par un fossé naturel très profond ; un troisième, par l'Araxe, et, le seul point faible étant un isthme étroit, on y avait accumulé des tours et des murailles. L'aspect de cette forteresse naturelle est d'autant plus curieux que la lave noire, semée de cellules longues et verticales, a été divisée par colonnes imitant des piliers basaltiques.

Parmi les monuments du vaste cimetière, on remarque un mausolée dodécagonal en briques et dans le style persan. C'est une sorte de tour funéraire qui nous rappelle celle de Karabaghilan. En face de la forteresse, sur une autre terrasse analogue, se trouve une grotte qui a été autrefois, nous dit-on, habitée par un pieux solitaire. On l'appelle l'« Ermitage des cent vingt croix », à cause de la présence de ces dernières, sculptées en très grand nombre sur les pierres qui entourent l'entrée de la grotte. Actuellement encore, ce lieu est très vénéré des Arméniens, qui y viennent en pèlerinage, notamment pour implorer la fécondité. Un peu plus loin, sur une éminence, la légende place le lieu où Job, assis sur son fumier, conversait avec ses amis.

Aux lueurs pourpres d'un beau soleil couchant, la vue de ces ruines, dont la solitude n'est troublée que par le cri de quelque alouette, remplit l'âme d'une indicible mélancolie. Assise au pied de la forteresse altière, j'embrasse d'un coup d'œil toute l'immensité de la plaine, éclairée par les derniers rayons de l'astre du jour. Bientôt il disparaît derrière la haute cime du Massis, dont les neiges prennent successivement les teintes les plus étonnantes de rouge, de violet et de vert, jusqu'au moment où brusquement la nuit complète arrive. A ce moment, la lune pudique détache le voile léger qui nous en cachait la mystérieuse et sereine beauté. A sa clarté nous regagnons doucement l'affreux gîte qui nous attend, en passant par un ravin à l'entrée duquel sourd une petite source assez abondante, et dont la vue me réjouit fort. Hélas ! elle est saumâtre, et il nous est impossible d'y puiser. Sa température est de 15 degrés. De nombreuses grottes se voient dans cette crevasse. Elles servent d'habitations d'hiver à quelques Kurdes de la région.

Nous rencontrons dans ce ravin, qui va de la route à l'Araxe, de nombreuses caravanes d'ânes et de bœufs chargés de sel, qu'elles ont été cher-

cher à Koulpe, et qu'elles transportent à Igdîr et à Novo-Bayazid. Ces caravanes sont conduites par des Kurdes Radki et des Djelali. Parmi eux se trouvent quelques individus de Sardar-Boulak, qui viennent nous saluer et prendre de nos nouvelles, comme de vulgaires braves gens. Ils craignaient que les chemins ne fussent trop difficiles pour moi depuis Arkhourî, et ils me témoignent une grande satisfaction en apprenant que tout a bien marché. Leur accoutrement est différent de celui qu'ils portaient dans leur campement. Ils sont en tenue de voyage, c'est-à-dire qu'ils ont revêtu leurs meilleurs vêtements, et sont pourvus de tout leur armement. Celui-ci comprend, outre le kinjal, un grand sabre et un petit bouclier en bois, recouvert de cuir et garni de clous, qui n'a guère plus de 0 m. 30 de diamètre, et qui est destiné à parer les coups de sabre. Sur ma prière, deux d'entre eux consentent à nous montrer comment ils se battent, et remplacent le jeu du sabre par celui du bâton, qui est l'arme la plus redoutable dans la main d'un Kurde. Soudain ils fondent l'un sur l'autre, et de part et d'autre tombe une pluie de coups habilement parés avec le petit bouclier qui s'avance toujours à temps. Nous assistons avec beaucoup d'intérêt à cet assaut, où la force, l'adresse et la souplesse des combattants sont vraiment dignes d'admiration.

En rentrant chez les tchapars, où nous comptions trouver un dîner bien légitimement gagné, et dont l'idée nous réjouissait d'autant plus que l'outarde du capitaine devait en faire le fond, nous avons la douloureuse surprise de trouver tout le monde, y compris notre cuisinier, plongé dans un profond sommeil. C'est à coups de courbache que l'on réveille Kevork, qui se met nonchalamment à préparer son repas. Mais il arriva ce qui arrive souvent dans ces cas-là : la contrariété, jointe à une lassitude excessive, finit par ôter la faim aux plus affamés, et l'on s'endort sans manger, après une marche à cheval de quarante à cinquante kilomètres. C'est ce que je fis ce soir-là.... Malheureusement la nuit m'apporte, au lieu d'un repos réparateur, des légions de moustiques invisibles qui, dès la chute du jour, entrent en fonctions. Quant à Kevork, qui a eu soin de dormir durant le jour, il savoure à présent, au dehors, le charme d'une nuit sereine, avec les caravaniers, et roucoule sur sa flûte ses airs les plus inédits.

14 juillet. — Levée à l'aube, j'assiste au spectacle, toujours beau en Orient, du lever du soleil. D'ailleurs le coup d'œil que l'on embrasse d'ici



RUINES DE KARAKALAH SUR L'ARAXE

n'est pas dépourvu de charme. Au premier plan, les fières ruines de Karakalah dressent leur silhouette hardie, tandis qu'au fond du tableau la masse colossale du Massis se dégage lentement d'une apothéose de vapeurs roses. L'air est léger, le ciel d'un bleu encore pâle, si fin, si pur, que j'ai hâte de me mettre en route pour bien jouir de cette heure, hélas ! trop courte, où règne la fraîcheur.

A cinq heures, je dis sans regret adieu aux tchapars de Karakalah et à leur vilaine tanière, un de mes plus mauvais souvenirs, puis la caravane s'achemine dans la direction du nord-ouest vers une chaussée inachevée qui gravit une colline morainique couverte de gros blocs erratiques venus du mont Takhaltou.

Au bord de l'Araxe, et à l'extrémité de l'immense plateau où s'élève Karakalah, apparaît, gracieusement étagée et arrondie en cirque, l'antique ville de Sourmalou. Tout ce plateau est couvert de ruines peu importantes, il est vrai, mais qui indiquent que le pays a été fort habité autrefois.

A partir de 1110 mètres d'altitude commence la descente assez rapide sur Koulpe, dans des marnes rouges et bleues, horriblement glissantes et qui encaissent la Tchintchavat-tchaï aux eaux saumâtres et boueuses. Enfin une assez bonne route nous amène jusqu'à Koulpe, dont je salue avec respect la vénérable montagne de sel. Là encore, nous ne camperons pas, car le directeur de la mine insiste pour nous loger chez lui. Il nous donne une chambre propre et aérée, dans laquelle sont dressées nos couchettes.

La montagne de Koulpe, une des plus énormes masses de sel gemme du monde, s'élève au pied même du Takhaltou, dans une dépression de 2 à 5 kilomètres. Le village de Koulpe, l'ancien Goghyp, s'étage en amphithéâtre au pied de cette colline, sur les argiles feuilletées dans lesquelles le Vartémart-tchaï a creusé son lit. Cette rivière, qui prend sa source au Takhaltou, arrose Koulpe. Actuellement le village se développe sur la rive opposée, à cause des éboulements de la montagne. Le dépôt de sel se continue à l'est, à plus d'un kilomètre du côté de Tchintcharat ; il compte trois bancs, séparés par des lits de marnes rouges et bleues. Le banc inférieur a une épaisseur de 7 à 8 mètres ; le second est à peu près semblable ; et le troisième est séparé des deux autres par d'épaisses couches de marnes gypseuses verdâtres assez compactes pour servir de pierre à bâtir. L'ensemble du dépôt est recouvert par une énorme masse de gypse, dont nous recueillons de beaux échantillons bien cristallisés. Par suite de leur peu de consistance,

les dépôts marneux ont été attaqués maintes fois par les eaux, et il s'est produit d'immenses éboulements qui ont entraîné une partie de la colline salifère. Ces éboulis, plus ou moins lavés par le Vartémart-tchaï, donnent au pays un aspect moutonné et riant.

Les travaux d'exploitation qui depuis si longtemps ont été pratiqués dans ces mines ont affaibli considérablement le corps de la montagne : aussi n'a-t-elle pas résisté au tremblement de terre de 1819. Les sommets gypseux ont été déchirés, et les fentes énormes qui se sont produites ont isolé des massifs entiers de gypse et de marnes ; celles-ci, en s'effondrant, il y a quelques années, ont détruit une partie du village.

La richesse de ces mines est extraordinaire ; pourtant ce n'est que depuis peu, c'est-à-dire depuis qu'elles sont louées par l'État, qu'on les exploite méthodiquement. Jusqu'alors elles avaient été gaspillées. Depuis les temps préhistoriques, chacun était venu à sa guise arracher sa provision de sel du sein de cette montagne. Actuellement les travaux d'extraction se font sur une longueur de 100 mètres environ, et les galeries, largement ouvertes, s'avancent jusqu'à 50 et 40 mètres de profondeur. C'est le banc inférieur qui est seul exploité, et comme il plonge dans la montagne en s'inclinant fortement vers le nord, les galeries doivent suivre cette direction. La lumière extérieure pénètre pourtant jusqu'au fond de la couche attaquée.

Le sel est extrait par blocs de 0 m. 50 à 0 m. 40 de côté environ, et pesant de 1 à 2 pouds (le poud vaut 16 kilogrammes). Ils sont détachés à l'aide d'un marteau à bec très effilé, que les ouvriers manient avec beaucoup d'habileté. Cet outillage n'est certainement pas de beaucoup supérieur à celui qu'employaient les hommes de l'âge de la pierre, dont on a trouvé quelques marteaux. En somme, le travail se fait aussi primitivement que possible et sans frais. Vingt hommes seulement sont occupés en ce moment.

Certains blocs de sel sont assez compacts et assez purs et transparents pour être taillés et sculptés comme de l'albâtre. D'habiles ouvriers en font de véritables objets d'art. Le directeur de la mine nous a remis, en souvenir de notre visite, un petit modèle en sel de l'église d'Etchmiadzine qu'il a sculpté lui-même à ses heures de loisir.

Sur plusieurs points, les eaux de pluie et de neige ont envahi quelques-unes des galeries. Les marnes gypseuses qui en forment le sous-sol étant imperméables, ces eaux sursaturées de sel se sont accumulées, et ont formé

de véritables lacs dont la surface est couverte de cristaux, tandis que de la voûte pendent des stalactites d'une blancheur de neige.

On jouit, à l'intérieur des galeries, d'une grande fraîcheur, qui contraste agréablement avec l'air extérieur, d'une température de 40 degrés. En les quittant, nous poursuivons notre promenade jusqu'au sommet de la montagne, qu'on atteint par des sentiers raides et glissants. Le sol est presque complètement dénudé : à peine voit-on çà et là quelques plantes, telles que *Phlomis tuberosa*, *Miltianthus portulacoides*, *Achillea Allepica*. Près du sommet se dresse une petite chapelle, élevée, dit-on, sur le tombeau de saint Georges, et où l'on vient de fort loin en pèlerinage, pour obtenir la guérison de la fièvre. Cette misérable chapelle, à demi effondrée, est ornée au-dessus de sa porte d'entrée d'un massacre de cerf. Sur un autel d'argile sont déposées une quantité de petites lampes en terre, apportées par les pèlerins.

Du haut de la montagne de Koulpe, on jouit d'une vue splendide sur la région, et notamment sur la masse bizarre et tourmentée du mont Takhaltou. On aperçoit, çà et là, d'anciennes tours rondes qui émergent de quelque hutte ou d'un repli de terrain. Ce sont les restes des modestes fortifications que les habitants avaient élevées au temps des sardars. La proximité de la frontière turque et le voisinage des Kurdes nomades les avaient engagés à prendre ces précautions. Des guetteurs surveillaient sans cesse les abords du village, et, en cas d'alerte, la population tout entière s'enfermait dans ces tours, et s'y défendait à coups de fusil par un triple étage de meurtrières. Ces tours de défense ne sont pas les seuls vestiges anciens qu'on rencontre à Koulpe. Il y a encore des ruines d'églises et quelques tombeaux richement sculptés. La plupart de ces monuments datent des ix^e et x^e siècles, et ont été renversés de fond en comble par les violents tremblements de terre qui ont maintes fois bouleversé la plaine de l'Ararat.

Il se fait un énorme mouvement de caravanes autour de la mine. Des milliers de bœufs, d'ânes et de chameaux y viennent sans cesse recevoir leur chargement de sel, pour se répandre ensuite un peu partout. En quelques minutes, on voit défiler aux alentours de la colline de sel des représentants de toutes les tribus de Kurdes imaginables : Radki, Bourouki, Djelali, Yezidi, comme à Igdir. Grâce aux connaissances de l'Ararat qui se trouvent parmi eux, M. Chantre a encore la bonne fortune de pouvoir



MINE DE SEL DE KOULPE.

mesurer en peu de temps une belle série de ces individus, qu'il est difficile et rare de rencontrer ainsi groupés.

Le bazar est pauvre, comme d'ailleurs toute la population. Il n'y a à Koulpe qu'une école pour les garçons. Le soir, nous tirons un feu d'artifice pour célébrer notre fête nationale.

15 juillet. — De Koulpe nous avons formé le projet d'aller visiter les fameuses ruines d'Érovantachad et d'Érovantagherd, situées dans le voisinage. L'officier de tchapars qui s'était joint à nous à Igdirdir prétend connaître admirablement ces ruines, et se charge de nous y conduire. A cet effet, nous nous mettons en route de bonne heure, afin d'éviter la grande chaleur.

Après avoir quitté Koulpe, on s'engage sur une route carrossable assez bonne, quoique ouverte récemment dans des marnes multicolores. Bientôt on arrive au confluent de l'Araxe et de l'Arpa-tchaï, l'Akhouréan des anciens. Sur ce point se dresse un rocher à pic, couronné à son sommet de quelques pans informes de murailles, restes de l'antique forteresse d'Érovantachad. Au lieu de contourner l'étroite berge qui sépare ce pic de l'Araxe, notre guide, aussi ignorant que nous, et de plus très grossier, nous en fait faire l'ascension, inutile et dangereuse. Cette colline est formée de grès bigarrés jaunes et rouges, passant au conglomérat, sur lesquels courent d'imperceptibles sentiers de chèvres. Arrivé en haut, on ne trouve rien de plus que ce qui se voit parfaitement de la plaine.

Je reprends haleine, perchée au sommet de ces débris cyclopéens d'où l'on domine tout un pays, jadis théâtre d'une des phases florissantes de l'Arménie païenne.

La forteresse d'Érovantachad ou d'Érouantachad et la ville d'Érovantagherd furent fondées à la fin du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne par Érovant II, qui abandonna Armavir pour venir s'y établir. Moïse de Khorène, l'historien de l'Arménie, a laissé une description de cette forteresse fameuse.

« Au temps d'Érovant, dit-il, la cour se transporte hors de la colline d'Armavir. Celle-ci, assez éloignée de l'Araxe, était alimentée par un canal qui gelait l'hiver, de sorte que l'approvisionnement d'eau était insuffisant pour l'usage de la cour. En présence de cet inconvénient, Érovant, désireux aussi de trouver une position encore plus forte, transporta sa résidence sur un rocher très élevé, placé au confluent de l'Araxe et de l'Akhouréan.

« Il entoure le rocher d'une enceinte de murailles, dans lesquelles il

taillé des pierres en beaucoup d'endroits jusqu'à la base du rocher et au niveau du fleuve, afin que les eaux de celui-ci s'écoulent par des conduites creusées pour qu'on puisse en boire. Il flanque de hautes murailles la forteresse située au sommet; il place des portes en bronze au milieu de ces murailles; des escaliers en fer dans l'intérieur jusqu'au-dessus de la porte, et met des pièges entre les degrés des escaliers pour prendre ceux qui voudraient, en montant furtivement, attenter à la vie du roi. On dit



RUINES D'ÉROVANTAGHERD.

que cet escalier était double, de telle sorte qu'un côté servait aux officiers de la cour pour les allants et venants pendant le jour, et que l'autre côté était pour les traîtres qui auraient voulu pénétrer la nuit. » Ce souterrain existe toujours. Hambartsoum voulut même s'y aventurer, dans l'espoir de gagner l'Araxe, comme au temps d'Érovan. Mais il ne tarda pas à reparaitre, mouillé et harassé, car les degrés qui conduisent dans ce boyau infernal vont toujours en s'atténuant, et l'on finit par rencontrer la roche lisse.

Plus tard cette ville et le pays environnant furent donnés par Tiridate au prince persan Archavir, de la race des Arsacides, et devinrent la résidence habituelle de ses descendants, les princes Gamsaragan. Sous le règne du roi de Perse Sapor, l'Arménie fut dévastée. Les Perses, disent les historiens,

s'emparèrent de la grande ville d'Érovantagherd, située en face de la forteresse, sur la rive opposée de l'Araxe, et remplie de monuments magnifiques. Ils la dévastèrent de fond en comble, emmenant derrière eux vingt mille familles arméniennes et trente mille familles juives. Ces chiffres sont sans doute exagérés, mais on voit qu'à cette époque les Juifs étaient nombreux en Arménie.

Tout autour de la forteresse, sur les pentes du rocher, se trouvent de nombreux éclats d'obsidienne. Quelques-uns sont taillés en forme de lames tranchantes, de raclours et de pointes de flèches. Il est hors de doute qu'il y a eu ici des campements de populations antérieures aux temps historiques.

Il faut songer à présent à opérer la descente jusqu'à l'Araxe. Au prix de peines infinies et au risque de nous tuer, nous nous laissons glisser sur le rocher.

Jadis cette rive était reliée à l'autre par un pont, dont on voit encore les derniers vestiges dans le lit de la rivière. Nous arrivons enfin en bas sains et saufs. Mais les ruines d'Érovantagherd ne se bornent pas à cette forteresse, quoique notre guide affirme le contraire avec aplomb. Fatigués à la fin de tant d'ignorance jointe à tant d'insolence, M. Chantre le congédie séance tenante. Hambartsoum, un cosaque chargé de l'appareil photographique, et un tchapar restent avec nous. De braves paysans tatars nous montrent, sur la rive opposée, l'emplacement exact des ruines, et ce qu'ils nous disent correspond parfaitement au récit de Dubois de Montpéroux, un des rares voyageurs qui ont passé là.

Il s'agit à présent de traverser l'Araxe pour gagner la rive sur laquelle s'élevait la cité proprement dite d'Érovantagherd. Il y a sur ce point un gué relativement praticable, quoique nos chevaux aient de l'eau jusqu'au ventre; ils soulèvent, en frappant l'eau, une pluie aveuglante.

Arrivés sur la terre ferme, on côtoie la rive, et l'on atteint bientôt une petite éminence sur laquelle s'étend un antique cimetière, dont les pierres tombales sont en lave noire et portent des inscriptions. On met pied à terre. Il est midi. Le thermomètre marque 40 degrés. Grâce à quelques conserves placées au départ dans les fontes de nos selles, nous pouvons prendre une légère collation arrosée d'eau de l'Araxe.

Du haut de cette éminence, on domine les ruines de l'ancienne ville d'Érovantagherd, qui s'étendait en partie de ce côté, au bord de la rivière. Des pierres accumulées, des débris informes, c'est tout ce qu'il en reste,

comme partout, d'ailleurs, en Arménie, où l'œuvre de destruction des conquérants est puissamment aidée par la nature. Les tremblements de terre ont, en effet, achevé de réduire en poussière et de disloquer tous les édifices, au point qu'en en regardant les miettes, on croirait voir un livre dont toutes les pages auraient été arrachées une à une, puis mêlées à plaisir.

Pendant que M. Chantre et Hambartsoum, plus intrépides que moi, se dirigent vers les ruines pour les photographier, je m'installe entre deux stèles, et m'entoure des chevaux pour me faire de l'ombre. Ainsi confortablement établie, j'attends ces messieurs, qui d'ailleurs ne se font pas attendre longtemps.

De ce point on s'achemine vers le village de Hadji-Beïramlou aux frais jardins, dont nous ne sommes séparés que par l'Arpa-tchaï, ce torrent fameux de l'Arménie qui roule avec fracas ses eaux écumeuses sur un lit hérissé de roches. Son aspect est superbe, mais l'idée de m'y engager est loin de me séduire.

Un jeune pâtre tatar que nous avons hélé se démène comme un beau diable, parce qu'il soutient que jamais *khanoum* ne pourra traverser le torrent là où nous voulions le prendre. Je m'en remets tout à fait à mon jeune protecteur, et je le prie de me conduire à l'endroit qu'il jugera le meilleur.

« Bourda, *khanoum* ! (Ici, madame) », s'écrie-t-il enfin, et il m'engage dans la rivière tandis qu'il la traverse plus loin sur les gros blocs qui encombrant son lit. Je ramène mes jambes le long des flancs de mon cheval afin de ne pas prendre un bain. Nos bêtes trébuchent sur les pierres, s'agenouillent, et nous font passer par toutes les transes imaginables. L'effet produit par l'eau courante est si extraordinaire que, fasciné, on a une envie folle de lâcher les brides de son cheval, et de s'y jeter. L'Arpa-tchaï, quoique moins large que l'Araxe, est beaucoup plus dangereux que ce dernier, car les chevaux risquent à chaque instant de s'y rompre les jambes.

Hadji-Beïramlou s'étage gracieusement en amphithéâtre au pied de grands escarpements. Avec sa coquette et fraîche ceinture de jardins qui le dérobe presque aux regards, on comprend mieux la description si imagée qu'a faite Moïse de Khorène d'Érovantagherd, qui devait en partie s'élever sur le même point. Il compare, en effet, cette ville au gracieux visage d'une jeune fille, et termine en disant : « Et ce site si splendide semble regarder

fixement le sommet où se dresse le séjour du monarque, séjour vraiment somptueux et royal ».

Une abondante fontaine (12 degrés) alimente ce village. Je me laisse glisser de mon cheval à demi morte de faim et de fatigue, et, après avoir bu longuement de cette eau délicieuse, la première depuis Khorgane qui ne soit pas boueuse ou salée, je m'allonge philosophiquement sous de beaux noyers, en attendant le départ. Les ruines ne manquent pas, paraît-il, dans le voisinage, mais elles sont très informes.

Vers six heures du soir on se remet en selle, et l'on reprend le chemin de la mine de sel. Nous remontons l'Araxe jusqu'à l'endroit où nous l'avions traversé le matin, et pour la seconde fois nous nous y engageons. A mon avis, c'est beaucoup dans une même journée ; je me sens presque découragée à la vue de cette nappe liquide, large et brillante, dans laquelle il me semble que mon cheval n'avance pas, et qu'il s'en va à la dérive : simple illusion d'optique ! Après une heure et demie de marche, nous arrivons à Koulpe. L'excursion avait duré dix heures, pendant lesquelles nous n'avions eu autre chose à manger qu'une boîte de sardines et une croûte de pain à partager entre quatre !



TOUR RUINÉE A KARAKALAH.



LA VALLÉE DU GARNI-TCHAL.

CHAPITRE XVII

Retour à Ériwan. — Dernière traversée de l'Araxe. — Le village de Chagriar. — Armavir. — Uch-Kilissa. — Arrivée en voiture à Ériwan. — Court arrêt à Ériwan. — Bach-Garni. — Kéghart : l'église, le pèlerinage. — Aspect du monastère, fêtes, banquets, orage. — Historique et description du monastère de Kéghart-Airivank. — Aspect de la fête nocturne : danses, chants. — Légende sur la présence des Kurdes. — La source de Kéghart. — Concert asiatique.

LE 16 JUILLET. — Et maintenant, adieu aux bords de l'Araxe. Nous allons reprendre le chemin d'Ériwan, ayant accompli de point en point notre programme. Pour la dernière fois — Allah soit loué ! — nous traversons la fameuse rivière, juste à l'endroit où, huit jours auparavant, se noya un jeune instituteur d'Ériwan qui accomplissait cette traversée avec six autres cavaliers.

Désormais on suivra la rive gauche, en laissant à droite le village de Sourmalou, dont les beaux noyers résistent à la sécheresse, grâce à l'emploi judicieux que les habitants font des eaux de l'Araxe. M. Chantre a décidé que, pour nous remettre un peu de nos fatigues, nous camperions ce soir à Chagriar. Devant nous s'allonge la route de poste, plate, monotone, sur l'immense plateau semé d'oasis. L'un de ces points verts

est Chagriar, mais à mesure qu'on avance il semble reculer. Après six heures de marche, on atteint pourtant l'étape, et nos tentes sont plantées dans la cour d'une belle habitation dont les maîtres sont absents.

Le village de Chagriar n'est qu'un vaste jardin soigneusement irrigué. Il est situé à une altitude de 980 mètres, et il compte environ deux cents familles arméniennes. Celles-ci présentent un type juif blond des plus remarquables, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque des colonies juives ont été jadis établies sur ce point. Le village renferme surtout des vergers, dont les fruits sont portés, par charrettes, à Ériwan, à 44 kilomètres de là.

17 juillet. — De bon matin, nous prenons notre thé, et en route pour Ériwan ! La caravane, devenue inutile, est envoyée en avant avec deux cavaliers, et nous poursuivons notre chevauchée monotone à travers la plaine, au milieu d'une atmosphère lourde et brûlante. Un cercle de fer m'étreint la tête, prélude d'un prochain accès de fièvre. Que ne donnerais-je pour franchir avec des ailes la longue file de verstes qui me sépare d'Ériwan ! Mais ce n'est pas mon Pégase qui accomplira ce miracle, car il a triste mine, et s'en va l'oreille basse, maigre à faire peur, d'un air qui signifie : « Ça va-t-il durer, ces jeûnes permanents?... » Il a encore dans les jarrets le souvenir des scories de l'Ararat. Braves bêtes !

Mais pendant que je fais du sentiment avec mon cheval, on appelle mon attention sur le Topadedi, colline de lave rougeâtre qui s'élève isolée au milieu de la plaine. Cette colline, située à mi-chemin de Chagriar et de Courougoudan, est couronnée de débris informes, derniers vestiges de la célèbre forteresse d'Armavir. Quant à la ville elle-même, qui s'étendait au pied de cette citadelle, il n'en reste pas l'ombre d'une trace; c'est à se demander si elle a jamais existé !

La fondation d'Armavir remonte à deux mille ans avant J.-C. Elle fut, suivant les historiens, la résidence des rois d'Arménie pendant dix-huit siècles. Des forêts de peupliers existaient jadis aux alentours, et les prêtres païens, comme ceux de Dodone, consultaient le tremblement de leurs feuilles agitées par un vent léger ou violent. Mais de ces peupliers-oracles il ne reste rien ici même, car on ne voit que des saules dans le voisinage du Kara-Sou, qui coule non loin de là.

Le culte du soleil (*Arekagen*), de la lune (*Lousin*), d'Artémis, d'Apollon, fut jadis en honneur à Armavir. Toutes ces statues furent transportées à Pakaran (ville des idoles), distante de 40 stades d'Érovantachad, nous dit

Moïse de Khorène, lorsque le roi Érovant quitta cette citadelle pour sa nouvelle résidence des bords de l'Araxe et de l'Akhouean. Ce fut un déménagement complet. Mais ces pauvres idoles étaient appelées encore à bien des pérégrinations, étant donnée l'humeur voyageuse et aventureuse de leurs maîtres barbares.

De tout ce brillant passé, je ne vois qu'une démolition gigantesque de murs cyclopéens. Partout aux alentours le sol est bouleversé et présente des traces de fouilles. Une petite église s'élève aujourd'hui sur l'emplacement du temple du Soleil et de la Lune. Les Arméniens y viennent en pèlerinage le dimanche des Rameaux. Nous autres profanes, nous trouvons charmant, en fait de dévotions, de nous asseoir sur ces pierres foulées et baisées jadis par les fervents adorateurs d'Arekagen, et d'y faire une prosaïque collation. Il est vrai que l'astre radieux se venge de l'injure faite à son temple, en dardant sur nous ses rayons les plus brûlants, et il nous oblige, en quelque sorte, à battre en retraite devant son courroux fulgurant.

La route suit dès lors le Kara-Sou, qui arrose en grande partie cette plaine et la fertilise. Le premier village qui se présente est celui de Karim-archi, situé dans un marais, et dont les habitants, des Tatars, au nombre d'une vingtaine de familles, s'occupent beaucoup d'élevage, mais surtout, nous disent les gens de notre escorte, de brigandage. Plus loin s'offre celui de Yertchili. C'est la fin des moissons, tout le pays est en fête. Partout le sol est bien cultivé. La route passe au milieu de superbes champs de tabac et de coton.

A midi on fait halte à un poste de tchapars établi sur une colline au bord de la route. Depuis Armavir je suis en proie à l'accès de fièvre attendu, aussi suis-je obligée de descendre de cheval. Roulée dans une *bourka* (pelisse en peau de mouton) sous la galerie du poste, je laisse passer le plus gros de l'accès.

Au pied de cette colline sourd une fontaine limpide de 14 degrés, mais comme elle n'a pas d'écoulement, elle forme une sorte de marécage, dans lequel s'ébattent de superbes oiseaux aquatiques.

Dans la plaine interminable se présentent successivement après ce poste les ruines insignifiantes de l'ancienne petite ville de Dadéa, actuellement le village de Serdabad, les innombrables bras du Kara-Sou, puis une forêt dans le voisinage de laquelle se trouve un lac, dit « Lac des

Étalons ». A droite et à gauche de la route gisent de nombreuses carcasses de chameaux, de chevaux, de moutons et autres traces laissées par les caravanes, qui y déroulent nuit et jour leurs files interminables. M. Chantre recueille aussi une belle carapace de tortue.

Vers quatre heures, l'oasis d'Utch-Kilissa, autrement dit d'Étchmiadzine, les clochers de la fameuse église, l'enceinte de la Rome arménienne, apparaissent enfin à mes yeux comme la Terre promise, et je me laisse choir devant le club ou *kroujok* arménien, dans le jardin duquel on m'installe, pendant que mon mari et Hambartsoum se mettent en quête d'un véhicule quelconque pour gagner Érivan, car il m'est impossible d'aller plus loin à cheval.

Toutes les bonnes voitures sont prises en ce moment, paraît-il. Un loueur attelle à notre intention une vieille guimbarde hors d'usage, que j'accueille néanmoins avec une joie sans pareille. Hambartsoum et le capitaine D... montent dans une *perekkladnaïa*, et fouette cocher! Survient la pluie, dont nous recevons avec bonheur l'ondée bienfaisante. C'est un commencement de la grande toilette que nous avons à faire, celle-ci ayant été plus que négligée depuis quelque temps, vu la parcimonie de l'eau et la difficulté de la faire en plein air.

Notre excursion à l'Ararat a duré dix-sept jours. Quand nous nous regardons, nous sommes pris d'une grande envie de rire, car nous avons notablement maigri, et de plus nous avons acquis dans cette plaine de l'Araxe, chauffée par un soleil de 40 à 50 degrés, une patine bronzée des plus intenses. Malgré tout, nous sommes enchantés de notre pèlerinage à la montagne vénérée, et de notre visite aux Kurdes établis sur ses flancs. Notre expédition a été fructueuse, et nous revenons chargés d'un riche butin de souvenirs et d'observations scientifiques.

Mais voici les coupoles et les minarets d'Érivan, la grande ville tatare. Le phaéton archaïque s'engage sur le pont Rouge avec un fracas épouvantable de vieille ferraille, et s'arrête bientôt devant la belle et spacieuse demeure de la famille Kévorkiantz, qui nous fait le plus gracieux accueil. Nous ne laisserons pas là notre bon compagnon de voyage Hambartsoum, qui a pris goût à notre vie, et désire rester avec nous jusqu'au moment du départ définitif. Cela nous enchante, car nous avons été à même d'apprécier, durant cette fatigante excursion, l'énergie, la bonne volonté et la bonté de notre compagnon. Il a été pour nous le meilleur des interprètes

et le plus dévoué des amis, aussi suis-je heureuse de lui exprimer ici, une fois de plus, notre reconnaissance.

Un jour seulement était nécessaire pour se ravitailler, changer de chevaux, dormir et prendre un bain. Depuis longtemps j'avais formé le projet de prendre un bain à la mode orientale, c'est-à-dire à la vapeur.



NOS CARAVANERS TATARS.

Ces bains ont été trop souvent décrits pour que j'y revienne, mais je n'oublierai jamais le nombre prodigieux de puces que nous y récoltâmes. J'en frémis encore!

Notre projet est de partir au plus tôt pour les hauts plateaux du lac Gok-tchaï, en passant par Kéghart, de rejoindre Novo-Bayazid, et d'aller de là à Tiflis. Le natchalnik d'Érivan nous a donné une nouvelle escorte, composée de tchapars tatars sous les ordres d'un Arménien, Aram Abramiantz, attaché à la police. Les mêmes caravaniers, dont nous avons été très satisfaits, nous accompagneront encore; seuls les chevaux ont été

renouvelés. Cette dernière partie de notre voyage devant s'accomplir assez rapidement, la plus grosse part du bagage est expédiée sur Tiflis. Nous ne nous débarrassions que trop, hélas! comme la suite devait nous l'apprendre, car nous nous défaisons de nos couchettes, ne gardant que des tapis et notre tente, dans l'idée que nous allions parcourir un pays fourni de ces sortes d'objets.

19 juillet. — A huit heures du matin, la caravane s'achemine vers Bach-Garni et Kéghart, où va se célébrer un pèlerinage annuel, auquel nous tenons beaucoup à assister. On longe d'abord nombre de beaux jardins, puis on sort de la ville par le chemin de Kanakir, et nous commençons à gravir le plateau qui domine la ville à l'est.

A cette heure encore matinale, beaucoup de Tatars et d'Arméniens dorment en plein air sur leurs pavillons élevés, établis au milieu des jardins, ou quelquefois dans un arbre, transformé à cet effet. Quelques-uns, mal éveillés, nous regardent passer, en se frottant les yeux, du haut de leurs lits aériens qui se perdent dans les branches chargées de fruits. Quelques femmes font leur toilette, et mettent leurs jupes de couleurs vives : c'est d'un pittoresque achevé.

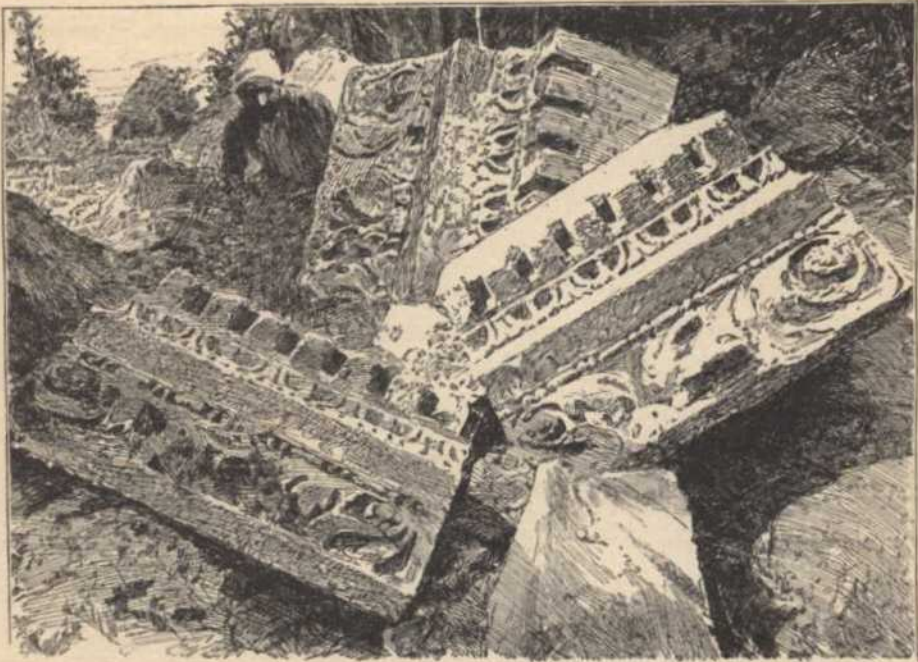
Après avoir passé devant le village arménien de Nork aux belles eaux murmurantes, on franchit un grand plateau rocheux qui atteint 1 400 mètres d'altitude. Puis c'est le village de Tchervez qui se présente à son tour, avec ses beaux jardins et ses belles eaux courantes, mais superficielles, chaudes et souillées sur leur parcours. Ce village est à 6 kilomètres et demi d'Érivan, et à 10 et demi de Bach-Garni.

La route est extrêmement fréquentée. Des hommes, des femmes, des enfants endimanchés passent sans cesse, les uns à pied, les autres à cheval. Tous ces gens sont des pèlerins ; ils se rendent, comme nous, à la fête de Kéghart, qui aura lieu demain. Elle est célèbre entre toutes chez les Arméniens ; ils observent avant de s'y rendre un jeûne de sept jours.

A onze heures et à 1 720 mètres d'altitude, on atteint les rochers de tut dominant le pittoresque village d'Okhtchapert, habité par une trentaine de familles tatares. Dans les escarpements à pic des roches ont été creusées de nombreuses grottes. Celles-ci remontent à une haute antiquité. L'effet de ces milliers d'ouvertures est des plus bizarres, et les hommes qui y résidèrent avaient fait un fort bon choix, car la nature est ici des plus belles, et les terres, partout bien cultivées, annoncent une grande fertilité.

Près du village de Karpitchalou se trouve un coin charmant au bord d'un ruisseau jaseur : nous y faisons halte, et dévorons avec plaisir de magnifiques pastèques à la chair rose et parfumée, dont Hambartsoum a bourré les kourdjines.

Des Arméniennes en grand costume passent pimpantes sur la route. Leur front blanc est ceint du diadème en monnaies d'or, plus ou moins serrées, et plus ou moins grosses, suivant leur fortune. La marche et la



SCULPTURES DU TEMPLE DE TIRIDATE.

chaleur ont animé leur visage, un peu pâle d'habitude, et avec leurs grands bandeaux noirs bien lissés contre leurs joues roses, les jeunes filles sont jolies à croquer.

En marche de nouveau, on arrive bientôt à Bach-Garni, à 1 500 mètres d'altitude, encore un des théâtres fameux de l'histoire de l'Arménie. Assis sous un groupe de beaux cerisiers dans le village moderne, nous laissons passer la grosse chaleur. Ce village, qui se compose de cent trente familles, est pauvre et n'a point d'école. On y fait beaucoup de miel.

La fondation de Garni ne remonte pas à moins de deux mille ans avant J.-C. Appelée d'abord Khégam, du nom de son fondateur, elle prit ensuite

celui de son petit-fils, Garni. Plus tard cette ville célèbre fut embellie par Tiridate, parce que sa sœur Khosrovitoukhd en avait fait son séjour favori. On voit encore quelques pans de murs de la forteresse antique, suspendue à l'est au bord du Garni-tchaï, qui coule dans un horrible précipice. Les côtés faibles étaient protégés par une forte muraille faite en blocs taillés dans la lave. Mais du chaos que présente aujourd'hui l'emplacement de cette forteresse il est difficile de rien reconstituer. Seule une grande porte, bâtie après l'introduction du christianisme, à en juger par les croix dont elle est ornée, est encore debout. Nous la franchissons pour nous diriger en hâte vers ce fameux temple dont Moïse de Khorène a laissé une si belle description. Cet édifice, bâti par Tiridate, est, suivant l'historien, « une résidence d'été, ornée de colonnes et de magnifiques bas-reliefs, pour sa sœur Khosrovitoukhd, et il y a fait graver une inscription grecque en souvenir d'elle ».

Quelques Arméniens nous conduisent à cette ruine, qu'ils appellent « Trône de Tiridate ». Tous les souvenirs de cette histoire plus ou moins légendaire se conservent encore dans la population actuelle. Mais, hélas ! au lieu de cet édifice élégant, je ne vois plus qu'un énorme amas de matériaux gisant sur le sol. Un voyageur, Dubois de Montpéroux, qui a visité ces ruines, il y a plus de cinquante ans, en a à peu près relevé la disposition. Suivant lui, cet édifice ne pouvait être autre chose qu'un temple, à cause de l'exiguïté de ses dimensions. Il était soutenu par six colonnes d'ordre ionique ancien, du plus beau style, comme l'attestent les nombreux débris de chapiteaux, de fûts de colonnes cannelés, qui recouvrent aujourd'hui son emplacement. Le plafond du portique était aussi très richement décoré. Ce temple était dédié, sans doute, à une divinité arménienne, Ardinet ou Anahid.

A quelques mètres de là est un escarpement à pic, au pied duquel coule le Garni-tchaï. Nos guides me montrent les traces d'un escalier qui allait du temple à la rivière. Je ne peux guère vérifier, car la tête me tourne lorsque j'essaye de plonger mes regards dans le précipice, mais je crois que cet escalier n'a jamais existé ailleurs que dans l'imagination des habitants. De ce point on jouit d'une vue superbe sur le vallon du Garni-tchaï, dont le cours écumeux se déroule comme un ruban d'argent, entre ses parois étroites. En face de cet escarpement, de l'autre côté de la rivière, se voit une vaste grotte dans laquelle, suivant la légende, habitait la sœur

de Tiridate. Toute cette vallée de Garni est d'origine volcanique ; les ruines elles-mêmes s'élèvent sur une coulée de lave.

En quittant ce village, nous remontons un ruisseau jusqu'à sa source. Celle-ci, abondante et délicieuse, est une des fontaines qui alimentent Èrivan. Elle a 7 degrés à la sortie du rocher, et elle donne de 5 à 6 hectolitres à la minute. Malheureusement une telle richesse, dans un pays où l'eau est rare et mauvaise, n'est pas conservée avec précaution. Elle coule à ciel ouvert, récoltant sur son passage les détritrus des villages. Lorsqu'elle arrive à Èrivan, elle a perdu sa fraîcheur et sa pureté. Si l'on parvenait à canaliser cette eau et celle de quelques autres sources non moins pures et abondantes, Èrivan serait l'une des villes du monde les mieux alimentées d'eau potable.



LA VALLÉE DE KÉGHART.

La distance de Bach-Garni à Kéghart est de 8 verstes, mais le chemin qui y mène est des plus mauvais : il passe dans les laves et sur une pente escarpée. A mesure qu'on s'approche des sources du Garni-tchaï, sa vallée se resserre de plus en plus et le paysage devient d'une beauté et d'une sauvagerie inouïes. Les parois de la vallée, formées de tufs volcaniques, et de coulées de lave, apparaissent hérissées d'aiguilles, d'obélisques, et creusées de milliers de cavernes. Dans ce chaos de roches, qui présentent les teintes les plus extraordinaires, rouges, jaunes,

brunes, grises, et qui semblent avoir été calcinées, se jouent de nombreux troupeaux de chèvres. Quant à la végétation, elle ne s'y montre que timidement. Le fond de la vallée offre l'aspect d'un immense écroulement. On ne voit pas encore le monastère, mais il ne doit pas être loin, car la route s'encombre de plus en plus de pèlerins.

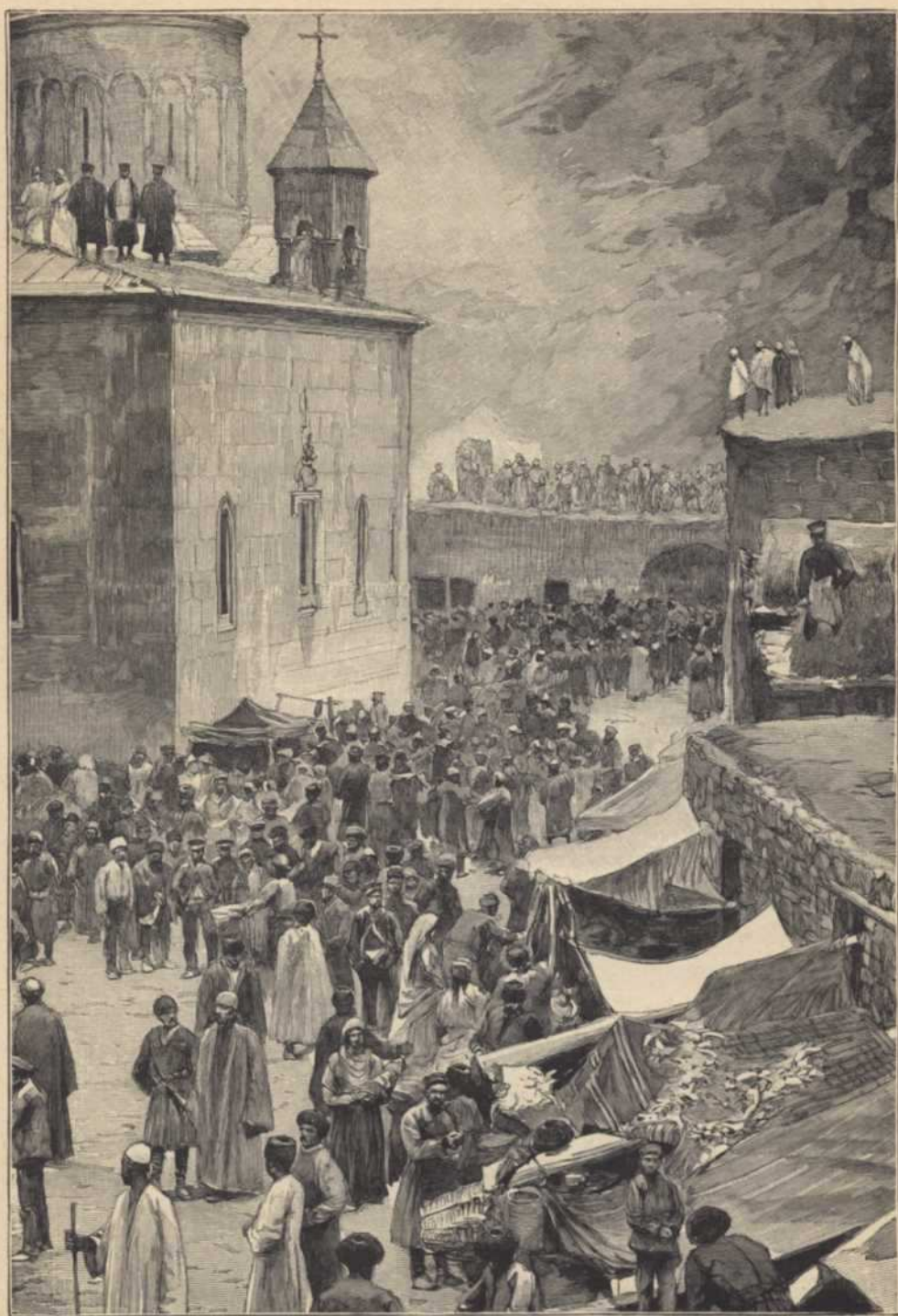
Des familles entières arrivent dans des chars archaïques, traînés lentement par des bœufs. Tous apportent avec eux des agneaux, dont les bêlements plaintifs emplissent l'air. On pourrait se croire transporté à bien des siècles en arrière, tant la naïveté et la simplicité des mœurs qui nous entourent sont grandes. Nous nous mêlons avec plaisir à cette foule bariolée qui laisse bruyamment éclater sa joie d'avoir atteint son but.

Enfin, à un tournant se présente tout à coup le fameux *vank*, dont l'aspect nous arrache un cri de surprise et d'admiration. Bâti sur une étroite terrasse, ménagée par la nature, il est accolé au rocher, et paraît suspendu au-dessus du précipice. Ma surprise devient de l'ahurissement, lorsque, en entrant dans la cour de ce monastère, nous la trouvons envahie par une multitude enfiévrée, établie partout où il y a de la place, jusque sur les toits.

Un bruit assourdissant règne au milieu de cette ruche, dans laquelle on reconnaît des Arméniens, des Kurdes, des Aïssores, des Tsiganes. Les sons de la *zourna*, de la *naghara*, du tambourin, de la flûte éclatent de toutes parts, et pendant que quelques femmes, les jupes relevées, apprêtent de grands feux, des groupes de jeunes gens dansent la *lesghinka* sur le toit même de l'église!

J'avoue que devant un tel spectacle je me frottai les yeux pour voir si je ne rêvais pas. Mais à peine avions-nous pénétré dans la cour, qu'un violent orage éclata, et avant même l'arrivée de notre bagage une pluie torentielle se mit à tomber. Ne sachant où établir le campement, vu l'absence de place, nous allâmes jusque chez l'officier de police à qui est confié le soin de veiller au bon ordre durant la fête. Cet officier avait élu domicile dans une misérable chambre des dépendances de ce *vank*. Il nous donna comme emplacement le toit d'une écurie, jusque-là inoccupé à cause de son peu de solidité. C'est sur ce sol fragile que notre tente fut établie.

Malgré la pluie, les apprêts des repas se poursuivent; des centaines d'agneaux sont immolés, et la cour est bientôt couverte de leur sang. Notre tente, à peine plantée, en est maculée. Les femmes, affolées par cette



INTÉRIEUR DU MONASTÈRE PENDANT LA FÊTE.

averse, relèvent leurs belles jupes bleues, jaunes, vertes, rouges, et, les attachant autour de leur taille, elles circulent en pantalons. Ceux-ci, de couleur rouge, sont très étroits et leur tombent presque sur les pieds. C'est d'un laid !

Pendant qu'au beau milieu de ses divertissements et de ses apprêts bruyants, nous installons tant bien que mal notre campement, un bruit formidable se fait entendre tout à coup au fond du vallon. C'est le Garnitchaï ; presque à sec il y a quelques instants, il vient de se transformer en un torrent fougueux, sous l'influence de cette pluie diluvienne. Le bruit de la rivière, joint à celui de la fête, achève de me rendre tout à fait sourde.

Mais en quelques minutes, quel désarroi au milieu de cette foule bigarrée, en campement volant ! Quelle consternation on lit sur les visages de ces braves gens venus de loin pour faire leurs dévotions, et aussi pour se divertir un peu ! L'étroite et sauvage vallée en proie au déchainement subit des éléments ; le torrent jaune qui bondit avec fracas dans le fond ; les éclairs qui déchirent en tous sens la nue assombrie ; les grondements du tonnerre ; les préparatifs de fête abandonnés par les pauvres pèlerins qui se sont réfugiés dans l'église : tout cela constitue un spectacle bien extraordinaire et difficile à rendre.

Il est temps de dire quelques mots sur l'origine de l'église ou plutôt du monastère de Kéghart, que la possession de deux reliques, la lance avec laquelle Jésus-Christ fut frappé, et une planche de l'arche sainte, actuellement conservées à Etchmiadzine, a rendu célèbre dans toute l'Arménie. On l'appelle encore *Aïrivank*, c'est-à-dire Monastère de la Caverne, sans doute parce qu'il est en partie creusé dans le roc. On attribue sa fondation à Grégoire l'Illuminateur, au iv^e siècle ; mais rien ne prouve que ce ne fut pas dans les temps païens un temple, auquel on a substitué une église chrétienne. Pourquoi Tiridate, alors qu'il faisait élever à quelques verstes de là, à Karni, de si admirables monuments, n'aurait-il pas choisi ce lieu superbe pour y faire ériger ou mieux creuser des temples aux divinités arméniennes, car Kéghart se compose en partie de bâtiments extérieurs, en partie de constructions monolithes taillées dans la roche même.

Ce monastère, l'un des plus anciens de l'Arménie, a été maintes fois ravagé par les musulmans. On croit que le dernier pillage a été accompli

par les Lesghiens du Caucase. En 1840, un violent tremblement de terre l'endommagea fortement. Dans la suite, il demeura à la garde de quelques moines du monastère de Sévang. Actuellement il est confié à un vieil évêque arménien, et visité par de nombreux pèlerins. Il se compose d'une suite de bâtiments rangés autour d'une cour intérieure, comprenant les dépendances, les cellules et une église principale, construite au *xii^e* siècle, la seule visible extérieurement. Celle-ci, d'une architecture très simple, est construite en blocs, taillés dans de la lave grise. A l'intérieur, quatre grosses colonnes à lourds chapiteaux, dans le style oriental, en occupent le centre; elles supportent une coupole carrée ornée de caissons d'un travail magnifique, presque unique en son genre. Cette coupole rappelle le type ancien des formes arabes et mauresques qui se voient souvent dans l'ornementation des niches et des voûtes chez les Persans et chez les Turcs. C'est par une large ouverture percée à son sommet et par quelques meurtrières étroites que pénètre la lumière dans cet édifice.

Huit autres cintres reposant sur des colonnes partagent le reste du temple en huit voûtes, les unes plates, les autres en plein cintre, toutes très élevées et décorées de caissons et d'ornements d'un remarquable travail. Mais, suivant le goût fantasque des Orientaux, il n'y a pas d'unité dans l'ensemble du monument, qui ne renferme pas deux chapiteaux ni deux ornements semblables, et où la symétrie n'est conservée que dans les grandes lignes.

Ce qui vient d'être décrit n'est qu'un premier sanctuaire, l'oratoire de l'église même, dans laquelle donne accès une porte très ancienne et couverte d'inscriptions. L'église proprement dite est petite mais très élevée; elle est aussi en lave grise, et ses murs sont couverts d'inscriptions arméniennes. Elle a deux sacristies, auxquelles conduit un escalier partant de l'autel. Outre ces sacristies, on y voit encore deux petites chapelles qui flanquent la porte occidentale; elles ont la forme d'un pilier quadrangulaire surmonté d'un toit, et on y arrive par des degrés en pierre ménagés dans le mur. C'est là, sans doute, que venaient prier les princesses arméniennes durant leurs visites à ce célèbre Aïrivank. Voilà ce qui compose la partie extérieure de ce monument, passons à présent aux salles monolithes, creusées dans la montagne même.

De petites portes, ouvertes dans le mur de l'église adossé au rocher, donnent accès, d'une part dans deux pièces consécutives, rappelant en petit

un oratoire avec une église. Le vestibule est éclairé par une coupole en entonnoir dans le genre de celle du grand sanctuaire; le fond de cette pièce est occupé par deux niches, supportées par des piliers. Au-dessus de ces derniers se voit un curieux bas-relief allégorique qui représente deux lions munis de colliers auxquels sont attachées des cordes dont une chèvre tient les extrémités dans sa bouche. Au-dessous de ce bas-relief est figuré un aigle aux ailes éployées qui porte un agneau dans ses serres.

Rien dans ces salles monolithes n'éveille une idée chrétienne. Une chambre voisine de cette dernière possède, outre la même coupole à arabesques que chez les précédentes, une source qui sourd goutte à goutte. Cette fontaine jouit d'une grande célébrité parmi les musulmans, comme chez les chrétiens, aussi le bassin dans lequel tombe son eau précieuse a-t-il déjà été complètement mis à sec par les pèlerins, qui, dès leur arrivée, se sont rués sur cette panacée. A côté de la source est creusée une niche où on célèbre les baptêmes. Il existe encore une autre salle à la suite de celle-ci; elle renferme un autel à sacrifices.

En somme, dans son ensemble, cette église, ou plutôt cette suite d'églises, est sans contredit, par son architecture orientale et sa construction extraordinaire, un des monuments religieux les plus beaux et les plus antiques de l'Arménie. Extérieurement, les parois de rocher qui l'entourent de toutes parts sont sculptées, couvertes d'inscriptions, et rappellent de loin l'aspect des temples souterrains de l'Inde.

Au-dessus de cette série de salles que je viens de décrire, se trouve un second étage que l'on atteint en grim pant le long du rocher. Par une porte et un étroit couloir taillés dans le roc vif, on atteint une petite chambre soutenue par des colonnes de même style que les précédentes. Cette chapelle, d'après une inscription, aurait été creusée en 1288 en mémoire d'une famille arménienne.

Les anciennes cellules du monastère, encore en bon état, sont occupées par les pèlerins; mais quelques riches Arméniens ont fait construire, à leurs frais, des bâtiments qu'ils occupent avec leur famille.

La formation de cette paroi de la montagne occupée par le monastère de Kéghart appartient à un tuf volcanique ou conglomérat trachytique très dur et grisâtre.

Pendant que nous faisons cette intéressante exploration, les tchapars



BIVOUAC DE PÉLERINS DEVANT UNE GROTTÉ.

avaient immolé et rôti un agneau, car nous voulions aussi prendre part à la fête.

Notre repas terminé, on vient nous chercher pour assister aux réjouissances nocturnes. La garde de la tente est confiée à Ismail, un de nos nouveaux tchapars, qui, pour plus de sûreté, se couche sur le seuil même, afin d'empêcher les nombreux mendiants et rôdeurs, kurdes et tsiganes, de faire irruption dans notre domicile.

Le spectacle est encore plus extraordinaire qu'à l'arrivée ! Les innombrables grottes creusées dans les parois de la vallée sont habitées en ce moment, et éclairées par de grands feux de bivouac qui brillent dans la nuit, projetant des ombres fantastiques sur les montagnes. La pluie a obligé les pèlerins de se réfugier dans ces abris. Dans la cour du monastère, les moutons continuent à rôtir, et le vin à couler. La gaieté éclate partout.

Quelques tchapars porteurs de torches nous guident à travers la foule compacte jusqu'au lieu où s'exécutent en ce moment les danses les plus variées, car ce pèlerinage a ceci de particulier qu'il est suivi par des chrétiens et des musulmans, ainsi que par une masse de vagabonds tsiganes qui y viennent recueillir simplement les reliefs des festins.

Il y a beaucoup de police sur pied pour maintenir l'ordre, le cas échéant, dans ce milieu étrangement disparate d'idées et de mœurs. Mais tout se passe fort bien.

Ici la jeunesse arménienne des deux sexes danse la lesghinka avec beaucoup de grâce et d'agilité, accompagnée par un orchestre ambulante qui est venu se fixer à Kéghart pendant les fêtes. A deux pas plus loin, les Aïssores hommes et femmes, alignés sur deux rangs, bras dessus, bras dessous, exécutent une danse monotone qui est plutôt une sorte de balancement du corps. Le conducteur de la danse chante à plein gosier un air dont le refrain est repris en sourdine par tout le monde, et émaillé de loin en loin de cris. Je ne sais ce que signifient les paroles de cette chanson, incompréhensibles pour tous, sauf les Juifs, s'il y en a par hasard ici, mais je crois que le sujet est quelque peu leste, à en juger par la mimique et les regards expressifs du chef de la danse, beau garçon à la mine hardie.

De là, nous allons vers un groupe composé d'Arméniens de Novo-Bayazid, originaires de Turquie, dont la danse et les chants se rapprochent singulièrement de ceux des Aïssores ; la langue seule diffère.

Mais rien ne m'étonna plus que la visite de l'église même, transformée,

à cause de la pluie, en un immense dortoir. La vue des hautes et sombres voûtes de l'édifice et des dalles couvertes d'hommes, de femmes, d'enfants, roulés dans des manteaux, et dormant sur la pierre est saisissante. Armés de torches, nous jetons un coup d'œil sur ce temple du sommeil, dont la bizarre architecture s'harmonise bien avec la scène, et prudemment nous avançons, afin de ne pas écraser des pieds ni des mains. Cependant tout le monde ne dort pas encore, car dans les petites salles monolithes sont organisés de joyeux banquets, éclairés par des bougies et des torches fichées en terre.

Après toutes ces pérégrinations nocturnes, las de patauger dans une affreuse boue liquide, nous rentrons sous la tente. Hélas, l'absence de ma couchette se fait dès aujourd'hui sentir, et je trouve dur de m'étendre sur les feutres que l'humidité excessive du sol a déjà pénétrés. C'est triste de grelotter ainsi, mais je m'endors enfin, à moitié gelée et au milieu du vacarme de la zourna, des tambourins, des flûtes qui se font entendre jusqu'au jour. Vers trois heures du matin, le thermomètre marque 5 degrés seulement.

20 juillet. — C'est aujourd'hui dimanche et la fête continue. L'évêque officie dans l'église bondée de pèlerins. Il y a par an deux grands pèlerinages : celui-ci, du 7 juillet, suivant le calendrier grégorien, et un autre qui a lieu le 7 mai.

Les pèlerins viennent implorer la guérison de leurs maux, et les femmes viennent surtout demander à Dieu la fécondité. Les aveugles et les personnes atteintes d'ophtalmies se baignent les yeux avec l'eau de la petite source du monastère. Les femmes qui veulent avoir un enfant s'attachent autour de la taille une ceinture préalablement bénie par l'évêque de Kéghart. Si elle est exaucée, elle doit revenir, trois ans après, avec son enfant, et brûler un cierge de la hauteur de ce dernier, à qui elle coupe ensuite les cheveux en sacrifice. Les pèlerins emportent de ce pèlerinage des médailles commémoratives faites avec de la mie de pain béni.

Pendant que je prends mon thé, on vient m'annoncer que les Kurdes dansent, et je laisse là mon déjeuner pour aller les voir. Ils ont eu la bonne idée de s'installer sur un toit où l'on monte à l'aide d'une mauvaise échelle glissante, sur laquelle je m'aventure en tremblant. Ils dansent en rond, serrés les uns contre les autres, en se tenant par le petit doigt. Au centre du cercle est un musicien qui souffle dans une sorte de cornemuse

tandis que les hommes chantent un air, que les femmes reprennent au refrain, en exécutant une série de pas lents qui déterminent, comme chez les Aïssores, une sorte de balancement plutôt qu'une danse. Nous reconnaissons parmi eux nombre de Kurdes rencontrés déjà.

Les danses, les chants, la cuisine remplissent l'air de bruits et d'odeurs fort appétissantes. Des pilaus pantagruéliques, des chichliks monstres, se préparent de toutes parts.

De pauvres vieilles Tsiganes, affreuses de misère et de décrépitude, s'en vont un sac à la main, de groupe en groupe, attendant qu'on leur donne les dépouilles des agneaux : viscères, tête, pieds, etc., dont ces malheureux se régalaient ensuite dans un coin. L'office terminé, la foule bariolée des pèlerins chrétiens se répand dans la cour, sur les toits, partout où il y a de la place. Le soleil qui brille à présent, quoique dans un ciel gros d'orage, fait chatoyer les soies de couleurs vives, et miroiter les monnaies d'or et d'argent sur le front des femmes. La gaité rayonne sur tous les visages.

Sous les auvents de petites boutiques improvisées se débitent du vin, de la viande rôtie, des pains, des gâteaux, des fruits. La langue arménienne, légèrement nasillarde, la turque et la russe aux consonances douces et harmonieuses, se mêlent aux dialectes encore presque inconnus des Kurdes, tandis que les Aïssores s'interpellent dans une langue apparentée à l'hébreu, et que les Tsiganes, d'origine douteuse, s'invectivent en un jargon plus incompréhensible encore. Ce mélange éminemment pittoresque de races, de langues, de mœurs, de costumes est bien fait pour étonner et ravir en même temps le voyageur, artiste ou savant, car, en dehors du côté purement pittoresque, on ne peut s'empêcher de penser aux gros problèmes ethnographiques et linguistiques, non encore résolus, qui se coudoient sur ce même point.

Mais ce qui est particulièrement curieux, c'est la présence des Kurdes à cette fête chrétienne. On raconte à ce sujet la légende suivante. Il y a trois cents ans, un Kurde vint à Kéghart, et vola la porte de l'église. Il gagna son campement avec son fardeau, mais, arrivé là, lorsqu'il voulut le déposer sur le sol, la porte resta attachée à son épaule, sur laquelle une force mystérieuse semblait la retenir. Le pauvre homme courut à droite et à gauche pour prier ses voisins de l'aider à se débarrasser, mais tout fut inutile, et il reprit désespéré le chemin de Kéghart. Devant l'église, la

porte se détacha d'elle-même. C'est en souvenir de ce miracle que, suivant la légende, les Kurdes participent au pèlerinage.

Dans l'après-midi, des bandes se reforment pour le départ; avant de s'en aller, les hommes tirent des fusillades que répercutent les échos. Les bœufs sont attelés aux arabas : les femmes et les enfants s'entassent dans les lourds véhicules qui reprennent lentement le chemin de leurs villages. Ça et là quelques hommes, ivres morts, sont également hissés dans des charrettes, étant dans l'impossibilité de se tenir à cheval. Tout ce monde va rentrer au logis, cahin-caha, au pas cadencé des bœufs, roulant dans des chemins impossibles. Ils arriveront moulus de fatigue, mais certainement enchantés de leur pèlerinage.

A mesure que l'animation cesse, le monastère prend un air plus délabré. La cour, l'intérieur de l'église et des chapelles sont couverts de débris de toutes sortes, et présentent le plus grand désordre.

La pluie recommence malheureusement à tomber, et nous sommes réduits à nous réfugier sous les hautes voûtes de cette magnifique église, et à faire un grand feu dans une des salles monolithes, car celles-ci sont pourvues d'une cheminée avec niche, servant de foyer.

Pendant une éclaircie nous allons jusqu'à la source de Kéghart, que l'on atteint après avoir traversé le Garni-tehaï, au prix de beaucoup de peines, sur de gros blocs de roches qui encombrent son lit. La source a 11 degrés de température; elle est entourée d'acanthes, d'églantiers et de beaux noyers.

Pendant ce temps, notre chef d'escorte, Aram Abramiantz, a invité tous les hommes de bonne volonté encore présents à venir se prêter aux mensurations de M. Chantre. Aussi à notre retour trouvons-nous un assez grand nombre d'Aïssores, de Kurdes, d'Arméniens et de Tsiganes, réunis devant notre tente, sous l'auvent de laquelle commencent immédiatement les opérations anthropométriques. L'occasion est trop belle pour être manquée.

Ce qui est surtout curieux, c'est de voir quelques-uns de ces Tsiganes kurdes, répondant aux noms sonores de Osman-Mirza-ogli, Elsan-Kapo-ogli, Malo-Davo-ogli, etc., beaux et fiers comme des dieux sous leurs haillons sordides, se déclarer crânement brigands et voleurs de profession. En effet, ces gens ne possèdent rien, et vivent au jour le jour du fruit de leurs rapines. Ils se montrèrent pourtant très convenables à

notre égard, et s'en allèrent enchantés des quelques kopeks que M. Chantre fit donner à chacun d'eux, en remerciement de leur bonne volonté.

Nous nous offrons vers le soir un concert avec danses. Aux accords d'un des orchestres ambulants, un Arménien d'Érivan s'élance, souple, agile, et exécute tour à tour quelques danses nationales: Après lui, se présente Kévork, dans un accoutrement invraisemblable, qui s'élance à son tour dans le cercle formé par les musiciens, et, un mouchoir à la main, exécute une série de danses asiatiques. Le pauvre garçon est si grotesque que nous ne tardons pas à nous sauver les uns après les autres, pour échapper aux accès de rire fou qui nous secouent à nous faire mal.



HAMBARTSOUM KEVORKIANTZ.



FEMME BOUROUKI FAISANT LE BEURRE.

CHAPITRE XVIII

Sur les hauts plateaux du Gok-tchaï. — Halte au village de Taza-Kend. — Campements de Kurdes Radki. — La possession du sol chez les Kurdes du gouvernement d'Érivan. — L'Akh-dagh et ses bancs d'obsidienne. — Le Gok-tchaï. — Le campement d'Aïridja. — Le Kurde Atach. — Tchitchanlou, le pays des rats. — Arrivée à Göl-Kend.

LE 21 JUILLET. — A midi, en présence d'une éclaircie, la caravane se met en marche, pour se diriger du côté des hauts plateaux qui bordent le lac Gok-tchaï. On monte rapidement, mais le temps se gâte de plus en plus. Nous arrivons, au milieu d'une rafale de neige et de grêle, et transpercés par un vent glacial, à un premier campement kurde, situé juste au-dessus de Kéghart. Là on fait irruption dans une des tentes, où une vieille femme qui nous a pris tout d'abord pour des douaniers me fait le meilleur accueil, tandis que les chiens féroces menacent de nous dévorer.

Le baromètre marque 2500 mètres, et le thermomètre 11 degrés. Ce plateau se nomme Kendboulak; les pasteurs qui l'occupent, arrivés depuis peu, semblent beaucoup souffrir des intempéries.

Toute la région que nous allons désormais parcourir est habitée par des Kurdes venus de la vallée de l'Araxe pour y planter leurs tentes durant

l'été. C'est même leur présence qui y attire aussi M. Chantre, car il désire les étudier, et pour cela nous allons camper au milieu d'eux. Je dirai à ce sujet, d'après M. Eguiazaroff, quelques mots relatifs au mode de vivre de ces nomades, qui appartiennent pour la plupart au gouvernement d'Érivan, et à la propriété du sol chez eux.

Jusqu'au moment de la nouvelle réforme judiciaire en Transcaucasie, les Kurdes jouissaient d'une certaine autonomie administrative. Les vieillards jugeaient les différends journaliers, et, dans les cas graves, la décision du chef de la tribu était invoquée. Les peines étaient, suivant la gravité, des amendes, des emprisonnements, des punitions corporelles, mais jamais la mort, ni même l'exil, qui est pire que la mort elle-même pour un Kurde. Depuis la réforme judiciaire, ils ne sont plus au pouvoir de leurs chefs. Ils sont assimilés aux autres indigènes, et soumis aux tribunaux et aux usages communs ruraux. La possession privée de la terre n'existe pas chez les Kurdes de Russie. Elle ne tend à s'établir que chez ceux qui sont enregistrés comme *contribuables*. Ils ne possèdent que leurs biens mobiliers et leurs troupeaux. Ceux qui sont établis ici se divisent en *obas*. L'oba est une petite communauté de huit à vingt familles, en tête de laquelle se trouve l'agha. La *iourta* ou *var*, dans le sens restreint du mot, signifie l'emplacement d'une tente; mais, prise dans un sens plus étendu, elle comprend tous les pâturages et prés que possède chaque oba en été et que paissent ses troupeaux réunis. Les limites de la iourta sont défendues par tous les membres de l'oba contre l'invasion des troupeaux étrangers. Personne ne saurait s'approprier la moindre parcelle de terre, sauf le chef de l'oba, qui possède quelquefois un emplacement pour attacher son cheval. En résumé la iourta est une propriété communale placée sous la direction du chef de l'oba. Celui-ci doit être riche, car c'est lui qui paye les bergers. Les mêmes droits et les mêmes rapports existent au sujet des bergeries. Lorsqu'une oba n'en a pas, elle en loue à des Arméniens ou à des Tatars. En ce qui concerne les stations hivernales, seules les maisons et les clôtures sont propriété privée. Tout le reste est en possession commune.

Les Kurdes du gouvernement d'Érivan tendent à mener une vie de plus en plus sédentaire. Il y a pourtant encore des nomades; ce sont ceux qui passent la plus grande partie de l'année sous la tente, dans les pâturages, et qui ne rentrent que fort tard dans les villages d'hiver. Les demi-séden-

taires rentrent, au contraire, de bonne heure, afin de s'occuper des travaux des champs, et faire leurs provisions pour la saison des frimas.

Les villages sont situés généralement dans le voisinage d'un cours d'eau, et les huttes qu'ils renferment ressemblent plutôt, nous l'avons déjà dit, à des tanières qu'à des habitations humaines. Elles comportent chacune une bergerie et une étable pour les bêtes à cornes. Le Kurde, une fois enfermé dans sa demeure, devient taciturne. Il ne s'épanouit guère, et ne se montre joyeux qu'au printemps, à la reprise de sa chère vie nomade. La tente noire et le grand air le rendent seuls expansifs. Ceux du gouvernement d'Érivan se donnent eux-mêmes le nom de « Karmandji », et se divisent en plusieurs tribus, ayant chacune un dialecte particulier, mais peu différent l'un de l'autre. Les tribus importantes se subdivisent en sociétés.

À trois verstes de Kendboulak, on s'arrête dans le village de Taza-Kend ou Dach-Abdoullah, où l'on passera la nuit. Le starchina de ce village, venu de Kéghart avec la caravane, sera notre guide à travers les montagnes qui dominent le Gok-tchaï, jusqu'à Novo-Bayazid. Il a expédié en avant deux des tchapars afin de nous faire préparer un gîte pour la nuit, lequel consiste en un petit hangar élevé au-dessus du sol, et fermé de deux côtés seulement par des murs, tandis que sur les deux autres ont été accrochés des tapis. Tel va être notre logis pour cette nuit, préférable, même avec ses courants d'air, à notre tente dépourvue à présent de tout confort.

Ce village est situé à 2200 mètres d'altitude, il ne se compose que de douze familles et de quelques tentes kurdes. Des céréales prospèrent à cette hauteur. De l'extrémité sud du plateau on aperçoit au loin le massif de l'Ararat et la vallée de l'Araxe, tandis que l'on domine le ravin et le monastère de Kéghart, situé au pied d'un grand escarpement de plus de 500 mètres à pic. On y descend à pied, en dix minutes, mais nous avons mis trois heures, à cheval, en contournant la montagne.

Nous essayons vainement de nous hasarder à quelque distance de notre logis, afin de jeter un coup d'œil sur le splendide panorama qui s'offre du haut de ce plateau : les chiens, d'une férocité incroyable, nous serrent de très près, et menacent de nous mettre en pièces.

La température glaciale ne me fait pas prévoir une nuit agréable. À l'aide d'une couverture, on a divisé en deux notre demi-kibitka, pour

en donner la moitié à Hambartsoum. L'air ne cesse de faire voler, en tous sens, nos cloisons d'étoffe. Au froid s'ajoute le tourment des puces, renfermées par légions dans les tapis.

A deux heures du matin, le thermomètre marque 6 degrés seulement. Notre compagnon s'agite de son côté. La cloison qui le sépare du dehors lui fait des courants d'air, aussi l'entendons-nous ouvrir son parapluie pour s'abriter. Pendant la nuit, celui-ci a voyagé, et de la tête il est passé aux pieds de son propriétaire. Tout cela nous égaye beaucoup.

22 juillet. — Voici le soleil, que j'accueille avec joie. J'étire mes membres raidis, et me hâte de venir me réchauffer aux rayons de l'astre bienvenu. Kévork, à moitié gelé (il a dormi dehors, dans une encoignure), prépare en grommelant le déjeuner sur du combustible de fumier, car il n'y a point de bois sur ces plateaux.

A huit heures, après avoir bien secoué nos gens tout transis par le froid de la nuit, on se met en route dans la direction du nord-est. Laissant à gauche les hauteurs d'Utchta-Palar, la caravane atteint en moins de deux heures un nouveau plateau couvert de superbes pâturages. Le vent est toujours frais, et balaye tout à son aise les prairies récemment abandonnées par la neige.

A 2 250 mètres, on fait une première halte dans un splendide campement de Kurdes Radki dont l'habitat d'hiver est Sourmalou. Il y a là seize grandes tentes, occupées chacune par des familles de douze à quinze personnes. Les troupeaux sont fort beaux. Le chef, Youssouf agha, étant absent, nous poursuivons notre chemin jusqu'à un autre campement qui appartient à la même tribu, et vient de la même localité. Il est situé à 2 625 mètres d'altitude, dans le voisinage d'un lac artificiel appelé Tokmak-göl, et compte au moins trente tentes. Sa population tout entière s'élève à trois cents personnes environ. C'est le plus riche de toute la région. On se souvient que nous avons fait la connaissance à Sardar-Boulak d'un Cosaque kurde, appelé Djavo-bek Chamchadinoff, qui nous avait accompagnés à la frontière perse, et nous avait beaucoup engagés à visiter son campement, qui est précisément celui-ci. Il a annoncé notre arrivée à ses compatriotes, mais il est absent malheureusement en ce moment, ainsi que le chef Allah-Chafr-Agha, le grand cheikh des Kurdes Radki de Perse, de Turquie et de Russie.

C'est le cousin de ce dernier, Hassan agha, qui nous reçoit, et nous

conduit à la tente du chef, véritable demeure princière, vaste, bien faite, divisée en un grand nombre de compartiments et ornée de superbes tapis de soie comme à Petchara. On nous introduit dans la division qui sert de salon. Cette pièce, ouverte sur le devant, est entourée de divans bas et larges tout à fait confortables.

Hassan agha nous présente successivement plusieurs Kurdes, magnifiques gaillards, vêtus d'élégantes tcherkeska, et portant autour de la tête un petit turban en étoffe de soie. Leur taille svelte est serrée par une ceinture de cuir ou d'argent niellé. Ils sont tous plus ou moins parents du cheikh, et forment une sorte de cour à ce riche et puissant Allah-Chafr-aghâ. Quoi qu'il en soit, on voit à leur tenue élégante, à leurs mains soignées, et à leurs pieds finement chaussés de bottes à nombreux plis que ce sont des aristocrates.

A côté du salon se trouve un compartiment qui sert à tous les usages domestiques, et dans lequel règne, entre parenthèses, la plus grande propreté. Au milieu s'agite une superbe matrone, toute de rouge vêtue, la maîtresse de céans, à en juger à son grand air et à la vue des servantes qui vont et viennent sous ses ordres impérieux. C'est en effet la femme du cheikh, et Hassan agha me conduit auprès d'elle. Elle paraît un peu effarée, son beau tarbouch couvert de monnaies d'or est placé de travers sur ses cheveux d'un noir de jais. Je m'incline devant cette imposante khanoum, qui me souhaite la bienvenue avec une dignité de noble douairière, et me dit (par l'intermédiaire de Hassan agha) que tout ce qui est dans la tente est à ma disposition. Puis elle me fait asseoir, excuse son mari absent, etc.

Grâce à Hassan agha, M. Chantre peut mesurer la plupart des membres de la famille du chef. Mais les autres refusent de se prêter aux mensurations, craignant que celles-ci n'aient pour but d'en faire plus tard des soldats.

Ce qui est moins facile encore, c'est de mesurer les femmes. Il n'y a rien à faire chez le cheikh. Khanoum est sourde et ne daigne pas même répondre à de pareilles propositions. Cependant notre guide se décide à nous conduire dans sa tente, où il nous présente sa femme et ses filles, Khoté et Seurmé, ravissantes créatures de seize à dix-huit ans. De là nous allons à une autre tente dont le maître possède également une charmante fille. Ses yeux agrandis, à l'antimoine, ont un éclat insoutenable. Je la mesure, elle et ses amies, avec facilité. Ces jeunes filles ont, pour la plupart, la narine percée pour recevoir le bouton de nez qui parachève la toi-

lette de toute élégante, ainsi qu'un gracieux petit tatouage bleu, un point ou une étoile, entre les sourcils.

Au milieu de nos opérations anthropométriques, Hassan agha vient nous convier, au nom de la femme du cheikh, à prendre un repas qui a été servi dans la pièce de réception. C'est un repas kurde, servi à l'européenne, avec assiettes plates et creuses, couteaux, fourchettes, verres, cuillers, etc., le tout placé sur un immense plateau couvert d'une nappe, et posé sur le sol. On s'assied autour. Le menu comporte une soupe, très bien faite avec du lait aigre, du riz, de la viande de mouton découpée en dés et une herbe aromatique, sorte de menthe; un pilau délicieux orné de raisins secs, puis des aubergines on ne peut mieux apprêtées; enfin du kaïmak et du fromage frais. Ce repas, tout exotique qu'il peut paraître, n'en est pas moins excellent et très bien fait. Comme on le voit, les Kurdes riches s'entendent au confort, et ils ont l'immense avantage sur les sédentaires, de pouvoir quitter les lieux qui ne leur plaisent plus, libres comme l'air, insoucians du lendemain, riches de leurs troupeaux, et à peu près indépendants.

A quatre heures de l'après-midi, nous prenons congé de ces pasteurs hospitaliers. Sur l'herbe courte qui recouvre ces plateaux, les chevaux glissent facilement. A 5150 mètres d'altitude, apparaissent quelques flaques de neige. De ce point élevé, on redescend légèrement vers un campement qui nous paraît assez bien situé, et où l'on se décide à passer la nuit.

Arrivés à une centaine de mètres des tentes noires, au moment où nous faisons mine de mettre pied à terre, une troupe de femmes menaçantes s'élancent au-devant de nous en criant : « *Yok, yok* (non, non), vous ne vous arrêterez pas ici ! » Nous restons stupéfaits devant une telle sortie, et Hambartsoum leur en ayant demandé la raison, elles répondent qu'elles sont seules, qu'il n'y a pas un homme au campement, et que jamais elles ne permettront qu'on s'arrête si près d'elles. Elles sont effrayantes de décision et d'audace; aussi mon mari, n'ayant aucune envie de provoquer quelque désordre de la part des caravaniers, se rend à leur volonté, et l'on bat en retraite devant ces furies pudibondes.

Le thermomètre marque 4 degrés, et bien tristement je remonte à cheval, car je suis complètement gelée, et transpercée par un vent d'est d'une violence inouïe. Mes pieds sont immobilisés dans les étriers : bizarre con-

traste avec le temps où, dans la plaine de l'Araxe, ces derniers étaient parfois brûlants.

D'ailleurs l'Arménie est par excellence la terre des contrastes. Certains plateaux bien peuplés et bien cultivés, où l'Euphrate, la Koura, l'Araxe prennent leur source, sont plus élevés que les plus hauts sommets des Vosges et du Jura. La saison des frimas y est terrible, et les historiens de l'antiquité ont maintes fois parlé des rigueurs de l'« hiver arménien », l'effroi des conquérants.

D'autre part, certaines plaines s'abaissent, non seulement au niveau de la mer, mais même au-dessous, comme, par exemple, les bords de la Caspienne, de 25 mètres inférieurs à ceux de l'Océan. Telle est la plaine de Moughan. Désert aride en été, elle se couvre de pâturages en automne et sert d'asile en hiver aux animaux chassés par le froid, des plateaux environnants.

A 5140 mètres d'altitude se présente un campement, plus misérable encore que celui que nous venons de quitter. Il se compose seulement de quelques tentes de Kurdes Bourouki, et d'une kubitka occupée par des Arméniens d'Ardachar. Tout autour, le sol est couvert d'un fumier liquide. Notre tente est plantée à quelque distance de là sur un gazon court et mouillé.

A ce moment, où le jour s'apprête à finir, rentrent les animaux : buffles, moutons, brebis, chevaux, juments, accourent de toutes parts dans un désordre indescriptible. Les chevaux en liberté, qu'aucun frein ni aucune entrave ne maîtrisent, passent au galop, la crinière au vent, sans blesser personne, ce qui est toujours pour moi une cause d'étonnement. Mais j'en suis presque effrayée, car, dans leurs gambades folles, ils s'embarrassent dans les cordes de la tente, que les caravaniers n'arrivent pas à dresser. En attendant, je me réfugie dans une tente voisine où flambe un feu de bois. Les femmes et les filles m'accueillent cordialement, et me déchaussent de force pour me faire réchauffer les pieds. Elles sont occupées en ce moment à traire les vaches, les bufflines et les brebis. On m'apporte du lait frais; je ne saurais dire de quelle affectueuse sollicitude tous ces gens m'entourent.

Tandis que je me laisse ainsi dorloter, je songe que jamais nos feutres ne seront suffisants pour cette nuit, sur un sol aussi détrempe, et j'entre en pourparlers, avec l'aide de Hambartsoum, pour acheter le seul tapis que possèdent les misérables habitants de cette tente. Enchantés de l'aubaine,

ils nous en demandent un prix si élevé que j'y renonce. Mais, après réflexion, ils se décident à le céder moyennant deux fois sa valeur, ce qui n'est pas beaucoup, puisqu'ils seront réduits cette nuit à dormir dans la boue. Le marché conclu, nous fîmes battre à tour de bras ce tapis très épais, mais

cela ne suffit pas malheureusement à le débarrasser des insectes qui y pullulaient, et dont le supplice vint s'ajouter à celui du froid.

25 juillet. — Comme je l'avais prévu, cette nuit a été encore plus triste que les autres, et nous avons dû faire une ample provision de rhumatismes pour le reste de nos jours. De plus, les chevaux, parqués trop près de nous, n'ont cessé de hennir, de se battre, et d'ébranler notre pauvre maison de toile. Mais avec le soleil on renaît à la vie, et je sors immédiatement pour surprendre mes voisins dans leurs occupations matinales.

Certes les femmes kurdes sont des ménagères d'une activité incomparable! J'en trouve quelques-unes occupées à battre le beurre dans un appareil



ATACH ET SON FILS.

très spécial, une outre percée au milieu, dans laquelle on verse la crème, et qu'on suspend ensuite à une corde attachée à deux piquets. Une femme imprime un mouvement d'avant en arrière à cette baratte d'un nouveau genre, jusqu'à ce que le beurre soit fait. Celui-ci est d'une blancheur de neige. Il est conservé dans une outre remplie d'eau.

De ce point, la vue s'étend sur les glaciers de l'Akh-dagh (montagne Blanche). Le temps s'est remis au beau, et à huit heures nous quittons

ce campement hospitalier, mais pauvre, et d'une malpropreté révoltante. Il faut opérer une difficile descente sur les moraines couvertes d'éclats d'obsidienne de l'Akh-dagh, que nous allons contourner du nord-est au sud. A l'altitude de 5500 mètres, les chevaux marchent sur la neige qui couvre encore çà et là le sol. Mais partout où celle-ci est fondue, ce dernier apparaît criblé de trous de rats qui circulent par légions, et viennent se faire tuer sous les pieds des chevaux. De nombreuses hirondelles habitent aussi ces régions élevées (9 degrés).

Après avoir contourné le pied de l'Akh-dagh avec ses cratères et ses gros bancs d'obsidienne brillants au soleil, dont nous recueillons de Leaux échantillons, nous passons, à 5250 mètres, près d'un petit lac de moraine au pied du Kuraoul-Tepe.

Dans l'herbe courte qui recouvre le sol, se voit la même flore qu'au Kip-göl. A mesure que nous montons, la brume s'épaissit de plus en plus, et il fait si froid que je suis obligée de

descendre de cheval pour me dégourdir les jambes. Tout à coup, dans une déchirure du brouillard, apparaît une grande tache d'azur au-dessous de nous : c'est le lac Gok-tchaï. Mais à peine a-t-on le temps d'admirer ce superbe spectacle, car de grosses gouttes de pluie et un ciel noir nous invitent à nous hâter, si nous voulons arriver au campement kurde, but de l'étape d'aujourd'hui. Les tchapars partent au galop dans sa direction afin de nous faire préparer un abri. A onze heures nous y arrivons mouillés et transis. Ce campement, qui porte le nom d'Aïridja, est situé à 2810 mètres, et est habité par des Kurdes Bourouki de la région d'Érivan.



FATMA KHANOUM.

Le chef, Atach, est en même temps starchina. Il nous conduit tout d'abord à sa tente. Sa femme, Fatma Khanoum, et sa belle-mère sont jeunes. Cette dernière est le type de beauté le plus parfait que nous ayons rencontré jusqu'à présent. A sa beauté elle joint une distinction et une noblesse de



BERGER JOUANT DE LA CORNEMUSE.

manières étonnantes. Le fils unique d'Atach, Abdoullah, un enfant d'une dizaine d'années, est absolument insupportable.

« *Madame Atach* » me montre ses bijoux en argent ornés de turquoises, parmi lesquels se trouve une agrafe de ceinture large comme les deux mains, en argent massif. J'obtiens, Dieu sait au prix de quelles peines, de prendre des mensurations anthropométriques sur elle, mais la belle-mère, cette femme admirable, s'y refuse énergiquement.

Les jeunes filles sont occupées à filer, et quelques-unes se montrent fort gracieuses dans l'accomplissement de leur travail. Elles portent leurs cheveux en une quinzaine de petites nattes à la mode kurde, et sont coiffées du tarbouch à

long gland, tandis que les femmes mariées s'enveloppent la tête dans une douzaine de mouchoirs, comme les Arméniennes du Karabagh et du Zanguezour.

Nos opérations terminées, nous allons en promenades visiter un campement voisin où Hambartsoum a dû à un vrai miracle de ne pas avoir la jambe emportée par un des féroces cerbères.

Pendant que nous dinons le soir, Atach vient nous voir avec son cher

Abdollah. Il lui commande de boire du vin dans un de nos verres, ce que fait sans broncher le petit singe. Mais à peine a-t-il avalé une gorgée, que son père lui dit de la cracher, et pendant un grand quart d'heure ce



KURDES RADKI.

jeune comédien ne cesse de cracher avec un dégoût trop accentué pour être vrai.

Nos fruits, nos pastèques, tout est mis à contribution par Atach, qui me demande une tranche de melon, des abricots, des prunes, du sucre pour Abdollah. Pendant ce temps, le petit bonhomme fouille partout. Il prend ce qui lui tombe sous la main : cuillers, couteaux, tire-bouchon, gobelets, etc. ; et pour lui reprendre ces objets, on lui fait pousser des cris de paon qui ont l'air de beaucoup émouvoir son père. Celui-ci lui conseille

même de regarder dans mes poches s'il n'y a pas quelque chose pour lui. C'est une vraie persécution !

La rentrée des troupeaux offre ici, comme à l'Ararat, un spectacle pastoral, plein d'attrait. Les bergers surtout, vêtus de peaux de mouton et armés de leur cornemuse, sont des plus curieux. D'ailleurs, être berger est



MOLLAH KURDE.

une occupation honorable, chez les Kurdes, et les plus expérimentés se piquent de connaître chacune de leurs brebis.

La nuit venue, une humidité pénétrante m'envahit jusqu'aux moelles, et nous n'avons qu'un maigre feu dispersé par un vent violent. Mal remise de la mauvaise nuit de la veille, je m'allonge encore sur mon matelas humide. Les rats, sur les trous desquels nous sommes couchés, ne cessent de crier et de se promener toute la nuit sur nos couvertures.

Au réveil, nous constatons l'arrivée dans le campement d'un mollah,

beau garçon de trente ans, à mine astucieuse. Il se laisse traiter complaisamment par « Madame Atach », qui lui sert avec mille grâces un copieux déjeuner.

D'Aïridja à Tchitchanlou (Pays des Rats; 2 650 mètres), la distance n'est pas longue. Ce dernier village est habité par des Kurdes Bourouki, devenus sédentaires depuis cinq ans.

Ils habitaient autrefois Igdîr, mais comme ils étaient extrêmement pauvres, ils demandèrent au gouvernement la concession de terrains où



FILEUSES KURDES.

ils pourraient se fixer désormais, et de pasteurs devenir agriculteurs. Tchitchanlou leur fut donné.

L'hiver est long sur ces hauteurs et la neige y atteint jusqu'à 1 m. 50 d'épaisseur. Pendant ce temps les habitants restent blottis dans leurs tanières en pierre sèche et en boue, où ils n'ont guère pour se réchauffer que la chaleur de l'étable. Les hommes bavardent et chantent tandis que les femmes tissent des tapis, filent la laine et vaquent aux mille soins du ménage.

Les chants kurdes ne manquent pas de caractère ni de charme. Ils laissent à ceux qui les ont entendus une impression profonde comme les chants des Lesghiens, avec lesquels ils ont, d'ailleurs, une certaine analogie. Quoique le sujet en soit généralement belliqueux, on est étonné de la gravité mélancolique qu'ils respirent. Pendant les longues veillées d'hiver, le chanteur fait entendre ses *laou, laou*, au milieu d'une assistance recueillie qui vibre, et prend part à tous les sentiments qu'exprime la chanson. Mais, dès la venue du beau temps, ceux qui ont conservé leur tente noire se hâtent de la planter près de la hutte d'hiver; ils y retrouvent avec bonheur un ressouvenir de leur vie nomade.

Bien qu'appelée avec instance par les femmes qui veulent m'emmener chez elles, je me montre prudente, et fais la sourde oreille, car nulle part encore je n'ai vu tant de misère jointe à tant de malpropreté. Pourtant, à l'aide de quelques cadeaux utiles, tels qu'aiguilles, ciseaux, dés, épingles, je parviens vite à apprivoiser quelques-unes de ces sauvagesses, qui me baisent les mains avec reconnaissance, et déclarent que je puis faire d'elles désormais ce que je voudrai. J'en profite pour prendre leurs mensurations anthropométriques, dehors et non à l'intérieur de leurs tentes. Leur type est assez grossier, et se ressent de leur genre de vie.

En quittant ce pauvre « plateau des rats », la caravane prend la direction du village de Göl-Kend, au bord du lac Gok-tchaï, où l'on arrive à trois heures de l'après-midi, après avoir passé devant le village de Taza-Kend, dans lequel les habitants de Göl-Kend viennent s'installer pendant les jours chauds de l'été (2 510 mètres).

Le village arménien de Göl (2 100 mètres) est situé à 1 500 mètres du lac, dont il est séparé par des marécages. Les moustiques y sont fort nombreux.

Notre campement est dressé sur un point élevé, au milieu d'un champ

de blé récemment moissonné, car nous préférons la tente au logis mal-propre que nous offre le starchina, dans le village.

Le fumier est le seul combustible de Göl. Les Arméniens, au nombre d'une centaine de familles, qui forment la population de ce village, y sont fixés depuis cent cinquante ans, et sont des émigrés d'Alachguerd près de Bayazid. Ils n'ont fait, en quelque sorte, que reprendre possession du pays, car il fut déjà occupé, très anciennement, par des Arméniens.

Les gens de Göl offrent un type blond très particulier, et des caractères anthropologiques bien tranchés, par rapport aux Arméniens bruns du pays. M. Chantre en mesure et en photographie un certain nombre.

De nombreuses ruines, des tombeaux dans le genre de ceux de

Djouffa, attestent encore une époque prospère. Sur ces vestiges viennent prier les habitants actuels, qui y brûlent du naphte dans de petites lampes, suivant cette coutume si répandue dans toute l'Arménie, et y laissent des lambeaux de vêtement. Dans une chapelle ruinée, appelée ici la Chapelle des fleurs, se voient, sur les dalles et sur les murs, de fraîches taches de sang. On nous explique, à ce sujet, que tout individu qui vient prier Dieu

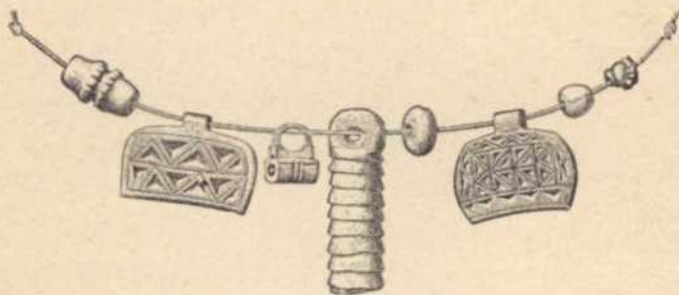


KURDES DE TCHITCHANLOU.

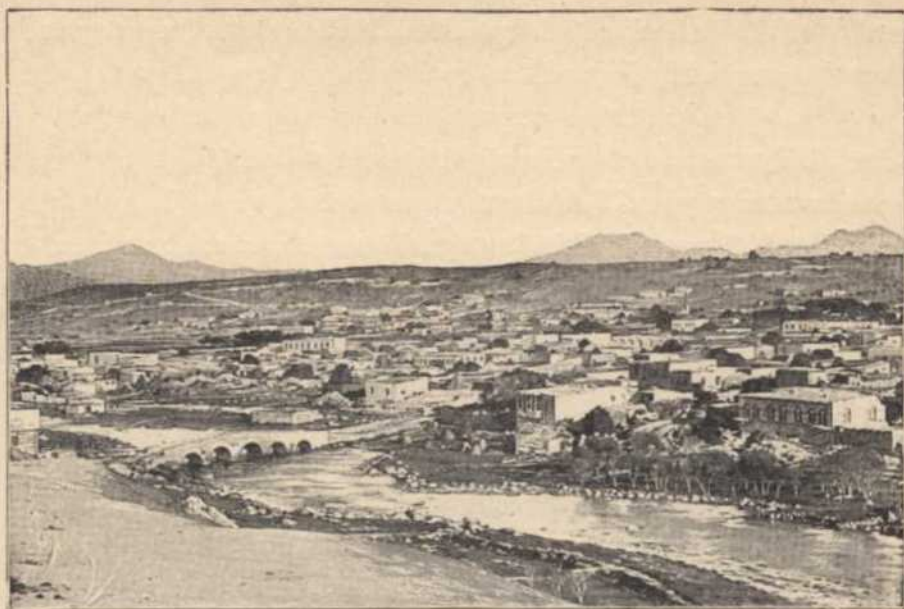
pour obtenir l'accomplissement d'une guérison doit immoler un poulet ou un agneau dans l'intérieur même de la chapelle.

Les gens de Göl-Kend s'occupent d'agriculture et de pêche. En ce moment le seul habitant des eaux du Gok-tchaï est une sorte de perche. Les marécages qui bordent le lac sur ce point sont peuplés d'innombrables oiseaux.

Ce soir-là, le menu de notre diner offrait une variété inaccoutumée, car à côté de l'éternelle viande de mouton grillée, figuraient un délicieux poisson et un excellent gibier, produit de la chasse de M. Chantre.



COLLIER D'ENFANT BOUROUKI.



NOVO-BAYAZID.

CHAPITRE XIX

Le lac Gok-tchaï. — Son aspect, ses dimensions, sa faune. — Arrivée à Novo-Bayazid. — Un rigide Malakan. — Adieu à la caravane. — La ville de Novo-Bayazid. — Les bords du lac. — La flore.

LE 25 JUILLET. — C'est aujourd'hui que se termine notre voyage à cheval, car Novo-Bayazid sera notre dernière étape. La caravane s'ébranle vers une heure de l'après-midi, et passe au pied de deux moraines de l'Akh-dagh; puis, après avoir traversé une rivière qui vient se jeter dans le lac, nous atteignons la plage que nous longerons désormais.

Le lac Gok-tchaï ou Sévang est appelé Geuk-tchaï (mer Bleue) par les Turcs, Deria-i-chirin (lac Doux) par les Persans, et Kieghartkounik ou encore Kieghama-Dzov, c'est-à-dire « la mer de Kégham », par les Arméniens. Certes, tel qu'il s'offre à mes yeux, le Sévang justifie bien son nom de « mer Bleue », tant ses vagues moutonneuses ont une belle couleur d'azur. Et quoi de plus extraordinaire que de voir à l'altitude de près de 2 000 mètres cette ravissante nappe d'eau renfermée en quelque sorte dans une vaste coupe de porphyre. De forme triangulaire, le lac n'a pas moins de 1 570 kilomètres carrés de surface, et est par conséquent deux fois et demie plus

grand que le lac de Genève. Sa longueur est de 65 verstes, et sa plus grande largeur en compte 52. Ses rives sont bordées de porphyre et de laves grises, d'un aspect grandiose, mais empreint d'une profonde tristesse, car ces roches n'offrent aucune trace de végétation. Étant donnée la nature volcanique des montagnes qui l'entourent, on ne peut s'expliquer la présence de ce vaste bassin à une telle altitude qu'en le considérant comme un cratère gigantesque de volcan éteint et rempli d'eau.

Toute cette côte-ci est semée de marais et de quelques pauvres villages de pêcheurs. A Moukhana, nous mettons pied à terre pour faire une récolte de coquillages (*Limnea* et *Planorbis*) dans le sable. Ces coquilles sont d'une extrême légèreté, les eaux du lac étant très peu calcaires.

Des traces nombreuses de ruines et de villages abandonnés attestent que ses rives, aujourd'hui si désertes et si tristes, ont vu des temps plus prospères. En effet, sous les rois d'Arménie, le beau bassin du Sévang formait la province de Siounik ou Sissagan, très populeuse et partagée en districts. Le pays renfermait plusieurs villes, des villages, des églises et de beaux monastères. Mais, à la suite des guerres des Turcs, des Géorgiens et des Russes contre les Persans, il eut à subir tant de ravages, qu'il se transforma peu à peu en un désert. Et pourtant, jadis comme à présent, le séjour des bords du Sévang a dû toujours offrir de grands inconvénients pendant une notable partie de l'année, car la température est fort sévère durant l'hiver sur ces hauts plateaux qui revêtent alors un épais manteau de neige, tandis que le lac se couvre lui-même de glace.

Dans les eaux du Gok-tchaï, très profondes, mais pas autant cependant que celles du lac Léman, vit une quantité prodigieuse de poissons, peu variés d'espèces, cinq au plus, croit-on, mais renommés pour la finesse de leur chair, notamment des truites qui sont peut-être les meilleures du monde. Cette pêche est affermée par l'État à un prix très élevé.

Il n'y a pas longtemps que des barques sillonnent cette mer quelquefois orageuse, et dont les anciens pêcheurs n'osaient guère s'éloigner des rives. Jusqu'en 1854 aucune navigation n'y avait été pratiquée. Ce peu d'ingéniosité de la part des habitants établis sur les rives peut s'expliquer par l'absence complète de bois de construction sur les bords, et même sur les montagnes qui entourent le Sévang.

A quatre heures, par une pluie battante, et au milieu d'un épais brouillard qui couvre à présent le lac, nous atteignons Novo-Bayazid, où le

natchalnik a fait préparer une maison à notre intention. Notre désir n'est point de séjourner ici, mais d'en repartir demain matin, si possible. Il faut pour cela se procurer des voitures; malheureusement celles-ci sont rares en ce moment, car un seul phaéton est disponible, et il appartient à un Malakan. Courir chez celui-ci est l'affaire d'une minute; mais nous avons compté sans le samedi, et quelle n'est pas notre déception lorsqu'il nous déclare que, lui donnerait-on mille roubles, il ne consentira jamais à partir un samedi, qui est, comme chez les Juifs, leur jour de repos. Prières, offres, menaces, rien ne peut ébranler ce rigide Malakan, haut de six pieds, et qui secoue sa crinière blonde en répondant avec douceur : « *Niett, niett, barine; nié magou!* » (Non, non, monsieur; je ne puis). La station de poste ne renferme que deux troïkas à deux chevaux, ce



KURDE BOUROUKI DE L'AKH-DAGH.

qui suffirait juste pour le bagage. Il est écrit que nous devons en prendre notre parti, et attendre à dimanche pour quitter cette jolie ville de Novo-Bayazid, ce dont on ne se plaindrait pas si le temps nous pressait moins.

Le personnel de la caravane vient prendre congé de nous. C'est avec un vif regret que je vois partir mon cheval et tous ces braves gens qui ne nous ont pas quittés depuis l'Ararat. Malgré ses fatigues, c'est une vie si agréable que celle que je viens de mener pendant trois mois, que je ne puis la voir finir sans tristesse. Plus de ces haltes en pleine

montagne près du bon feu de bivouac, plus de ces belles nuits si paisibles dans les solitudes du Karabagh, du Zangueזור ou de l'Ararat, où l'on boit à pleins poumons la santé et la vie! Tout le matériel de campement est là, plié, prêt à partir pour Tiflis, et désormais nous ne nous abriterons plus que dans les stations de poste ou les hôtels!...

Aram Abramiantz, notre chef d'escorte, et ses tchapars retournent à Daratchitchag avec une lettre de remerciement de la part de M. Chantre pour le gouverneur, dont on ne mettra pas à profit l'aimable invitation. La dislocation est complète; encore un jour, et Hambartsoum Kévorkiantz nous quittera à son tour.

La ville de Novo-Bayazid, située à 2050 mètres d'altitude, s'élève dans une situation ravissante au bord du Kavar-tchaï. Il y fait très froid en hiver; le thermomètre tombe jusqu'à 50 et 55 degrés au-dessous de zéro. Cette ville est peuplée d'une colonie d'Arméniens de Turquie, émigrés de Bayazid, de là son nom de Nouveau-Bayazid. Elle est bien bâtie en pierre, et ses maisons offrent cette particularité que toutes leurs ouvertures sont en plein cintre. On y voit une église russe, deux arméniennes, ainsi que des écoles.

Au-dessus de la ville, sur une colline basaltique, s'élève un très ancien cimetière arménien, dans lequel se dressent des stèles sculptées tout à fait analogues à celles de Djoulfa. Une inscription vanique y a été trouvée. A six verstes de là, se trouve Kavar, un des gros bourgs du plateau de Novo-Bayazid; une inscription cunéiforme y a été également trouvée; elle a été transportée au musée de Tiflis.

Novo-Bayazid possède aussi une garnison. C'est un grand centre d'approvisionnement pour les Kurdes répandus dans les pâturages alpestres qui bordent le Gok-tchaï. La population s'élève à sept ou huit mille habitants. A une verste à peine, sur la même rivière, se trouve un autre gros village arménien, celui de Pacha-Kend, que l'on aperçoit étagé contre une colline.

Un pont pittoresque est jeté sur le Kavar-tchaï, dont les eaux vives roulent sur un lit caillouteux. Des bandes de canards s'y prélassent, tandis que, sur les rives, de nombreux baigneurs et baigneuses dans le costume d'Adam et d'Ève se livrent à de joyeux ébats, dans une ignorance parfaite de tout sentiment de pudeur.

Vu la température très froide de Novo-Bayazid pendant les deux tiers de



l'année, on n'y récolte guère que du blé, de l'orge et du ricin. Mais cette ville, comme tous les environs immédiats du Gok-tchaï, jouit d'une telle salubrité que les habitants fortunés de la plaine arrosée par l'Araxe aussi bien que ceux de la plaine de la Koura viennent s'y réfugier, d'Érivan et d'ailleurs, durant l'été.

Les Arméniens de Novo-Bayazid aiment beaucoup les plaisirs de la danse et de la musique. Tous les dimanches, la population danse aux sons de la zourna et du tambourin, et s'amuse sur les rives ombragées de saules du Kavar-tchaï.

26 juillet. — Le temps s'est mis au beau, et un gai soleil nous invite à une promenade matinale. C'est aujourd'hui la fête de saint Tattéos, une des principales de l'année, aussi les rues, pleines d'une foule endimanchée, sont-elles fort animées.

La plupart des boutiques du bazar sont fermées; malgré cela, nous parvenons à faire quelques emplettes de vêtements et de bijoux kurdes, Novo-Bayazid étant une des rares villes où l'on peut s'habiller à la kurde des pieds à la tête. Parmi les pièces que nous avons acquises se trouve une petite lampe en bronze, de forme antique, portant des inscriptions et des ornements assez curieuses. Le reste du jour est employé à des promenades en dedans et en dehors de la ville, appareil de photographie en main.

Kévork, de moins en moins actif, ne nous fait dîner que très tard. Son aspect devient absolument lamentable; il ne fait que dormir et n'est plus bon à rien. Ce soir, il se tenait assis dans un coin pendant que nous prenions notre repas; puis, trouvant que celui-ci ne s'expédiait pas assez vite, il m'interrompit soudain pour me dire: « S'il vous plaît, madame, dépêchez-vous un peu, j'ai sommeil ». Cela le dépeint tout entier!

27 juillet. — Le bagage et Kévork partent en avant dans un fourgon, et nous montons dans l'excellent phaéton du Malakan qui va nous conduire à Délijan. Mon mari avait grande envie de laisser là notre serviteur original, mais Kévork l'a supplié à genoux de l'emmener jusqu'à Tiflis, où il espère trouver quelque emploi, et M. Chantre a fini par céder.

La route longe le lac, perdu un instant de vue, et qui s'offre de nouveau à nos yeux dans toute sa calme et froide beauté. Parmi les pics volcaniques qui surgissent çà et là de ses bords, quelques-uns atteignent 5 400 mètres. Le mont Abdoul-Hassar, à sept vertes de là et à l'angle sud-

ouest, est un cône isolé et écrasé, célèbre par le tombeau d'un saint qu'une légende place à son sommet.

Entre l'angle sud-est et l'angle sud-ouest, le nombre de ruisseaux qui y naissent est considérable. Dans la direction du Daratchitchag, aucune montagne ne conserve ses neiges. Presque toutes sont des cratères éteints, tels que le Davagöz, l'Akh-dagh, la double cime du Nal-tapa, et tant d'autres encore.

Cette belle nappe d'eau reçoit plusieurs rivières et torrents, pour la plupart assez importants, mais elle n'a qu'un seul écoulement, et en été seulement, c'est la Zanga, qui s'échappe au nord-ouest et va se jeter dans l'Araxe, après avoir arrosé la plaine d'Érivan. Seule cette vallée volcanique de la Zanga vient former une fêlure à ce bassin uniforme. Les eaux du Gok-tchaï passent pour être insalubres; elles ne le sont en réalité que dans les parties basses et marécageuses, voisines des embouchures de ses tributaires. Elles sont, paraît-il, un peu salées dans la région sud.

Çà et là, de pauvres hameaux apparaissent, blottis dans les creux abrités, au milieu des rochers, avec la teinte grise desquels ils se confondent. De nombreux tertres, probablement funéraires, s'échelonnent aussi sur les bords du Gok-tchaï; il serait intéressant de les fouiller.

Une presqu'île très découpée, sur laquelle s'élève un vieux *vank* arménien, se présente bientôt. D'ailleurs églises et monastères sont à peu près les seuls vestiges encore debout que l'on retrouve sur ses côtes; il est vrai qu'ils sont très nombreux.

Les pluies récentes ont tellement défoncé le terrain, que je crains à chaque instant de voir les ressorts de la voiture se briser dans les brusques et incessants cahots que provoquent les fondrières. Il faut vraiment la hardiesse des chevaux et des cochers du pays pour oser affronter de telles routes.

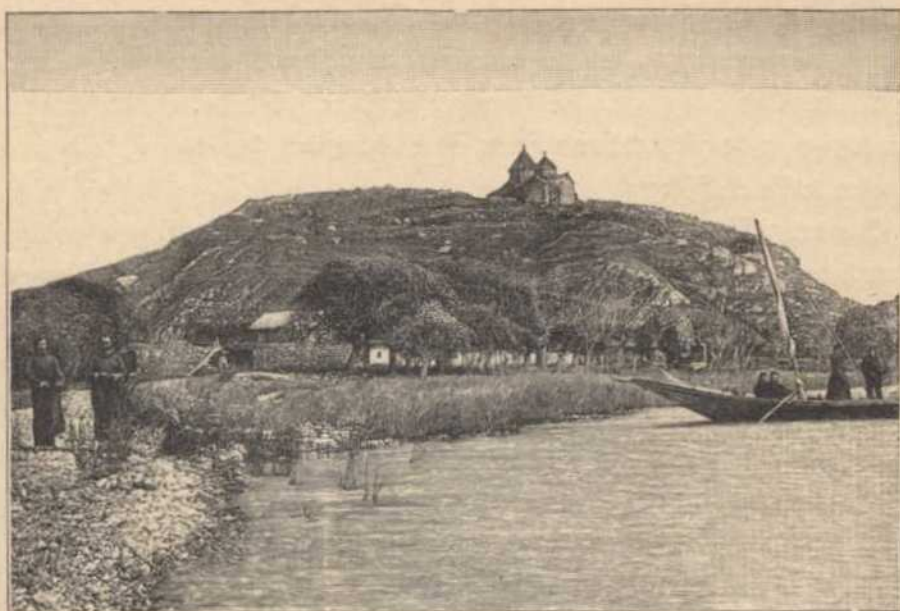
Si nul arbre ne se dresse autour du lac Gok-tchaï, cela n'empêche pas une magnifique flore de se développer dans les éboulis de roches qui bordent la route. Tandis qu'un été torride calcine la plaine, ici fleurit le printemps dans toute sa grâce et sa fraîcheur. Il y a là des scabieuses, des campanules de toutes tailles et de toutes nuances; des mauves géantes, des pavots divers; des chardons jaunes superbes, des orchis, des églantiers, des œillets sauvages.

La vue de cette route fleurie et ensoleillée, après les brumes froides des

hauts plateaux dont l'herbe ne renfermait guère que des gentianes, est bien faite pour nous réjouir les yeux et le cœur. Je voudrais ralentir notre course rapide, afin d'en jouir plus longuement, mais le temps, l'inexorable temps, nous presse sans pitié. De la voix et du fouet le cocher excite ses chevaux de plus belle; les bêtes ardentes redoublent de vitesse, en dépit des accidents du sol; les clochettes de la troïka accélèrent leur carillon joyeux, et nous passons comme un tourbillon entre deux rangées éblouissantes de fleurs sauvages.



LAMPE ANTIQUE.



MONASTÈRE DE SÉVANG.

CHAPITRE XX

L'île et le monastère de Sévang. — Élenovka. — Descente sur Delijan. — Aspect du pays. — Delijan : ses habitants ; station estivale. — La vallée de l'Aksthapha. — Karavansérai, Tiflis.

A RRIVÉS à l'extrémité nord-ouest du lac, la fameuse île de Sévang apparaît avec son monastère célèbre depuis neuf siècles. Cette île, ou plutôt cet îlot, n'est autre chose qu'un jet de porphyre sorti de la profondeur des eaux. Il est situé à portée de voix du rivage, et a environ une verste de longueur sur une demi-verste de largeur. Une église fondée par saint Grégoire et une forteresse s'y élevaient il y a bien des siècles ; l'église a disparu, et la forteresse fut détruite par le dernier khalife ommiade. Actuellement le couvent renferme encore une très ancienne église, probablement fondée par la princesse Mariam, fille du roi d'Arménie, Achot le Grand. Tous les bâtiments sont construits en lave. C'est la résidence d'un archevêque et de plusieurs moines, qui y mènent une vie d'anachorètes, dans des jeûnes permanents et un silence éternel. Du moins ils ne peuvent le rompre que quatre fois par an, dit-on. Les religieux sont, du reste,

envoyés là pour faire pénitence, lorsqu'ils se sont rendus coupables de quelque crime ou de quelque grave infraction. Ils se nourrissent presque exclusivement du produit de leur pêche. Il est difficile, certes, de rencontrer rien de plus mélancolique, de plus séparé des choses de la terre que cette île de Sévang!

Sur ce point du rivage, une galerie couverte servait, il y a quelque temps encore, de passage aux voitures et aux cavaliers par les temps d'orage, car la route est tellement taillée à pic que le vent a maintes fois balayé tout ce qui s'y trouvait. Mais la galerie elle-même a subi l'outrage du temps et des ouragans, et par manque de réparations opportunes, elle est aujourd'hui hors d'usage.

De ces monts porphyriques aux flancs rouillés, il descend parfois de terribles orages, et les solitaires du Sévang doivent assister de leur rocher à des spectacles bien émouvants!

A neuf heures et demie apparaît le village malakan d'Alexandrovka. Puis on arrive à l'extrémité nord du Gok-tchaï à Élenovka, où nous nous arrêtons. Les vagues viennent mourir doucement sur la plage, et de ce point (2 000 mètres) on embrasse une magnifique vue d'ensemble sur toute la cuvette.

Une quantité de poissons se chauffent entre deux eaux, guettés par de nombreux cormorans noirs et des mouettes blanches.

A l'auberge, une bonne vieille malakane nous a préparé un excellent déjeuner dont une superbe truite saumonée fait le fond.

Dans cette auberge règne une exquise propreté, à laquelle nous ne sommes plus habitués depuis longtemps. La vaisselle, les cuivres, étincellent le long des étagères. La bonne vieille, elle-même, est toute blanche et rose dans sa coiffe de toile. Des rideaux immaculés aux fenêtres, une nappe éblouissante sur laquelle se détache la chair rose et délicate de la truite, en voilà plus qu'il ne faut pour nous réjouir les yeux et réveiller nos instincts de gourmets. On plaint moins les solitaires du Sévang quand on pense que c'est là, pendant un certain temps, le poisson qu'ils sont condamnés à manger.

Après Élenovka on continue à longer la rive septentrionale du lac, puis on suit le bord oriental jusqu'au village de Tchouboukli. A partir de ce point on perd de vue peu à peu le Gok-tchaï, car la route s'engage dans une direction opposée.



VUE DU LAC KOK-TCHAI.

Passé Séménovka, où est établie une colonie de Sibériens, on franchit le col de l'Echek-maïdan (2 170 mètres), et alors commence la vraie descente sur Delijan, admirable, vertigineuse, à travers les lacets de cette route fameuse de la Transcaucasie, taillée au milieu de forêts de sapins,

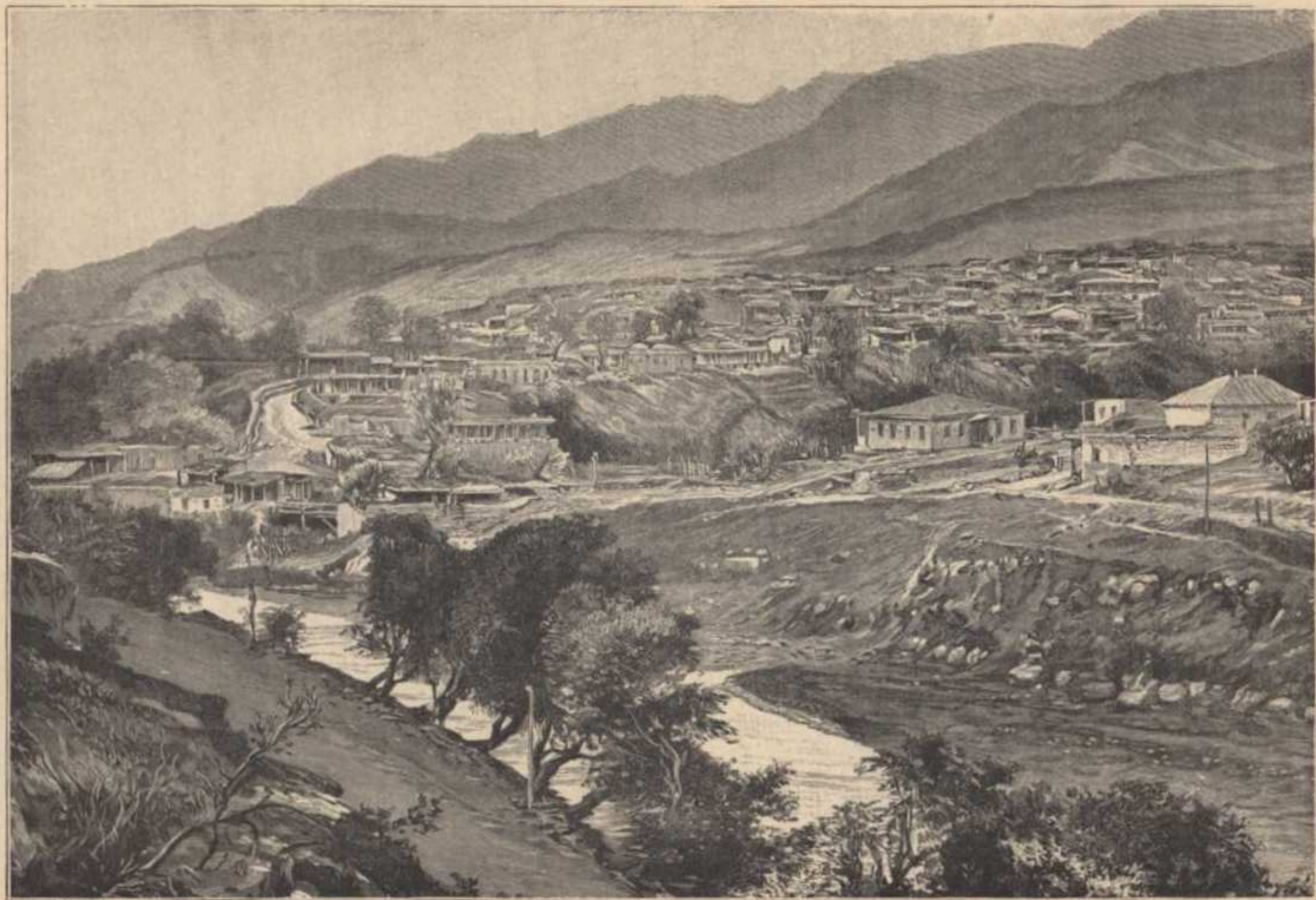


VUE DE DELIJAN.

de chênes et de hêtres. Après une heure de véritable enchantement, on arrive à Delijan (à 1 280 mètres d'altitude), où doit nous laisser le phaéton.

Là encore le paysage change. On est transporté dans une ravissante station estivale des plus fréquentées, et où il se fait un mouvement énorme. Sur la route bordée de villas et d'hôtels, se presse une foule dans laquelle des dames aux élégantes toilettes claires circulent au bras de cavaliers en costume tcherkesse de fantaisie. Des amazones hardies font caracoler leurs montures à travers des arabas trainés par des buffles.

Quelques longueurs étant survenues dans le changement des voitures,



VUE DE KARAVANSÉRAÏ.

j'en profite pour me mêler à cette foule bigarrée, où se voient tous les costumes nationaux du Caucase et de la Transcaucasie. Il y a là des Russes, des Arméniens, des Tatars, des Kurdes, toujours taciturnes, des Géorgiens, des Lesghiens, des Lazes, des Juifs, etc. Ce mouvement s'explique et par la salubrité de Delijan, et par sa situation à la bifurcation de la route d'Érivan à Tiflis et à Alexandropol.

La ville est dispersée sur les bords de l'Akstapha-tchaï, dont les eaux limpides roulent, brillantes et capricieuses, sur un lit de roches. Son aspect est des plus frais et des plus riants.

Ce n'est qu'à sept heures du soir que l'on se met en route pour la station d'Akstapha, où nous devons prendre le train de Tiflis. La nuit est déjà venue, mais une nuit claire toute scintillante d'étoiles. La route est excellente quoique taillée dans un pays des plus sauvages. L'Akstapha-tchaï, dans laquelle se mire le croissant de la lune, longe cette route; les beaux arbres de ses rives, platanes et noyers énormes, s'inclinent vers la fantasque et fouguese rivière pour y baigner leur tête chevelue.

Bientôt on arrive dans une gorge étroite où la rivière coule entre deux énormes parois de porphyre à prismes réguliers, tapissées de haut en bas, sur certains points, d'épaisses forêts de sapins, et qui doivent être d'un merveilleux effet le jour. Le superbe chaos de roches que présente cette vallée entre Delijan et Karavanséraï a été comparé à ceux de la côte de Crimée.

A présent la gorge s'élargit, et soudain mille petites lumières tremblotantes et fugitives annoncent le bourg de Karavanséraï. La station de poste est placée tout en haut du village, et il faut un coup de collier des plus rudes pour l'atteindre. Mais le cocher cingle ses chevaux, qui s'élancent sur le pont de Karavanséraï avec un bruit de tonnerre, et s'arrêtent enfin écumants devant la poste, où le changement se fait très rapidement.

Pendant une étape encore la vallée présente des formations calcaires et porphyriques, puis le pays change et devient plat et monotone. Il reste encore 22 verstes à parcourir avant d'atteindre Akstapha; cette région est particulièrement insalubre en été. La fièvre et les moustiques y règnent en maîtres.

La nuit se fait froide et la lune disparaît. Blottis au fond du phaéton, nous essayons de dormir lorsque s'annoncent, çà et là, des chars à buffles dont les postillons se sont endormis. *Kabarda! Kabarda!* (place!), crie

en vain notre cocher qui retient avec peine ses chevaux lancés au galop. Au même instant un convoi vide arrive par derrière à toute vitesse. Les cris des conducteurs se mêlent, et de toute cette confusion inquiétante on se tire le plus simplement du monde!

Une autre fois, c'est un phaéton qui, désireux d'arriver avant nous à la station, afin d'avoir plus sûrement des chevaux, essaye de nous intimider en laissant croire qu'il conduit un fonctionnaire important, à qui il faut céder le pas. Loin de le faire, notre cocher redouble la vitesse de ses chevaux; c'est, au milieu de la nuit noire, une course insensée. La poussière que soulève notre voiture va incommoder les voyageurs placés derrière nous, qui jettent des cris de paon. Comment se tire-t-on vivant de ces équipées? Dieu seul le sait! Mais la placidité, voisine du fatalisme, des cochers russes finit par vous gagner, et, comme les chevaux, on s'enivre de cette marche aussi rapide qu'imprudente.

A deux heures et demie du matin, on arrive à Akstapha avec une grande avance, car le train pour Tiflis ne part qu'à cinq heures. Dans la gare, en réparation, ne se trouve aucune chambre disponible pour prendre un peu de repos, bien mérité quand on vient de faire 155 verstes d'une seule traite en voiture!

La station est encombrée de voyageurs ensommeillés qui mangent des zakouski, et boivent du thé, en attendant l'heure du train. Enfin celui-ci arrive. Nous prenons définitivement congé de notre excellent compagnon Hambartsoum Kévorkiantz, qui a voulu nous accompagner jusqu'ici. Il va refaire pour rentrer chez lui 75 verstes d'ici Delijan, et 101 de Delijan à Érivan!

Nous montons dans un compartiment dont les occupants dorment à poings fermés sur les excellentes banquettes-lits à deux étages. Accablés de lassitude, nous essayons de faire comme eux. A sept heures du matin, le train entre en gare à Tiflis, dont la vue d'ensemble offre, d'ici, un admirable coup d'œil. Pendant qu'un phaéton nous emporte rapidement vers l'hôtel de Londres, je constate avec surprise que le Tiflis d'aujourd'hui n'a rien de commun avec le Tiflis terne, pluvieux que j'avais connu au mois d'avril. Sous les rayons d'un éclatant soleil, l'aspect en est beaucoup plus brillant et plus gai. Mais la chaleur de fournaise qui y règne, et que répercutent les collines nues qui l'enserrent, vient pleinement justifier son nom géorgien de « Ville Chaude ». Les toitures vertes et rouges des

clochers russes, les coupoles des bains, se pressent sur les bords de la Koura, jetant une note gaie au milieu de la tonalité grise de l'ensemble de la ville. Les vieux quartiers aux maisons de bois vermoulues apparaissent aussi, accrochés les uns au-dessus des autres, s'étouffant à l'envi, sous les rayons blancs d'un soleil de la fin juillet.



CROIX TOMBALE.



GORGE DE BORJOM.

CHAPITRE XXI

Tiflis. — Borjom. — La vallée supérieure de la Koura. — La population d'Akhaltzikh.
Excursion au village de Ciorklis.

NOTRE premier soin en arrivant à Tiflis fut de nous débarrasser de Kévork dont M. Chantre acheva de combler les désirs en lui payant son voyage jusqu'à Rostof, où il avait déjà travaillé, paraît-il, et je crois bien aussi *flirté*. Malgré ses défauts et son caractère impossible, ce garçon s'était toujours montré honnête et dévoué; aussi, en lui accordant cette dernière faveur, étions-nous aussi contents que lui-même.

Arrivés à l'hôtel de Londres, nous n'avons rien de plus pressé que de faire une toilette complète, et d'ouvrir les malles de linge et de vêtements que nous y avions laissées en réserve. Avec quelle joie je déposai ma lourde chrysalide de voyage pour reprendre possession d'une robe claire et légère! Malheureusement ce trajet si rapide en voiture, succédant à la fatigue que nous avons ressentie sur les hauts plateaux du Gok-tchaï, avait achevé d'ébranler ma santé, et à peine avais-je fait peau neuve, qu'un accès de fièvre me cloua sur mon lit.

En ce moment, toutes les notabilités, les autorités civiles et militaires se sont réfugiées dans leurs résidences d'été favorites : Borjom, Abbas-Touman et Khodjori. La ville de Tiflis, en dehors du bazar, offre un aspect assez morne, car tous les plaisirs sont concentrés dans le quartier de la colonie allemande, où abondent les guinguettes, les cafés-concerts, et où se trouvent aussi les deux clubs arménien et russe. Dans ces derniers se rendent chaque soir les négociants, les banquiers, les officiers, qui y passent une partie de la nuit à jouer, à lire et à souper. On aime d'autant plus à prolonger la nuit que la chaleur du jour a été forte.

Une fois par semaine, le mardi, les membres du club arménien y viennent en famille. Ce jour-là, sous les frais ombrages du jardin, se presse une foule d'élégantes jeunes femmes et jeunes filles, vêtues, les unes à la dernière mode parisienne, les autres conservant intacte la tradition du costume national de Géorgie et d'Arménie. Quelques orchestres ambulants se font entendre sous le feuillage, et on les préfère, en cette saison chaude, à la salle de danse. C'est toujours cette éternelle musique asiatique, monotone, à laquelle on s'habitue très bien.

Un orchestre russe se fait entendre aussi dans un kiosque, au milieu du jardin, et là on s'offre le plaisir d'écouter les airs arméniens favoris, tels que le Bayati, la Rapsodie arménienne, d'un charme si pénétrant. De mesures saccadées et pourtant rythmées, se dégage une mélodie généralement triste qui dépeint bien l'état moral des Arméniens.

Je garderai toujours un excellent souvenir de ces soirées passées au club en compagnie de personnes appartenant à l'élite de la société arménienne, et durant lesquelles on s'amusait à découvrir, parmi les nombreuses beautés qui se pressaient sous les ombrages, quelques figures animées de cet éclair de vivacité et d'intelligence, si rare chez ces femmes qui ne sont trop souvent que de belles et froides statues.

A minuit on se réunit autour d'une table où un souper, digne d'un bon restaurant de Paris, vous est servi par des garçons en frac et cravate blanche, après quoi d'excellents phaétons ont vite fait de vous ramener à votre demeure. Les rues sont parfaitement éclairées au pétrole, la police très bien faite, et le temps est loin où les sorties dans Tiflis, après dix heures, étaient réputées dangereuses.

5 août. — C'est aujourd'hui dimanche. Avant de dire adieu à Tiflis, je désire vivement revoir certains points de cette ville, à peine entrevus, entre



VUE GÉNÉRALE DE BORJON.

autres le jardin botanique, le quartier de la colonie allemande, et le parc de Mouchtéid, le bois de Boulogne des Tiflisiens. Deux trotteurs russes, d'un beau noir et pleins de feu, nous y portent rapidement. Notre équipage fringant, habilement conduit, longe une grande avenue, sillonnée de tramways qui s'annoncent à grand renfort d'assourdissants coups de cloche, et bordée de restaurants et de cafés ; une foule en liesse se presse partout.

Le parc de Mouchtéid possède de superbes ombrages. Malheureusement de grands travaux récents l'ont quelque peu bouleversé, et il n'a pas encore repris son ancienne ou plutôt sa future physionomie. Il est encombré d'équipages et de cavaliers. La vue des beaux attelages russes est pour moi un perpétuel sujet d'admiration. Nous revenons par la même longue avenue, d'où se dégage un bruit de musique, de danses, de gaieté.

Le jardin botanique, situé sur la rive droite de la Koura, derrière la forteresse de Naraclea, mérite une mention toute spéciale, car c'est pour le voyageur un des points de Tiflis où l'œil embrasse une des plus belles vues, tant sur la ville elle-même que sur ses environs, notamment sur les derniers contreforts du Daghestan. On aperçoit même la noble cime du Kazbek quand le temps le permet. De plus, le jardin est tracé avec goût, et des eaux courantes roulent et bondissent partout avec un joyeux murmure. Grâce à elles, les plantes et les arbres s'y développent à ravir, et donnent une excellente idée de la belle flore caucasienne. Ce jardin paraît fort goûté des habitants, qui en font un de leurs buts de promenade favoris.

4 août. — Ayant décidé d'employer les quelques jours qui restent avant notre départ à faire une rapide excursion à Borjom et à Akhaltzikh, et à gagner Batoum par Rion, nous partons aujourd'hui.

A huit heures du matin, une voiture vient nous prendre pour nous conduire à la gare. Le temps est magnifique, et en quittant cette belle ville mi-asiatique, mi-européenne, j'en emporte un grand désir d'y revenir un jour.

A la station de Gori, de jeunes enfants viennent offrir au voyageur de petits paniers de délicieuses fraises des bois. A droite s'élève le pittoresque village de Gori avec son antique forteresse et sa caverne légendaire.

Le train nous dépose à la station de Mikhaïlovo. Là nous attend un phaéton pour aller à Borjom par une belle route de poste qui se déroule le long de la Koura, dont la vallée se fait d'autant plus belle qu'on remonte vers sa source, que les Turcs appellent dans leur langue poétique le « Ruisseau des



VUE GÉNÉRALE D'AKHALTSIKH.

perles ». Le cours sinueux de la Koura serpente ici entre deux rangées de montagnes boisées qui donnent au paysage un aspect tout à fait alpestre.

Les superbes forêts de chênes et de pins qui recouvrent les montagnes sont en exploitation. Sur leurs pentes aboutissant au fleuve se voient des *couloirs* percés en ligne droite, et par où l'on fait descendre, comme dans les Alpes, les bois, que la Koura emmène ensuite, sous forme de radeaux, jusqu'à Tiflis.

La chaussée de Mikhaïlovo à Borjom est excellente. Elle est bordée de part et d'autre de nombreux villages aux cultures soignées et prospères. De blanches villas, d'élégants chalets, émergent, çà et là, de la verdure des forêts. Le paysage est de plus en plus pittoresque, à mesure que l'on remonte la rivière, et que l'on s'approche de Borjom. Enfin la charmante station estivale apparaît elle-même, sur la rive gauche de la Koura, que l'on traverse sur un beau pont de fer. L'eau ne fait pas défaut dans cette localité, car, outre la Koura, deux rivières, la Borjomka et la Schawi-Askali, y roulent leurs eaux capricieuses.

A Borjom (800 mètres d'altitude), nous sommes reçus chez M. Moutaffian qui habite avec sa famille un ravissant chalet dans la partie haute de la ville. Celle-ci, résidence favorite d'été des habitants riches de Tiflis, est considérée comme le Baden-Baden de l'Orient. Elle possède d'excellentes eaux thermo-alcalines et un établissement thérapeutique des mieux organisés. Mais sa description n'étant plus à faire, je n'y reviendrai pas. Je mentionnerai seulement que j'ai emporté un souvenir excellent de son site superbe au milieu de forêts de sapins, et de l'hospitalité si aimable qui nous y a été accordée.

5 août. — Nous voici à présent sur la route de Borjom à Akhaltzikh, où nous roulons en compagnie de M. Moutaffian, qui a bien voulu nous servir de compagnon et de guide. Les belles forêts de conifères ont cessé peu après Borjom, les montagnes se sont dénudées, mais elles n'en sont pas moins pittoresques, surtout qu'à chaque instant apparaît, accrochée au flanc abrupt d'une montagne aride, quelque ruine géorgienne, château fort ou église d'un style charmant.

A moitié chemin de Borjom à Akhaltzikh, on trouve le village d'Atz-khour, situé au débouché d'une étroite vallée d'où s'échappe la Koura. Ce village, que domine un vieux et pittoresque château fort géorgien, est habité

par des Géorgiens musulmans de la famille *Adjare*. L'abondance de ces ruines ne dit que trop combien était peuplée jadis toute cette région, théâtre de tant de luttes intestines, et de tant d'incursions au temps des guerres contre les Turcs.

Tandis que nous roulions vers Akhaltzikh, je remarquai soudain qu'à la vue d'une *pe-rekladnaïa* venant en sens inverse de nous, notre compagnon avait fait une moue manifeste. La voiture de poste contenait un pauvre vieux pope arménien qui, à mon grand étonnement, cherchait à se rapetisser dans sa houppe. Je demandai la clef du mystère à M. Moutaffian qui ne pouvait s'empêcher de rire à la vue du mal que le

pauvre prêtre se donnait pour se dissimuler dans sa charrette, et il m'expliqua qu'une superstition populaire chez les Arméniens veut que la rencontre d'un vieux prêtre seul en voiture, le matin, soit un présage de mort. Le pauvre homme avait donc conscience du pénible effet que sa vue allait produire, et il nous en demandait, en quelque sorte, pardon. Quelques instants après cette fâcheuse rencontre, il m'arriva d'éternuer : notre ami me déclara en riant que c'était là, du moins, un très heureux présage.

La population, à mesure que l'on s'approche d'Akhaltzikh et de la frontière de Turquie, change manifestement d'aspect. Sur la route vont et viennent des gens

d'origine turque. Je n'ai jamais vu encore autant de blonds. Les Arméniennes sont voilées ici comme de véritables musulmanes ; leur vue fait penser à de blancs fantômes errant au milieu des vivants. De nombreux



LE RABBIN D'AKHALTZIKH.



VIEILLE JUIVE D'AKHALTZIKH.

Juifs se pressent aussi aux abords mêmes de la ville, où nous arrivons à onze heures du matin.

Akhaltzikh, l'ancienne cité Ak-Kissar (forteresse blanche), était, sous la domination musulmane, un grand marché d'esclaves géorgiennes. Jadis chef-lieu du pachalik ture d'Akhaltzikh, cette ville fut enlevée aux Ottomans par les Russes en 1829. C'est aujourd'hui un point stratégique im-

portant comme ville frontière, et un des principaux entrepôts du commerce de la Caucasic avec la Turquie. Elle est située à plus de 1000 mètres au-dessus de la mer Noire, et comprend deux parties distinctes, l'une ancienne, l'autre neuve, séparées par le Poskovtchaï, affluent de la Koura. Les vieux quartiers, que domine la forteresse, aujourd'hui transformée en hôpital, se distinguent par leurs maisons à demi souterraines et en partie ruinées, étagées contre une colline d'un aspect rendu fort triste par l'absence de toute végétation. C'est là qu'habitent



JUIF D'AKHALTZIKH.

les Géorgiens, les Musulmans et les Juifs. Dans les quartiers neufs, occupés surtout par les Arméniens, se voient des maisons bien bâties, des jardins, un bazar où règne une certaine activité, et où le regard est attiré particulièrement par les boutiques des bijoutiers si habiles à travailler le filigrane. Plusieurs églises se dressent çà et là, et leurs clochers à toiture verte semblent lutter victorieusement dans les airs, avec les vieux minarets branlants de l'ancienne cité. Mais le principal attrait de cette ville réside pour nous dans la variété de sa population, et notamment dans sa colonie juive, que mon mari désirait vivement étudier.

Les Juifs d'ici prétendent habiter Akhaltzikh depuis la dispersion de Jérusalem. Beaucoup d'entre eux portent les cheveux en tire-bouchons; ils

sont presque tous blonds ou roux, et ont les yeux bleus, et surtout verts. Comme on le voit, ils offrent un type tout à fait à part. De plus, ils ont une grande ressemblance avec les Géorgiens, dont ils parlent la langue.

La plupart des Arméniens fixés dans cette ville sont originaires d'Erzeroum. M. Moutaffian, dont la famille a précisément émigré de Turquie, y possède encore la maison paternelle, où il nous offre une cordiale hospitalité.

En ce qui concerne les Juifs, il fallait avant tout obtenir du rabbin de nous faciliter nos études chez ses coreligionnaires; aussi, notre hôte l'ayant invité à prendre le thé chez lui, nous fîmes sa connaissance. Mis au courant de nos intentions, il nous promit de fort bonne grâce son concours. Ce rabbin est un vénérable patriarche à barbe blanche, coiffé d'un bonnet, et enveloppé d'une pelisse gar-



ARMÉNIENNE D'AKHALTZIKH.

nie de fourrure. Il est de petite taille; sa figure est très expressive. Il nous conduit lui-même dans le quartier juif, dont nous commençons la visite par les synagogues, car il y en a deux, situées l'une à côté de l'autre : une seule n'est pas suffisante pour contenir la nombreuse colonie, à l'occasion de certaines fêtes. Dans la principale synagogue, le rabbin nous montre plusieurs talmuds fort anciens et soigneusement roulés sur des cylindres, enveloppés de housses de soie. Puis il nous conduit dans une

maison israélite qui devient le centre de nos opérations, et où de nombreux individus d'un type beau et caractérisé viennent se prêter avec complaisance aux opérations de mon mari.

Je n'ai pas autant de succès que lui, car les difficultés sont toujours les mêmes lorsqu'il s'agit de mesurer les femmes, qui se défendent et veulent se sauver. Je leur barre en riant la porte, et avec l'insistance courtoise de M. Moutaffian auprès d'elles, je parviens à en apprivoiser quelques-unes. Mais ce qui est bien frappant chez la population féminine, c'est la petitesse extraordinaire de leur taille. On les dirait presque naines. Je crois qu'il faut attribuer ce manque de développement à la précocité extraordinaire des mariages. Une fillette de neuf à dix ans qui berce son petit frère, et que je trouve très gentille et très sage, est déjà fiancée, me dit-on, et sera mariée prochainement à un gamin guère plus âgé qu'elle !

Les maisons israélites, sauf exceptions cependant, n'offrent pas ce grand air de propreté et de netteté des maisons arméniennes. Les chambres, très basses, sont couvertes de tapis et entourées de coussins qui servent de sièges et dans lesquels grouille la vermine. A peine assise depuis un instant sur l'un d'eux, je me sens envahie de démangeaisons terribles ; les puces sautent sur mes mains et jusque sur le papier où j'écris !

Les Juives sont à peu près toutes blondes ou rousses avec des yeux verts. J'en remarque peu de jolies ; l'une d'elles offre pourtant un type remarquable. Elle est plus grande et plus développée que ses compagnes, et ses nattes d'un beau blond vénitien encadrent le pur ovale de son visage que deux grands yeux verts illuminent. Je désirerais vivement la photographier, et je lui en demande la permission. Elle consent, sort pour faire un brin de toilette, puis quelques instants après on m'apprend qu'elle est allée au bain, afin de se dérober à sa promesse. Voilà comment m'a indignement trompée la plus belle Juive d'Akhaltzikh !

Les mêmes difficultés se renouvellent dans les autres maisons où l'on me conduit. Malgré les instances du rabbin et de leurs maris, les femmes se bloquent dans leurs chambres et refusent d'en sortir. Il faut encore les prendre d'assaut. Cette comédie n'est pas sans nous amuser fort, et nous avons grand'peine à conserver un semblant de sérieux. Heureusement que la présence de mon compagnon intimide quelque peu ces dames. Elles se résignent donc, j'en mesure quelques-unes encore. Mais en sortant de là, j'étouffe littéralement ; l'air fade et vicié de ces maisons vieilles et mal

tenues me soulève le cœur, et ce n'est qu'après avoir humé l'air du dehors, que je me sens en état de prendre part au déjeuner qui nous attend dans la vaste et belle demeure de notre hôte.

L'après-midi tout entier est consacré à la visite du quartier arménien. La tâche est ici, grâce à notre compagnon, beaucoup plus facile, et nous prenons rapidement une belle série de mensurations.

Je ne trouve rien de plus élégant que le costume des Arméniennes d'Akhaltzikh. La beauté des tissus employés, la simplicité charmante des vêtements, la richesse de bon goût des bijoux, constituent un ensemble des plus harmonieux et qui contribue à faire valoir le type vraiment remarquable de ces femmes. Leur coiffure de gala surtout, composée d'un diadème de monnaies d'or et d'argent, d'où descendent le long des tempes, et jusque sur la poitrine, des pendeloques de perles fines terminées par des monnaies anciennes, est bien ce que l'on peut voir de plus seyant. Parmi les bijoux que j'ai eus entre les mains, se trouvait un collier en or d'un goût fort artistique, et en même temps d'un style archaïque. Il se composait d'une superposition de plusieurs rangs de pendeloques en forme de poissons.

Jalouses de leur splendide costume, les belles Arméniennes d'Akhaltzikh en gardent soigneusement le monopole. Il est fort difficile de se procurer soit des tissus absolument locaux, soit des bijoux, qu'il faut faire fabriquer sur



MOSQUÉE DE CIORKKLIS.

commande, car on en trouve rarement dans le commerce. Ici, comme partout ailleurs en Arménie, les femmes se montrent des ménagères parfaites. Leurs maisons, de construction bizarre et faiblement éclairées en général, sont d'une propreté exquise.

Nos opérations terminées, M. Moutaffian nous emmène à 5 verstes de là, visiter le village de Ciorklis, habité en partie par des musulmans, en partie par des Arméniens. On y voit une mosquée actuellement en réparation. Des Turques aux costumes de couleurs éclatantes font la dinette sur l'herbe dans un jardin ombreux. Les environs d'Akhaltzikh sont très riches en vergers, qui produisent notamment des pommes magnifiques.

Le village de Ciorklis est construit en gradins non loin du Poskov-tchaï; à demi enfoui dans la verdure, il offre un aspect des plus agréables. C'est le lieu de promenade favori des habitants d'Akhaltzikh, qui y viennent le dimanche prendre leurs ébats en famille.



ARMÉNIENNE D'AKHALTZIKH.



KERASSUNDE.

CHAPITRE XXII

Abbas-Touman : son site, ses eaux. — Les forêts. — Départ pour Rion. — Route splendide. — Le col de Zekari. — La flore. — Villages innèrés. — La station d'Abanov, ses eaux thermales. — Le village de Bagdad. — Arrivée à Rion et à Batoum. — Trébizonde. — Kerassunde. — Samsoun. — Stamboul. — Smyrne. — Marseille.

APRÈS cette promenade nous prenons définitivement congé de M. Moutafian, grâce auquel notre voyage s'est si agréablement achevé. Nous aurions beaucoup désiré ne pas quitter cette belle région sans visiter le village de Kertwis et ses nombreuses cavernes, le monastère souterrain de Wardzia et Akhalkalaki; malheureusement le temps nous manquait, il fallut bien y renoncer. A cinq heures du soir, nous montons dans un excellent phaéton à quatre chevaux, qui nous emporte vers Abbas-Touman.

La route qui longe le Poskov-tchaï monte toujours. Les forêts réapparaissent sur les flancs des montagnes environnantes. L'air devient plus vif, surtout après le coucher du soleil, et le paysage plus pittoresque à mesure qu'on approche de la station estivale qui nous apparaît à la nuit tombante, dans un cadre extrêmement agreste.

Abbas-Touman est situé dans une étroite vallée bordée de splendides

forêts de sapins, et traversée par un torrent aux nombreuses cascades, sur les rives duquel se pressent une profusion de chalets et de villas, tous plus élégants les uns que les autres, ainsi que des hôtels. Cette vallée est moins encaissée et moins sauvage que celle de Borjom ; mais elle est, je crois, plus saine que cette dernière.

La vue de cette station coquette et mondaine, au milieu de ce pays solitaire, est bien faite pour surprendre le voyageur qui vient de parcourir une route bordée de ruines et de villages abandonnés. Dans ce coin pittoresque du Caucase, se presse une foule de baigneurs attirés par des sources thermales salines. Celles-ci jouissent d'une grande réputation chez les indigènes : Arméniens, Imères, Turcs, etc., usent et abusent des bains, paraît-il, jusqu'à l'évanouissement et même jusqu'à la mort.

Un voyageur russe, M. Djanehew, a fait le récit d'une excursion dans cette contrée, qu'il appelle avec Borjom la « Perle du Caucase ». Il fournit sur Abbas-Touman et ses eaux certains renseignements que je lui emprunterai.

C'est vers la fin de 1870 que le docteur Rimmel a organisé l'exploitation de cette station thermale, et il l'a fait de telle façon qu'on ne trouve pas la pareille dans toute la Russie. La quantité totale d'eau fournie journellement par les trois sources d'Abbas-Touman atteint le chiffre de 86 000 vedros (le vedro vaut 12 litres environ), et la température de ces eaux varie entre 57 et 55 degrés Réaumur. L'une des meilleures installations de l'établissement thermal est celle des chambres réfrigérantes. L'eau est amenée par des tuyaux hermétiquement fermés dans quatre chambres cimentées. Dans chacune d'elles, le conduit qui contient l'eau destinée aux bains est refroidi par de l'eau de source, laquelle produit chaque fois un abaissement de 4 degrés. De sorte qu'en passant successivement par les quatre chambres, l'eau chaude de 57 degrés est refroidie jusqu'à 21 degrés.

L'établissement, qui contient trente-deux baignoires, est établi avec confort, voire même avec luxe. On y donne également des douches, des bains de vapeur, des bains électriques, de l'eau pulvérisée pour inhalations, etc.

En 1860 on regardait les eaux d'Abbas-Touman comme salino-sulfureuses et alcalines ; en 1880 comme sulfureuses et alcalines ; depuis on leur refuse toute propriété minérale, et on les classe aujourd'hui parmi les eaux indifférentes, ou plutôt thermales. Elles sont en effet simplement ther-

males, et conviennent aux personnes affaiblies, convalescentes ou nerveuses. Dans tous les cas, Abbas-Touman mérite de devenir une station climatérique qui conviendrait, paraît-il, aux phthisiques.

Nous descendons à l'hôtel du Centre où, non sans peine, on nous donne une chambre, et de là nous allons saluer M. Yanowski, le curateur de l'arrondissement scolaire du Caucase, qui vient y passer l'été. M. Yanowski avait mis à notre disposition tout le personnel enseignant des villes que nous avons parcourues, et nous avait comblés à Tiflis d'attentions bienveillantes, aussi ne voulions-nous pas quitter le territoire russe sans le remercier et lui témoigner de vive voix notre reconnaissance. C'est en compagnie de M. Yanowski et de son aimable famille que se passa la soirée pendant laquelle nous avons eu le plaisir de faire la connaissance de M. Markow, le jeune et distingué physicien qui a accompli dernièrement l'ascension complète de l'Ararat.

6 août. — C'est aujourd'hui même que nous atteindrons Batoum, le départ du *Tigre* ayant lieu demain. D'Abbas-Touman à Rion par les montagnes, l'étape est jolie (100 verstes) et pourtant elle va être faite d'une traite par les mêmes chevaux.

Le départ est fixé à cinq heures du matin. Quel dommage de ne pouvoir flâner ici quelques jours, au milieu de cet air pur et vivifiant des forêts! Aux lueurs du soleil levant, et sous la rosée du matin, les volets de quelques matineux habitants s'entr'ouvrent, tandis que je jette un regard de regret sur ce site, véritable bijou de la nature.

On continue à suivre la ravissante vallée de l'Abbas-Touman-tchaï, qui court sinueux et limpide sur un lit caillouteux. Le soleil monte à l'horizon, et dore à présent les montagnes couvertes d'épaisses forêts. On quitte la vallée. La route est neuve, bien tracée, taillée à pic dans le flanc d'une montagne boisée. On s'élève rapidement; dans le bas, la rivière apparaît comme un mince ruban d'argent. Nous ne quittons pas la forêt, où les oiseaux entonnent leur hymne matinal, s'égosillant dans les hautes branches, au milieu du mystère de la forêt humide et fleurie.

Pas un être humain ne s'est encore offert sur notre route depuis Abbas-Touman. Un premier groupe se dessine pourtant au loin, composé de quelques beaux Lazes à barbe et à cheveux blonds, longs et bouclés, d'une élégance achevée sous leurs haillons. Ils conduisent devant eux quelques baudets lourdement chargés. A ce convoi en succèdent d'autres, et désor-

mais Lazes, Mingréliens, Gouriens, deviennent nos compagnons de route. Tout à coup surgit sur le bord du chemin un chasseur laze, fusil en main, que l'on prendrait volontiers pour un brigand.

Les forêts cessent, et de superbes basaltes à petits prismes les remplacent. A ce moment apparaît une flore qu'il n'est pas exagéré de dire fabuleuse : *Echinops*, grandes centaurées; *Stellaria nemorum*, grandes véroniques; *Alesemilla vulgaris*, etc. Il faudrait la compétence d'un botaniste pour se reconnaître au milieu d'une telle variété. Mais hâtons-nous de dire que nous nous trouvons précisément dans cette partie de la Caucasic, non seulement célèbre pour la beauté de ses sites et l'abondance de ses eaux thermales, mais encore pour la magnificence de sa végétation, que nulle autre région ne peut lui disputer. On se croirait au milieu d'un jardin botanique naturel dans lequel un désordre incomparable aurait présidé à la classification des richesses végétales. C'est une véritable féerie. Des aigles et des ours sont les hôtes de ces lieux splendides.

A huit heures du matin se présente un premier village habité par des Tatars dont les troupeaux paissent l'herbe de ces pâturages. A huit heures et demie nous atteignons le col de Zékari (2 600 mètres d'altitude), d'où l'on embrasse une vue très étendue sur toute cette région montagneuse, qui domine la vallée du Rion et la côte de la mer Noire. C'est à partir de ce col que s'abaisse la chaîne adjaro-iméretienne, qui sépare les eaux de la Koura de celles du Rion.

Dès à présent commence la descente sur la fertile vallée du Rion, descente de 40 verstes. Le cocher double ses traits et consolide l'ensemble de l'équipage, car la route est taillée à pic, et ses tournants sont si brusques qu'on ne saurait prendre trop de précautions, étant données l'absence de frein à la voiture et la vivacité des chevaux.

Immédiatement après le col, apparaissent des rhododendrons qui tapissent littéralement les parois abruptes de la montagne. De nombreuses sources ruissellent çà et là, et traversent la route. Celle-ci, de construction récente, n'a pas encore été ouverte à la poste. Elle n'est pas fréquentée, et est même complètement envahie d'herbe en maints endroits. Elle est, dans tous les cas, d'une pente très raide (50 mètres par kilomètre) et ne doit guère être praticable la nuit. On se sent au milieu d'une nature vierge, tant la main de l'homme se fait peu sentir dans ce coin de la terre, qui mériterait d'être plus connu.

Dans les forêts se voient l'érable, le frêne, le chêne, le tilleul, l'orme, le cornouiller, le laurier-cerise, l'yeuse, et, à côté de ceux-ci, des bouquets de pins et de sapins. A mesure que l'on s'enfonce davantage dans



LÂZES DE BAYOUM.

la gorge étroite, on constate que ces forêts sont en grande exploitation. Mais il serait plus juste de dire qu'elles sont massacrées, car rien ne peut donner une idée du désordre indescriptible qu'elles offrent parfois. Le sol est jonché d'arbres de toutes sortes, abattus à la hache, par-dessus d'autres troncs séculaires pourris de vieillesse.

Le cocher juge prudent de nous faire descendre de voiture. Il ôte deux

chevaux à son attelage, car, sur ce point, la route, en partie emportée, est rien moins que rassurante. Peu à peu on se rapproche du fond du ravin où coule un ruisseau jaseur, dont le lit, encombré çà et là de troncs d'arbres, le fait rebondir en cascates.

Vue d'en bas, cette route, que l'on vient de parcourir depuis le col, ressemble, avec ses tournants courts, à un cirque romain taillé dans la montagne, et j'ai peine à me figurer que notre voiture a passé là !

Enfin nous voici au fond du ravin, tapissé de lauriers du Caucase, et au bord du Kerchebeti aux eaux écumantes. On est comme écrasé, perdu dans cette gorge resserrée dont les hautes parois de rochers, couvertes d'un opulent manteau de verdure, se dressent de toutes parts menaçantes et superbes, comme pour terrifier et ravir les êtres chétifs qui osent s'y aventurer.

De nombreux arabas, trainés par des buffles, annoncent l'approche des villages. Des Imères nous saluent gracieusement à la turque en passant.

Après cette grande descente, chevaux et gens s'arrêtent pour respirer. Notre cocher arménien, dont le nez aquilin, les cheveux et la barbe frisée reproduisent rigoureusement le type assyrien des bas-reliefs de Ninive et de Babylone, adresse à ses chevaux haletants un petit discours de circonstance, bien fait pour préparer à la patience ces nobles bêtes qui l'écoutent attentivement. Il leur tire les oreilles, à tour de rôle, méthodiquement, et sans faire d'omission. « Cela les repose et les encourage », me dit-il en souriant.

A une heure et demie on arrive à Zekari-Abânov, petite station aux eaux thermales et minérales. Elle se compose d'un groupe de dix à douze chalets, et les gens qu'on y voit ont l'air bien malade ! Pourquoi faut-il que les hommes souffrent dans un pays où la nature est si prodigue de ses dons ! C'est que, hélas ! dans la plaine du Rion proprement dite, où croît une si exubérante végétation et où, sans beaucoup de peine, l'homme trouve sa subsistance, celui-ci s'abandonne à l'indolence ; il se nourrit mal, vit dans des demeures sordides, au milieu d'une température chaude et humide, foyer de miasmes de toutes sortes. De nombreuses plantes vénéneuses y remplissent l'air de leurs exhalaisons narcotiques (jusquiame, sureau fétide, etc.), et tout cela contribue à la mauvaise santé des habitants.

Nous passons justement devant un village imère aux pittoresques maisons

de bois. Les habitations et les greniers à provisions apparaissent, perdus au milieu d'un fouillis de végétation du plus charmant effet. Malheureusement la malpropreté règne aux alentours. Çà et là, de grandes cruches d'argile attendent l'heure de la vendange. On sent que la ménagère ne le cède en rien en paresse à son mari. D'ailleurs ces femmes, belles, grandes, minces, sont apathiques et leur négligence se révèle jusque dans leurs vêtements.

Pendant que je contemple cette belle et fertile vallée du Rion semée de misérables villages, ma pensée se reporte sur les hauts plateaux arméniens, si âpres, si rebelles parfois à la culture, et dans la plaine de l'Araxe incendiée par un soleil ardent, où la lutte de l'homme avec la terre est rendue encore plus acharnée par la rareté de l'eau. Et pourtant combien était différent l'aspect de leurs villages, les uns inhabitables en été, les autres enfouis sous la neige en hiver! Quel air de propreté, d'ordre, de travail opiniâtre, se lisait dans les demeures et sur les visages des tenaces paysans arméniens et des Tatars de l'Aderbeïdjan! C'est leur paresse invincible, le laisser-aller matériel et moral qui placent les habitants de cette contrée, où la nature s'est montrée si prodigue de tous ses dons, bien au-dessous de leurs laborieux voisins. En dépit de sa beauté physique incontestable, de ses manières distinguées et chevaleresques qui font de chaque paysan un parfait gentilhomme, de ses aptitudes oratoires qu'on dit merveilleuses, le Mingrélien, l'Imère, végète péniblement.

Ce n'est qu'à une heure de l'après-midi qu'a lieu notre première halte, les chevaux ayant besoin de repos, dans une prairie, au bord de la rivière de Bagdad. Deux heures après on se remet en marche, et l'on atteint bientôt le village de Bagdad où se termine la descente.

Nous rencontrons de nombreux chars attelés de bœufs, dans lesquels sont couchés des malades qu'on mène aux eaux voisines. Des femmes imères y vont aussi, montées à califourchon sur de paisibles rossinantes.

Peu après Bagdad, la route traverse une magnifique forêt de chênes, qui va, dit-on, presque jusqu'à Koutaïs. Enfin à cinq heures du soir, le phaéton nous dépose à la station de Rion, et à onze heures nous entrons en gare à Batoum où le commandant du *Tigre*, M. Niel, nous a fait la surprise de venir nous attendre.

En quelques heures, de 8 000 pieds d'altitude nous étions descendus au niveau de la mer. Après l'air vif et léger d'Abbas-Touman et du col de

Zekari, nous nous trouvions transportés dans une atmosphère humide et lourde, très fatigante. Cette journée qui n'a été qu'un long enchantement, me rend encore plus pénible l'idée que c'est fini de nos courses vagabondes, de notre vie nomade, pleine de surprises, d'imprévu, et si bonne malgré ses fatigues. C'est toujours ainsi, hélas. Quand on commence à se familiariser avec un pays, une langue, des mœurs nouvelles, au moment où l'on profite avec fruit de ce que l'on voit et de ce que l'on entend, c'est alors qu'il faut s'en aller tristement. Aussi est-ce avec une grande mélancolie dans l'âme que je me couche, et malgré ma lassitude, le sommeil se fait longtemps attendre.

7 août. — De grand matin, notre bagage a été transporté à bord du *Tigre*. Là les passagers affluent et le pont se garnit rapidement. De vieilles Turques, affreusement laides et soigneusement empaquetées, escaladent avec peine l'échelle, tandis que d'autres se sont hissées sur le dos de *mouchas*, beaux Lazes qui contrastent vivement avec leur fardeau. Tout près de nous, un Anglais prêt à partir a fait son chargement de telle façon que son bateau est complètement couché sur le flanc gauche!

Après dîner, la manœuvre du départ commence, et le *Tigre* ne tarde pas à se mettre en marche. Il faut dire adieu, ou plutôt au revoir, à cette terre du Caucase si belle et si hospitalière. Longtemps j'aperçois Batoum, la côte verdoyante, et les hautes montagnes de l'Adjarie, dont les forêts moutonnent sous les rayons du soleil couchant. Le plaisir de rentrer en France est atténué par le regret de quitter ce beau pays et des amis dont l'accueil restera toujours parmi nos meilleurs souvenirs. Jusqu'au dernier moment leur sollicitude se fait sentir, puisqu'en mettant le pied sur le bateau, nous avons reçu un envoi de fruits d'Érivan.

Parmi les passagers se trouve une famille de Juifs de Boukhara qui va à Jaffa, puis de là ira à Jérusalem en pèlerinage. Une promenade sur le pont ne manque pas d'intérêt. Les passagères juives, lazes, turques s'étirent paresseusement. Quelques Persans ont installé leurs samovars et apprêtent le thé pendant que d'autres, tournés vers l'Orient et accroupis sur leurs talons, prient Allah avec ferveur.

Le 9, nous stoppons devant Trébizonde, où l'on charge 1800 moutons, encombrante et gênante marchandise qui envahit tout et devient un supplice.

La ville de Trébizonde, l'ancienne *Trapezus*, bien éclairée par le soleil



TRÉBIZONDE.

levant, offre un très beau coup d'œil. Depuis que le gouvernement russe a frappé d'un droit le transit des marchandises pour la Perse, cette ville est devenue le grand port d'expédition pour ce pays. En somme il y règne un mouvement commercial considérable. Et pourtant la rade de Trébizonde est mauvaise; par la grosse mer, les navires ne peuvent y entrer, et sont obligés d'aller mouiller à plusieurs milles de là, dans l'anse de Platana.

Les principaux produits du pays sont les cerises, les noisettes, les noix, les haricots et les châtaignes.

Je revois avec plaisir le bazar et, en particulier, le quartier des bijoutiers si habiles à fabriquer les objets en filigrane. Des Grecs, des Turcs et des Arméniens se pressent en foule dans ses rues. Des paysannes turques chargées de différents produits de la campagne circulent péniblement, car la chaleur est très forte; elles étouffent derrière le voile sombre qui leur couvre la tête. Les Grecques, au contraire, parfois très jolies, se montrent à visage découvert. Le papakh des Caucasiens et le bachlik des Lazes se mêlent aux turbans des musulmans. Les Lazes sont nombreux dans le vilayet de Trébizonde. On sait que leurs femmes sont renommées pour leur bravoure, et que quelques savants ont émis l'opinion qu'elles pourraient bien être les descendantes des Amazones, les illustres guerrières des bords du *Thermodon*.

Les rues sont encombrées de chiens absolument galeux, et l'on retrouve là les portefaix tures, chargés d'énormes fardeaux, qui s'avancent en criant gare! Ils justifient pleinement l'expression, devenue proverbiale, de « fort comme un Turc ». Les mendiants ne manquent pas non plus, et derrière le voile mal assujéti des vieilles musulmanes on aperçoit des visages plus ou moins rongés par des plaies hideuses.

Trébizonde est sillonnée en tous sens par des caravanes de chameaux. On y voit une seule mosquée ancienne, celle de Sainte-Sophie. Cette ville est coupée par un joli ravin très vert et d'un riant aspect. Nous la parcourons à la hâte, hélas! comme la première fois, car l'escale est courte. Nous regagnons à la course le bateau prêt à partir. Le soleil nous aveugle, et il fait une chaleur de 40 degrés.

Aux abords de Kerassunde, les montagnes de la côte sont complètement couvertes de noisetiers. Leurs fruits sont la principale exportation de cette ville, dont le climat compte, avec celui de Sinope, parmi les plus doux. La

ville actuelle s'élève sur l'emplacement de l'ancienne Pharnace, et son nom vient très probablement de l'abondance et du parfum de ses cerises. On sait que le cerisier (en arménien *kerasse*) fut importé de cette ville par Lucullus.

Quoique courte, l'escale de Kerassunde, où l'on doit prendre quelques marchandises, nous permet d'aller à terre. Un passager grec, riche négociant de cette ville, nous a offert de nous emmener chez lui prendre des rafraîchissements.

Par un beau coucher de soleil, nous gagnons la côte. Des femmes grecques se baignent dans la mer, au pied de la colline sur laquelle est bâtie une partie de la ville et que couronnent des vestiges cyclopéens, restes de l'antique Pharnace. M. C... nous mène tout en haut, à sa demeure, bâtie dans le style d'un petit palais grec. Du jardin de cette charmante habitation, je contemple émerveillée le beau spectacle de la mer et de la côte. La nuit se fait lentement. Une à une les étoiles s'allument dans le ciel. Une brise très fraîche a succédé à la chaleur accablante du jour. Un calme immense se fait en moi, une joie muette m'envahit, à la vue de cette mer paisible, sillonnée de voiles blanches qui entrent en hâte, et de cette sereine beauté d'une nuit d'Orient. Kerassunde avec son climat si doux, sa situation si coquette au-dessus des flots bleus, ses maisons de marbre blanc noyées dans la verdure des bois de noisetiers, me semble un paradis. Assise dans le jardin en terrasse, une moisson de roses superbes sur mes genoux, je jouis avec délices de cette minute d'enchantement, trop courte, hélas! car le sifflet du *Tigre* nous rappelle déjà.

Après avoir pris du sirop avec de l'eau glacée, nous redescendons pour rentrer à bord. La nuit est venue, et quoique le firmament scintille d'étoiles, il est difficile de circuler dans les rues, mal éclairées de loin en loin par quelques rares lanternes. Un domestique armé d'un gros fanal nous escorte dans ces dédales pierreux où, bien qu'il soit à peine neuf heures, on ne rencontre pas une âme. Il n'y a que quelques veaux et vaches solitaires, auxquels on se heurte çà et là.

Le 10, qui est un dimanche, le *Tigre* stoppe à dix heures du matin en face de Samsoun, où il y a beaucoup de marchandises à prendre. Les grincements du treuil et les bêlements des moutons font un tel tapage que j'ai hâte de gagner la terre.

Samsoun, l'ancienne colonie milésienne d'*Amissus*, est d'un abord très

difficile, et il n'est pas toujours possible aux barques d'atteindre le quai. Il faut avoir recours à des porteurs. On y ferait pourtant, dit-on, facilement un port. Le mouvement commercial à Samsoun est considérable, et augmente encore d'année en année. C'est un des plus grands marchés pour les céréales de l'Asie Mineure.

La grosse chaleur passée, le commandant nous emmène à terre dans son you-you. Après avoir pris le café ture sur la terrasse de l'agence des Messageries, le directeur, M. Spadaro, nous fait faire une promenade à travers la ville, qui n'offre rien d'intéressant. Une grande mosquée à deux minarets en est le monument principal. La population est composée de Grecs et de Turcs. Les femmes grecques portent la coiffure ronde microscopique, et offrent ici un type particulièrement brun. La ville renferme des maisons très bien bâties; des rues neuves sont en voie de création, et avec le temps Samsoun se développera et prendra de l'importance. Il y a 11 000 habitants.

Chez M. Spadaro, dont l'accueil est des plus aimables, nous avons l'honneur de faire la connaissance de S. E. Aali bey, vali du vilayet de Trébizonde. Il nous invite à dîner le soir chez lui, car le *Tigre* ne repart que le lendemain. C'est une vraie escapade : nous acceptons et c'est dans un ravissant jardin, à la lueur de flambeaux, que nous est servi le repas qui pour être improvisé n'en est pas moins excellent et charmant. Il est servi par des Turcs. La soirée se termine au *club* le plus agréablement du monde, et à minuit seulement nous reprenons le chemin du bateau. Aali bey a fait établir une passerelle pour aller de la terre à l'embarcation, et c'est à la clarté d'une lanterne que nous nous aventurons sur ces planches. La nuit est belle mais sans lune. De vigoureux rameurs nous emmènent rapidement vers la masse sombre du *Tigre*, sur lequel nous grimpons lestement, enchantés de cette soirée qui comptera parmi nos plus agréables souvenirs.

Le lendemain matin nous allons en barque jusqu'à la pointe de Samsoun où se trouve le phare, au delà duquel s'allonge une route qui conduit à l'intérieur, et qui est sans cesse sillonnée de caravanes chargées de tabac, dont l'exportation atteint annuellement le chiffre de 4500 tonnes. Sur ce point aussi se voient les restes d'une jetée et d'une muraille génoise. Samsoun est très marécageux, l'eau y est mauvaise, et il y a beaucoup de fièvre.

Ce n'est qu'à six heures du soir que l'on se met en marche pour Constantinople, où, fort heureusement, la marchandise bélante doit être déposée. De nouveaux passagers : Bédouins, nègres, achèvent de donner au pont un aspect des plus bizarres.

Le soleil se lève et me trouve installée déjà à l'arrière du bateau. Sous ses rayons magiques, les beaux *yalis* du Bosphore, aux moucharabyehs jalousement clos, se dressent sur les rives. Palais, ambassades, maisons de plaisance, villages coquets déroulent devant mes yeux charmés leur féérique décor.

Les longs cyprès ondulent au-dessus des blanches pierres tumulaires des cimetières. Du haut des minarets élancés, les muezzins chantent la prière du matin : Stamboul s'éveille ! Le bateau passe assez près des rives pour que les parfums des jardins viennent jusqu'à nous.

Je salue avec non moins de joie que la première fois le splendide panorama de la pointe du Sérail et des collines de la Corne-d'Or. Un chaud soleil d'été dore cette fois de ses beaux rayons cette fourmilière de vapeurs de toutes tailles, de caïques, de barques, de toutes couleurs qui s'agitent dans les flots bleus du Bosphore ; mais ce qui est pour moi un sujet toujours nouveau d'étonnement, c'est la vue de ces bateaux marchands, véritables galères de l'antiquité, immobiles sur les ancrs au milieu des produits les plus perfectionnés de l'industrie moderne. Ils semblent narguer le fer et la vapeur qui s'agitent autour d'eux, car, en dépit de leurs formes lourdes et archaïques et de leur prodigieuse vétusté, ces respectables vétérans tiennent encore la mer.

Aussitôt que les formalités administratives nous ont rendu la liberté, nous filons à terre, prenons la *ficelle*, et arpentons Péra pour nous dégourdir les jambes. Les rues ensoleillées, blanches de poussière, grouillent de marchands de fruits. En cette saison abondent particulièrement les pastèques aux chairs roses et parfumées et des raisins magnifiques dont les grappes dorées sont artistiquement disposées dans de la verdure de branchages.

Nous traversons le grand pont, tant de fois vanté par les voyageurs et les artistes pour le coup d'œil et les scènes de couleur locale qu'il offre à profusion. Mais toutes ces merveilles ont été trop bien décrites pour que j'y revienne.

Toujours à la hâte, nous nous acheminons vers le vieux Stamboul,

dont nous gravissons les rues en pente et mal pavées. Le désir de bien revoir cette ville à peine aperçue au printemps me donne des ailes. Cependant nous entrons un moment au bazar pour chercher sous ses hautes voûtes un peu d'ombre et de fraîcheur. Mais, comme on le sait, il est difficile d'y mettre le pied sans devenir la proie d'un marchand ou d'un courtier quelconque. C'est ainsi qu'un vieil effendi nous vend diverses étoffes de Brousse et des broderies. Heureusement que cinq mois de vie en Orient nous ont donné une certaine pratique des bazars, aussi le marchand se voit-il obligé, non sans jérémiades, de nous céder le tout pour le quart du prix qu'il demandait. Mais il est sans rancune : il ne nous laisse partir qu'après nous avoir offert une tasse de café.

Après mille pérégrinations nous retraversons le pont, non sans nous arrêter dans un des cafés qui y sont établis, et où nous nous faisons servir une boisson glacée.

Le soir nous allons au théâtre d'été, où l'on donne l'opérette *le Jour et la Nuit*, interprétée par une troupe française. La salle coquette offre un très gracieux coup d'œil, car les toilettes claires et élégantes y sont fort nombreuses. On sait l'amour effréné des Levantines pour le luxe et la toilette. Nous ne rentrons qu'à une heure du matin, par une belle nuit lumineuse, en compagnie de quelques officiers du bord. A cette heure le quartier de Péra est désert. Tout au plus croise-t-on de loin en loin des individus à mine louche. Seul le bruit sourd du bâton des veilleurs de nuit retentit sur le pavé, prévenant Messieurs les voleurs d'avoir soin de se cacher. C'est fort amusant ! Les chiens dorment partout ; à chaque instant il faut les enjamber.

Enfin nous arrivons à la mer : une barque est hélée, et nous ramène tout doucement vers notre maison flottante, sous un ciel resplendissant d'étoiles. Pour la première fois depuis vingt-quatre heures, une brise fraîche se fait sentir, nous la humons longtemps encore sur le pont avant de gagner nos cabines.

Le silence est troublé seulement par les chiens qui, dans les quartiers de Galata, de Stamboul et de Péra, donnent un concert à leur façon.

Dans la mer de Marmara, aussi bien que dans la mer Noire, le même temps nous poursuit, accablant, humide, le vent soufflant toujours du sud. On ne sait où se mettre. Les cabines sont inhabitables et le pont imprati-

cable. C'est au milieu d'un anéantissement général que nous passons en vue des îles de la Grèce.

La vue superbe du golfe de Smyrne, où nous entrons le 15 août à six heures du soir, nous arrache pourtant à notre torpeur. Après une difficile manœuvre, le *Tigre* pénètre dans le port et vient se ranger auprès des autres bateaux amarrés à quai. La mer est houleuse et verte. Du haut de la passerelle, j'admire longuement la ville, étagée au fond du golfe et divisée en trois parties distinctes : le quartier ture, le quartier juif et le quartier européen.

Après dîner nous allons à terre et nous faisons une promenade nocturne le long du quai, où abondent des cafés, des restaurants, des concerts. Les trottoirs sont envahis par les consommateurs. La foule qui se presse sur ce quai, la promenade favorite de Smyrne, est des plus intéressantes. Des *cawas* grecs en fustanelle, grands et très imposants, s'avancent d'une démarche assurée, au milieu de Turcs, de Juifs d'origine espagnole, de Syriens. On voit aussi beaucoup de nègres, du plus beau noir et tout de blanc vêtus ; des tziganes, etc.

Le long de ce quai s'élèvent de belles maisons appartenant à de riches Smyrniotes. Ceux-ci aiment l'ostentation, à en juger au rez-de-chaussée de leurs demeures, dont les pièces richement ornées sont munies de fenêtres grillées. L'éclairage de ces pièces permet aux passants de juger de l'intérieur, où la richesse se fait plus sentir que le goût.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous allons au bazar, plein de couleur et de vie, mais dont le mauvais état des ruelles et la malpropreté dépassent tout ce que j'ai vu précédemment. Des caravanes de chameaux, attachés à la queue les uns des autres, le sillonnent sans cesse.

En l'honneur du samedi, les marchands juifs ont fermé boutique. L'un d'eux pourtant nous sert de cicérone à travers le bazar. C'est un très beau type à cheveux et à barbe tout à fait noirs, soyeux et bouclés. Après une promenade en zigzag qui ne nous a pas appris grand'chose nous entrons chez un *cafedje*, et buvons une limonade glacée. C'est couleur locale, mais ni propre ni bon. Malheureusement je lutte en vain contre la chaleur et la fièvre dont je souffre, il ne m'est pas possible de continuer cette promenade ; aussi revenons-nous en hâte au bateau, en passant à travers la rue Franque.

Après Smyrne, le navire reprend sa course. Nous revoyons Syra, cette

ville si blanche et si aride où l'on fait provision de *loukhoums*, et de *raki*, et après avoir salué en passant l'ermite du cap Saint-Ange, nous arrivons enfin en vue des côtes de France, où nous débarquons à Marseille le mercredi 21 août, bien reposés, chargés d'un riche butin scientifique, et enchantés de notre beau voyage.



UN GRENIER ARMÉNIEN.

TABLE DES GRAVURES

Vue de Bakou.	4
Mosquée d'Élisabethpol	7
La maïdan à Élisabethpol.	11
Voiture tatar à Bakou.	12
Bac sur la Koura.	15
Femme de Salyan.	15
Pêcheries sur la Koura	17
Norachaine.	20
Pêcheurs persans.	21
« L'Araxe », notre bateau, sur la Koura.	25
Pêcheries sur la mer Caspienne.	27
Au bazar de Salyan.	28
Tats nomades.	29
Bazar de Terter.	34
Notre équipage	35
L'abreuvoir.	39
Cavalière tate.	43
Confluent de la Koura et de l'Araxe, à Djevat.	44
Choucha.	45
Choucha.	47
Caravane d'ânes.	50
Femmes de Choucha.	51
Choucha : l'église arménienne.	55
Arménienne de Choucha.	55
Petite fille persane.	57
Le prince Riza Kouli Mirza.	58
Moulin atabekoff.	59
Pont dit « Agha-Keurpissi ».	61
Tatars de Choucha.	66
Fontaine à Choucha.	67
Anes porteurs d'eau à Choucha.	70
Jeune pâtre sur un tombeau du cimetière de Digh.	71
Vallon de Lissagorsk.	75

Arménienne à la fontaine.	77
Arméniens de Digh.	80
Les curieux.	81
Nos visiteuses.	85
Arméniens de Digh.	84
Vue de Ghiroussi.	85
Vue de Ghiroussi.	87
Passage du Bazar-Tchai.	89
Monastère d'Ouroute.	95
Intérieur de l'église de Kara-Kilissa.	97
Kara-Kilissa.	99
Maisons arméniennes.	104
Monastère de Tathève.	105
Pont du Diable.	107
Monastère de Tathève.	111
Église de Tathève.	115
Colonne branlante.	115
Prêtre arménien de Tathève.	116
Dépendance du monastère de Tathève.	117
Mineurs de Katar.	121
Coiffure des Arméniennes de Chikhaouz.	127
Ismail Bek et ses tchapars.	129
Notre campement à Astatzor.	155
Poste d'Aldara.	156
Défilé de l'Araxe.	157
Vue de Migri.	159
Arméniennes de Migri.	141
Arménienne de Migri.	144
Entrée du défilé de Migri.	145
La route de l'Araxe.	147
Vieux quartier tatar d'Ordoubat.	155
Jeune femme tatare d'Ordoubat.	155
Le grand medressé d'Ordoubat.	156
Une place à Ordoubat.	157
Hadji Mir Hachim Agha.	159
La chapelle de Mélik Ibn Ibrahim.	161
Un Mollah.	162
Villa arménienne.	165
Vue d'Akoulis.	165
Arméniennes d'Akoulis.	169
Les abords de la douane de Djoulfa.	175
Vue générale de la nécropole de Djoulfa.	179
Bélier sculpté.	180
Stèle de Djoulfa.	181
Enfumoir en terre des apiculteurs arméniens.	184
Karmir-Vank.	185
Mosquée en ruines à Nakhitchevan.	187
Amulette de cheval.	196
Érivan : intérieur du palais des Sardars.	197
Nid de cigognes à Davalou.	199
La mosquée du Bazar.	200
Vue d'Érivan.	201
Érivan : pont et palais des Sardars.	205
Au Bazar d'Érivan.	204

TABLE DES GRAVURES.

565

L'Ararat, vue prise d'Aralych.	205
Aïssore.	209
Le grand Ararat, vu du campement des cosaques	215
Un Aïssore	214
Campement des Kurdes Djelali de Sardar-Boulak.	215
Le petit Ararat, vue prise de Sardar-Boulak.	219
Campement kurde de Petchara.	221
Kurdes de Petchara.	225
Jeunes filles de Sardar-Boulak.	225
Intérieur d'une tente kurde.	255
Le nouvel Arkhourî.	256
Femmes tatares d'Arkhourî	257
Le grand Ararat, vu de la fontaine Saint-Jacob.	259
Kurde Djelali de Petchara.	240
La tente de Charo.	241
Gullu Khanoum.	245
Bergers kurdes.	247
Le Kip-Göl.	249
La traite des chèvres.	255
Kurdes de la tribu des Djelali.	255
Campement de Khorgane.	259
Ruines de Khorgane.	261
Yoursoup Bek et ses fils.	264
Vue du village de Koulpe	265
Ruines de Karakalah sur l'Araxe.	271
Mines de sel de Koulpe.	275
Ruines d'Ékovantagherd.	277
Tour ruinée à Karakalah.	280
La vallée du Garni-tchaï.	281
Nos caravaniers tatares.	285
Sculptures du temple de Tiridate.	287
La vallée de Kéghart.	289
Intérieur du monastère pendant la fête.	291
Bivouac de pèlerins devant une grotte.	295
Hambartsoum Kevorkiantz	500
Femme bourouki faisant le beurre.	501
Atach et son fils.	508
Fatma Khanoum.	509
Berger jouant de la cornemuse.	510
Kurdes radki.	511
Mollah kurde.	512
Fileuses kurdes.	515
Kurdes de Tchitchanlou.	515
Collier d'enfant bourouki.	516
Novo-Bayazid.	517
Kurde bourouki de l'Akh-Dagh.	519
Novo-Bayazid	521
Lampe antique.	524
Monastère de Sévang.	525
Vue du lac Goktchaï.	527
Vue de Delijan.	528
Vue de Karavanséraï.	529
Croix tombale.	552
Gorge de Borjom.	555

Vue générale de Borjom.	555
Vue générale d'Akhaltzikh.	557
Le rabbin d'Akhaltzikh.	559
Vieille juive d'Akhaltzikh	559
Juif d'Akhaltzikh.	540
Arménienne d'Akhaltzikh	541
Mosquée de Ciorklis.	545
Arménienne d'Akhaltzikh	544
Kerassunde.	545
Lazes de Batoum.	549
Trébizonde.	555
Un grenier imère.	560

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

- De Marseille à Batoum. — Tiflis. — Préparatifs de départ. — Élisabethpol : aspect de la ville ; sa population ; son climat. — Excursion à l'imam-zaddeh. — Bakou. 1

CHAPITRE II.

- Départ de Bakou. — De Hadji-Kaboul à Salyan. — Voyage en *perekladnaïa* dans la steppe. — Insalubrité de Salyan. — Tats. — Arrivée à Norachaine. — Pêcheries. — Promenade jusqu'à la mer. — Visite à un village tat. — Arrivée du bateau à vapeur l'*Araxe*. — Départ de Norachaine. — Voyage sur la Koura. — Le village d'Arab-Hadji-Kasoumli. — Notre capitaine Baba Hussein Oglî. — Arrivée à Djevat. 15

CHAPITRE III.

- Djevat. — Confluent de l'Araxe et de la Koura. — Climat. — Pêcheries. — Arrivée à Saghiri. — Campement de Tsiganes. — Départ pour Evlakh. — Adieu à la steppe. — Départ pour le Karabagh. — Village de Terter. — Départ de Terter. — Plateau de Terter. — Station de Chah-Boulak. — Vallée du Karkar. — Orage dans la montagne 29

CHAPITRE IV.

- Arrivée à Choucha. — Le Karabagh. — Choucha : la ville, les habitants, les costumes. — Les ânes porteurs d'eau et de bois. — L'église arménienne. — Mehemet et le marchand de lapis. — Le docteur Atabekoff. — Organisation de la caravane. — Visite au prince Riza Kouli Mirza. — Réception au gymnase. — Excursion dans le vallon de Kalifarli. — Le Vallon du Trésor. — Un *adjare*. — La destruction des sauterelles. — Industrie et commerce de Choucha. 45

CHAPITRE V.

- Notre caravane. — Le vallon de Lissagorsk. — Réception chez le prince de Perse. — Source gazeuse. — Nous entrons dans le Zanguezour. — Passage de l'Acarlou-tchat. — La miséra-

ble station de Zavoukh. — Le village de Digh. — L'église et le cimetière. — La population, son type, sa misère. — Persistance du mauvais temps. 71

CHAPITRE VI.

Départ pour Ghiroussi. — L'Ak-sou et le col de Kardach. — Coup d'œil féerique sur la vallée de Ghiroussi. — Émigration en masse des nomades dans la montagne. — Le tchapar Feth Ali. — Arrivée sur les hauts plateaux. — Descente rapide sur Ouroute. — Halte au monastère ruiné. — La belle vallée du Bazar-tchaï. — L'église romane du village d'Aroudi. — Kara-Kilissa. 85

CHAPITRE VII.

Tathève : le village ; le monastère. — Excursion au Pont-du-Diable. — Orage. — Visite au couvent d'Anapat et à celui de Tathève. 105

CHAPITRE VIII.

Les mariages à Tathève. — Dîner chez Sultan bek Orbeloff. — Départ de Tathève. — Col de Maldach. — Chaudronnerie de cuivre. — Arrivée à Adjizour. — Bachkend. — Mines de cuivre et fonderie de Katar. — La forteresse d'Alitzori-Bert. — Le mont Khustup. — Les belles forêts de Zanguezour. — Chemins difficiles. — Le village de Chikhaouz. — Coiffure des Arméniennes. — Sériciculture. — Chute d'un cheval de charge. — Halte dans une clairière. — Astatzor. — Aspect de la vallée de l'Araxe. — Poste d'Aldara. — Arrivée à Migri. — Description de la ville ; mœurs, costumes, climat, etc. 117

CHAPITRE IX.

En route pour Ordoubat. — Rencontre d'une chèvre sauvage. — Ce qu'on appelle la route de l'Araxe. — Chute d'un cheval de charge. — Défilé de Migri : son aspect. — Arrivée à Ordoubat. — Description de la ville d'Ordoubat. — Réceptions chez les Arméniens et les Tatars. — La filature de M. Babaeff. — Moustiques. — Visite du médressé. — Le seyd Hadji Mir Hachim agha. — Le bazar. — Promenade au tombeau de Mélék ibn Ibrahim. — L'obitoire de Sardabah. 145

CHAPITRE X.

Rencontre du docteur Babaeff. — Arrivée à Akoulis : son aspect, ses habitants. — Le monastère d'Akoulis. — Fêtes en notre honneur. — L'éclipse de soleil. — Départ d'Akoulis. — La ville ruinée de Karabaghilan. — Arrivée à la douane de Djoulfa. — Visite à la nécropole. 165

CHAPITRE XI.

Départ. — Kévork, notre nouveau serviteur. — Arrivée à Nakhitchevan. — Visite à Bechman-Khan. — Description de la ville. — L'Arménien de Toumboul. — Excursion au Karmir-Vank. — Le tombeau de Noé. — Le bazar. — Déjeuner champêtre. — Le *nölbönd*. — Les oiseaux pillards. — Rahym-Khan. 185

CHAPITRE XII.

Départ pour Éri van. — Voyage de nuit. — Vue splendide sur l'Ararat. — Bach-Norachaine.

- Kanarlou. — Arrivée à Ériwan. — Notre nouveau compagnon Hambartsoum Kevorkiantz.
— Le palais des Sardars. — La mosquée du bazar. 497

CHAPITRE XIII.

- Visite au couvent d'Etchmiadzine. — Encore un nouveau compagnon de route. — Le climat et l'aspect d'Ériwan. — Nous organisons une caravane pour aller à l'Ararat. — Départ de nuit pour Aralych. — Le village de Koilassar et les Aïssores. — Traversée de l'Araxe. — Le poste frontière d'Aralych. — Le village. — Arrivée au col de Sardar-Boulak. 205

CHAPITRE XIV.

- Massif du Grand et du Petit Ararat. — Aspect et formation. — Col de Sardar-Boulak. — Ascensions. — Légendes. — Notre campement. — Beauté du paysage. — Prière et jeux des Cosaques. — Visite à un pauvre campement kurde. — Excursion au campement de Petchara. — Le nœud des trois frontières. — Notre guide : Djavo bek Chamchadinoff. — Splendide réception. — Flore. — Départ des Cosaques. — Départ de Sardar-Boulak. — Village kurde d'hiver. — Flore. — Aspect du sol. — Arrivée à Arkhourî. — Orage 215

CHAPITRE XV.

- Intérieur tatar. — Difficultés pour aller au Kip-göl. — Le Kurde Charo. — La vendetta. — Le starchina Yoursoup bek. — Excursion au Kip-göl. — Beaux pâturages. — Campements kurdes. — Ascension laborieuse. — Arrivée au lac. — La flore. — Apparition de la neige. — Alerte. — Retour. — Halte chez Charo. — Mœurs kurdes. — L'indisposition de Kevork. — En route pour Khorgane, le village, la source. — Notre campement. — Les ruines de l'ancienne cité de Khorgane. — Le départ. 241

CHAPITRE XVI.

- Descente sur Igdîr. — Série de sept cratères. — Les canaux d'Igdîr et leurs inconvénients. — Grande variété de Kurdes à Igdîr. — Les nids de cigognes. — Station de Karakalah. — Le plateau de Karakalah, les ruines, le cimetière. — Rencontre de caravanes. — La ville de Sourmalou. — Arrivée à Koulpe. — Koulpe : sa haute antiquité. — Visite des mines. — Excursion aux ruines d'Érovantachad et d'Érovantagherd. — Traversée de l'Araxe et de l'Arpatchaï. — Hadji Bétramlou. 265

CHAPITRE XVII.

- Retour à Ériwan. — Dernière traversée de l'Araxe. — Le village de Chagriar. — Armavir. — Utch-Kilissa. — Arrivée en voiture à Ériwan. — Court arrêt à Ériwan. — Bach-Garni. — Kéghart : l'église, le pèlerinage. — Aspect du monastère, fêtes, banquets, orage. — Historique et description du monastère du Kéghart-Airivank. — Aspect de la fête nocturne : danses, chants. — Légende sur la présence des Kurdes. — La source du Kéghart. — Concert asiatique. 281

CHAPITRE XVIII.

- Sur les hauts plateaux du Goktchaï. — Halte au village de Taza-Kend. — Campements de Kurdes Radki. — La possession du sol chez les Kurdes du gouvernement d'Ériwan. — L'Akh-dagh et ses bancs d'obsidienne. — Le Goktchaï. — Le campement d'Aïridja. — Le Kurde Atach. — Tchitchanlou, le pays des rats. — Arrivée à Gol-Kend. 501

CHAPITRE XIX.

- Le lac Gok-tchai. — Son aspect, ses dimensions, sa faune. — Arrivée à Novo-Bayazid. — Un rigide Malakan. — Adieu à la caravane. — La ville de Novo-Bayazid. — Les bords du lac. — La flore. 517

CHAPITRE XX.

- L'île et le monastère de Sévang. — Elenovka. — Descente sur Delijan. — Aspect du pays. — Delijan : ses habitants ; station estivale. — La vallée de l'Aksthapha. — Karavansérai. — Arrivée à Tiflis. 525

CHAPITRE XXI.

- Tiflis. — Borjom. — La vallée supérieure de la Koura. — La population d'Akhaltzikh. — Excursion au village de Giorklis. 555

CHAPITRE XXII.

- Abbas-Touman : son site, ses eaux. — Les forêts. — Départ pour Rion. — Route splendide. — Le col de Zekari. — La flore. — Villages imères. — La station d'Abanov, ses eaux thermales. — Le village de Bagdad. — Arrivée à Rion et à Batoum. — Trébizonde. — Kerasunde. — Samsoun. — Stamboul. — Smyrne. — Marseille. 545

